O INSTITUTO

VOLUME 94.º

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

VOLUME 94.º



COIMBRA
1939

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Presidente, Prof. F. M. da Costa Lôbo, da U. C., D. O. A. — *Vice-Presidente,* Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. I. G. — *Vogais,* Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B. — Dr. António Baião, D. A. N. T. T. — Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C. — Prof. Beleza dos Santos, da U. C. — Prof. Elísio de Moura, da U. C. — Prof. Eugénio de Castro, da U. C. — Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T. — Prof. Fezas Vital, da U. C. — Almirante C. V. Gago Coutinho. — Prof. Mendes Corrêa, da U. P. — Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C. — Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L. — Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C. — Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L. — Prof. Ricardo Jorge, da U. L. — Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A. — Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C. — *Secretário Geral* — A. G. da Rocha Madahil, do A. U. C.

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO

Bairro de Sousa Pinto (Edifício de S. Bento)

COIMBRA

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
BAIRRO DE SOUSA PINTO (Edifício de S. Bento) — COIMBRA

VOLUME 94.º



NÚMERO 1

COIMBRA
1939

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Presidente, Prof. F. M. da Costa Lôbo, da U. C., D. O. A. — *Vice-Presidente,* Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. I. G. — *Vogais,* Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B. — Dr. António Baião, D. A. N. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C. — Prof. Elísio de Moura, da U. C. — Prof. Eugénio de Castro, da U. C. — Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T. — Prof. Fezas Vital, da U. C. — Almirante C. V. Gago Coutinho. — Prof. Mendes Corrêa, da U. P. — Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C. — Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L. — Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C. — Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L. — Prof. Ricardo Jorge, da U. L. — Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A. — Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C. — *Secretário Geral* — A. G. da Rocha Madahil, do A. U. C.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

SUMÁRIO

Le Beau (appel à la jeunesse), por Nicholas Roerich 5

Evolução politico-administrativa de alguns concelhos da Beira, por J. Pinto Loureiro..... 20

« Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël » (par la comtesse Jean de Pange), por Maria do Carmo da Costa Lôbo de Noronha..... 58

Vox, por George Day 74

Valores de Portugal (ensaio de nacionalogia portuguesa), por João Perestrelo..... 76

Boletim do Instituto 92

LE BEAU

APPEL À LA JEUNESSE

« Quelle différence existe-t-il entre l'Orient et l'Occident ? ». À cette question, qui m'a été posée aux Indes, j'ai répondu : « Les plus belles roses de l'Orient et de l'Occident ont le même parfum ». Nous parlons de problèmes insolubles, d'abîmes infranchissables, tandis qu'en face de nous resplendit la Loi de Lumière, la Loi du Beau, loi indulgente et douce, capable de tout harmoniser parce qu'elle comprend tout.

Si nous n'atteignons pas le seuil du Beau, disons « Mea culpa », nous sommes seuls coupables, nous n'avons pas obéi à la grande loi de perfectionnement. A moins d'être sourds, aveugles, atteints de paralysie intellectuelle, il nous faut discerner par quelle évolution, digne des glorieux exemples légués par le passé, la vie future devra assurer le bonheur de nos descendants.

Suivre la marche intrépide des héros de tous les âges, c'est nous engager sur une voie dont les perspectives infinies donnent le frisson ; pourtant nous n'avons pas le droit de reculer. Vous, les jeunes, qui vous apprêtez à construire l'édifice de votre vie, vous aspirez à y faire entrer le bonheur, et, vous tournant vers vos aînés, vous leur demandez : « Comment fixer cet hôte à notre foyer ? »

J'ai travaillé quarante ans, parcouru plus de vingt-cinq

contrées; fort de mon expérience, je vous réponds sans hésiter:

« Seulement par le Beau! »

Même le chaos terrifiant des séparations, divisions, restrictions, sera transformé en harmonie et lumière dès qu'un rayon du Beau l'aura touché. Vous remarquerez que je n'emploie pas le mot « Beauté », mais le terme « Beau ». Je désire exprimer non seulement les manifestations physiques, tangibles de la Beauté: Musique, Peinture, Drame, Danse, mais le sens même du Beau, qui pénètre, embrasse tout. Mes jeunes amis, comprenez le sens invisible de cette grande conception, faites-en le ressort de votre vie, c'est votre devoir.

Souvent, nous entendons dire: « Un tel s'est écarté du droit chemin ». Nous sommes-nous demandé: « Le foyer que ce malheureux a abandonné était-il beau matériellement, moralement surtout? ».

Est-il donc possible d'introduire le Beau dans la routine de la vie quotidienne? Mais notre travail de chaque jour n'est-il pas une prière? et une discipline consciente n'est-elle pas la véritable liberté?

On nous dira: « Un tel rêve est séduisant; en réalité, peut-on embellir la vie d'une façon ou d'une autre? »

C'est que nous croyons à tort le Beau réservé aux riches, inaccessible aux travailleurs. Partir d'une conception aussi fausse, c'est arriver à cette conclusion dangereuse et inexacte que le Beau est un luxe. Il faut bien le comprendre une fois pour toutes, l'esprit vivifiant du Beau n'a aucun rapport avec le luxe. Ce n'est ni un jour de vacance ensoleillé, ni un hôte aimable entré par hasard; c'est le maître noble et tout-puissant de notre vie entière. Sans cesse, il fait résonner à notre oreille le *oui* sage,

cordial, source d'union, principe d'action, si différent du *non* stérile et brutal. Et ce *oui* intelligent est l'expression d'un savoir tout-puissant.

Servir noblement le Beau n'est pas se plier aux caprices de la fortune. Nous avons vu dans bien des pays par quels moyens divers on peut cûltiver les champs fertiles du Beau. Des hommes vraiment pauvres obtiennent de riches récoltes; par exemple, ce collectionneur éminent. Il était Colonel — vous savez combien modeste est la solde d'un Colonel, et celui-ci n'avait pas de fortune personnelle; seulement, amoureux du Beau, il était né collectionneur. Réunir des tableaux, il n'y fallait pas songer; mais il comprit qu'en dehors des peintures, il y a les esquisses qui précèdent la création définitive, et parfois, mieux que l'oeuvre terminée, traduisent dans leur premier jet la conception initiale de l'artiste. Partant de cette idée, notre collectionneur passionné commença à récolter des ébauches. Il vint dans nos ateliers, avouant avec sincérité qu'il n'avait pas le moyen de payer de grands tableaux, qu'il désirait seulement acquérir la première esquisse d'une composition. Il était persévérant; au bout de dix ans, il possédait une très remarquable collection qu'il donna à la Nation. Sous certains rapports, cette collection d'esquisses était plus précieuse qu'une réunion de tableaux terminés...

Non seulement il avait rassemblé des oeuvres d'art, mais son ardeur avait créé autour d'elles une atmosphère de dévotion et de succès. Vous savez combien sont près l'une de l'autre, la conception de l'amour et celle de la victoire.

La chose essentielle est d'encourager, de développer le sens inné du Beau, véritable bouclier contre le mal et l'ignorance.

Tout le monde ne possède pas le don extérieur de l'art, mais pratiquement, chacun a le sens intérieur, la conscience, l'idée du Beau. Très souvent, une création dans le domaine de la pensée est supérieure à celle qui s'exprime par le médium extérieur de l'oeuvre d'art. Nous ne devons pas oublier cette simple vérité, parce que souvent elle nous aide à comprendre les possibilités que nous avons en nous-mêmes. Vous avez entendu dire plus d'une fois: « Ma vie est finie, je ne puis même plus rêver à quelque chose de beau, je n'ai pas le temps de me recueillir, de méditer, de penser ». Comme si la pensée avait besoin d'un temps déterminé! Souvent vous remarquez que votre interlocuteur est bien doué, qu'il a des idées personnelles, des conceptions originales qu'il exprime avec force dès que ses récriminations égoïstes ont cessé. Il est donc capable de projeter des pensées utiles dans l'espace. En effet, il n'est pas difficile de se rendre compte que toutes les idées, étant le résultat d'une tension d'énergie, sont enregistrées dans l'espace et sujettes aux lois physiques générales. Nous devons donc nous discipliner de façon à créer par la pensée et, par cette belle création, coopérer avec l'Univers entier. On dit même que la pensée peut modifier la pesanteur: un homme qui médite profondément perd de son poids. La chose la plus nécessaire est d'avoir une pensée vraiment forte. Une pensée énergique possède des propriétés analogues à celles d'un aimant.

C'est dans le sacrifice de nous-mêmes, la création impersonnelle d'une oeuvre de beauté, que nous concentrons la plus haute puissance spirituelle et pouvons être considérés comme de véritables collaborateurs du Suprême.

Après avoir visité plusieurs Continents, avoir étudié

les peuples de l'Asie, leurs traditions multiples, leur vie pleine d'anciens symboles, nous sentons à quel point cette évaluation si moderne de la force de la pensée est nécessaire pour construire l'avenir.

Au lieu de chercher péniblement à introduire la Beauté et l'Art dans la vie, il vaut mieux comprendre qu'une vie éclairée est l'essence même de l'Art. Quelqu'un nous demanda un jour: « Comment avez-vous pu vivre cinq ans sans aller au théâtre, sans entendre de musique? « Nous répondîmes en souriant: « Tous les jours, nous avions le théâtre *de la vie;* la vie par elle-même est une musique; la joie de l'esprit est une chanson, peindre la nature est le plus bel hommage à rendre au Créateur ».

Au désert de Mongolie, dans le Gobi Central, nous entendîmes un chant superbe, mais lorsque nous demandâmes au Mongol de le répéter, il nous répondit: « Impossible, nous ne chantons que pour le désert. »

Nous nous efforçons de combiner notre Art avec la vie; est-ce que les époques les plus marquantes de l'Histoire ne prouvent pas que la vie était dirigée par l'Art?

Nous nous demandons souvent: Comment introduire le théâtre dans la vie? Regardez le tableau où j'ai reproduit les danses sacrées de Mongolie. Au milieu du désert, le fond de scène est constitué par de larges bannières magnifiquement peintes, un puissant orchestre de trompettes géantes soutient majestueusement les choeurs. Du matin au soir se déroulent des gestes rituels. Jour après jour, une foule immense prend part à ces cérémonies sacrées. Ainsi le sens du Beau, de l'extraordinaire, se mêle à la vie entière.

Les mystères de Delphes, les rites sacrés de l'Egypte sont si loin de nous qu'ils ne sont plus que des feuillets

du livre de l'Histoire. Mais lorsque vous êtes témoin de ces puissantes manifestations de beauté dans la vie contemporaine, vous sentez combien de choses sont réalisables. Une fois de plus, vous vous rendez compte pourquoi les gens sages attachent tant de prix à l'aspect pittoresque et à la partie musicale de toutes les cérémonies publiques. C'est notre devoir réciproque de chercher à introduire ce goût du Beau en tout et partout; il se peut que ce soit difficile, à coup sûr, c'est possible. Soyons convaincus que dans tous les temps et dans tous les pays, il y a eu des difficultés et des possibilités similaires. Chaque difficulté contient une possibilité.

Comprendre ces bienheureuses difficultés, c'est discerner quels moyens peuvent servir à améliorer la vie. Et n'est-ce pas un de nos devoirs immédiats d'estimer à sa valeur le pouvoir de la pensée?

Nous parlons légèrement de la puissance de la volonté; savons-nous seulement appliquer cette puissance à des buts bienfaisants? Nous sommes souvent très ingénieux pour détruire, très forts lorsqu'il s'agit de nier; mais combien faibles quand il faut construire, donner, aider; parfois même nous ne savons pas rendre grâce ou envoyer une bénédiction. Pourtant, ce n'est qu'en donnant que nous recevons.

Si nous parlons de télépathie, de télévision, de téléaudition, il nous semble traiter des sujets abstraits, même surnaturels, phénoménaux. Nous oublions que le *phénomène* et *l'occulte* n'existent que pour les ignorants. Les enfants ne trouvent-ils pas quelque chose de mystérieux au téléphone? Récemment, Edison n'était-il pas considéré comme un charlatan? Notre superstition, nos préventions, sont illimitées; il serait vraiment nécessaire d'inventer un remède

contre des maladies si dangereuses! La science la plus pure, l'enseignement le plus élevé peuvent toujours être suspectés par les ignorants. Il est très instructif de constater à quel point les vrais savants ont l'esprit large et tolérant *parce qu'ils savent.*

Ils savent qu'il existe des possibilités illimitées, des énergies à peine soupçonnées et que ce n'est pas un crime de suivre la grande loi de la Vérité.

Les grandes vérités ne doivent pas être réservées pour le sermon du dimanche, mais servir à perfectionner la vie. Eclairer le travail des rayons du Beau, n'est-ce pas transformer en fêtes tous les jours de la semaine? N'est-ce pas une joie de remplacer les spectres brumeux et tristes de l'ignorance par les conclusions claires et utiles de la science? Tant de découvertes merveilleuses sont révélées chaque jour à l'Humanité. Nous pouvons constater à quel point elles ont, sous nos yeux, modifié tous les aspects de la vie. Dans les montagnes de l'Asie, on parle beaucoup *d'Agni-Yoga* — l'Enseignement du Feu. Ce Yoga synthétise les Yogas précédents. Comme vous le savez, les Yogas n'ont rien de surnaturel. Ils enseignent simplement le moyen d'utiliser les puissances naturelles de notre organisme. Après toutes les découvertes relatives à l'électricité, les ondes magnétiques, la radio, la télévision, que des applications mécaniques mettent à notre service, est-il surprenant d'entendre célébrer en Orient l'élément universel — le Feu de l'espace? Vous entendez dire: l'Ère du Feu est prochaine à discuter d'une manière vraiment scientifique les propriétés pénétrantes de cet élément — le Feu, et vous vous souvenez que le Professeur Millikan a découvert les *rayons cosmiques* et s'applique à tirer parti de leur puissance. Les plus anciens manuscrits de l'Asie parlent à

travers les siècles de cet élément de splendeur — le Feu. Il y est dit que si les hommes réussissaient à employer utilement, en esprit de bienveillance, toutes les forces qui sont en eux, l'élément du Feu serait en vérité salutaire; mais dans le cas contraire, il deviendrait dangereux et même destructeur. Dès le temps de Bouddha, il est fait mention d'oiseaux de fer qui seront au service de l'Humanité. La plus haute antiquité a connu des serpents de fer, eux aussi utiles aux hommes. Combien il est instructif de trouver dans les *Rig-Vedas* et autres traditions millénaires des connaissances précises voilées par des symboles! Peut-être leur langage nous semblera-t-il singulier; les métaphores et les comparaisons nous surprennent; mais si nous lisons ces longs rouleaux en toute honnêteté, sans nous embarrasser de préjugés, nous pouvons y recueillir une multitude de faits d'application pratique.

Le seul problème est d'étudier les faits honnêtement. Nous devons regarder la Science comme science, sans préventions ni superstitions, avec courage et respect. Tous les savants ne peuvent pas affirmer qu'ils considèrent les faits sous le seul angle de la pure honnêteté. Nous devons accepter ces faits tels qu'ils sont, sans y ajouter une interprétation égoïste. Ne sommes-nous pas parfois plus superstitieux que les peuples du désert? La lumière disperse les ténèbres, puisque nous possédons des savants aussi éclairés que Einstein, Millikan, Broglie, nous sentons que notre prochaine évolution est dirigée par de bons pilotes. Vous avez suivi les merveilleuses expériences de Broglie sur les électrons, les transmutations de l'énergie et de la matière. Vous avez lu comment Millikan s'approche des énergies primordiales et vous avez admiré avec quelle largeur de vue il conduit ses recherches. Vous applaudissez

aux théories d'Einstein sur la relativité. Ces applaudissements prouvent que vous êtes déjà libérés d'une superstition. Ces grandes découvertes se meuvent dans la sphère du Beau, parce que, au moment de la découverte, leurs auteurs vibrent d'inspiration, ils sentent la beauté de ce qu'ils réalisent. A l'instant suprême de la découverte, l'inventeur éprouve un sentiment d'extase : il se trouve au seuil de l'éternité.

Toutes les écoles modernes devraient posséder un laboratoire consacré aux sciences de la Nature. Vous savez que les électrons sont créés par la rencontre de deux énergies. C'est un beau moment que celui où deux énergies encore impondérables produisent quelque chose de déjà mesurable, quelque chose de physique. Vous voyez combien il importe de créer votre propre énergie potentielle. On vous parle d'énergies *scientifiques,* et de tant d'autres ; elles ne sont que des symboles de la même énergie créatrice dont aucun de nous n'est privé ! C'est une erreur de croire que, seuls, les Artistes et les Inventeurs la possèdent.

Chaque créateur, chaque travailleur peut développer cette faculté apportée en naissant, pourvu qu'il en soit conscient. Cette conscience ne s'acquiert pas uniquement par l'étude ; l'expérience créative se développe par son propre mouvement, le sens de sa force, la volonté d'atteindre un but. De cette compréhension émane la tolérance, ne l'oubliez jamais, vous en aurez besoin dans la vie. L'intolérance, qui est en réalité de l'ignorance, a brisé tant de choses belles et utiles. En suivant toutes les phases de l'ignorance vous arriverez à cette conclusion : la Science et l'Art, l'extase créatrice et l'enthousiasme ne font qu'un.

L'unité dans la lumière, n'est-ce pas là une source permanente de joie ?

Quelquefois, nous croyons être fatigués. C'est une opinion erronée dûe à l'ignorance, peut-être à la mollesse. Nous avons fait travailler trop longtemps le même centre nerveux. Il suffit de changer de travail pour faire agir d'autres centres nerveux; cette simple modification apportera une sensation de repos, car il ne faut pas s'imaginer que seul le sommeil peut détendre les nerfs.

L'irritation et la colère empoisonnent littéralement notre corps. Nous ne devons jamais que chaque sensation irritante produit dans notre organisme des émanations physiques bien connues des médecins; ils savent à quel point est dangereuse celle de la colère. Le « *cristal empoisonné de la colère* » est une expression usuelle en Asie.

Si vous avez pleine conscience du danger non seulement moral, mais physique de la colère, vous vous efforcerez d'éviter toute cause d'irritation. Êtes-vous prévenu que quelqu'un vient vous chercher querelle? allez au-devant de lui avec un sourire. C'est déjà une force d'avoir une ligne de conduite. La flèche du sourire est plus puissante que la flèche de la colère; puis, en vous tenant près de l'ennemi, il n'a pas le recul nécessaire pour lancer son trait.

J'espère que vous ne m'accuserez pas de parler de questions *abstraites, occultes* ou *mystiques*. Qu'appelle-t-on mysticisme? Une chose entourée de brouillard. Nous n'avons rien à faire avec le brouillard et les nuages, nous ne nous occupons que de faits précis et de lumière. La connaissance des faits éclaire notre vie, la rend plus facile. Nous parlons surtout du Beau et des forces qui sont en vous, forces qui s'accroîtront à mesure que vous les exercerez mieux.

Un jour, nous trouvant au milieu d'un groupe de jeu-

nes gens, nous leur demandâmes: « Quels sont les faits principaux de votre existence? « Ils restèrent un moment silencieux, puis murmurèrent: « Je n'ai rien de particulier à dire » — « Notre vie est tellement routinière... » — « Je suis employé de Banque » — « Je travaille dans une usine » — « Je suis dans les Postes »...

Jeunes gens, avez-vous oublié le divin Charpentier?

Sur le plan humain, le célèbre chirurgien anglais, John Hunter passa sa première jeunesse à fabriquer des tables et des chaises; il attribuait sa merveilleuse dextérité à son apprentissage d'ébéniste. Le fameux philosophe lusacien Jacob Boehme était cordonnier; il méditait son système en faisant des souliers. Combien d'hommes éminents ont accompli d'humbles besognes! Les avez-vous comptés?

Chaque vie possède sa part de beauté.

Certainement, notre vie quotidienne est le « Pranayama » de la perfection; mais à la condition d'acçomplir notre tâche aussi bien que possible avec un véritable raffinement. Un artisan parfait devient un artiste, même si son métier consiste à laver les parquets. La propreté exquise des Japonais n'est-elle pas une chose de beauté?

Lorsqu'un homme excelle dans son travail, nous pensons: Il faut lui confier quelque chose de plus important. Puis, de cette exécution parfaite, jaillit un miracle: le travail s'accomplit dans la joie, parce que l'artisan en conçoit une fierté légitime. C'est un grand malheur de s'acquitter de sa tâche sans goût, avec l'unique pensée de se reposer lorsqu'elle sera terminée. Celui qui travaille de tout son coeur ne sent pas la fatigue, l'enthousiasme soutient ses forces, il n'a nul besoin d'un sommeil trop prolongé qui amollit et laisse désarmé devant le mal.

Lorsque vous cherchez à atteindre la perfection, vous

vous oubliez vous-même pour ne penser qu'à votre travail, vous devenez impersonnel et cette impersonnalité est un des aspects du Beau.

Dans les Musées, vous avez de nombreux exemples d'oeuvres d'art sans nom d'auteur. Le nom est une feuille morte emportée par le vent. Mais la puissance du Beau demeure, elle augmente même avec le temps. Le nom a survécu quelques siècles à l'artiste ; l'oeuvre peut vivre des milliers d'années.

Vraiment, l'impersonnalité est une forme du Beau. *Je* est limité, isolé. *Nous* est fort, puissant, illimité. Ce *nous* bienveillant est à lui seul un début d'organisation, de véritable coopération.

A toutes les époques de renaissance, que ce soit en Orient ou en Occident, se retrouve la belle conception de *Gourou*. Choisir un maître et suivre ses enseignements n'est pas faire acte d'esclavage, mais comprendre la hiérarchie du savoir et obéir au sentiment de la coopération. C'est devenir un des anneaux de la chaîne qui relie le plus ignorant à l'Omniscient, c'est prendre conscience de l'harmonie infinie qui unit *tous* les êtres entre eux. Marchez sur la route de l'enthousiasme, de la bonté, de la vie !

Ne pensez pas à vous en travaillant, mais ayez un grand sens de responsabilité envers ceux qui viendront après vous.

Surtout, n'oubliez jamais les maux causés par la colère, la peur, l'indolence, l'égoïsme, vrais enfants de l'ignorance.

Le sentiment de l'unité est enraciné chez toutes les Nations.

Chaque peuple possède des légendes, des traditions qui expriment cette vérité.

Nous savons qu'autrefois, l'Asie et l'Amérique formaient un seul continent; quelque cataclysme les a séparés. Le souvenir d'un phénomène si lointain est conservé par une belle histoire Mongole: « Deux frères s'aimaient tendrement: ils vivaient près l'un de l'autre, lorsque le dragon souterrain fit un mouvement si brusque que la terre se fendit. Depuis lors, les frères sont séparés et ne savent rien de leur existence réciproque; mais un jour viendra où un oiseau de fer enflammé leur apportera des nouvelles de l'absent ».

La science a transformé cette légende en réalité. Et sous une autre forme, les peuples du désert se transmettent cette tradition. Tant de choses oubliées ou cachées sous de vieux symboles peuvent retrouver la vie, si les savants les étudient sans parti-pris.

Comme ces peuples lointains savent parler de l'Art et des Artistes! Qu'il serait à désirer de voir nos critiques d'art capables d'exprimer aussi bien leurs sentiments en face de l'oeuvre qu'ils étudient!

Dans une partie très reculée du Kouchar, en Asie Centrale, on nous a conté une histoire significative sur la valeur d'une oeuvre d'art:

« Un jour, un artiste ayant besoin d'argent, se rendit chez un prêteur sur gages, afin d'emprunter sur un de ses tableaux. Le prêteur était absent, seul un apprenti se trouvait dans la boutique. Ce jeune garçon admira la peinture et avança une grosse somme à l'artiste. Lorsque le patron revint, il devint furieux, s'écriant: « Vous êtes fou d'avoir donné une pareille somme pour une chou, jamais je ne reverrai mon argent! » Sans plus attendre, il chassa l'apprenti, et relégua dans un coin le tableau, qui représentait un chou et des papillons.

Le temps convenu étant écoulé, le peintre revint, présenta la somme empruntée et le reçu sur lequel la peinture était minutieusement décrite. Il réclama son tableau. Lorsqu'on le lui présenta, il le refusa: « Ce n'est pas mon oeuvre, le chou y est bien, mais où sont les papillons? » En effet, les papillons mentionnés sur le reçu avaient disparu. Le prêteur se trouva bien embarrassé; à la fin, l'artiste lui dit: « Vous avez chassé ce jeune garçon qui m'a rendu service, pourtant lui seul est capable de vous tirer de peine. Retrouvez-le, questionnez-le, peut-être pourra-t-il vous être de quelque secours. » Après bien des recherches, l'apprenti fut retrouvé, et le prêteur l'interrogea. Il répondit: « L'Art est si parfait que toutes ses images sont sujettes aux lois de la Nature. La peinture a été acceptée en été; maintenant, nous sommes en hiver: les papillons ne peuvent vivre sans soleil. Approchez le tableau du feu, et, sous la douce caresse de la chaleur, vous verrez renaître les papillons. » Il en fut ainsi; sous l'influence bienfaisante des flammes, les papillons revinrent en voltigeant se poser sur le chou, tant l'art du peintre était chose parfaite. « Dans son pur enthousiasme pour la beauté, l'esprit ingénu du jeune garçon avait pénétré le plus grand mystère de l'Art. »

N'est-il pas admirable qu'un peuple perdu en plein désert sache exprimer des pensées aussi délicates et comprenne la perfection artistique?

Au cours de votre vie, restez fidèles au sens du Beau; conservez l'enthousiasme, entretenez des idées créatrices, vous souvenant que la puissance de la pensée est une force véritable.

L'action n'est que l'expression de la pensée, aussi sommes-nous responsables non seulement de nos actions, mais plus encore de nos pensées.

Je vous donne un conseil pratique : N'ayez que des pensées pures et fortes. Emplissez votre vie d'un enthousiasme indestructible, pour la transformer en une fête perpétuelle ! Avec le sourire du Vrai Savoir, enracinez dans l'âme de vos enfants la volonté invincible de créer !

Cette chaîne sans fin de labeur, de perfectionnement, de bonté, vous conduira au Beau !

India, 1938.

NICHOLAS ROERICH

EVOLUÇÃO POLÍTICO-ADMINISTRATIVA DE ALGUNS CONCELHOS DA BEIRA

A) DIVISÃO ADMINISTRATIVA

A aceitarmos a deficiente informação que nos chega sôbre a administração pública do nosso país, dos primeiros tempos da sua independência até ao reinado de D. Diniz, fins do século XIII — época em que pode considerar-se definitivamente traçada a fronteira terrestre — tôda a pujança da fôrça lusitana se consome na actividade febril da reconquista, até repelir o muçulmano, em diuturna contenda, para lá do Guadiana, ou na tarefa dura de refrear a audaciosa soberbia castelhana, constante e perigosa ameaça para a nossa autonomia laboriosamente amealhada. Só fugidiamente, de modo secundário, recaíram as atenções dos governantes sôbre a complexidade dos problemas de organização interna, esboçados em rudimentares tentamens de povoação e intercorrentes arremetidas contra as ameaças de absorção por parte do clero e da nobreza.

A partir do comêço do século XIV, porém, entrou-se numa fase viva de arrumação interna, de construção orgânica, olhando-se carinhosamente a economia, a cultura e a defesa nacional, como o atestam as medidas de fomento e protecção à agricultura e ao comércio (pinhal de Leiria, sesmarias, bôlsas), o desenvolvimento da instrução (oficialização da língua, criação dos Estudos Gerais), a organização da marinha, etc. E com tanto acêrto e tão acurado

interêsse se conduziu a resolução de tão graves problemas — capazes só por si de fazerem vergar o arcaboiço forte duma nacionalidade fundamente arreigada — que Portugal, ao cabo de pouco mais de dois séculos de existência, visto bem de alto, dá a impressão de haver esgotado os números mais salientes dum vasto programa de realizações, e de ter de procurar na vastidão do mar uma aplicação condigna da sua ingénita impetuosidade, lançando-se na tarefa gigantesca dos descobrimentos marítimos, nossa eterna glória e primacial esteio e razão da nossa independência.

Nos primeiros tempos da formação da nossa nacionalidade, havia, como é sabido, tractos de território imediatamente subordinados ao poder rial ou dependentes de delegados seus, como os havia desligados dêsse poder, constituindo territórios nobres, territórios eclesiásticos e territórios municipais.

Os territórios sujeitos directamente ao rei estariam divididos em circunscrições denominadas *terras,* de feição simultâneamente administrativa, judicial e militar, à frente das quais se encontrava o *rico-homem* ou *tenente,* tirado da primeira linha da nobreza (1).

---

(1) « Aproximadamente até findar o século XIII, as mais graduadas circunscrições administrativas, judiciais e militares em que se dividia o reino, umas maiores que outras, chamavam-se *terras,* e o superior govêrno de cada uma (às vezes de mais) estava a cargo de um chefe, *tenens,* escolhido pelo rei entre a ordem mais elevada da nobreza, os rico-homens. As *terras* compreendiam um ou maior número de *julgados,* e êstes constavam de *freguesias.* Depois que, no decorrer do século XIV, a existência dos concelhos foi abrangendo todo o país, são estas instituições mais vezes designadas nos actos oficiais do que os *julgados,* e a designação fazia-se muitas vezes pelo nome da vila que era o centro do concelho, sem mencionar esta palavra » (Gama Barros, in *Boletim de Etnografia,* n.º 5 (1937, pág. 74).

As *terras* ou distritos encontravam-se por vezes divididos em *préstamos,* formados por um conjunto de casais ou aldeias, com um *prestameiro* de nomeação régia, contemplado com o direito de receber uma parte do rendimento arrecadado na área do seu *préstamo.*

Os territórios não sujeitos directamente ao poder central (se assim posso exprimir-me com referência a um período de côrte móvel e de poder em formação), os territórios não sujeitos directamente à administração dos delegados do rei, ora constituíam *concelhos,* ora terras *coutadas* e *honradas:* aqueles, administrando-se por si mésmos; e nestas, exercendo a jurisdição a entidade a quem as mesmas foram doadas, quer o *donatário* fôsse um nobre, um prelado, um cabido ou uma ordem militar ou religiosa, jurisdição que podia ser exercida pessoalmente pelos senhorios donatários, mas que mais correntemente o era por funcionários ou magistrados de sua nomeação (1).

De-certo que a abstenção por parte do rei e dos seus delegados, relativamente aos terrenos *coutados* e *honrados* não foi nunca tão completa que pudesse aproximá-los da situação jurídica da propriedade feudal da idade média noutros países, pois que nunca aos poderosos detentores dos *coutos* e *honras* foi dado declarar guerra ou fazê-la, cunhar moeda ou administrar justiça sem recurso para os tribunais régios, fundamentais características do regímen feudal.

A-pesar-disso, nas terras isentas os funcionários do rei não entravam sem grave risco de suas pessoas; e mais do

---

(1) Alexandre Herculano, *História de Portugal,* tomo VI, 7.ª ed., pág. 1 e seg.

que um pagou com a vida a audácia de infringir essa regra proïbitiva (1).

E nunca os concelhos foram tão independentes que não estivessem sujeitos à correição, logo que esta foi criada; como não puderam nunca opôr-se à intromissão dos juízes de fóra parte quando o monarca os enviava, nem obstar a intervenções várias, para impôr encargos, estabelecer taxas, etc.

No foral de Tavares (terra hoje integrada no concelho de Mangualde) dado no ano de 1114 pelo Conde D. Henrique e D. Teresa, aí se intitulam (2).

« regnantes in Portugal et in stremadura colimbria, viseu et sena ».

A palavra *portugal* teria aqui possìvelmente a significação de território entre os rios Douro e Minho; *stremadura* designaria talvez a extremadura ou fronteira de Leão e de Castela, esta do Tejo até ao Douro, e aquela ao norte dêste rio, senão devesse antes considerar-se como designando o território dos modernos distritos da Guarda e Castelo Branco (3); e *colimbria, viseo* et *sena* não passariam

---

(1) Tratando-se de propriedades em Vilar Sêco e Casal Sancho, registou-se nas inquirições de 1258:

...« habuit de compara et de lucratu ipsam hereditatem, et nullum forum faciunt Regi, nisi tantum in collecta, et *maiordomus Regis non est ausus illuc intrare* » (*Port. Mon. Hist. — Inquis.*, vol. II, pág. 811).

.....

« et maiordomus terre non est ausus intrare ipsam villam, et antea solebat intrare in eam » (ibid. ibid.).

(2) *Portvgaliae Mon. Hist. — Leges et Consuetudines*, pág. 359.

(3) Numa carta de couto da vila de Midões, de 13 de Novembro de 1169, lê-se, entre os outorgantes, o nome de *Suerius menendi extrematura de sena sub rege alfonso presidens;* e já antes, no foral de

de elementos de uma divisão territorial apenas esboçada, recente como era a expulsão do mouro para o sul do Mondego, e a reconquista da terra de Seia, estreita faxa apertada entre a Serra da Estrêla e a margem esquerda daquele rio (1).

Mais adiante, em 1152, encontravam-se sob o poder de Nónio Mendes, com o título de juiz, as províncias de Viseu e Seia — *Provinciarum Visiensi et Senae Judex* (2) —; e em 1173 era já o Conde Fernando quem dispunha da tenência de Viseu e Azurara — *Comes Fernandus tenens* terram Visei et Zurarae (3) — o que acentua a impressão de não haver a êsse tempo verdadeira divisão administrativa, mas arranjos de extensão variável, de maior ou menor duração ao sabor das circunstâncias.

Por virtude de razões ligadas à necessidade de as classes populares se subtrairem à opressão dos poderosos, à progressiva libertação das classes servas, e ao próprio interêsse político dos reis, as instituições municipais bem cêdo tiveram notável incremento, constituindo-se numerosas povoações em *concelhos,* em regra por uma carta de

---

Linhares, de Setembro do mesmo ano, se intitulava *extrematura dominus* (A. E. Reuter, *Chancelarias medievais portuguesas,* vol. I, pág. 324 e 313).

(1) Tito de Sousa Larcher, *Estudos de Regionalismo,* vol. II, pág. 7; J. Leite de Vasconcelos, *Etnografia Portuguesa,* Lisboa, Imp. Nacional, 1936, pág. 222; e *Port. Mon. Hist. — Dipl. et Ch.,* pág. 51. A reconquista de Viseu e Lamego, Seia e castelos visinhos, anterior à de Coimbra, geralmente referida ao ano de 1064, é situada por alguns escritores entre os anos de 1044 e 1057 (João Pedro Ribeiro, *Dissertações Chronológicas e Criticas,* t. I, pág. 13 e seg.). Mas actualmente, como adiante se dirá, pode considerar-se fixada em 1064.

(2-3) Viterbo, *Elucidário,* verbo *Podestades.*

foral, outras vezes mesmo sem ela. À data do falecimento de D. Afonso Henriques havia já dezenas de concelhos com forais que ainda hoje se conhecem. Mas, de tal modo se generalizaram as instituições municipais, que no meado do século XIV todo o país se encontrava dividido em concelhos ou vilas, de extensão variável (1).

Ha quem afirme que desde D. Afonso III (meado do século XIII) quási constantemente se achou dividido o reino em seis *correições,* com o seu *corregedor,* magistrado representante do rei, com funções a um tempo administrativas, judiciais e militares (2). O número de correições, após as côrtes de Coimbra, de 1385, teria baixado para cinco pela acumulação por um só magistrado das correições de Douro e Minho e da de Traz-os-Montes, fazendo-se representar em cada uma delas por juízes *ouvidores* que lhe ficaram subordinados.

Mas não falta também quem assevere, baseando-se num codicilo do testamento do rei lavrador, que a êsse tempo a única divisão em vigor era o *concelho,* pôsto que da leitura do mesmo codicilo possa inferir-se a existência de uma divisão mais vasta, em quatro regiões: Entre Douro e Minho; Entre Douro e Mondego e Beira; Extremadura; e Entre Tejo e Guadiana (3).

Certo é todavia que no século XIV já se comprova a divisão do país em seis correições, sendo uma delas a da

---

(1) Manuel Paulo Merêa e Damião Peres, *História de Portugal,* págs. 39, 69 e 72.

(2) João Pedro Ribeiro, *Reflexões Históricas,* vol. II, pág. 3; Larcher, ob. cit., vol. II, pág. 10; e Alberto Carlos de Meneses, *Plano de Reforma de Forais,* — Lisboa, 1825, pág. 348.

(3) Fr. António Brandão, *Monarchia Lusitana,* tomo V, pág. 552; e Larcher, ob. cit., vol. II, pág. 9.

Beira e Riba-Côa, em cujos limites se compreendia o território objecto dêste estudo (1).

O número de correições veio posteriormente a descer para cinco, como acima se regista, número êste que parece ter-se mantido até ao comêço do século XVI, à reforma manuelina dos forais, pois que a essa divisão obedeceu também a distribuição por cinco livros dos forais novos reformados, correições essas que eram as de Entre Douro, Traz-os-Montes, Beira, Extremadura entre Mondego e Tejo pela Beira mar, e Entre Tejo e Guadiana, compreendendo o Algarve.

De supôr é que, na vigência desta divisão, a cidade de Viseu obtivesse preferências para cabeça da correição da Beira, que de facto foi durante algum tempo. Mas, desde que D. João I criou o *ducado de Viseu* para com êsse título galardoar os altos méritos de quem viria a ser uma das mais inclitas figuras lusitanas de todos os tempos — o Infante D. Henrique — de crer é que ao duque de Viseu fôsse deferida tôda a jurisdição que nêsse caso passaria a ser exercida em nome do infante donatário por intermédio dum magistrado *ouvidor* (auditor, como hoje se diria) de sua nomeação, transferindo-se para outra terra a cabeça da comarca. Conhecem-se alguns *corregedores da Beira* no século XIV, nem um só se conhece do século XV, tendo desaparecido definitivamente a certa altura do século XVI, para darem logar aos *corregedores de Viseu,* depois que a Beira se dividiu em comarcas e Viseu ficou séde de uma delas (2).

---

(1) Maximiano de Aragão, *Viseu,* t. III, pág. 101.

(2) M. Aragão, ob. cit., vol. III, pág. 104. Aragão parece não ter conhecido o corregedor da Beira, Pero Giraldes, citado na carta régia

A abolição do ducado de Viseu, após a violenta morte do duque D. Diogo, e a criação do senhorio de Viseu, oferecido por D. João II a seu cunhado D. Manuel, então duque de Beja, em nada modificaram o exercício da jurisdição, assim se continuando no tempo das senhorias que lhe sucederam (raínha D. Leonor e infanta, mais tarde imperatriz D. Isabel, e Infanta D. Maria) até que veio a extinguir-se, em 1577, por morte da Infanta D. Maria, reintegrando-se no domínio da corôa.

Por carta de 17 de Julho de 1527, D. João III ordenou aos corregedores das seis províncias ou comarcas do reino (Trás-os-Montes, Minho, Beira, Estremadura, Alentejo e Algarve) que encarregassem um escrivão da respectiva correição de proceder ao arrolamento de todos os mora-

---

de 5 de Setembro de 1370, que anexou o concelho de Senhorim ao de Viseu, nem João Lourenço, a quem se dirigiu a carta régia de 23 de Março de 1389 (*Chancelaria de D. João I,* liv. II, fl. 140) parcialmente publicada por J. M. da Cunha Saraiva (*O conceito histórico da palavra Beira,* Lisboa, 1928, pág. 20), pois os não incluíu no seu catálago de *corregedores da comarca da Beira e Riba-Côa.* O primeiro corregedor da comarca de Viseu que menciona é o licenciado Domingos Borges da Costa, que teria exercido a sua função de 1568 a 1571.

Quanto ao século XV, na carta de D. Afonso V, de 6 de Fevereiro de 1472, adeante citada, e pela qual o monarca doou a jurisdição cível e crime de Canas de Senhorim a Álvaro de Carvalho, encontra-se uma referência a Fernão de Carvalho, que se não é apontado expressamente como corregedor, bem pode depreender-se que em verdade o fôsse. Resa o documento: «E porem mandamos a Fernam Cabrall do nosso comselho e rregedor da nossa justiça na dita comarqua e a todollos jujzes justiças offiçiaaes e pessoas a que esto pertemçer e esta carta for mostrada», etc.

Regedor da *nossa justiça* na comarca não deveria ser senão o corregedor, embora não possa encontrar a razão por que lhe não foi atribuido êsse título.

dores com indicação dos moradores que houvesse nas cidades, vilas e lugares e em seus arrabaldes e têrmos, abrangendo os próprios lugares privilegiados em que o corregedor não tinha entrada.

Êsse arrolamento, a que as autoridades foram concitadas a dar todo o seu concurso, fêz-se no próprio ano de 1527, e é considerado como representando aproximadamente o número de fogos então existentes (1).

No censo da Beira se encontra, a par das informações demográficas das respectivas povoações, uma delimitação minuciosa da Beira quinhentista, composta de 256 concelhos, e contando 66.804 moradores (2).

As confrontações são as que a seguir se transcrevem, e que vale a pena reproduzir por ser pouco comum a publicação em que se encontram:

«Esta comarca da beira comfronta com quatro comarcas deste Reyno e asy confromta com o Reyno de Castella pello modo seguimte.

«Primeyramente esta comarca começa vimdo pela estrada de lixboa na villa de figueiro dos vinhos que he o primeiro lugar desta comarca a qual villa comfromta com hos lugares da comarca da estremadura seguintes.

«Item comfromta com a villa darega e com a villa do avellal e com a villa daguda e com ha villa de maçans de dona maria que he no chão de couçe e com ha villa de myramda todas estas villas são da estremadura.

«E acabado o termo de figueyroo começa ho termo do pedrogam

---

(1) A. de Sousa Silva Costa Lobo, *História da Sociedade em Portugal no século XV*, Lisboa, Impr. Nacional, 1904, pág. 51.

(2) O original dêste censo encontra-se na Tôrre do Tombo, com excepção dos cadernos respeitantes à Beira que se encontram no *British Museum*, de Londres, tendo estes sido integralmente publicados na *Revista da Faculdade de Direito da Universidade de Lisboa*, ano II, (1934), pág. 226.

que houtro sy he da Comarca da beyra e comfromta com ha mesma villa de miramda e isto imdo pela estrada que vay para o porto.

« E dahi se vay a villa da lousam que he da mesma Comarca da beyra a qual outro sy comfromta com ha mesma villa de mjramda e com ha cidade de cojmbra e com a villa de pena coua e com ho comcelho de simjde que ssam da comarca da estremadura.

« E da lousam vay a villa de serpyns qne outro sy comfromta com ha comarca da estremadura com a mesma cidade de cojmbra e com a villa de pena coua.

« E de serpyns se vay aos comcelhos de pombeyro e sam gynheda e ovoa que com a dita comarca da estremadura comfromtaom assaber com a villa de pena coua pelo rio de momdego abaxo e da hy vay partymdo huuma comarca com outra e a dita villa com ho comcelhe dovoa e dahy vaj partymdo momdego abaxo a villa de mortagua quo he da comarca da beyra e o comcelho do Carualho outro sy da beyra parte com coymbra e com pena coua e a dita villa de mortagua e com ha mesma pena coua e com ha vaquariça e com ha vylla daveyro e da villa de mortagua se vay aos comcelhos davelans de cima e ao comcelho da castanheyra que saom da dita comarca da beyra os quaaes comfromtam outro sy com ha comarca da estremadura e com hos lugares segymtes.

« Item ho couto danoadia e com ho couto do pereyro e com ho couto dagoada de cima que sam do mosteiro de santa cruz de coymbra e com a villa daveyro.

« E davellans de cima e castanheyra se vay esta Comarca da beyra aos Comcelhos de ferreyros e cequjaens e bolfear que houtro sy comfromtam com ha comarca da estremadura e com a villa daveyro e com ha villa de vouga e com a villa noua de muçares e com o comcelho de recardães e jso mesmo ho comcelho do prestymo. Esta comarca da beyra comfromta com a dita comarca da estremadura com os lugares sobreditos.

« E daquy deste comcelho do prestimo se vay ao comcelho de seuer outro sy comfromta com ha dita comarca da estremadura com hos lugares seguimtes com ha villa de vouga e com ho comcelho de fygeyredo e asy parte e comfromta ho comcelho de cambra com ha dita comarca da estremadura com ho comcelho de fygeyredo e com as terras de samta maria e Feira.

«E daly se vay ha villa darouca e comcelho de fermedo que houtro sy comfromta com ha dita Comarca da estremadura com terra da Feira e daly vaj dar em paiva e payva no douro homde acaba de comfromtar esta comarca com a da estremadura.

«E daquy vay partymdo com ha comarca de tralos momtes pelo rio do douro acima e outro sy acaba de partir com ha comarqa damtre douro e mjnho porque somemte ha toca em huum soo lugar que he a villa damtre ambos os ryos omde acaba ha dita comarca damtre douro e mjnho e começa a de tra dus momtes.

«E daly vaj partymdo douro acyma ho comcelho de samfynz que he desta comarca da beyra com ho comcelho de bem vyuer que he da comarca de tralos momtes o qual comcelho está jumto damtre ambos os rios que he o ryo de tamega e ho douro e daly vam partymdo os comcelhos de samfiymz e cimfaens e areguos e resemde e sam martynho de mouros pelo dito rio do douro com ho comcelho de bayaom e barqueiros e com ha villa de meijam fryo e comcelho de pena gyam com o qual outro sy comfromta com a cidade de lamego e a villa darmamar pelo dicto rio do douro acima e da bamda da comarqa de tralos momtes vaom os concelhos: assaber villa reall e comcelho damsyaaens e daquy vam os comcelhos de barqos e o couto de sam pedro das ageas e soutello e saom joam da pesqueira e a villa de namom e dalem douro vam a villa da torre de memcoruo e ha villa de freixo despada cimta e daquem a villa noua de fozcoa e a villa dalmemdra que he a primeira vylla e lugar da comarca de ryba de coa que comfromta com freixo despada cimta pelo dito rio do douro e da bamda da dita comarca de tralos momtes he derradeiro a dita villa de freyxo que outro sy comfromta com ha vylla de castello rodrigo pelo rio do douuro no termo dos quaes ho dito rio emtra em portugall.

«E loguo começa a dita comarca partyr e comfromtar com ho reyno de castella da banda do oriente assaber per huum rio que se chama ageda que no termo de Castello Rodrygo emtra no rio do douro e da bamda de portugall estam certas aldeas do termo de castell rodrigo e da bamda de castella vay huuma comarca que se chama ho abademgo no qual estaa a villa de samfelizes, ffyolhosa sobradjlho e llumbrades.

«E no mesmo termo de castello rodrygo leyxam de partyr os

ditos termos pelo dito rio dageda e vay partymdo per huum rybeyro pequeno acima que se chama touroens que emtra no dito rio dageda abaxo do lugar descariguuo que he termo de castello rodrygo e pelo dito rybeyro acima vam partymdo os reynos e de castelo rodrygo vay ha villa dalmejda e da bamda de castella vay tudo terra de cidad rrodrygo e de fromte dallmejea legoa e mea della esta huuma fortaleza de castella que se chama o gardaom e dallmeydaa vay ha villa de castello bom que outro sy comfromta com ha terra de cidad rrodrygo per ho dito rybeyro ate em direyto de castello bom e dahy vam partyndo e devisamdo os reynos per malhoens e comfromta outro sy com castella a villa de vyllar mayor com ha mesma terra de cidad rrodrygo e asy mesmo ha vylla dalfayates as quaaes vyllas estam da raya huuma legoa e legoa e mea e defromte dalfayates mea legoa da raya esta em terra de cidad rrodrygo huma fortaleza que se chama allongarya a qual he de pachequo e asy esta a duas legoas e mea da raya outra fortaleza em castella que se chama payo a qual he de dom framcisco delhagyla allcayde mor de cidad rrodrygo.

« E asy vay partymdo os reynos per malhoens de portugall vam as vylas do sabugal e sortelha e da bamda de castellr vaj a serranja e sam martynho de trebelho assaber sam martynho e vallverde e trebelho e as helgas e a do sabugall arraya tres legoas e da sortelha ha raya quatro legoas.

« E aquy amtre o termo do sabugall e sortelha e o reyno de castella estaa huma pedra allta amcaxada em huma lagia a qual estaa alta como marqo e chamam na os malhadeyrus omde se diz que jaa aly em huuma mesa comeraom dous reys e quatro bispos cada hum em seu reyno e bispado todos em huuma mesa assaber elrey de portugal e o de castela e o bispo de lamego e o da goarda e o bispo da cidad rrodrygo e o de corya e ali se chama a naue molhada.

« E daly de sortelha vay partymdo o reino por o ryo de besadega abaxo com o termo de sertelha e penamacor e pena garcia e da bamda de castella vay vallverde e trebolho e vay dahy por diamte partymdo per huum rio que se chama rio torto até emtrar na rybeyra das algas e pena garcia e pena macor estaom duas legoas darraya.

« Amtre pena garcia e saluaterra ffica a villa de momsamto a qual nom chega ha raya e estaa perto della e de pena garcia vay a villa de salluaterra a qual estaa a mea legoa darraya sobre a ribeira

das eljas e defromte de saluaterra esta a fortaleza de pena fyel e vay partymdo o reyno pela dita rybeira.

« E de salluaterra vay a segura que he outra fortaleza do estremo e ao rosmanjnhal e a momforte que he termo de castelo branco e da banda de castella vay terra dalcantara e vam partyndo os reynos per a dita ribeyra das elljas ate em dyreyto do rosmanynhall omde a dita ribeyra emtra no ryo do tejo e dahy vaj o dito partymdo os reynos e da bamda de portugall vay ha vylla de castelobramco e o rrodaom e da banda de castella allcamtara e ferreyra.

« E aquy acabou a dita comarca da beyra a partyr com ho reyno de castella e daquy por diamte vay partymdo e demarcamdo pelo rio do tejo com ha comarca damtre tejo e odiana.

» E comfromta aquy o rodam pelo dito rio com a comarca damtre tejo e odiana com ha vylla de momtalluam e com ha villa de njsa.

« E daly vay o tejo abaxo deuydimdo a comarca e da bamda da beyra vay ho comcelho da bychoeyra o qual comfromta com ho comcelho do carvoeyro e com a villa de rey que sam da comarca da estremadura e mea legoa e vay outro sy partymdo ho termo da sertaam com a villa de dornes que he da comarca da estremadura omde outro sy torna a comfromtar com a villa de fygeyroo dos vinhos homde começou ha demarcar a comarca da beyra das ouutras comarcas ».

Neste cadastro se compreendem, pois, como pertencendo à comarca da Beira, a cidade de Viseu e seu têrmo, bem como os concelhos de Senhorim, Canas de Senhorim, e Àguieira.

No reinado de D. João III — prosseguindo — a divisão territorial foi profundamente remodelada pela criação de novas comarcas ou correições, que ao todo subiram a 25 ou 26, e entre as quais se encontra a de Viseu, criada em 1533.

Na nova divisão, a antiga província da Beira ficou repartida pelas seis correições ou comarcas de Viseu,

Lamego, Coimbra, Guarda e Castelo Branco. E na composição da de Viseu entraram, entre outras terras, as vilas de Senhorim e Canas de Senhorim.

Duarte Nunes de Leão, publicando em 1610 o que anos antes escrevera (1599), dá o reino como dividido em seis regiões ou províncias (uma das quais a Beira) e estas formadas ao todo por 27 comarcas ou correições, competindo à Beira as de Coimbra, Guarda, Lamego, Viseu, Aveiro e Castelo Branco (1).

E, na enumeração dos lugares pertencentes à correição de Viseu, faz menção da vila de Canas de Senhorim e do concelho de Senhorim, elementos componentes do actual município de Nelas.

É para notar que, nesta divisão, a comarca ou correição de Viseu se não tenha detido na margem direita do Mondego, tantas vezes tomado como limite de circunscrições administrativas e judiciais, antes se estendeu para sul, até abranger Oliveira do Hospital, Torrozêlo e outras povoações da margem esquerda.

No meado do século XVIII o país continuava ainda dividido nas mesmas seis províncias ou regiões, apenas com a mudança de nome da de Entre Tejo e Guadiana, que passou a designar-se Alentejo, e estas subdivididas em *comarcas* e *ouvidorias*. A província da Beira passou

---

(1) Larcher, ob. cit., vol. II, pág. 26. Onde se lê Aveiro deve entender-se Esgueira, visto que, tendo sido instituído o ducado de Aveiro em 1500, a respectiva jurisdição se transferira para o donatário, instalando-se a séde da correição na vila de Esgueira, à distância de dois quilómetros, mas fóra, como era de uso, do território privilegiado (J. Pinto Loureiro, *A Comarca de Esgueira,* in *Arquivo do Distrito de Aveiro,* vol. II, pág. 199).

a repartir-se por nove comarcas ou correições, ficando a de Viseu, que aqui especialmente interessa considerar, constituída pela cidade, por vinte e duas vilas, dois coutos e trinta concelhos, e entre estes os de Canas de Senhorim, Folhadal e Senhorim (1).

Entrado o país no regimen representativo, a Constituïção de 1822 manteve aquela divisão provincial, mais tarde respeitada também pela Constituïção de 1838 (art. 2.º).

Mas, de 1832 em deante, abre-se o período que alguém espirituosamente alcunhou de *dança dos concelhos,* e a que eu me permito fazer um aditamento, considerando a *dança* extensiva aos *distritos,* na ordem administrativa, e às *comarcas* na ordem judicial.

Na famigerada reforma de Mousinho da Silveira (2), promulgada pela regência da Terceira, o país dividia-se, no ponto de vista administrativo, em 8 províncias, 40 comarcas e 796 concelhos, abolindo-se quaisquer outras divisões territoriais com prejuízo de todos os privilégios existentes, ainda os dos mais altos donatários. Mas logo no ano seguinte, mantendo-se aquela divisão, se fêz a subdivisão dos concelhos em freguesias, estas embora sem feição administrativa, mas como elementos de divisão política, e de divisão judicial (3).

Neste novo arranjo territorial já o número de províncias subiu para oito, ficando a da Beira Alta, com a capital

---

(1) João Baptista de Castro, *Mapa de Portugal* (1745-1763); A. O. Freire, *Descripçam* (1755); e P.e A. Carvalho da Costa, *Chorographia Portuguesa* (1706-1712).

(2) Dec. n.º 23, de 16 de Maio de 1832.

(3) Dec. de 28 de Junho de 1833.

em Viseu, formada pelas quatro comarcas de Lamêgo, Tondela, Trancoso e Viseu. E a comarca de Tondela (antiga Bèsteiros) ficou composta de vinte e dois concelhos, entre os quais os de Canas de Senhorim e Senhorim, suprimindo-se portanto os de Folhadal e Àguieira.

Em 1835 (lei de 25 de Abril) o país voltou a ser novamente dividido, mas agora em 17 distritos, concelhos e freguesias, pondo de parte o arremêdo francês dos prefeitos e sub-prefeitos a presidirem respectivamente às províncias e às comarcas, e dos provedores aos concelhos, introduzidos pela reforma de 1832, e colocando à frente dos distritos, concelhos e freguesias, respectivamente um governador civil, um administrador do concelho e um comissário de paróquia. Mas não chegou a publicar-se o mapa da nova divisão.

Aqui ressalta já a separação das divisões administrativa e judicial, deixando à primeira os distritos, concelhos e freguesias e relegando para a segunda as comarcas e os julgados.

Decorridos pouco mais de dois meses, nova reforma se promulgou (dec. de 18 de Julho), mantendo os 17 distritos, tocando à Beira Alta os de Aveiro, Coimbra, Lamêgo e Guarda. O distrito de Lamêgo ficou com a área que, pouco mais ou menos, tem hoje o distrito de Viseu, e dêle faziam parte, entre outros, os concelhos de Canas de Senhorim e Senhorim.

Mas esta reforma teve também vida efémera. Mal não era passado um ano, logo se aprovou um novo mapa da divisão territorial, que reduziu os concelhos do país a 351, de 817 antes existentes, suprimindo portanto 466 e fazendo reaparecer no novo mapa de divisão o distrito de Viseu

formado por 33 concelhos, e afundando-se, talvez para sempre, o distrito de Lamêgo (1).

No mapa dos concelhos e freguesias, anexo à lei eleitoral cabralista de 1842, figuram como pertencendo ao ditrito de Viseu o concelho de Canas de Senhorim, constituído pela freguesia do mesmo nome e pela de Carvalhal Redondo e o concelho de Senhorim, formado pelas freguesias de Senhorim, Nelas, Santar e Vilar Sêco (2). Sendo as freguesias, como divisão territorial civil de criação recente, foi êste mapa o primeiro diploma legislativo que encontrei, contendo a enumeração das freguesias do actual concelho de Nelas e que são exactamente as que ainda hoje existem.

Finalmente, em 1853 (decreto de 31 de Dezembro) estabeleceu-se nova distribuïção de comarcas, julgados e concelhos, a par dos círculos de jurados, distritos de paz e freguesias, designados em mapas anexos. E no mapa n.º 2 veem como suprimidos, no distrito de Viseu e na comarca de Mangualde, os julgados de Tavares (aquêle de que acima falei e que recebeu foral do Conde D. Henrique) e os de Canas de Senhorim e Senhorim, ficando o julgado de Nelas formado por estes dois últimos, com tôdas as suas freguesias. Nêsse mapa se faz referência ao Decreto de 9 de Novembro de 1852, como sendo o que extinguiu

---

(1) Dec. de 6 de Novembro de 1836.

(2) Os mesmos dois concelhos, de Canas de Senhorim e Senhorim não figuram já no mapa anexo ao Código Administrativo de 1842, na edição oficial anotada, impressa em 1865. Mas trata-se de uma inexactidão; porque, se de facto os dois concelhos não existiam já em 1865, o mesmo se não pode dizer relativamente à data da promulgação dêsse Código, em 1842.

aqueles concelhos e que não consegui encontrar, por não ter talvez sido publicado.

O concelho de Nelas constituiu-se assim com as freguesias de Canas de Senhorim, Carvalhal Redondo, Nelas, Santar, Vilar Sêco e Senhorim, que ainda hoje se mantêm sem qualquer alteração.

Em 1855 (decreto de 24 de Outubro) ainda veio a decretar-se novo mapa divisório mas, na parte que aqui interessa, não introduziu qualquer modificação. E o concelho de Nelas, tão tarde nascido para a vida administrativa, cumpridos já largos anos de existência, não tem deixado de mostrar excelentes condições de vitalidade, não só vencendo as inevitáveis e imediatas resistências que semelhantes medidas trazem sempre consigo, assistindo incólume à degola de outros concelhos como consequência de reformas posteriores, e tendo visto a sua existência empanada apenas por uma nuvem, que a curto trecho se dissipou, com a restauração do concelho de Canas de Senhorim (dec. de 10 de Dezembro de 1867), de que mais adiante falarei.

Assim se pode, pois, resumir o processo evolutivo da formação do município de Nelas, nas curtas linhas que seguem.

Pertencendo a sua área inicialmente ao *território visiense,* constitui mais tarde a *terra* de Senhorim; aparece a certa altura da vida nacional tetrapartido pelos concelhos de Canas de Senhorim (que já antes fôra couto do prelado e do cabido de Viseu), do Folhadal, de Àguieira e de Senhorim, incorporados até quási ao meado do século XVI na correição da Beira, e de então por diante na de Viseu; o concelho de Folhadal desaparece em momento difícil de

precisar, e o de Àguieira não deixa também vestígios que permitam assinalar o instante exacto do seu desaparecimento, integrando-se ambos no concelho de Canas.

Os dois concelhos sobreviventes, de Senhorim e Canas de Senhorim, entram mais tarde na *dança dos concelhos e dos distritos* e tanto pertencem ao distrito de Viseu, como passam para o de Lamego, para novamente ingressarem no de Viseu, até que um golpe de misericórdia os aniquilou de vez, formando-se com o seu macerado espólio uma unidade nova — o município de Nelas.

Reposta em vigor e remodelada a divisão provincial pela promulgação do Código Administrativo de 31 de Dezembro de 1936, constituiu-se a província da Beira Alta com a maior parte dos distritos da Guarda e de Viseu, e dois concelhos (Tábua e Oliveira do Hospital) do distrito de Coimbra. Mas tendo-se mantido intactas as divisões distritais e concelhia, em nada se alterou a situação do concelho de Nelas.

B) DIVISÃO JUDICIAL

A administração da justiça foi, nos primeiros tempos da nossa independência, muito irregular, datando de então os *juízes ordinários,* geralmente dois, e às vezes mais, de eleição popular, que ora se chamavam *alvasís* ou *alvazires* e *alcaldes,* ora simplesmente *juízes,* que em primeira instância decidiam as questões em *conselho de homens bons,* conselho que cumulativamente exercia o poder municipal. Ao lado dêstes juízes municipais, pelo menos nos concelhos que Herculano classifica de perfeitos, havia também um magistrado representando o rei, que umas vezes se designava *alcaide,* outras *judex,* com atribuições adminis-

trativas, judiciais e militares, a princípio de nomeação régia, e mais tarde escolhido, como os juízes municipais, por eleição (1).

Todavia, os ricos-homens ou senhores das terras arrogavam-se a meúde a função de julgar, daí resultando injustiças e incertezas que tiveram éco considerável nas côrtes de Coimbra (1211) e deram lugar à instituição de *juízes certos,* que, ao menos no reinado de D. Afonso III, foram já uma realidade.

Dêstes juízes se recorria para o rei, que habitualmente viajava pelas províncias, ou para magistrados de nomeação régia, como os *sobrejuízes, adelantados, maiorinos* e *corregedores*, a quem incumbia não só zelar a jurisdição real, mas « fazer a polícia das províncias, coïbir os excessos dos poderosos e emendar as injustiças », não obstante a resistência oferecida pelos donatários aos recursos interpostos das decisões dos juízes ouvidores das suas terras.

Posto que não houvesse uniformidade nos processos, que variavam ao sabor dos forais e dos usos, tudo se passava com simplicidade e verbalmente, decidindo o *conselho dos homens bons* (que também se chamavam *jurados*) conforme os usos e forais e por vezes sòmente segundo o seu bom senso.

Mas, desde que a vida entrou de complicar-se progressivamente, as questões foram não só dia a dia mais freqüentes, como também mais intrincadas, exigindo que da judicatura se fizesse uma ocupação especial, já pela dificuldade de ter um completo conhecimento das leis, já pela indispensável necessidade de aliar a êsse conhecimento

---

(1) « *Alcaides et iudices mittantur per beneplacitum concilii* », lê-se no foral de Penamacor, do ano de 1209.

uma certa prática de julgar. Nas côrtes de Santarém, de 1434, ainda se requeria ao rei D. Duarte que daí em diante só pudessem ser juízes os que soubessem lêr e escrever, pois que, pondo-se nesses lugares pessoas de todo ignorantes, se seguia vergonha para a terra e tais juízes não podiam cumprir os mandados secretos que recebiam, por terem de os dar a lêr a outras pessoas. E não obstante a justiça da pretensão, sòmente foi atendida quanto às terras de mais de quatrocentos homens, continuando os outros na forma em que estavam (1).

Ora os *juíses ordinários,* por serem naturais das terras em que exerciam jurisdição, por ligações de parentêsco, amizade ou gratidão, ou por dependências de qualquer outra natureza, seriam fàcilmente inclinados a ministrar uma justiça defeituosa, nêsse reconhecimento se filiando a criação dos juízes de fóra ou *juízes de fóra parte* talvez já no reinado de D. Afonso III, e seguramente no de D. Afonso IV, ou seja no meado do século XIV.

Daí em diante o processo passou a ser escrito e nêle se introduziram complicadas formalidades provindas da jurisprudência romana. «Em lugar do bom senso dos homens bons, escreve Coelho da Rocha, os interêsses e vida dos cidadãos que ficaram dependentes da subtileza das leis ou da arbitrariedade de um só; e apenas algumas causas de menor monta continuaram a ser decididas pelos juízes em câmara» (2).

---

(1) Júlio de Castilho, *Lisboa Antiga,* 2.ª ed., Lisboa, 1937, vol. VII, pág. 200. No princípio do século XIX ainda se encontram em Canas de Senhorim, vereadores analfabetos, a quem competia substituir o juiz ordinário nas suas faltas ou impedimentos.

(2) Coelho da Rocha, *Ensaio sôbre a história do Govêrno e da Legislação de Portugal.* Coimbra, 5.ª ed., pág. 55.

Nos concelhos extensos ou de população considerável, a justiça era praticada por outras jurisdições subalternas, juízes secundários, que se designavam de *jurados* e de *alcaldes aldeões,* ou ainda de *aportelados,* nomeados umas vezes pelos juízes municipais e outras escolhidos por eleição dos colonos rurais da respectiva circunscrição. A estes aportelados se chamou mais tarde *juízes de vintena* ou *vintaneiros,* por exercerem a sua função em lugares de pelo menos vinte visinhos, e ainda *juízes pedâneos.*

À volta do rei se formou, logo nos primeiros tempos, o tribunal supremo, conhecido por *cúria do rei, tribunal da côrte* e *tribunal da casa do rei,* tendo os seus membros a designação de *sobrejuízes* ou *ouvidores.*

Sendo provável que a princípio não houvesse juízes certos nem forma regular de processo e que aos senhores e grandes do reino, seculares e eclesiásticos, como membros natos dêsse tribunal, fôsse deferido o julgamento dos recursos interpostos para o rei, já no princípio do século XIV havia no *tribunal da côrte* os ouvidores da *supricaçam,* encarregados da decisão dos recursos supremos, publicando-se no reinado de D. Afonso IV um regimento das audiências da côrte em que aparecem separadas as funções dos juízes da *apelação cível* da dos juízes da *suplicação,* que conheciam dos agravos (1).

O tribunal, assim desdobrado em *Casa do Cível* e *Casa da Suplicação,* como foi conhecido, tinha a sua séde em Lisboa, algumas vezes tendo saído ao Alentejo ou Extremadura, por si só, ou acompanhando o rei.

As dificuldades na administração da justiça ocasiona-

---

(1) Gama Barros, *História da Administração Pública em Portugal,* t. I, pág. 611.

das por esta centralização, agravadas pela quási impossibilidade de deslocação do tribunal, deram por vezes lugar ao envio à província de *alçadas,* espécie de tribunais móveis itinerando pelo país e julgando sem apelação nem agravo os feitos crimes e por vezes também os cíveis.

No meado do século XVIII, quando J. B. de Castro publicou as primeiras edições do Mapa de Portugal (1745 e 1763) dava o país como dividido em seis regiões ou províncias (uma delas a Beira) cada província dividida em *comarcas* e *ouvidorias* (estas nas terras dos donatários para boa administração da justiça) tendo cada comarca sob a sua jurisdição certo número de vilas e lugares. A província da Beira encontrava-se dividida em nove comarcas, e a de Viseu compunha-se da cidade, de 22 vilas, de dois coutos e de 30 concelhos, vendo-se entre êstes, mencionados os de Canas de Senhorim, Folhadal e Senhorim.

Para efeitos judiciais, a divisão territorial era a administrativa, não só porque as funções administrativas e judiciais andaram durante séculos confundidas, mas porque, mesmo já depois de bem individualizadas, mantiveram ainda íntima ligação através o magistrado que as exercia. Só depois da revolução de 1820, pela adopção do figurino revolucionário da divisão dos poderes, se separaram nitidamente as funções judiciais das administrativas, continuando embora os juízes de fóra nas terras onde os havia como presidentes das Câmaras (1). E só então, correspon-

---

(1) Antecipando-se ao princípio da separação, que pouco depois havia de ter seu assento na Constituição de 1822 (arts. 176 e seg.) — « o poder judicial pertence exclusivamente aos juízes» — a lei de 20 de Julho de 1822, definindo a composição das Câmaras nos concelhos, e estatuindo sôbre a eleição de vereadores, procurador e juízes ordinários

dendo a essa separação de funções, se estabelece a diferenciação territorial de circunscrições, prevalecendo afinal, para efeitos administrativos, a divisão em distritos administrativos, concelhos e freguesias e para efeitos judiciais a divisão em distritos judiciais (Lisboa e Porto), *comarcas e julgados de paz.*

Na séde dos distritos judiciais havia, como há ainda hoje, um tribunal da Relação, julgando em segunda instância, com os seus desembargadores; nas sédes das comarcas juízes de direito, correspondentes aos antigos juízes de fóra, de vara branca, julgando em primeira instância; nos julgados um *juiz ordinário,* juiz de vara vermelha, mais tarde tornado juiz eleito, decidindo com recurso para o juiz de direito; e nos juizados de paz um juiz de paz com funções quási exclusivamente conciliatórias; e acima de tôdos os tribunais, com séde em Lisboa, o Supremo Tribunal de Justiça, com funções de revista.

Quando acima se diz que a defeituosa justiça dos juízes ordinários deu azo à instituição de juízes de fóra, e que a complexidade crescente da actividade judiciária impôs a criação duma magistratura de carreira, não se quere significar que o juiz ordinário fôsse subvertido desde logo e totalmente sob uma avalanche de profissionais da judicatura. As nomeações de juízes de fóra parece terem-se

---

e respectivas funções, logo dispôs (art. 30) que as Câmaras continuariam a ter as mesmas atribuições que até então tinham «à excepção de não exercitarem jurisdição contenciosa, a qual passará para os juízes, a quem em caso necessário derivarão as requisições convenientes», não devendo os juízes por sua vez intrometer-se «na autoridade económica e administrativa das Câmaras».

feito a princípio com caracter provisório ou temporário, talvez para calar as reclamações dos povos que dispensavam as excelências de tal justiça, que a experiência mostrou ser mais perfeita, para não suportarem o dispêndio que ela acarretava consigo (1).

Do reinado de D. Afonso IV ao de D. João I, há alternativas e hesitações, até que êste monarca deu, mas agora com caracter de permanência, juízes seus, *juízes de fóra,* a Coimbra, Lamego, Viseu, Guarda, Trancoso, Pinhel e Castelo Branco, outorgando-lhes jurisdição, não só no têrmo das cidades e vilas em que eram providos, mas também nos outros julgados das terras chãs e vilas acasteladas da comarca ou correição.

Há quem entenda que êstes juízes de fóra, mandados a algumas comarcas por D. João I, não tinham as mesmas funções que os enviados por D. Afonso IV, estes destinados ao preenchimento interino das funções dos juízes eleitos, que temporàriamente eram suprimidos com a nomeação do *juiz de fóra-parte,* e aqueles exercendo simultâneamente funções com os juízes ordinários, fazendo mais o papel de corregedores ou fiscais por parte do poder central do que pròpriamente de julgadores. Mas é certo que no reinado de D. Afonso V já a jurisdição do *juiz de fóra* excluía a dos juízes ordinários, tendo esta magistratura cedido o

---

(1) Os povos reclamavam clamorosamente contra a inovação dos *juizes de fóra parte,* como sucedeu no Porto (J. P. Ribeiro, *Dissertações* cit., t. v, pág. 132) porque tinham de pagar-lhes os vencimentos e dar-lhes aposentadoria. Mas não foram universais os clamores, a avaliar pelo pedido feito pela Câmara de Coimbra em 1440 para que se criassem êsses juízes (Belisário Pimenta, *As Cartas do Infante D. Pedro* — Coimbra, Impr. da Univ., 1924, pág. 26, e Biblioteca Municipal de Coimbra — *Cartas dos Infantes,* ms.).

passo àquela e tendo mesmo desaparecido à maneira por que se iam fazendo nomeações de juízes de fóra. No reinado D. João II já o número deles se elevara; e no de D. Manuel contam-se por dezenas.

Tomando um certo caracter de permanência, o recrutamento dos juízes fazia-se entre as classes elevadas e só mais tarde, já em pleno século XVI, entre os letrados, nobilitados pelos seus graus universitários. Mas numa ou noutra dessas fazes, o número de juízes togados, de juízes de fóra, esteve sempre longe de corresponder ao número dos concelhos. Em 1618 (Lei de 5 de Abril) havia-os já em algumas vilas e cidades, mas não em tôdas.

No fim do século XVIII, por exemplo, os concelhos municipais das cidades, vilas e coutos foram calculados em 886, mas nem todos fruiam a mesma categoria oficial, não tendo assento em côrtes, nem pauta de vereadores aprovada pelo rei. Só 235 dêsses concelhos tinham juízes de fóra, de vara branca, além dos que havia em Lisboa; e em muitos, os vereadores eram confirmados pelos senhores donatários das terras ou pelo corregedor da respectiva comarca. Naquele número de 886 compreendiam-se 114 coutos, 23 honras e 144 concelhos que não tinham nem casa de Câmara, nem cadeia, e outros ainda em que se não encontrava quem soubesse ler, para servir de juiz ou de vereador, lançando-se mão de acessores letrados pagos pelo concelho (1).

As vilas da comarca de Viseu, que a êsse tempo tinham juízes letrados, eram sòmente as de Azurara (hoje Mangualde), Bèsteiros (moderna Tondela), Trancoso, Lafões (Vouzela) e Penalva do Castelo, tendo os restantes

---

(1) Lei de 20 de Agôsto de 1774; Aragão, *Viseu* cit., vol III, pág. 34.

cincoenta concelhos e coutos apenas juízes ordinários, e sendo os concelhos-coutos ao todo dezanove (1).

Pelo que vem de apontar-se já se pode conjecturar, quando a afirmação não encontre em que firmar-se, o que tenha sido ó território agora em estudo, no seu aspecto judicial. Mal esboçada que foi a organização do concelho de Senhorim, que teria recebido o seu foral da mão do fundador da nossa independência, organizou-se a sua justiça como nas demais terras do reino, com os juízes ordinários administrando e julgando com o conselho dos homens bons ou jurados, à sua categoria de *julgado* se referindo directamente o foral do Folhadal outorgado em 1286, bem como a carta régia de 5 de Setembro de 1372, e de forma indirecta as *inquirições* de 1258, em que perpassam repetidamente as figuras dos juízes passados e contemporâneos. E como a terra de Senhorim se estendia do Dão ao Mondego, com aldeias e vilas (este vocábulo não tinha outrora o significado que muito mais tarde veio a atribuir-se-lhe, mas o de simples casais) distantes de mais de uma légua da séde do concelho, onde quer que houvesse vinte ou mais visinhos, lá devia ter-se instituído o competente juiz de *vintena* ou *pedâneo*. Assim os haveriam tido em certas épocas Canas de Senhorim, Folhadal, Nelas, Santar e Vilar Sêco.

Mais tarde, como fica referido já, dentro da *terra* de Senhorim, foram erigidos novos concelhos em Canas, Folhadal e Àguieira, onde se teria instalado possivelmente a magistratura dos juízes ordinários.

Definida que foi a divisão do país em comarcas ou

---

(1) Aragão, *Viseu* cit., vol. III, pág. 38.

correições logo no século XIV, os juízes de Senhorim e dos concelhos, que à custa do seu território vieram a formar-se, ficaram subordinados ao corregedor da Beira, onde quer que a correição tivesse a sua séde. E já no século XVI, criada a comarca de Viseu em 1533, ao respectivo corregedor ficaram subordinados os juízes da *terra de Senhorim*, por esta expressão querendo significar tanto o concelho dêste nome, como os restantes três que dele nasceram.

Num periodo difícil de precisar, mas que suponho não andar longe de fins do século XVIII ou princípios do XIX, o território continental português encontra-se dividido em 24 comarcas, sendo uma delas a de Viseu, de que continuam a fazer parte, entre outros, os concelhos de Azurara, Senhorim e Canas de Senhorim (1). Esta divisão veio até ao decreto de 23 de Junho de 1833 que, a-par da reforma administrativa já acima referida, fez a reforma judicial, dividindo o território nacional do continente e ilhas em círculos judiciais, comarcas, julgados e freguesias (2). Criou-se um Supremo Tribunal de Justiça em Lisboa, com funções de revista, e determinou-se a existência de tribunais de 2.ª instância nos círculos judiciais e tribunais de 1.ª instância com juízes de direito nas comarcas, juízes ordinários nos julgados e juízes de paz nas freguesias, além dos juízes padâneos. Mas já no ano seguinte a divisão judicial

---

(1) Menezes, *Plano de reforma de forais* cit., pág. 356.

(2) Passo em claro a lei de 12 de Novembro de 1822, que criou 5 Relações para julgarem em segunda e última instância as causas contenciosas cíveis e criminais, sendo uma delas em Viseu, com 10 desembargadores, porque, em consequência do rumo que após a *vila-francada* tomaram os sucessos políticos, não se deu execução a esta lei, nem tendo chegado mesmo a determinar-se a área de cada uma das Relações.

se fêz em distritos judiciais (constituídos por províncias), comarcas, concelhos e freguesias. As comarcas ficaram sendo ao todo 40 e os concelhos 796, havendo na Beira Alta quatro comarcas, como já acima ficou dito, a propósito da divisão administrativa.

Os distritos judiciais eram quatro, sendo um dêles o de Lamêgo, compreendendo as províncias de Trás-os-Montes e Beira Alta.

Em 1835 (lei de 28 de Fevereiro) a administração judicial continuava separada da civil, e dividido o país para aquêle efeito em *distritos de Relação* (dois); estes em *julgados* de primeira instância (120 a 130); e estes ainda em *distritos de jurados,* onde quer que a comodidade dos povos a impuzesse.

Pela divisão de 1835 (decreto de 21 de Março) a província da Beira Alta, pertencendo à Relação do Pôrto, ficou formada por 18 julgados de 1.ª instância, e entre êles os de Mangualde, Tondela e Viseu, constituído o de Mangualde pelos concelhos de Mangualde, Canas de Senhorim, Chãs de Tavares, Maceira-Dão, Senhorim e Àguieira, distribuïção esta que se manteve no mapa anexo ao decreto de 7 de Agosto de 1835. Mas logo adeante no projecto de decreto que contém a primeira parte da reforma judicial de 1836 (decreto de 29 de Novembro) figura, em mapa anexo, a comarca de Viseu, entre as de que se compõe o o distrito administrativo com séde na mesma cidade, sendo essa comarca formada pelos concelhos de Canas de Senhorim e Senhorim, a-par de outros.

Em 1840 (lei de 28 de Novembro e decreto de 28 de Dezembro) foi o país dividido em 104 comarcas, tocando nove ao distrito administrativo de Viseu, e uma delas Mangualde. Esta comarca ficou formada pelos julgados

de Canas de Senhorim e Senhorim, entre outros. Cada comarca ficou constituindo um ou mais *círculos de jurados,* ou sejam circunscrições em cuja sede o juiz da comarca devia ir fazer audiências gerais em épocas determinadas, para julgamento das causas em que houvesse intervenção de jurados (1). No mapa dêsses círculos figura a comarca de Mangualde dividida em cinco, um dêles em Senhorim e outro em Canas de Senhorim, com audiências gerais em Março e Novembro; e no mapa em que se fixou o número de *juízes de paz* (decreto de 8 de Novembro de 1841) vêem-se: o *julgado* de Canas de Senhorim, com um juízo de paz na sede do julgado, e composto das freguesias de Canas de Senhorim e Carvalhal Redondo; e o *julgado* de Senhorim, com dois juízos de paz, um em Senhorim, tendo por área as freguesias de Senhorim e Nelas, e outro em Santar, com jurisdição nas freguesias de Santar e Vilar Sêco.

Em 1853 (decreto de 31 de Dezembro) quando se procedeu à reorganização administrativa e judicial do país, nos mapas anexos continua a comarca de Mangualde como constituída, entre outros, pelo julgado de Nelas, pouco antes criado à custa dos extintos julgados de Senhorim e Canas de Senhorim, e aquêle julgado constituído por tôdas as freguesias dos extintos concelhos.

Num novo mapa promulgado em 1855 (decreto de 24 de Outubro) nada se alterou a êste respeito. Nelas ficou sendo, consoante a Novíssima Reforma Judicial então em vigor (decreto de 21 de Maio de 1841) a sede dum julgado com o seu juiz ordinário, e o seu juiz de paz, tendo em cada freguesia um *juiz eleito;* e ficou pertencendo à comarca de Mangualde e ao distrito judicial do Pôrto.

---

(1) *Nov. Ref. Judic.* de 1841, art. 507.º

O decreto de 23 de Dezembro de 1873, com o pretexto de que era má a instituïção dos juízes ordinários e de que em muitos julgados não havia edifícios para tribunais e cadeias, extinguiu 20 julgados e entre êles o de Nelas.

Mais tarde, em 1886 (decreto de 29 de Julho) foram extintos todos os *julgados ordinários,* e permitida a criação de *julgados municipais* nos concelhos não cabeças de comarca, onde a maior parte da população ficasse a mais de quinze quilómetros da sede da comarca.

Estaria o concelho de Nelas nessas condições? Parece que sim. Todavia nunca se criou tal julgado municipal.

E assim, resumindo a evolução do concelho de Nelas no ponto de vista judicial, devemos supô-lo inicialmente administrado e julgado pelos seus *juízes municipais* de Senhorim, com os *pedâneos* das localidades mais importantes e afastadas acima de légua; num período posterior conjecturamos os juízes ordinários instalados nos concelhos de Senhorim, Canas de Senhorim, Folhadal e Àguieira, ou pelo menos nos dois primeiros, continuando as outras localidades com os seus vintaneiros; e vemos a extinção do concelho do Folhadal e Àguieira alargar a área de jurisdição do juiz de Canas, até que, extinto êste concelho e o de Senhorim, e criado o de Nelas em sua substituïção, aqui se instala um juiz ordinário e um juíz de paz, com juízes eleitos na sede das restantes freguesias.

Sob outro aspecto agora, enquanto nos primeiros tempos o território em questão ficava subordinado ao *tribunal da casa do rei,* com sede em Lisboa, passou mais tarde para a *Casa do Pôrto,* e muito mais tarde ainda para a Relação de Coimbra, pela criação do distrito judicial, com sede nesta cidade, em 8 de Maio de 1918.

Subordinados os julgamentos em períodos sucessivos, depois da divisão do país em províncias ou correições, ao corregedor da Beira, passou depois para o corregedor de Viseu, fazendo parte da comarca de Viseu desde o século XVI, pertencendo transitòriamente às de Lamêgo e Tondela, e desde 1840 à de Mangualde, até à extinção do julgado em 1873.

Depois desta extinção todo o território do concelho ficou fazendo parte, juntamente com os concelhos de Penalva do Castelo e Mangualde, da comarca que tem a sua sede nesta vila.

C) DIVISÃO ECLESIÁSTICA

Coelho da Rocha escreveu algures que os factos da nossa história eclesiástica estão tão estreitamente ligados com os da política e civil, que não é fácil extremá-los. Com efeito, na ordem administrativa, encontra-se a Igreja, pelos seus prelados, pelos cabidos e pelas Ordens monásticas e militares, na posse da maior parte das terras, formando coutos, com isenção de encargos fiscais e outros, com todas as prerrogativas inerentes ao regimen senhorial. Na ordem judicial, os senhores eclesiásticos tinham jurisdição nas suas terras, convertidas em *ouvidorias,* e colocando-se em pé de igualdade com os *coutos* e *honras* da nobreza, reagindo contra o direito que o rei se reservou sempre de administrar justiça em última instância. E isto, acrescido ainda do *fôro eclesiástico,* especialmente instituído para subtrair o clero à jurisdição real, mas que a breve trecho se tornara extensivo às pessôas e em relação às coisas que lhes respeitavam, como a matérias que hoje e há muito se consideram (casamento, execução de testa-

mentos, etc.) do fôro secular; e acrescido também dos tribunais especialmente incumbidos da defesa da fé católica, como os do Santo Ofício.

Feita a separação política de Portugal e Castela, a Igreja continuou ainda confundida: o arcebispo de Braga, além de diversos bispos portugueses, tinha por sufragâneos alguns de Galiza e Leão; e o arcebispo da Compostela, armado em metropolita enquanto Mérida continuava ocupada pelos muçulmanos, tinha jurisdição sôbre os bispos de Évora, Lisboa, Lamêgo e Guarda (1).

« Esta confusão, escreve Coelho da Rocha, incompatível com a divisão natural e política, era origem fecunda das disputas assim sôbre os limites das dioceses, como sôbre a jurisdição dos dois metropolitas ».

Na segunda metade do século XII, havia já sete dioceses em Portugal: Braga, Lamêgo, Viseu, Coimbra, Porto, Lisboa e Évora; e nos fins do século XII tinha a sé de Braga por sufragâneos os bispos do Pôrto, Coimbra, Viseu, Astorga, Tuy, Lugo, Orense e Modonhedo, não se sabendo ao certo quando deixaram de o ser êstes últimos cinco, mas talvez só em fins do século XIV ou princípios do século XV (2).

Mas esta divisão variou depois. No tempo de D. Diniz havia já nove catedrais, encontrando-se nos anos de 1320

---

(1) Coelho da Rocha, ob. cit., pág. 90.

(2) Fortunato de Almeida, *História de Portugal,* vol. I, pág. 355, e vol. II, pág. 6. No catálogo das igrejas, comendas e mosteiros que havia em 1320 e 1321, constante do ms. 179 da Biblioteca Nacional de Lisboa, e reproduzido pelo mesmo autor na sua *História da Igreja em Portugal,* t. II, pág. 609, figuram ainda os bispados de Tuy, Badajoz e Ciudad Rodrigo como pertencendo-lhes numerosas igrejas portuguesas.

e 1321 bem definidos os bispados do Porto, Lamêgo, Viseu, Coimbra, Lisboa, Algarve, Évora e Guarda, e o arcebispado de Braga.

O provimento das igrejas era feito de modos diversos: umas vezes os párocos eram eleitos anualmente pelos concelhos, outras eram nomeados pelo senhor da terra; outras, a partir do século XIII, pelo rei, que nos forais se reservava o direito de padroado; e outras ainda por *padroeiros* particulares, que podiam ser colegiadas, mosteiros, Ordens militares, Universidade, etc., que fruíam o direito de *apresentação,* consistindo em indicar ao bispo o pároco que se pretendia fôsse provido, para que o bispo o nomeasse, direito êsse que se transmitia por herança e de que se abusou no sentido de arrecadar considerável parte do rendimento das igrejas, deixando ao pároco só o indispensável à sua côngrua sustentação. Outras vezes ainda, como desde remoto tempo se fazia em Santar, o pároco era eleito pelos paroquianos (1); e outras ainda por um padroeiro juntamente com os paroquianos, como acontecia em Senhorim (2).

A cidade de Viseu, reconquistada por Fernando Magno possivelmente entre 1057 e 1064, pelo estado de miséria em que ficou, quási despovoada e sem catedral, não obstante a sua categoria de séde de antiquíssima diocese, foi

---

(1) Martins Menendi, de Santar, termino de Senorim, juratus et interrogatus de patronatu ecclesie de Sancto Petro de Santar, dixit quod parrochiani presentaverunt et presentant eidem ecclesie (*Inquirições Gerais de D. Afonso III — 1258,* in *Port. Mon. Hist.* — Inquis. — vol. I, parte II, pág. 811).

(2) Egas Petri, de Asnelas, juratus et interrogatus de patronatu ecclesie Sancte Marie de Senorim, dixit quod Bufim et parrochiani presentant ipsi ecclesie (ibid., ibid.).

pelo Papa confiada (1102) ao govêrno do prelado de Coimbra, até que pudesse ter bispo próprio, o que só veio a suceder indo já alto o reinado de D. Afonso Henriques, em 1144 (1).

Não sendo possível fixar os limites das dioceses no século XII, também se não podem assinalar rigorosamente as fronteiras à de Viseu (2). Mas é já possível delimitá-las no primeiro quartel do século XIV. Tendo o papa concedido ao rei D. Diniz como subsídio de guerra contra os mouros um décimo de todas as rendas eclesiásticas, com excepção das da Ordem do Hospital, tornou-se necessário averiguar as rendas de cada uma das igrejas, mosteiros e benefícios, daí resultando o catálogo já atrás referido. Nele se apresentam as igrejas do bispado de Viseu repartidas em dez grupos: igrejas do arciprestado de Lafões: do arciprestado de Bèsteiros; da terra Àquem do Monte; de Aguiar; da terra de Castelo Mendo; de Pinhel; do têrmo de Pinhel; da Mouraria; de Trancoso, e do têrmo de Trancoso.

A enumeração de cada um dêstes grupos de igrejas dá a segurança de que o bispado de Viseu, além de abran-

---

(1) A diocese de Viseu é muito antiga. Segundo os escritores que aceitam a divisão dos bispados de Espanha feita por Constantino Magno (sêc. V), a Sé de Braga teria como sufragâneas, entre outras, a de Viseu (Maximiano Aragão, *Viseu,* tomo I, pág. 93). Mas segundo alguns autores, a sua antiguidade datava pelo menos do século III. No *Catálogo dos prelados da igreja de Viseu,* do P.e João Col (*Colecção dos Documentos e Memórias da Academia Real da História Portuguesa,* t. II) o mais antigo prelado, Remissol, dá-se como tendo assistido ao segundo concílio bracarense, realizado no ano de 572, sucedendo-lhe Sunila, em 585.

(2) Fortunato de Almeida, *História da Igreja,* vol. I, pág. 182.

ger a área da actual diocese de Viseu, absorvia em grande parte a da Guarda e parte da de Coimbra. E na parte interessando aqui especialmente — ou seja da terra de Àquem do Monte (1) — entre as igrejas que a compunham contam-se as de *S. Pedro de Santar,* de *Santa Maria de Senhorim* e de *S. Salvador de Canas.*

Daqui se vê também que, a não se tratar de qualquer omissão, as freguesias de Nelas, Vilar Sêco e Carvalhal Redondo não existiam ainda.

A Sé de Viseu foi assim governada no período que decorre entre 1102 e 1144, por dignitários subordinados ao bispo de Coimbra. E, de então até aos nossos dias, a diocese de Viseu tem mantido a sua autonomia sem qualquer interrupção, dela fazendo parte também ininterruptamente o território do actual concelho de Nelas, representado no primeiro quartel do século XIV sòmente pelas igrejas de Senhorim, Canas e Santar, taxadas respectivamente em 250, 80 e 200 libras, representando cada libra aproximadamente 37$88 da moeda actual.

Mas outra divisão eclesiástica interessa ainda estudar. Os fieis que viviam à volta de uma igreja, ou na sua esfera de influência chamavam-se *fregueses* ou *paroquianos,* espiritualmente subordinados ao pároco. Nenhum paroquiano podia confessar-se a outro padre sem autorização do pároco, nem nenhum presbítero podia ir confessar em paróquia estranha sem autorização; e toda a gente necessitava saber a qual freguesia pertencia, por motivo do pagamento do dízimo.

---

(1) Por comarca de Àquem da Serra se entendia a região de Viseu; e pela *serra Além* a da Covilhã até ao Tejo (*Orden. Afons.*, liv. II, tít. LXXXI, § 24).

Por esta razão, bem cêdo se cuidou da demarcação das freguesias ou paróquias, conhecendo-se a êsse respeito documentos que remontam a tempos bastante anteriores à separação luso-leoneza (1). A ela se referem tambem certos forais, como os de Salvaterra (1229), o de Penamacôr (1229), Proença-a-Velha (1218) e Idanha-a-Velha (1229), que mostram ser o bispo quem delimitava as paróquias, e prescrevia as regras a que teria de obedecer quem pretendesse deslocar-se de uma para outra (2).

No comêço do século XVII (entre 1610 e 1614) havia na diocese de Viseu 276 igrejas paroquiais, compreendendo-se nêste número as 112 anexas, assim se denominando aquelas que resultaram da fundação de novas povoações dentro dos limites da paróquia, que por não poderem ser assistidas pelo pároco passavam a ter o serviço paroquial em qualquer igreja já existente ou que viesse a fundar-se. Um pouco mais adiante, em 1770, compunha-se de oito arciprestados, compreendendo 290 igrejas paroquiais (3).

Como tive já ensejo de apontar, a freguesia ou paróquia só no segundo quartel do século XIX sai para fóra do quadro eclesiástico, aproveitando-se primeiramente como elemento de divisão politica e pouco depois de divisão administrativa, como tal tendo vindo até à Constituição de 1933 que (art. 124.º) dividiu o território do continente em concelhos, formados de freguesias, os quais se agrupam em distritos e províncias.

---

(1) Fortunato de Almeida, *Hist da Igreja,* t. I, págs. 216 e 217.

(2) *Portvgaliae Monvmenta Historica* — Leges et Consuetudines, pág. 539, 578, 614 e 617.

(3) Fortunato de Almeida, *Hist. da Igreja,* t. III, parte I, pág. 34 e t. IV, parte I, pág. 21, nota.

As freguesias que compunham a área do actual concelho de Nelas ficaram já indicadas a propósito da divisão administrativa. Desde quando se constituiu cada uma dessas freguesias como unidade distinta? Não é fácil determiná-lo. Mas não será temeridade supor que tôdas elas sejam coevas da fundação da monarquia, se não vinham já de tempos anteriores, dado o relêvo que lhes é reconhecido nos antigos documentos.

J. Pinto Loureiro

« AUGUSTE-GUILLAUME SCHLEGEL ET MADAME DE STAËL »

PAR LA COMTESSE JEAN DE PANGE

La Comtesse Jean de Pange vient de présenter en Sorbonne, une thèse de doctorat de l'Université sur: « Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël ». Ce sujet, personne n'aurait pu le traiter comme elle. Madame de Pange est, en effet, née Broglie et elle est une descendante en ligne droite de Madame de Staël, dont la fille avait épousé le duc Victor de Broglie. Aussi est-ce dans ses archives de famille qu'elle a puisé les documents inédits et du plus haut intéret, qu'elle publie dans son ouvrage. De plus, ses œuvres précédentes: « Madame de Staël et la découverte de l'Allemagne » — « Madame de Staël et François de Pange » — « Monsieur de Staël » et son activité de présidente de la Société d'études staëliennes, l'avaient admirablement préparée à un travail de ce genre et de cette envergure.

Le but de la Comtesse de Pange est de montrer à l'aide des lettres de Guillaume Schlegel adressées à Madame de Staël, quelle a été son influence sur son illustre correspondante dans sa « découverte de l'Allemagne » qui, en révélant l'existence d'une littérature du nord et en opposant la civilisation nordique à la civilisation classique, a été l'une des origines du mouvement Romantique en France. Les conclusions auxquelles elle est arrivée, elle les résume dans son introduction et je ne saurais mieux faire que de les transcrire ici.

Faisant allusion à l'article sur Camões écrit par Madame de Staël et corrigé par Schlegel, dont elle a retrouvé le manuscrit, Madame de Pange écrit :

« Cette étude (de l'article) révèlera d'aprés un document unique les méthodes de collaboration de Madame de Staël et de Guillaume Schlegel ; elle prouvera aussi d'une manière irréfutable combien l'auteur de l'Allemagne a su conserver son indépendance et sa liberté de jugement, devant les suggestions souvent pédantes, maladroites ou tendancieuses de son collaborateur ».

Et au sujet de leurs rapports :

« Etait-il besoin d'insister sur l'admiration de Guillaume Schlegel pour la châtelaine de Coppet, sur la distance presque toujours gardée par la grande dame vis-à-vis du précepteur de ses enfants, sur les révoltes continuelles de l'homme de lettres contre l'aliénation de sa liberté, sur l'emprise à laquelle néanmoins il ne sut pas échapper et d'autre part, l'étrange attrait intellectuel exercé sur Madame de Staël par celui qu'on a très bien nommé son « pourvoyeur d'idées générales ».

Et elle conclue :

« 1) Madame de Staël ne connaissait pas les Schlegel et n'avait pas lu leurs écrits avant 1803. La rencontre de Berlin a été fortuite et fut seulement le résultat de l'exil.

2) Malgré l'attrait invincible que Madame de Staël et Guillaume Schlegel ont aussitôt éprouvé l'un pour l'autre leurs personnalités respectives étaient trop fortes et déjà trop accusées pour subir une transformation radicale. Sans qu'on puisse nier cependant le fait d'une certaine influence réciproque. Après le premier contact de nombreuses divergences apparaissent. Ils se reprochent mutuellement leurs « differences de nationalité » (le mot est dans le texte).

Un « état de querelle quotidienne » remplace bientôt le paisible échange des idées.

3) Il est donc impossible d'admettre comme l'ont fait jusqu'a présent certains auteurs, que Guillaume Schlegel ait suggéré à Madame de Staël toutes ses opinions sur l'Allemagne et qu'elle ait été son interprète docile, n'ayant d'autre but que de diffuser en France la pensée allemande telle que la représentaient les frères Schlegel. De nombreux exemples montrent au contraire que Madame de Staël résiste admirablement à cette influence et conserve toute l'originalité de ses opinions ».

Mais pour arriver à la conviction que Guillaume Schlegel n'a pas eu sur l'auteur de l'Allemagne l'influence décisive qu'on lui attribue généralement, Madame de Pange a dû dépouiller d'innombrables lettres. Et pour en démontrer la justesse elle a dressé un tableau minutieux et vivant de la vie de Madame de Staël à partir du moment où elle a connu Guillaume Schlegel jusqu'a sa mort. C'est à dire de 1803 à 1817. Or ces années sont parmi les plus importantes dans l'œuvre de Madame de Staël. Car ses principaux ouvrages jusqu'en 1803 sont: « Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau » — « Zulma » — « Réflexions sur la paix » — « Essais sur les Fictions » — « De l'influence des passions sur le bonheur des Individus et des Nations » — « De la littérature » — et, à l'exception de cette dernière, ses œuvres les plus importantes Delphine, Corinne, de l'Allemagne, ne paraîtront qu'a partir de 1803.

Madame de Pange a divisé son livre en quatre parties, qu'elle a intitulées: la Rencontre (1803-1805) — Le Collaborateur (1805-1809) — L'Ami des mauvais jours (1810-1813) — Séparation (1813-1817).

Et comme complément à son travail elle a dressé le

catalogue de la bibliothèque allemande de Madame de Staël et étudié son article sur Camões corrigé par Schlegel, qui nous fournit un exemple précieux de leur méthode de travail.

Dans l'automne de 1803 Madame de Staël est menacée d'exil par le Premier Consul que ses idées inquiètent. Elle espère d'abord pouvoir rester près de Paris. Mais bientôt le décret d'exil est confirmé. Elle ne sait oú aller. Charles de Villers, philosophe et ancien émigré français établi à Metz, l'incite à faire un voyage en Allemagne. Mais elle hésite, car à ce moment-là elle n'est pas attirée par ce pays et ne parle presque pas l'allemand, que le 18.ᶜ s. ignorait tout à fait. Cependant elle a connu dans le salon de sa mère, Madame Necker, quelques allemands comme Grimm, le philosophe Jacobi, Henri Meister, Bonstetten, le pasteur chrétien Charles Gambs, etc. Néanmoins il est certain qu'a trente ans elle ne savait pas encore l'allemand. Mais lorsqu'elle écrit — De la littérature, elle se documente avec un très grand soin et est amenée ainsi à étudier la littérature et la langue allemandes, guidée par Charles de Villers. De sorte qu'en 1803 Madame de Staël parle et lit un peu l'allemand, mais avec une grande difficulté.

Brusquement en Novembre 1803, elle se décide à partir pour l'Allemagne avec deux de ses enfants Albertine et Auguste, laissant le plus jeune Albert à Coppet chez son père. Elle se rend tout d'abord à Weimar oú, suivant le mot d'Albert Thibaudet « l'Allemagne vient à elle ». Elle a alors 37 ans et est déjà célèbre. Sans être belle elle exerce sur tous ceux qui l'approchent une irrésistible séduction. Sa conversation pleine de vivacité et de feu laisse ses interlocuteurs sous le charme. Elle voyage, non pas pour

contempler des paysages et des monuments ni pour observer des mœurs nouvelles, mais pour rencontrer l'élite mondaine et intellectuelle des différents pays. Crab Robinson l'initie à la philosophie allemande et Fichte lui-même lui expose son système. Elle rencontre Goethe, Schiller, Wieland. Elle séduit l'auteur de « Faust » et c'est lui, qui la met en rapports, à Berlin, avec Schlegel.

Auguste Guillaume Schlegel appartient à une famille de Göttingen. Après avoir fait des études brillantes il devient le précepteur d'un jeune anglais, puis passe quelques années à Amsterdam dans la famille Milneau, également comme précepteur. Pendant ce temps, il n'a ni les loisirs nécessaires ni les livres indispensables pour poursuivre les travaux littéraires qui l'interessent. En 1795 il revient en Allemagne et peu après, il épouse une jeune veuve. Avec son frère Frédéric il fonde une revue l'Athénäum et forme un groupe littéraire qui s'efforce de propager des idées nouvelles en matière de littérature et de philosophie. La vie privée n'est pas heureuse. Il éprouve un grand chagrin à la mort de sa belle-fille, la petite Augusta, et bientôt sa femme divorce pour épouser le philosophe Schelling. Frédéric se marie à son tour et Guillaume est assez isolé. De 1801 à 1803 il vit à Berlin oú il s'occupe de travaux personnels. Il a une immense érudition et une grande mémoire. Madame de Staël éprouve une vive curiosité de le connaître car, lui et son frère, sont très discutés et critiqués en Allemagne à cette époque. La première impression est excellente de part et d'autre. Guillaume Schlegel est subjugué par Madame de Staël et elle-même est attirée par cet homme beau, élégant et dont la conversation est toujours intéressante. Ils se voient tous les jours et Schlegel donne à Madame de Staël des

leçons d'allemand. Elle publie « Delphine » et songe à écrire un ouvrage sur l'Allemagne, ce à quoi Schlegel l'encourage beaucoup. Bientôt il lui apparait comme le précepteur idéal, à la fois cultivé et homme du monde, qu'elle cherche depuis longtemps pour ses enfants, sans pouvoir le trouver. Elle lui propose donc de l'accompagner. Guillaume, bien qu'il se soit attaché à Madame de Staël et à la délicieuse Albertine, hésite à accepter à nouveau un poste subalterne. Madame de Staël promet de lui laisser tout le temps nécessaire pour ces travaux et déclare qu'elle cherche autant un commensal agréable pour ses longs séjours à Coppet qu'un professeur pour ses fils. A ce moment, en Avril 1804, elle apprend que Necker est dangereusement malade. A la pensée de perdre son père à qui elle a voué une affection et une admiration sans bornes Madame de Staël ressent une profonde douleur. Elle décide de partir aussitôt et Schlegel, devant son chagrin promet de l'accompagner. Il lui écrira plus tard : « Vous fûtes malheureuse et tout se décida en un moment ».

Le voyage fut extrèmement pénible, Madame de Staël avait des moments d'abattement puis des sursauts d'espoir. Elle atteint enfin la Suisse et apprend par sa cousine Madame Necker de Saussure, venue à sa rencontre avec son fils Albert, que Necker est mort. Cette nouvelle la plonge dans un affreux désespoir. C'est ainsi qu'elle atteint Coppet oú elle se remet peu à peu.

Pour Schlegel commence une vie nouvelle partagée entre les élèves, Auguste raisonable et un peu apathique et Albert turbulent et espiègle ; ses études et travaux personnels et de longues et parfois orageuses conversations avec Madame de Staël et ses amis. Parmi ceux-ci il y a Benjamin Constant qui ne sympathise guère avec

Guillaume qu'il trouve ennuyeux. Puis Frédéric Schlegel est invité à faire un séjour à Coppet, ce qui ravit son frère.

Bientôt Madame de Staël décide de faire un voyage en Italie. Elle part, emmenant avec elle tout une petite cour, entre autres Sismondi. Tout ce monde s'intéresse fort peu aux beautés de la nature et aux ruines de la Ville Eternelle. Madame de Staël déclare qu'elle « donnerait la baie de Naples pour une heure de conversation ». Elle remporte, d'ailleurs, un véritable triomphe dans la société italienne. Seul Schlegel visite consciencieusement musées et monuments et il paraît à ces gens du monde, assez pédant. Il se montre plusieurs fois d'une susceptibilité éxagérée. Aussi, à part Madame de Staël, personne n'éprouve beaucoup de sympathie pour lui. Et il y a fréquemment de petites discussions.

De retour à Coppet, cet « état de querelle quotidienne » continue. A plusieurs reprises Schlegel veut partir. Puis il retombe sous le charme et Madame de Staël obtient de lui une sorte d'engagement écrit à rester.

Dès lors il devient son collaborateur et est intimement mélé à la vie de Coppet. Dans l'hiver de 1805, Madame de Staël et ses amis sont pris de la passion du théatre. On monte Mérope et Andromaque que Madame de Staël joue à la perfection, puis une de ses pièces « Agar » qu'elle interprète avec sa fille et le jeune Charles de la Bédoyère. Schlegel qui est lui aussi très doué pour le théatre, se voit attribuer plusieurs rôles. Ainsi en jouant la comédie et en travaillant à Corinne, Madame de Staël « brode son exil ». Malgré tout, elle s'ennuie et regrette Paris et même, au milieu de ses montagnes « le ruisseau de la rue du Bac ». Elle continue à réunir des matériaux pour son ouvrage sur l'Allemagne et en rédige quelques chapitres. Schlegel

lui fournit des documents et lui constitue une bibliothèque allemande dans laquelle sont contenus tous les livres auxquels elle fait allusion dans son oeuvre et même un certain nombre d'autres. Ce qui prouve qu'elle a très consciеusement étudié son sujet.

Dans l'été de 1806 elle s'installe à Auxerre et Guillaume fait un séjour à Paris, oú il passe son temps dans les bibliothèques. Mais bientôt il tombe malade et rejoint Madame de Staël à Rouen. Lá, la châtelaine de Coppet a la joie d'applaudir Talma et Mademoiselle Georges. Elle fait paraître Corinne (1807) tandis que Schlegel déchaîne un véritable scandale avec sa « comparaison entre la Phédre de Racine et celle d'Euripide » oú il exalte l'œuvre grecque aux dépens de la pièce française.

Lorsqu'ils reviennent à Coppet, les discussions entre Guillaume et sa protectrice deviennent si fréquentes qu'il décide de faire un voyage à pied à travers la Suisse avec Albert. A ce moment-là il se demande s'il n'a pas manqué sa vie en se dévouant ainsi à Madame de Staël et en renonçant à une carrière qui eut pu être brillante ; de plus il a le « mal du pays ». Après avoir passé quelque temps à Munich il rejoint Madame de Staël en Autriche. Celle-ci entre aussitôt en rapports avec toutes les personnalités mondaines et intellectuelles de Vienne. Elle fait la connaissance de Maurice O'Donnell et se rend très souvent chez le prince de Ligne, oú elle retrouve une atmosphère parisienne. Grâce à elle, Schlegel obtient l'autorisation de faire un « Cours de Littérature Dramatique », oú l'on se presse en foule, surtout pour voir l'illustre auteur de Corinne. Puis Guillaume se rend à Dresde et à Weimar ; de là il va à Francfort oú il retrouve Madame de Staël et ils rentrent ensemble à Coppet.

Pendant ces dernières années Madame de Staël avait un peu abandonné son livre sur l'Allemagne. Après le voyage à Vienne, elle reprend son travail avec une nouvelle ardeur. Et elle se rend même à Interlaken, pour voir des fêtes populaires qui lui fournissent des renseignements folkloriques intéressants. Durant un nouveau séjour à Lyon, Madame de Staël continue à travailler. Elle fait la connaissance d'Oehlen Schlager et de Zacharias Werner, l'auteur du « 24 Février ». Guillaume Schlegel, de son côté, reprend ses travaux sur Shakespeare.

Puis Madame de Staël passe quelques mois à Chaumont sur Loire, pendant lesquels elle termine — De l'Allemagne (1810). Madame Récamier y vient également, et il semble qu'il y ait eu une petite intrigue romanesque entre « la belle Juliette et le séduisant Guillaume ». Les habitants du chateau mènent une vie agréable. Ils inventent un jeu « la petite poste » qui leur permet de communiquer entre eux sans se parler ; ils assistent au baptême d'un nègre et se promènent dans les allées ombreuses du parc.

Mais on apprend tout à coup que, par ordre de l'Empereur, le livre de l'Allemagne a été condamné et mis au pilon et que tous les exemplaires en ont été détruits. Madame de Staël en est, naturellement, très affectée et elle décide de retourner en Suisse et de mettre en lieu sûr le manuscrit de son œuvre.

Alors commence dans sa vie une phase pleine d'agitation et de tristesse, pendant laquelle Guillaume Schlegel a été pour elle, suivant le mot de Madame de Pange « l'ami des mauvais jours ».

Revenue à Coppet, Madame de Staël apprend que le préfet, Barante, avec qui elle entretenait de bonnes rela-

tions, a été remplacé par le baron Capelle. Celui-ci remplit son rôle à l'égard de l'illustre éxilée, en véritable géolier. Et, tout d'abord, il oblige Guillaume qui est mal vu à cause de sa comparaison des deux Phèdres et de ses idées anti-françaises, à quitter le chateau. Puis il exerce de continuelles tracasseries contre Madame de Staël, dont la seule joie pendant cette période, vient de sa subite passion pour John Rocca, qu'elle épouse secrètement. Ce jeune homme maladif, intelligent mais éffacé, gagne l'estime de tous les hôtes de Coppet, malgré sa situation équivoque. Madame de Staël correspond continuellement avec Guillaume qui est à Berne. En Juin et Juillet 1811, il fait un mystérieux voyage à Vienne, au cours, duquel Madame de Pange suppose qu'il confie le manuscrit de l'Allemagne à son frère Frédéric. Les lettres de cette époque sont très obscures et écrites dans un langage convenu par crainte de l'espionage éxercé par Capelle. D'autant plus que Madame de Staël et Schlegel y font allusion plusieurs fois à la possibilité d'une fuite, à laquelle Schlegel incite vivement sa correspondante. Cependant Guillaume s'installe à Zurich et Madame de Staël a une entrevue secrète avec lui à Val Sainte. Elle entreprend le voyage, accompagnée de Mathieu de Montmorency sous le prétexte de visiter un couvent. De nouveau Guillaume lui conseille de fuir. Puis, de Berne oú il est revenu il établit plusieurs itinéraires. Selon lui, le mieux serait de se rendre en Autriche. Mais Madame de Staël hésite toujours, car elle est malade. Guillaume la presse de se soigner, sans se douter un seul instant qu'elle est enceinte. Elle apprend bientôt que Madame Récamier a été exilée à cause de son amitié pour elle. Elle songe alors à partir pour l'Amérique, mais sa peur de la mer la

fait hésiter. Elle demande un passeport pour l'Italie, mais ne se décide toujours pas á s'en aller.

Schlegel obtient alors la permission de faire un court séjour à Coppet, púis Madame de Staël va passer l'hiver à Genève. Le suicide du poète Henri de Kleist, lui inspire ses « Réflexions sur le suicide ». Ensuite elle écrit un article sur Camões dont elle avait sans doute connu l'œuvre tout d'abord par Dom Pedro de Souza Holstein, futur duc de Palmela (en qui certains critiques voient le modèle d'Oswald, le héros de Corinne). De loin Guillaume lui envoie des conseils qu'elle ne suit pas toujours; il corrige même l'article en marge, mais le plus souvent Madame de Staël s'en tient à sa propre opinion. En Mars 1812, Guillaume passe de nouveau quelque temps à Coppet: C'est à ce moment que nait Alphonse Rocca, sans que personne au Chateau, ne se doute de cet évènement, grâce au dévouement de Miss Raudall, la gouvernante de Madame de Staël. L'enfant est confié à un pasteur qui l'élevera sous un nom d'emprunt. Madame de Staël se remet peu à peu et en Avril, lorsque Schlegel repart, elle est décidée à fuir.

Le 23 Mai 1812 elle sort, comme pour aller se promener, mais sa voiture a été chargée secrètement des bagages indispensables. Ele passe sans encombre la frontière et arrive à Vienne. Mais là on ne veut pas déplaire à Napoléon, aussi la reçoit-on assez froidement. Ayant obtenu un passeport russe, elle décide de partir pour la Russie.

Elle y est reçue avec la plus large hospitalité. Tous les salons se disputent l'honneur de recevoir l'illustre voyageuse. On organise de grandes réceptions en son honneur et elle y rencontre quantité de personnalités interessantes. Elle entreprend alors avec Guillaume Schlegel une vérita-

ble croisade contre Napoléon. Schlegel voit avec joie que l'Allemagne commence à « prendre conscience d'elle-même et il espère qu'elle va secouer le joug.

Cependant Madame de Staël décide d'aller en Suède, patrie de ses enfants. Elle s'embarque, malgré sa crainte de la mer, fait nauffrage aux iles d'Aland et arrive enfin à bon port. Elle est très bien reçue par le Prince Royal, Charles Guillaume (Bernardotte). Mais la guerre éclate. Guillaume accompagne les armées suèdoises, qu'il est obligé de suivre d'assez loin, car il n'a pas de cheval. Son plus ardent désir est que la guerre continue jusqu'a ce que Napoléon soit renversé. « Point de paix » est alors sa devise. Albert est également attaché au Prince Royal, tandis qu'Auguste suit sa mère en Angleterre. Le 4 Juin un armistice est signé. Guillaume craint que l'on ne fasse la paix. Il écrit le « Système continental »; Charles-Guillaume lui confie différents travaux et il pense à refaire une nouvelle carrière. En même temps il voue une grande admiration au Prince Royal et conçoit même l'espoir de le voir monter un jour sur le trône de France.

Pendant ce temps Madame de Staël est à Londres, oú l'atteint l'affreuse nouvelle qu'Albert est mort à Doberan, tué en duel. Lorsqu'elle est un peu remise de ce nouveau chagrin, elle entreprend la publication du livre de l'Allemagne. A ce sujet elle écrit à Guillaume : « je publie ce livre oú tout vous rappelle à moi ».

Mais la guerre reprend. On commence à prévoir la chute de Napoléon et à parler d'une restauration des Bourbons. Schlegel rédige les « Idées sur l'avenir de la France ». Il aspire de toute son âme à la défaite des armées impériales. Benjamin Constant partage sa manière de voir. Seule Madame de Staël éprouve un sentiment

d'inquiétude et un jour elle déclare tristement: « Vous n'êtes pas français Benjamin ».

Cependant Napoléon est définitivement vaincu; le 29 Mars 1814 « l'Europe couche à Paris ». — A la Restauration, Madame de Staël se rallie aux Bourbons. Après ses » dix années d'exil » elle peut enfin retourner à Paris, oú Schlegel la rejoint. Elle y est recherchée, entourée, fêtée. Elle a autour d'elle une véritable cour. Ecrivains, ambassadeurs, princes se pressent dans son salon. Ce pauvre Guillaume est un peu abandonné et se tient à l'écart.

Mais Napoléon revient. Pendant les Cent Jours, Madame de Staël est à Coppet. A ce moment elle ne pense qu'a marier sa fille. Albertine est charmante et plusieurs partis se présentent. Elle se fiance bientôt au jeune duc Victor de Broglie qui, à un nom illustre joint une grande valeur personnelle. Durant les Cent Jours, le projet de Mariage parait un instant menacé. Mais Victor de Broglie accompagne sa fiancée et Madame de Staël dans un voyage en Italie. C'est là que, toutes les difficultés étant levées, Albertine se marie. À cette occasion, Guillaume compose un poème plein d'émotion.

Puis Madame de Staël revient à Coppet, oú elle reçoit Byron. Elle meurt en 1717 à peine agée de 51 ans.

Dans sont testament elle confie le soin de publier ses œuvres inédites à Guillaume Schlegel et lui en laisse les droits d'auteur. A ce sujet Guillaume fait un arrangement avec Auguste et Albertine chez laquelle il demeure. Bientôt à son affection pour la jeune duchesse de Broglie, s'ajoute une respectueuse admiration. Et même lorsqu'il est retourné en Allemagne il en reçoit de sages conseils. Ainsi à l'occasion de son mariage avec Mademoiselle Paulus, qui ne dure guère, son indifférence religieuse peine Albertine

de Broglie. Schlegel est, en effet, allé d'une sorte de mysticisme à un athéisme complet. De son côté Guillaume s'enquiète d'Alphonse Rocca qu'Albertine a recueilli et correspond avec Ximènes Doudan, le précepteur des enfants de la duchesse de Broglie. Il apprend ainsi, avec chagrin, la mort d'Auguste de Staël.

Maintenant le Romantisme est à son apogée, les idées des Schlegel triomphent et Guillaume a réalisé ses ambitions personnelles: il a une chaire de professeur et il est célèbre. Cependant il regrette les années passées chez Madame de Staël. Il voudrait revoir Albertine et l'incite à aller en Allemagne. Mais les Broglie sont plutôt attirés vers l'Angleterre et le projet de voyage est remis plusieurs fois. Enfin ils se décident à se rendre sur le Rhin pour voir Guillaume. Entre temps Frédéric qui était à moitié brouillé avec son frère, est mort.

Après ce voyage, Schlegel continue à correspondre avec Albertine, jusqu'au moment oú il aprend qu'elle est morte brusquement. Cette nouvelle lui cause un saisissement si douloureux, qu'il se passe plusieurs mois avant qu'il puisse écrire au duc de Broglie. Et il finit sa lettre par ces mots: « The rest is silence ».

C'est par cette même phrase, que la comtesse Jean de Pange termine son remarquable ouvrage. En le lisant on arrive peu à peu à la même conviction qu'elle. Schlegel a fourni à Madame de Staël un grand nombre de documents et d'indications pour son livre de l'Allemagne. Il lui a constitué une bibliothèque allemande très variée et très complète. Il lui a servi de professeur et de traducteur. Et au cours de leurs longues conversations à Coppet, il lui a exposé les idées et a certainement cherché à les lui faire

partager. Mais Madame de Staël rédige de nombreux chapitres de son ouvrage, alors que Schlegel n'est pas avec elle. Elle étudie elle-même les documents dont elle se sert et ne tient compte que de ses opinions personnelles. Elle n'accepte les avis et les corrections de Schlegel que si elle en reconnait la justesse. C'est ce qui ressort d'une façon indubitable de la lecture des lettres de Schlegel et, surtout, du manuscrit de l'article sur Camões.

Il est particulièrement intéressant, pour nous portugais, que ce soit l'étude de ce document qui ait permis à Madame de Pange de se faire une opinion irréfutable sur les méthodes de collaboration de Madame de Staël et de Guillaume Schlegel. Aussi n'est-il peut-être pas inutil d'en donner une brève analyse. La Comtesse de Pange a, à son tour, annoté cette étude et rétabli, à plusieurs reprises, la vérité historique, aidée par Monsieur José Manuel da Costa, ancien lecteur de portugais à la Sorbonne et actuellement secrétaire adjoint à la *Junta de Educação Nacional*. — Mais nous nous bornerons à résumer ici le texte de Madame de Staël et les corrections de Schlegel.

Madame de Staël commence par quelques considérations sur le 16e siècle, dont elle énumère les grands hommes, puis elle établit la biographie de Camões en insistant sur le thème romantique du génie persécuté. Enfin elle fait une critique des Lusíadas. Tout en en louant la beauté, elle déclare qu'elle préfère la Jérusalem délivrée, parce que c'est une œuvre d'imagination et elle s'étonne que Camões n'ait pas décrit la nature des tropiques qui n'a pas dû manquer de le frapper.

En marge, Schlegel fait quelques observations de détail, par exemple il change l'ordre des noms des grands hommes du 16.e s. Madame de Staël se corrige plusieurs

fois. Mais lorsqu'il écrit que ce qu'il apprécie dans Camões c'est justement l'exactitude des faits et qu'il y a dans les Lusíadas des descriptions de la nature, Madame de Staël ne tient pas compte de sa manière de voir et ne change rien à son texte.

Ainsi il apparait que Madame de Staël a recours à l'érudition de Guillaume Schlegel, qu'elle lui demande des renseignements ou des indications mais qu'elle n'adopte pas ses opinions. En effet pendant ces années de collaboration, la différence de leurs mentalités et la divergence de leurs conceptions éclate à plusieurs reprises. Malgré leurs idées de cosmopolitisme littéraire, Madame de Staël reste française dans ses gouts et sa tournure d'esprit et Schlegel ne cesse jamais de penser et de sentir en allemand. Ils s'en rendent compte eux-mêmes, lorsqu'ils se reprochent leurs « différences de nationalité ».

Nous conclurons donc avec Madame de Pange, que « Madame de Staël a résisté merveilleusement à cette influence et conserve toute l'originalité de ses opinions ».

Il est à peine besoin de dire quelle précieuse collaboration la comtesse Jean de Pange apporte, non seulement à l'étude de l'oeuvre de Madame de Staël, mais encore à celle des origines du Romantisme et, en ce qui nous concerne particulièrement, de la conaissance de notre littérature à l'étranger. Par la publication de ces documents elle a fixé un point des plus importants d'histoire littéraire. En même temps qu'elle a écrit en un style charmant, un ouvrage très vivant et infiniment agréable à lire.

Maria do Carmo da Costa Lôbo de Noronha

VOX

Il pleut des souvenirs sous la voûte du temple.
Le vide est comblé d'absolu.
Et, sur un piédestal, le dieu que je contemple
Dénombre les présents dont je n'ai pas voulu.

O silence, tais-toi ! N'exhume pas la liste
De tous les trésors condamnés ;
Mes bras restent fermés quand mon âme résiste,
Je ne peux pas m'abandonner.

Une ombre passe, et des fantômes, à l'abside,
Mènent la ronde des syrinx ;
La cohorte des mots dresse sa pyramide
Sans troubler le songe du sphinx.

Ce chant qui s'enhardit c'est la voix de Corinne
Qui se mêle à ma propre voix ;
C'est mon printemps lointain qui réclame et s'obstine
A parader, comme autrefois.

Ce bruit sourd, c'est mon coeur qui se frappe lui-même
Pour étouffer ses lamentos,
Et couvrir l'hosanna de mon amour suprême
Du ricochet de ses échos.

O silence, tais-toi ! le rosaire qu'égrènent,
En frémissant mes doigts têtus,
Semble s'appesantir des innombrables peines
Que j'asservis à tes vertus.

Je blasphème et j'ai peur de vider le calice ;
N'ai-je donc pas assez pleuré ?
Ou faut-il me tourner vers une autre justice
Comme un enfant désespéré ?

Il n'est pas de tombeau que le temps ne soulève,
Et, pour avoir amoncelé
Des Ossas de candeur sur des Pélions de rêve,
Le temple va-t-il s'écrouler ?

Il pleut des souvenirs sous la voûte spectrale.
Les chimères ont pris le deuil,
Et mes lys déchirés font une tache pâle
Dans la pourpre de mon orgueil.

Mais l'appel de la vie est un puissant Sésame
Qui découvre au bon pélerin,
Le vouloir éternel dont je reprends la trame
En tissant aujourd'hui du passé pour demain.

George Day

VALORES DE PORTUGAL [1]

ENSAIO DE NACIONALOGIA PORTUGUESA

AUTONOMIA ETNO-HISTÓRICA.
PERSISTÊNCIA DA UNIDADE ÉTNICA.

Razão de ordem Continuamos nesta primeira parte do nosso trabalho, que denominámos « Valores diferenciados atribuídos a autonomias comprováveis », e neste seguimento do capítulo II devemos lembrar que desenvolvemos a « Autonomia toponímica e a física ou geográfica », ambas as quais constituem uma Autonomia territorial total. Vamos encetar a exposição de outras, das quais, umas são pròpriamente populacionais, pertinentes à Raça e portanto representando valores internos e outras representativas de valores resultantes da actividade manifestada para o exterior. Do grupo das primeiras mencionaremos a Autonomia Etno-histórica e a sua conjunta linguística, à qual se seguirá, em simples delineamento, a A. geo-política seguida da Marítima e Colonial. Seguir-se-ia a Cultural, segundo o que atrás esboçámos em programa dêste Cap., mas a experiência do seu estudo convenceu-nos de que, para singularizar nela a característica autonómica, seria necessário expor toda a estructura dos seus valores, o que iria anteceder-se à exposição dos Bens da Raça, objecto do Cap. III, onde terá o seu justo lugar.

---

(1) Cont. do n.º 2-3, vol. 93, pág. 256.

As autonomias nacionais mantêm-se necessàriamente por tôda a marcha do tempo, a contar dos históricos primórdios nacionalizantes. A trama de cada época não tem os seus fios limitados a supostas estratificações, a urdidura embaraça-se, entrelaça-se, implica-se nas camadas super e subjacentes formando um todo, no qual, só uma artificiosa análise o poderá dividir em extractos por meio de cortes arbitrários das conexões. No seu conjunto preside mentalmente ao facto da persistência racial, ou da espécie, o conceito geral da sua conservação com o seu aspecto particularmente científico no campo da observação, porque não exclue a admissão da existência de heterogeneidades, mesmo possivelmente extremas, de elementos étnicos estranhos, dentro da complexidade das semelhanças e das coesões ancestrais e actuais, que os agregam e os assimilam, o que constitui a essência vital e o génio de uma nacionalidade.

Por outro lado, pela parte do destino é indubitável que um conceito de finalidade surge no pensamento e ao qual se impõe. Exige-se na razão prática que os sucessivos estádios, pelos quais os grupos de fenómenos etno-históricos passam invariantes entre os limites que as necessárias alterações lhe imprimem no decurso do tempo, o ser colectivo persista na conservação das formas intermédias de realização. Na verdade, toda a massa de conhecimentos da escala bio e sociológica na história, mostra exuberantemente que o agrupamento, a espécie, a raça defende a sua integridade, a sua unidade. Assim, as leis da conservação e da finalidade racial relacionam-se com um princípio de unicidade, que explica a clara coligação dessas leis, e no seu conjunto, parecem mais pertencer a um caracter de perpetuidade do que às múltiplas vicissitudes do efemero.

AUTONOMIA ETNO-HISTÓRICA

Tema

É sempre grave a responsabilidade do significado dos títulos. Por tal receio o Automatismo etno-histórico ou etno-autonómico-histórico tem de se explicar. Surgem dele dois atributos: um de *autónomo* dado ao Etnos e outro que se lhe acrescenta de *histórico*.

A vetustez reconhecida a um povo pode ou não corresponder uma autonomia étnica própria do seu habitat ou ambiente geográfico, e da pressão do ambiente dirigente, ou núcleo creador de seus próximos destinos. Por numerosos exemplos se ilustra êste tema.

Exemplos na América

Teve a América do Norte fases sucessivas no seu variado modo de ser da vida colectiva, desde os arrancos na cubiça do ouro para o Far West à utilização dos escravos, à luta para sua libertação e desta à plutocrática época moderna. Tal rasto de pouco nobilitante história de emigrações heterogéneas sucessivas e dissimilhantes nada projecta de geral, antes como no caso do México é sudário de crueis e ambiciosas luctas pelo ouro e pelo predomínio territorial.

Brasil

Bem diverso aspecto nos apresenta o caso do povoamento do Brasil. Aí, a grande capacidade colonisadora dos portugueses, sem premeditada violência, antes com a admirável influência da cristianisação, dá ao mundo um raro exemplo da autonomia exportada do Etno histórico autónomo, nas suas partes e maneiras, que se mantiveram até ao auge da sua civilisação.

Germania O Etnos germanico é histórico pelas qualidades soberanas da ambição, tão bem descritas por Tácito. A congénita e histórica ambição não lhe autonomisou Etnos noutros campos. Tem sido sempre àsperamente dirigida desde as imposições Prussianas até às mãos de ferro Hitlerianas, que tudo dominam sem deixar ver a parte de uma suposta automática vontade populacional, à qual se impôs uma aparência de etnos cívico militarizado. Tal também o caso da Rússia sob modalidade soviética, posta no domínio da tirania. Do caso da moderna Palestina, do mais artificial dos modos, que nem são do Etnos, não é lícito falar.

Espanha As autonomias incontestáveis das polinacionalidades espanholas têm sido històricamente esmagadas para obedecerem a uma fórma de especulação dos políticos ou sejam das casas reinantes de antigo domínio, ou das quadrilhas dos politiqueiros modernos armados em estadistas.

Em todos estes exemplos de autonomia histórica só é notável o do Brasil. Nos outros casos só permanece a historicidade de muitos maus exemplos.

Portugal Bem diverso e de nobilíssimo exemplo é o caso de Portugal.

Desde o início da formação formara-se uma autonomia étnica, uma consciência inicial nacionalizante, como vamos ver.

Para marcar a Autonomia, a Personalidade étnica, necessário é apercebê-las nos seus pormenores e no seu conjunto como um todo orgânico, uma entidade viva. Esta

entidade tem as suas raizes inhumadas no subsolo ancestral e, vivendo em continuidade no tempo, evoluciona. Pode a evolução ser aparentemente contraditada por mutações que não sendo sincrónicas no espaço territorial da Nação não afectam a continuidade. Por outro lado não são iguais, por tôda a área, os gráus de civilização, o que não destoa da ontogenese total, que abraça no seu conjunto e no Etnos histórico tôdas as fases do desenvolvimento nacionalizante, na mesma comum perspectiva patrio-centrica.

Não tratamos aqui da portentosa origem da monarquia portuguesa. A sua notabilidade foi tal que a sua memória influi poderosamente no profundo sentimento, acompanhando o Etnos histórico. Assinalado êste facto na série em que trabalhamos, passamos a lembrar que, desassimiladas da influência leonesa, as populações já agregadas com o facies e o destino português repartiam-se pelas terras, que na luta para o sul se iam alcançando e mantendo. No regionalismo nascente dava-se poderosamente a influência morfogenética do meio social (1), era êle que condicionava e impelia os dirigentes para a repartição da posse, da defeza e do avanço contra a dominação berbere e mourisca, remota origem do actual regionalismo no norte do país, das pequenas pátrias onde se gera o amor nascente de uma pátria a engrandecer.

Avanço originário

---

(1) Não tendo os visigodos chegado a fundir-se até à invasão islâmica com os descendentes autoctones Luso-romano-suevos. Estes últimos tinham interferido poderosamente na vida da comunidade popular por via da Igreja, à qual como católicos pertenciam. Por ordem de Recaredo no concílio de Toledo tinham-se reunido também os Bispos da Galécia. Nesta (por exemplo em Dume) mantinha-se um rito especial, prova de uma diferenciação poderosa. A Galecia ou Prelusitânia nunca se fundira com o resto da Espanha.

Constitui a base do seu Etnos histórico, como pode ser demonstrado e encarecido pelo notabilíssimo e exaustivo trabalho do T. Coronel Costa Veiga (2), que entre nós abriu o exemplo da investigação local das origens, colaborada com o exame da documentação cronística. Desta inteligente combinação, desta convergência de dois assuntos, o de gabinete e o do território, nasceu o conhecimento das realidades geo-etnológicas até hoje por definir e principalmente no campo da ofensiva para o sul.

Defesa regional

Empregamos a justa expressão do referido autor quando nos diz que «prodigiosamente diversificados» os territórios adquiridos nesta conquista foram-se modificando nas suas divisões pela maneira, como o notável investigador poude conhecer, arrancando, ou adivinhando, aos «forais» de entre 1096 e 1257 e às «inquirições gerais» o que se continha de inteligível, tais eram as de Afonso II (1220) e as de Afonso III (1258).

Por êsses curiosos tempos as divisões territoriais andadam intimamente ligadas à defeza dos territórios conquistados e ao avanço de absorção das áreas fronteiriças, obtidas após as razias sôbre o Islame. Assim se iam desenhando as Autonomias regionais no crescendo agregando da Autonomia totalitária do futuro, enraizado assim neste subsolo histórico.

Organização contra ofensiva

A imposição dos fossados, ou incursões era ocupação

---

(2) *Estudos de história militar portuguesa,* por T. C. da Costa Veiga — Lisboa, XLIII e 207 págs, 3 quadros e um atlas de XII «esboços».

corrente, ou fossem apenas «cavalgadas de alcaide» ou de mais largo alcance, do comando dos «ricos homens» nessas sucessivas investidas contra o Islame. Por outro lado tinha de manter-se a vigilância na defeza, por «coberturas» bem organizadas, e, para o estabelecimento e normalização do território conquistado, havia de se abrir estradas, fazer obras defensivas e prove-las de mantimentos e de possíveis guarnições, o que tudo exigia uma divisão administrativa militar, sob os títulos regionais de Termos, Julgados e Terras.

Para se fazer uma ligeira idea do número de divisões territoriais sob êsses títulos, damos o seguinte resumo aproximado:

Na riba do Minho — 7, e estradas do Minho ao Lima.
Entre Lima e Cávado — 7, Castro Mau e Castelo da Nóbrega, estradas e pontes.
Entre Ave e Cávado — 6, com o couto de Braga, Castelo de Lanhoso e estradas e pontes.
Alto Cávado, Riba de Vizela e Basto — 5.
Entre Ave, Vizela, Douro e Tâmega — Castros, Castelos, estradas.
Riba Douro — 11, estradas, pontes e barcas.
Trás-os-Montes — 2. A terra de Panoias e de Aguiar da Pena.
Total aproximado das regiões — 39.

Etnos guerreiro

Dêste brevíssimo extrato, que não é mais do que uma conta de títulos, ficaria uma impressão simplesmente estática ou morta, dos agitados tempos da nossa progénie, se não juntassemos outro extrato que nos inicia na interessante Etnia dêsses tempos: a população e a gente da guerra e defensão. Por «Terras

devassas », por « Leivas dispersas », na « terra Chã » viviam os « Cabanari » ou Cabaneiros e existiam as moradias dos jornaleiros de então. Repartia o Rei as terras adquiridas pelos « Povoadores » ou futuros proprietários (ou chefes de família) « Herdadores Fidalgos » ou Cavaleiros Nobres ». Grupavam-se os habitantes em « Povoas ». « Logarejos » e « Fogueiras de Herdadoures » ou em Fogueiras reguengas » (1) (Peças reguengas eram as que que ficavam na pertença do Rei), nos « Casaes de Ordens » (das Ordens militares de então) nos « Casaes de Herdadores » nos C. Reguengos « e nos de Fidalgos » nas « Quintanas » nas « Vilas honradas » (que constituiam « honras (2) ») nas tributárias e nas « Reguengas ». Distribuiam-se pelos « Coutos por padrões (3) » pelos « Coutos por divisões » e pelos « Coutos Municipais ».

As obras defensivas tais como os « Castros, » e « Castellos » e as povoações, até certo ponto postas em iniciados estados de defeza, como as « Cividades » de mais antiga data, eram guarnecidas, em caso de alarme pelos, « Apeli-

---

(1) Êstes povoados subdividiam-se em grupos chamados prestamos que prestavam impostos aos prestameiros assim beneficiados pelo Rei.

(2) Eram isentas de certas prestações e parte das jurisdições eram exercidas pelos Infanções que receberam mais tarde a designação de Fidalgos. A lei de 19-7-1790 de D. Maria I retirou as jurisdições dos donatários e as Terras passaram à administração do Estado. Ficaram ainda com o direito de nomearem corregedores e juízes de fóra. Mas nem por isso certos Coutos ficavam isentos da defesa de fronteiras como o Couto de « Campo » a favor da « Portela do Homem ».

(3) Coutar uma terra é escusar os seus moradores da hoste e dos fossados e dos foros efeitos de multa e de coima.

dos » ou chamadas para os locais de reunião, ficavam livres da Vela bem como da mobilização na defensiva ou, « Apelido » e da ofensiva ou « penhora ». Exceptuando aqueles que, para isenção bélica, pagavam o imposto de « Fossadeira » ou para isenção de serviço de reparação e mantença das obras de fortificação, pagavam o imposto de « Anúduva », eram chamados os defensores, ou as tropas destinadas a « filharem » ou conquistarem (fazer penhora) no território mourisco.

A organização militar dessas épocas pode resumir-se do seguinte modo: dividia-se a gente armada nas duas classes de: Tropas pagas e tropas não pagas, como indica na mesma obra o seu autor, T. C. Botelho da Costa Veiga.

As tropas pagas eram constituídas pelas « Mesnadas » do Rei, do Herdeiro da Coroa e dos Ricos Homens, nas quais entravam, constituindo-as, os « donzeis », que de pagens subiam depois a escudeiros e finalmente a cavaleiros, assim « creados e armados » pelos seus chefes, pois até os ricos homens davam êste último foro a êsses « vassalos de creação » até que pela lei de 4-5-1305 D. Diniz reservou êsse direito só para pessoas da Coroa. Era esta a força de « choque » que ia a « filhar » as terras da mourisma, quando em guerra, e que, no intervalo das investidas, tinham de acompanhar os chefes nas montarias de caçadas nesse « fôro » de correr (a caça no) monte.

Esta clientela do Rei e da Nobreza constituiam as linhagens de filhar como eram as dos Sousões, Braganções, Maias, Baiões, e outra de Riba Douro.

As tropas não pagas eram as empregadas na defensiva para combaterem, para aliciarem os que tinham de marchar e como não eram tributários da fossadeira, esta-

vam obrigados às expedições; os oficiais de ofício obrigados às obras dos Castelos, os homens de transportes e de abastecimentos aos Castros &&. Eram, os desta chusma, levantados em massas mais ou menos numerosas, pelos alcaides e outros chefes que, tinham como que sucedido aos « tiufadeos », da organização Visigótica.

Aos « Apelidos » acudiam os peões, a Cavalaria não nobre ou vilã, urbana ou rural.

A obra do T. C. B. da Costa Veiga, tanto no pormenorizado texto como no atlas interessantíssimo e enovador das terras da disputada conquista, reconstitui local e gràficamente uma época, fazendo reviver uma visão de como vivíamos, a Etnia no comêço da história nacional. Só lhe faltam as fotos dos locais, o que dêsse tempo nos resta, para uso de reconhecimentos históricos estranhos, na verdade, aos estudos de história militar.

A Autonomia Etno-histórica ou o Etnos Histórico Autonómico não é mais (considerada na sua totalidade global ou nacional) do que o conjunto das manifestações do mesmo género, localizadas ou regionais, històricamente seriadas.

Base regionalista e Étnica

A « latere » do seu intento o T. C. A. da Costa Veiga dá-nos na já citada obra o melhor subsídio para compreendermos, atravez da organização militar que estudou, a base regionalista em que ela assentava, conjuntamente com a base da vida populacional étnica, esta espécie de « vis a fronte » voluntária e defensiva dos seus lares, à qual o mando militar déra últil organização, que impedia a dispersão, ou o máu aproveitamento dos defensores regionais. Assim uma poderosa influência morfogénica vinha

operando desde a organização romana na comparticipação divisória do território pela limitação dos futuros « julgados, termos e terras », de uma organização administrativa. Por outro lado, a poderosa influência da Igreja romana organizara freguesias, sob a previdência e providências dos bispados, cujos chefes tinham sido providos para as sédes. Logo depois da fundação da monarquia existiam como dioceses Braga, Porto, Viseu, Lamego, Coimbra e Évora. Quando já as « Vilas romanas » tinham desaparecido, os « filii eclaesiae » ou « filigreses », assim denominados na antiga documentária, ou os mais modernos « fregueses » agregavam-se, substituindo-se às vilas sob a jurisdição eclesiástica, e de tal modo se radicaram, que no Minho existem, por partes, coincidências de limites topográficos entre antigas « Vilas » e as modernas freguesias (1). A reunião da « Vilas » tinham o nome de Civitates independentes, que se encorporavam nos « Conventi » tendo por exemplo o de Bracara 24 civitates.

Organização cívico-militar

Presidia às civitates um centro administrativo, por vezes fortificado, um « Opidum » ou « Castellum » sede dos Municípios ou da « Praefacturae ». De tal organização restam-nos as arqueológicas relíquias dos Castros e Cividades e os Duns, os quais, como o de Sabroso, eram como que posições fortificadas, avançadas. E no entanto, no tempo das « Inquirições », ainda o regime das vilas ou reuniões de

---

(1) A vida colectiva local intensificou-se com o desaparecimento, com a anulação do município romano, e dos seus curiais que foram substituídos por assembleias populares nas quais os « seniores » preponderavam e sôbre o que, já Recesvindo, no séc. VII, legislara.

casais subsistia, pois delas os moradores da « terra chã » não municipalizada tinham de mandar homens para a hoste régia ou pagar a « fossadeira, remissão, imposto militar que se pagava não isentado do imposto civil das direituras ». Era a legislação dêsses tempos impregnada naturalmente pelas providências de categoria militar sem deixar de parte os necessários actos civis e sociais incidindo sôbre tôdas essas classes, desde os peões tributários e a Cavalaria vilã miliciana ou municipal aos cavaleiros imunes de tributo da Guarda ou mesnada régia ou moradores de El Rei. « Cavaleiros contratados » dos ricos homens e seus « vassalos de creação », os das mesnadas próprias & Nas acções de maior vulto entravam por fôro próprio os cavaleiros das ordens militares sôbre os quais não impendia a lei civil.

Neste estado permanente de guerra impregnando a vida civil, atravez dessas exigências ia-se formando o Etnos nacional por tôdas as regiões de conquista, a autonomia da vida de ocupação.

Segunda fase Mais para o sul foi predominando o engrandecimento da hoste do Rei como formando uma organização mais permanente, de maior envergadura como a do célebre e decisivo fossado de Ourique.

Não eram já então em contra ataques parciais de uma fronteira móvel que se dava a luta, mas contra inimigos múltiplos separados ou congregados, que a monarquia crescente se tinha de haver.

Contrastes A luta tinha um carácter essencialmente de domínio territorial, os avanços do Islame não tinham o carácter de perseguição religiosa,

menos intensa na faixa do futuro Portugal, pois a combinação Moçarabe subsistia em vez da aluvião de renegados espanhois. Estes, sempre efervescentes revoltavam-se frequentemente contra os seus colegas em religião, e contra essa rebelião o pensamento islâmico seria o de maometizar tôda a província espanhola, para o que se organizaram as mais famosas expedições persecutivas, pois se estendiam a tudo quanto era católico, e no entanto ha a notar a diferença havida com a população do futuro Portugal porque tinha conservado com as crenças uma atitude mais bélica sim, mas menos revoltosa e de traição do que a dos renegados espanhois.

Vinha de passados anos a decadência da sociedade visigótica que dominava do lado de Espanha. Nos três últimos reinados (Egica, Vitiza e Rodigo) as dissenções, principalmente do tempo de Vitiza tinham atingido o limite. Campeava a corrupção.

Com terríveis crueldades próprias dos visigodos eram castigadas as revoltas na Espanha; como exemplos, entre outros damos os seguintes:

Vitiza castigou o revoltado Duque de Cordova, Teufredo, mandando arrancar-lhe os olhos.

Ramiro I, que reinou entre 842 e 850, mandou arrancar os olhos ao revoltado Nepociano, que fugira para Pravia.

Dos outros revoltados, os Condes Piniolo e Androido, o primeiro foi morto com sete filhos e o segundo teve os olhos arrancados.

Em 872, Afonso III mandou arrancar os olhos aos seus irmãos Fruela, Nuno, Odoário e Bermudo pelo crime de revolta.

A crueldade do sangue visigótico continuou a mani-

festar-se em Espanha, recrudescendo horrìvelmente na guerra civil de 1936, 37, 38 e 39.

« Pelo campo havia idólatras, as igrejas caíam em ruínas » (1), apesar das sinagogas judaicas terem sido destruidas pela tirania visigótica. As traições do Conde Julião e do Bispo Opas, tendo permitido a invasão do Islame e entendidos os invasores pouco tempo depois com os invadidos, os muçulmanos nomeavam os melhores para exercerem o cargo de Condes dos Cristãos. Foi assim que Ardabasto, filho de Vitiza, foi nomeado Conde e ao qual se atribue a indicação, que para os distritos de Ossónoba e Beja viesse uma organização de soldados egipcios, a ocupar o quinto dos territórios adstrictos ao Islame, tirados aos tristes possuidores do têrço concedido pelos visigodos.

Os Califas e Amires tratavam os cristãos submissos com relativa benevolência, mas grande massa de espanhois fizeram-se muçulmanos. « Os renegados espanhoes chegaram a ser em grande número; constituiram, por ventura, a maioria da população muçulmana da península... quem livremente abraçava o islamismo ficava êle e tôda a sua descendência, para sempre e sob pena de morte... » Por fim do século VIII, os renegados, tratados como párias no meio da sociedade muçulmana peninsular, era legião (2). « Era Toledo como que a sua praça forte e aí se revoltaram arrastando os de Mérida contra os próprios muçulmanos, seus irmãos em crenças. Explica-se que muitos deles continuavam a ser cristãos de nome, pois de crenças nenhumas tinham. Seguiram então os cristãos os ami-

(1) Luís Gonzaga de Azevedo, *História de Portugal,* Lisboa, 1935, Ed. Biblion, tomo II, pág. 67.

(2) Ibid., pág. 67.

res do tempo de 840 e houve muitos martírios. Sobreveio o movimento libertador das Astúrias e o avanço sôbre a faixa portuguesa de futuro foi constituída por suevos, fundidos com os lusitanos do norte » (3).

As necessidades da guerra de libertação obrigaram os habitantes de Braga, Portalegre, Viseu e Chaves a emigrar para as Astúrias. Ficara uma região despopulada até à fronteira sarracena de Coimbra pelo Mondego. A população dessas cidades era, como já dissemos, de Lusitanos--romano-suevos e celtas, semelhante às de Tuy, Orense, Lugo, Astorga, etc., e assim na reconquista de Afonso III de Oviedo os invasores não eram estranhos de raça, eram os nossos que voltavam.

Por outro lado, como a confirmar o predomínio da futura raça portuguesa, levantou Elipando, Metropolita de Toledo, uma grave heresia que se espalhou, mercê dos agentes, entre êles um Bispo Savarico e um abade. Por isso a Igreja primaz de Toledo passou para Oviedo, por ordem de Afonso, o Casto, que depois a transferiu para Braga, como já fôra no tempo dos Suevos.

Em perfeito e contínuo contraste com o que praticaram certos reis cristãos das múltiplas nacionalidades espanholas, que para se guerrearem e vencerem com mais exito se ligavam aos sarracenos, nunca em Portugal houve dessidências. O único mal foi a « chantage » de Afonso VII de Castela, que se aliara com os mouros de Badajoz, o que deu em resultado o desastre de Afonso Henrique no ataque a Badajoz, a sua fuga e prisão à ordem de Afonso VII, a sua só permitida libertação sob a desistência dos territórios do Límia, em Galiza, e sob a alternativa da

---

(3) Ibid., pág. 77.

perda da independência de Portugal. Mantivera-se assim a Autonomia etno-política à custa do sacrifício ao traidor da ideia cristã, bandeado com sarracenos (1).

A Igreja prestigiada pela primazia de Braga, como primaz das Espanhas, as ordens de Cavalaria, os Mosteiros independentes, a população mais ou menos municipalizada, a energia contumaz do núcleo gerador da monarquia e continuante na sua inabalavel prospecção, o poder de assimilação do nosso organismo cheio de vitalidade, tudo isto constituiu desde os primitivos tempos, desde os seguintes pelo sul do Mondego até ao mar do Algarve, um Etnos Nacional, visão de outrora como que precoce, mas depois realidade segura da nossa vida e afirmação inabalavel da nossa tese: a Autonomia etno-histórica da Raça do País e do País da Raça.

(Continua)

João Perestrelo

---

(1) O interior da Espanha estava impregnado de Islamismo, o que não acontecia à faixa prospectiva de Portugal. O insígne arabista David Lopes, diz-nos o seguinte a pág. 420 do V. II, C. I da grande *História de Portugal* de Damião Peres (Barcelos): « O nosso território ficava sempre a bem dizer na periferia do País Muçulmano, e vivia à margem dêlle; o seu coração era a actual Andalusia e regiões confinantes ».

BOLETIM DO INSTITUTO

Assembleia de 6 de Julho de 1938

A 6 de Julho de 1938 reüniu a Assembleia Geral de O Instituto de Coimbra sob a presidência do Prof. Francisco Miranda da Costa Lôbo.

O Presidente começou por comunicar que em tempo competente, e em harmonia com as resoluções tomadas sôbre a colaboração do *Instituto de Coimbra* nas comemorações dos centenários da Fundação e da Restauração de Portugal, foi enviado a sua Excelência o Presidente do Govêrno o seguinte telegrama:

« Coimbra 3 de Abril — O Instituto de Coimbra aplaude com entusiasmo a iniciativa de V. Ex.ª para a realização dos Centenários de 1939 e de 1940, afirmando desde já a sua mais devotada colaboração, que vai imediatamente preparar, confiando no apoio do Govêrno para a sua acção.

(a) *Costa Lobo* »

Sua Excelência o Presidente dignou-se responder nos seguintes termos:

« Ex.mo Sr. Presidente do Instituto de Coimbra:

Sua Ex.ª o Sr. Presidente do Conselho encarrega-me de agradecer a V. Ex.ª, não só as palavras de felicitação enviadas, mas também a oferta, feita em nome do Instituto a que V. Ex.ª preside, de colaborar na realização do programa das festas do duplo centenário. Com a maior consideração, — De V. Ex.ª At.to e V.or

(a) *Antero Leal Marques*

(Chefe do Gabinete do Presidente do Conselho)

Lisboa, 27-IV-1938 »

Foi também comunicado pelo Presidente que o Instituto de Coimbra foi convidado pela Câmara Municipal desta cidade a tomar parte na *Comissão Executiva das manifestações a realizar em Coimbra por ocasião do duplo Centenário da Fundação e Restauração da Nacionalidade.*

Em conseqüência dêste convite assistiu o Presidente do Instituto de Coimbra à instalação daquela Comissão no dia 26 de Abril, e nessa ocasião prestou homenagem ao Presidente do Conselho e à Câmara Municipal pela sua iniciativa e afirmou a êste organismo a colaboração do Instituto de Coimbra.

O Presidente apresentou o original de um artigo do sócio Prof. Georges Blondel com o título *Idéologies contemporaines,* e registou com prazer a grande actividade do Instituto de Coimbra manifestada sôbretudo nas importantes comunicações que lhe estão sendo enviadas.

Dá conta da importante publicação que vem de ser feita pela Condessa Jean de Pange sôbre *Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël,* premiada pela Academia Francesa; e de que sôbre ela receberá brevemente o Instituto um estudo feito por D. Maria do Carmo de Noronha.

Propõe também a eleição da Condessa Jean de Pange e que seja convidada a visitar o nosso Instituto, sabendo já que a Condessa de Pange se propõe fazer uma conferência sôbre Madame de Staël e Camões.

O Presidente propôs ainda que sejam convidados a vir fazer conferências no Instituto de Coimbra os nossos consócios Prof. Paul Montel, do Instituto de França e Ministro F. Frangulis, secretário perpétuo da Academia Diplomática Internacional.

Depois de alguns sócios presentes se terem congra-

tulado com estas notícias foi por aclamação aprovado que fôssem feitos os convites indicados.

O Presidente anunciou ainda que o Instituto teria também a colaboração do nosso consócio Claiborne Pell, ilustre Ministro dos E. U. A. e do ilustre Ministro da Noruega Frederik Jakhellen, nas projectadas publicações para o Centenário de 1939.

Procedeu-se por fim à eleição de novos sócios, que deu o seguinte resultado:

Correspondentes nacionais

Dr. António Centeno, antigo deputado e publicista.

Correspondentes estranjeiros

Condessa Jean de Pange, publicista.

Assembleia Geral de 31 de Janeiro de 1939

A 31 de Janeiro de 1939 reüniu a Assembleia Geral de O Instituto de Coimbra sob a presidência do Prof. Francisco Miranda da Costa Lôbo.

O Presidente começou por se referir ao movimento a que O Instituto de Coimbra tem estado ligado desde a última reünião, ocupando-se especialmente da colaboração que os sócios do Instituto, em França, estão dispostos a dar a esta instituïção, devendo organizar-se em Paris um grupo de consócios — não inferior a cinqùenta — dos quais o maior número pertence ao « Instituto de França ».

Êste grupo terá como presidente de honra Sua Eminência o Cardeal Baudrillard, dedicado amigo do Instituto de Coimbra, que visitou há anos.

O Presidente deu depois conta que, na comemoração dos Centenários, a fazer pelo Instituto, além de outros

elementos tomarão parte: Dr. Lucien Romier, Director do *Figaro,* Condes de Pange e Monsieur Blondel, Professor da Escola de Ciências Morais e Políticas. Chamou ainda a atenção para o entusiasmo com que no estranjeiro tem sido recebida a actuação do Instituto, manifestada até por importantes ofertas de valiosas obras de arte, devendo salientar a contribuïção do escultor Marcel Sandoz, bem conhecido nos meios artísticos internacionais, e do notável pintor e cientista Nicholas de Roerich.

Os sócios Doutor Anselmo Ferraz de Carvalho e Doutor Pacheco de Amorim elogiaram a acção do presidente, incansável na expansão e valorização do Instituto de Coimbra em Portugal e no Estranjeiro.

Foi ainda resolvida a transferência do Instituto para a sua nova instalação, concedida pelo Govêrno, no antigo Edifício de S. Bento.

Ponderada a necessidade da comissão de Redacção da revista ser dotada com um secretário geral que estabeleça a ligação entre O Instituto, a comissão e os autores e tenha a seu cargo o expediente da mesma, foi para êsse fim eleito o secretário da Direcção, Rocha Madahil, que desde 1935 orienta as publicações de O Instituto.

Procedeu-se por fim à eleição de novos sócios que deu o seguinte resultado:

Sócios correspondentes nacionais

Augusto Esaguy, médico e publicista.

João José Maria Francisco Rodrigues de Oliveira, médico e publicista.

Engenheiro José Luíz da Silva Dias, do Secretariado Nacional da Propaganda.

João Couto, director dos Museus de Arte antiga.

Prof. António Pinto de Meireles Barriga, publicista.

Sócios estranjeiros

Prof. Gustave Roussy — Reitor da Universidade em Paris.

Abel Rey — Professor da Faculdade de Letras da Universidade de Paris.

Albert de La Prádelle de Lameyrie — Professor da Faculdade de Direito da Universidade de Paris.

Lucien Romier, publicista.

Dr. Dudley Beresford, publicista.

Dr. Armand Lambert — Astrónomo do Observatório Astronómico de Paris.

Prof. Renzo Laurano, publicista.

Gaston Fayet, membro do Instituto de França.

E de nada mais se tratou nesta sessão, da qual eu, Diogo Pacheco de Amorim, lavrei a presente acta.

aa) F. M. da Costa Lôbo
Diogo Pacheco de Amorim

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração de *O Instituto,* os seguintes:

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano, sôbre a Natureza das Cousas, vertidos no verso sôlto português, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Memória histórica e crítica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos biográficos sôbre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 ..... 3$00

Indices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90). Um volume de 296 págs.:

Na Administração..... 15$00
À cobrança..... 17$00
Nas livrarias..... 20$00

UM VOLUME DE 296 PÁGS.:
Na Administração. . . . . 15$00
Á cobrança. . . . . 17$00
Nas livrarias. . . . . 20$00

Indices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90)

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação do *Instituto de Coimbra,* academia científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O Instituto põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação própria, rosto e capa, serão de conta dos autores.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

PREÇÁRIO

Assinatura tomada directamente à Redacção:

Cada série de cinco números	25$00
Por intermédio das livrarias	35$00
Número avulso	10$00
Volume avulso.....	35$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto,* Bairro de Sousa Pinto (Edifício de S. Bento) — Coimbra — Portugal.

Composto e impresso na tipografia da GRÁFICA DE COIMBRA
Largo da Feira — COIMBRA

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
BAIRRO DE SOUSA PINTO (Edifício de S. Bento) — COIMBRA

VOLUME 94.º



NÚMERO 2

COIMBRA
1939

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Presidente, Prof. F. M. da Costa Lôbo, da U. C., D. O. A. — *Vice-Presidente,* Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. I. G. — *Vogais,* Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B. — Dr. António Baião, D. A. N. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C. — Prof. Elísio de Moura, da U. C. — Prof. Eugénio de Castro, da U. C. — Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T. — Prof. Fezas Vital, da U. C. — Almirante C. V. Gago Coutinho. — Prof. Mendes Corrêa, da U. P. — Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C. — Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L. — Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C. — Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L. — Prof. Ricardo Jorge, da U. L. — Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A. — Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C. — *Secretário Geral* — A. G. da Rocha Madahil, do A. U. C.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

SUMÁRIO

Visita de S. Ex.ª o Embaixador de Inglaterra Sir Walford Selby ao Instituto de Coimbra 97

O Poder Militar da Gran-Bretanha e a Aliança Anglo-Lusa, pelo General Ferreira Martins 106

O poderio económico e financeiro da Inglaterra, por Pacheco de Amorim 183

VISITA DE S. EX.ª O EMBAIXADOR DE INGLATERRA SIR WALFORD SELBY AO INSTITUTO DE COIMBRA

Convidado pelo Instituto de Coimbra, e eleito seu sócio Honorário, chegou a Coimbra, no dia 28 de Abril de 1938, Sua Ex.ª o Embaixador de Sua Magestade Britânica, afim de assistir à sessão que em sua honra teve lugar no dia 29 na sala nobre da Universidade de Coimbra.

Foi esperado na Estação de Coimbra por numerosas pessoas entre as quais se encontravam Suas Ex.as o Governador Civil, Reitor da Universidade, Presidente da Câmara Municipal, Comandante da Região Militar, Presidente da Junta Geral, Presidente da Academia, Presidente e Direcção do Instituto de Coimbra, Presidentes dos Institutos Anglo-portugueses de Lisboa e Coimbra, etc.

Sua Ex.ª visitou logo Suas Ex.as o Presidente da Câmara, Governador Civil, Reitor da Universidade e Comandante da Região.

O Presidente do Instituto, Professor Costa Lôbo, ofereceu um jantar em honra de Sua Ex.ª o Embaixador, no qual tomaram parte Suas Ex.as Sir Walford Selby, Lady Selby, Mr. Selby, Governador Civil, Reitor da Universidade, Comandante da Região, Presidente da Câmara, Presidente da Academia, Madame Maria Josefina Andersen, Mr. Andersen, Engenheiro João Perestrelo, Dr. Anselmo de Carvalho, Director da Faculdade de Ciências, Dr. Georges West, Dr. Gumersindo da Costa Lôbo e esposa. Seguiu-se uma recepção.

No dia 29, Sir W. Selby, acompanhado de Lady Selby, visitou: a Associação Académica, onde lhe foi oferecido um Porto de Honra e houve uma entusiástica recepção que o Presidente Melo e Castro sublinhou com um admirável discurso; o sanatório dos Covões que mereceu o maior elogio a Sir W. Selby; e a Associação dos Artistas, onde o sr. Dr. Costa Rodrigues, Secretário Geral do Govêrno Civil, saudou Sir W. Selby e a Inglaterra com um notável discurso. Centenas de operários aclamaram entusiàsticamente a Inglaterra e Sua Ex.ª o Embaixador, que agradeceu comovido.

A sessão realizada na Sala dos Capelos decorreu com grande brilho e entusiasmo. Dela dão notícias os discursos que em seguida vão publicados.

(Do Presidente do Instituto):

Sir Walford Harmood Montagne Selby, Ilustre Embaixador de S. M. Britânica, Ilustres Autoridades, General Comandante da Região Militar de Coimbra e Presidente do Município de Coimbra,

Venerando Reitor da Universidade de Coimbra, Sábios Professores, Esperançosa juventude Académica garantia do futuro Portugal,

Minhas Senhoras e Meus Senhores!

As minhas primeiras palavras, pronunciadas em nome do Instituto de Coimbra, e no meu próprio, são de sincera, respeitosa e entusiástica saudação para S. M. El-Rei Jorge VI, o Monarca prestigioso e querido da nobre Nação Inglêsa, que V. Ex.ª, Senhor Embaixador, representa em Portugal com a mais elevada distinção.

Também quero testemunhar já o nosso agradecimento a todos V. Ex.as que nos honram com a sua presença e assim veem imprimir fulgurante prestigio e brilho a esta sessão.

Especialmente agradeço ao nosso venerando Reitor o interêsse com que constantemente acompanha os trabalhos do Instituto de Coimbra, é certo que inteiramente ligado à preclara instituição a que Sua Excelência tão dignamente preside.

Desejo igualmente manifestar a satisfação que nos dá a valiosíssima colaboração dos nossos sábios consócios, General Ferreira Martins, e Professor Diogo Pacheco de Amorim, que vão versar, com a sua conhecida competência, importantes assuntos destinados a pôr em relêvo a alta situação e virtudes da nação inglesa.

Meus Senhores!

O Instituto de Coimbra, que já teve no presente ano a honra de ouvir notáveis conferências de dois dos seus doutos sócios estrangeiros, Sua Excelência Herbert Claiborne Pell, representante da poderosa nação constituída pelos Estados Unidos da América, e Mr. Raimond Warnier, Director do Instituto Francês em Portugal, é hoje prestigiado com a visita de Sua Excelência o Embaixador de Sua Magestade Britânica em Portugal, Sir Walford Selby, que, precedido pela fama dos seus distintos méritos, veio ocupar no nosso país o elevado cargo de representante da Nação mais perfeitamente organizada e de maior expansão mundial, que é ao mesmo tempo aquela com a qual Portugal mantém, a bem dizer desde a sua fundação, inalterável e profunda amizade, podendo ser afirmado sem receio que a aliança de Portugal com a Inglaterra é um

facto único na história dos Povos, e que a sua perduração no passado nos assegura da sua perduração no futuro.

É seguramente indubitável que um acontecimento desta ordem deve ter robustas raízes em circunstâncias que devemos classificar de fundamentalmente naturais, e que deverão encontrar-se, tanto em razões políticas, como em razões morais.

Realmente, sabido que a nacionalidade portuguesa data da época em que na Europa se desenvolveu uma intensa acção religiosa que tinha por fim instalar nos lugares em que Jesus Cristo prègou a sua doutrina divina, e que ficaram impregnados pela sua gloriosa tradição, o culto da religião cristã, e que teve, como imediato e imperioso objectivo, banir da parte da península hispânica que lhe foi atribuída, o domínio sarracêno, compreende-se que logo tenham combatido ao lado dos portugueses os cruzados inglêses, que seguiam para a Terra Santa, animados de fervoroso zêlo religioso, os quais muito se distinguiram já na conquista de Lisboa.

E como as divergências entre as nações que se constituíram em Espanha, sôbre os destroços dos domínios árabes, tenham surgido desde o seu início, embora no princípio contidas pela necessidade de acôrdo em frente do inimigo comum, por vezes, é certo, aproveitado em combinações hibridas, deu-se o facto notável de ter-se formado desde logo uma intensa corrente de harmonia, que pode mesmo ser classificada de simpatia entre a Inglaterra e Portugal.

Sem dúvida interêsses políticos a determinaram, mas, de-certo, já então influiram, também, factores morais — o carácter dos dois Povos, acentuado na sua natural distinção, no rigor dos seus costumes, no seu respeito pelos

contractos e em uma inata bondade, que se conserva e é ainda hoje qualidade característica na nação inglêsa que se empenha sinceramente pela manutenção da paz, e mesmo, neste momento, demonstra as suas admiráveis qualidades, que o são, de acrisolados sentimentos cristãos, ao afirmar, por intermédio do seu Govêrno, que prefere perder milhões e milhões de libras a sacrificar a vida de um cidadão inglês, e é evidente que quem julga do seu dever poupar o sangue dos seus também quer evitar o derramamento do sangue alheio.

Com o casamento de D. João I com a excelsa Princesa Filipa de Lencastre, as relações de amizade e aliança existentes entre os dois Povos converteram-se em estreitos laços de Família que os ficaram unindo, e que foram realçados pelos preciosos frutos de uma união que deu a Portugal o eloqüente e piedoso Rei D. Duarte, e os ínclitos Infantes que abriram novos horizontes de glória e poder à Nação portuguesa.

Desde então êsses laços sempre se estreitaram mais, e mais, como ainda há pouco tive ocasião de recordar, quando o Instituto de Coimbra, em Novembro de 1936, realizou uma sessão célebre para comemorar as seculares relações existentes entre Portugal e a Inglaterra.

Ainda neste momento, em que se avolumam pesadas nuvens, percursoras de devastadoras tempestades, que ameaçam subverter a humanidade, e através de preocupações que os povos manifestam por tôda a parte, uma estrêla dupla continua brilhando, a qual na Terra é reflectida pelas duas Nações amigas: a Inglaterra e Portugal, que, a todos os momentos, e solenemente, afirmam que é intangível a sua secular aliança, considerando-a como condição essencial da sua existência e conseqüência do senti-

mento unânime dêstes dois povos, dispostos a auxiliarem-se constantemente e assim contribuirem para a sua estabilidade e para a paz mundial.

É ocasião de observar que Portugal deu e continua dando a demonstração de distintas qualidades: — com o facto de conservar inalteráveis desde a sua fundação, há cêrca de oito séculos, a sua amizade e aliança com a nação inglesa; — e também com a admirável acção que tem realizado, atravez de dificuldades quási insuperáveis, para a descoberta, aquisição e conservação de extensos e ricos domínios que, intimamente ligados, constituem o vasto e glorioso Império Português. Adquiriu assim o nosso país valiosas posições navais estratégicas, que são hoje bases navais de valor inextimável, como sejam os Açores, Madeira, Cabo Verde e Guiné, as quais lhe assegurariam a aliança da Inglaterra, se outras circunstâncias já apontadas não a tivessem cimentado desde longa data.

São para nós especialmente gratas as repetidas afirmações de Sua Ex.ª o Embaixador de Sua Magestade Britânica, que aproveita tôdas as ocasiões para nos transmitir os carinhosos sentimentos de S. M. El-Rei Jorge VI, do seu nobre Povo, e os seus pessoais que, ràpidamente, lhe fizeram conquistar a razão e o coração dos Portugueses.

Mais uma vez a Iglaterra e Portugal se encontram solidários na defeza do seu nobre ideal, que é um ideal cristão, e certo estou do seu triunfo que assegurará a tranquilidade, neste momento tão perturbado por vãs quimeras.

É tempo de terminar; mas ao fazê-lo, quero ainda assegurar a V. Ex.ª, Senhor Embaixador, e nosso Il.mo consócio honorário, os nossos fervorosos votos pelas prosperidades da prestigiosa Nação Britânica. Para V. Ex.ª vão

já as nossas felicitações, pelo muito que lhe caberá no triunfo da causa que defende dedicadamente e com superior inteligência, rogando-lhe, ao mesmo tempo, se digne dar-nos a honra de presidir a esta sessão.

(Alocução de Sua Excelência o Embaixador de Sua Magestade Britânica):

Your Excellencies, Ladies and Gentlemen.

I notice that when my predecessor visited this Institute some one and a half years ago his first remarks referred to his « emotion » at entering the great University town of Coimbra. I share that emotion to the full. It is with a certain awe that I rise in your midst, since the surroundings in which I find myself reflect the centuries that are past, all that has been and is today best in thought and learning. Like our own great universities at home, Coimbra represents the best that is permanent in Portuguese life. It is with that sincere and deep sentiment that I stand before you to thank you, Mr. President, for your kind reference to myself as the representative of His Majesty the King, the representative of that association to which you have referred with all that wealth of extended historical knowledge which lies to your command.

You have emphasised the vitality of the Angle-Portuguese Alliance, the deep soil in which it is rooted in the minds and outlook of the peoples of both countries. You have confirmed in the great hall of this historical University all that I have experienced since my arrival of the attitude of Portugal towards my country, *an attitude endorsed only last night by the distinguished Head of Government*

in dealing with our alliance. I thank you, Mr. President, most warmly for your assurances, since I know only too well the sincerity of the friendship which lies behind them.

For myself, I have had repeated occasions to assure you of the attitude and sentiments of my Government towards Portugal and all that pertains to her welfare. Perhaps you will permit me to remind you of the first occasion on which I was called upon to give expression to those sentiments, notably when I was received for the first time by the honoured Head of your State to present my credentials as the new Ambassador. I can do no more than confirm — *and on this I would wish to lay particular emphasis* — what I said at that time. It is with all the deeper interest that I have listened to what Professor Costa Lobo has told us. For my part I can tell him and you that my country continues to value her Portuguese friend, continues in the belief that nothing can intervene to disturb an association which has proved of such great benefit to both countries and to both peoples throughout the centuries.

In this connection of our relations I feel it necessary to say a word as regards the development of our cultural associations. I cannot over-emphasise their importance, since it is through institutions such as this in the generations which are to come that we must consolidate the foundations of the Anglo-Portuguese partnership. Our young people cannot know too much of each other, and I am particularly pleased to take note of the fact that the Institute of Coimbra maintains such close association with British learned bodies and scientific institutions, notably in London and at Cambridge. In June, 1936, was inaugurated the English Institute in the Faculty of Letters of the

University of Coimbra. There is every desire to extend the facilities which it offers by setting up a British Institute in Lisbon. I am happy to see among us here not only Dr. Ferrand Pimentel d'Almeida, Director of the Institute of English Studies of this University, but also Mr. Downes, the Secretary, as well as Mr. West, who has been charged with the organisation of the British Institute in Lisbon.

Gentlemen, it was my misfortune not to be among you when Coimbra University celebrated the four hundredth anniversary of its transference to Coimbra from Lisbon. I arrived but a short time afterwards, but heard on all hands of the success which had attended the celebrations. I am happy to think that no less than fifteen British Universities were represented, and that two distinguished British scholars received the signal honour of honorary degrees.

I must detain you no longer, but I would thank you once again most sincerely, Mr. President, for the eloquent and kindly manner in which you have welcomed me here. I can assure you I appreciate what you have said about the long standing friendship of our countries, and reciprocate to the full, as regards Portugal, the kindly sentiments to which you have given expression as regards my own country.

I now give way to General Ferreira Martins, one of your most distinguished military authorities whose contributions on military affairs I always read with the deepest interest. He is a well known friend of England's, a representative of those armed forces of Portugal with whom we have been so long associated, with whom today we are developing our contacts through our Military Mission.

O PODER MILITAR DA GRAN-BRETANHA E A ALIANÇA ANGLO-LUSA

A primeira Aliança (1373)

Data, como é sabido, do terceiro quartel do século XIV o primeiro tratado de aliança luso-britânico, negociado pelo nosso rei D. Fernando I que, aproveitando habilmente a pretensão à côrte de Castela do célebre ambicioso John of Graunt, Duque de Lancaster, quarto filho de Eduardo III de Inglaterra, conseguiu a aliança desta nação contra aquêle reino que, com o de Aragão, ameaçava a independência de Portugal na Península ibérica.

É desde então que começa a interessar-nos particularmente, a nós portugueses, o poder militar da nossa aliada a Gran-Bretanha.

A guerra na Idade Média

Nessa época remota, de há seis séculos, eram ínfimos em quantidade os guerreiros das *hostes* que batalhavam, como inferiores em qualidade eram as suas armas de combate, quando se comparam com os exércitos de milhares ou milhões de combatentes que hoje se defrontam nos campos de batalha e com o armamento multiplo, variado e cada vez mais aperfeiçoado que — por mal da Humanidade! — a ciência e a indústria da guerra teem posto ao serviço das instituïções militares.

Então, em plena idade média, predominava a cavalaria, e as batalhas transformavam-se em múltiplos duelos individuais em que cada cavaleiro se batia com o adversário que escolhia para lançar o seu repto.

« As batalhas da idade média — escreveu Osório de Vasconcelos, ilustre escritor militar português — foram a expressão mais esplêndida do individualismo humano. Cada qual combatia de per si, pela glória, pelo martírio, pelo amor, pela fé, pelo ódio, por um sentimento que, ainda quando fôsse social, manifestava-se por feitos individuais..... A batalha era o conjunto de todos os combates singulares. O cavaleiro irrompia para a frente, abrindo uma estrada de sangue. Vencer com glória ou morrer com honra era a sua divisa. Manobras tácticas, movimentos estratégicos, planos e combinações quási se não descortinam ».

Como armas ofensivas usavam os cavaleiros a espada, a acha de armas, o montante e a lança, que se mantiveram quási sem alteração até à invenção da pólvora. E como defesa, cobriam-se de armaduras que, primitivamente de malha de ferro, passaram, no meado do século XIV, a ser lisas e pesadas, mais seguras e resistentes.

Completava o armamento defensivo do guerreiro, o *escudo*, usado no braço esquerdo, com que parava os golpes do adversário.

Parte das peças da armadura, como o *elmo* que cobria a cabeça, e a *couraça* que defendia o tronco, eram também usadas pelos que combatiam a pé.

Mas o combate do infante só começou a impôr-se quando, em oposição ao feudalismo, se organizaram as companhias de frècheiros e bèsteiros, chamados *milicias comunais*. As vitórias por estas alcançadas, assim como

pelas grandes companhias de aventureiros, mercenários, os célebres *condottieri* — tão bravos na guerra quanto malfeitores na paz — confirmaram, de facto, a importância da infantaria, tão abalada desde Carlos Magno. Todavia, a arma, a que depois se chamou e se chama a *raínha das batalhas,* só acentuou o seu triunfo na « guerra dos cem anos », onde, nas batalhas de Crécy e de Poitiers, os cavaleiros franceses foram vencidos pelos frècheiros e bèsteiros ingleses, sob o comando do *Príncipe Negro,* o bravo filho primogénito do rei Eduardo III, que à côr negra da sua armadura deveu aquêle cognome por que ficou conhecido na História, e que foi, no dizer de historiadores do seu país « o primeiro grande soldado inglês » e a « esperança, orgulho e tesouro da Inglaterra », que não chegou a tê-lo por soberano porque a morte lho roubou antes de falecido seu pai.

Em Poitiers (1356), pode dizer-se, terminou o predomínio da cavalaria feudal para dar lugar ao da infantaria democrática.

Auxílio a D. Fernando (1381)

Foram pois já tropas de infantaria inglesa, constituídas por « 3000 homens de armas, lanças e frècheiros—tôda gente luzida e veterana—» que, sob o comando do Conde Edmundo de Cambridge, desembarcaram da armada inglesa que entrou no Tejo em 20 de Julho de 1381, com o fim de auxiliar os portugueses na ofensiva contra Castela, de novo imprudentemente empreendida pelo rei D. Fernando, que à nossa aliada solicitava êsse auxílio.

Chegavam os ingleses já quando a guerra estava acesa em todo o Alentejo; e melhor fôra que não tivessem vindo, porque a sua acção, menos eficaz que prejudicial pelos

desmandos que praticaram, levou o cronista Duarte Nunes de Leão a sentenciar judiciosamente « quanto devem fugir os príncipes, e as rèpúblicas, de trazer a seus reinos e casas ajudas de estrangeiros, pois a guerra que cuidavam fazer aos inimigos, fazem primeiro aos seus ».

O caso não é de estranhar naquela época e daquela gente mercenária, tanto mais que, no dizer dum seu compatriota, o Conde de Cambridge « não era o mais brilhante dos chefes » (1). O ensinamento, contudo, não deixa de ter valor após seis séculos decorridos.

Aljubarrota (1385)

Mais eficiente foi, sem dúvida, o auxílio que nos trouxeram os ingleses, poucos anos depois, já no reinado do Mestre de Aviz, contra as invasões da gente de Castela.

Após um combate vitorioso com dez galés castelhanas, desembarcaram em Lisboa os primeiros mercenários ingleses (500?), assoldadados em Londres pelo embaixador Fogaça.

Embora, segundo creio, não esteja inteiramente averiguado que — como pretende um moderno historiador do exército britânico (2) — os chefes dêsses aventureiros ingleses tenham « dirigido muitas das operações », e que fôsse « sob a sua direcção » que se feriu a batalha de Aljubarrota, é certo, todavia, que nesta batalha muito valioso foi o apoio prestado pelos bèsteiros inglêses, na

---

(1) *Chapters in Anglo-Portuguese Relations* — 1935 — The Expedition of John of Graunt to the Peninsula — by C. H. Williams, Professor of History in the University of London.

(2) The Hon. J. W. Fortescue — *A History of the British Army* — 1935 — vol. I, pág. 53.

direita da frente portuguesa, ao ataque violento e decisivo da *Ala dos namorados.*

Nessa gloriosa batalha, onde

> A sublime bandeira Castelhana
> Foi derribada aos pés da Lusitana, (1)

ou fôsse por iniciativa própria do génio militar do Condestável Nun'Álvares que nela mais evidenciou as suas brilhantes qualidades de comando, ou fôsse porventura por sugestão dos inglêses fundamentada na experiência de Poitiers (o que, de algum modo, justificaria a afirmação de Froissart (2) de que o êxito da batalha « foi devido ao conselho dos inglêses ») o certo é que os luzidos cavaleiros castelhanos, com grande assombro seu, vieram esbarrar com a frente portuguesa, onde tôda a gente de pé, firme e unida, aparou com bravura o seu formidável choque. E as lanças e as achas dos homens de armas, as pedras das fundas e os virotões das béstas, dizimaram e repeliram êsses cavaleiros, a que não faltou audácia para romperem no primeiro ímpeto a estreita linha da vanguarda portuguesa.

Aljubarrota, depois de Poitiers, vibrava novo golpe na cavalaria feudal e marcava o predomínio da infantaria, mais tarde decisivamente confirmado nos campos de batalha de Granson e Morat (1476), nas vitórias célebres dos atiradores suíssos contra os cavaleiros de Carlos o Temerário, o belicoso neto do nosso Mestre de Avis.

Foi também em Aljubarrota que pela primeira vez

---

(1) Camões — *Lusiadas* — Canto IV, Est. XLI.

(2) Fortescue — Loc. cit., pág. 53.

apareceram em Portugal os *trons* castelhanos (1) artilharia primitiva que causou mais espanto do que receio aos combatentes portugueses, tanto mais que « non fizerom grande nojo », e tão frágeis eram êsses novos engenhos de guerra que, logo aos primeiros tiros, rebentaram, matando os próprios artilheiros castelhanos que os guarneciam.

Nem por isso deixaram de ser êsses imperfeitos *trons,* a primeira tentativa do canhão, a arma que, sucessivamente aperfeiçoada, veio a constituir um elemento essencial de combate, quer na guerra terrestre quer na marítima.

O tratado de Windsor (1386)

A vitória retumbante de Aljubarrota, glória imorredoira das armas portuguesas, e o conseqüente enfraquecimento do prestígio de Castela, animaram o Duque de Lancaster a tentar uma nova ofensiva contra os castelhanos sôbre os quais não desistia de vir a reinar, pelo direito de sucessão que alegava, em conseqüência do seu casamento com a princesa Constança, filha de Pedro o Cruel, o rei castelhano falecido em 1369. Assim conseguiu, com o apoio do novo rei de Inglaterra, Ricardo II, que entre êste e o nosso rei D. João I fôsse assinado em Windsor, em Maio de 1386, um novo tratado de aliança, em que principalmente era visado o auxílio mútuo contra o reino de Castela, comprometendo-se Portugal a cooperar com seis galés bem armadas nas lutas navais em que então andava empenhada a frota britânica.

---

(1) A afirmação de que os *trons* tenham tomado parte no cerco de Lisboa, antes de Aljubarrota, parece errónea, e resultante de confusão de termos. (V. *Noções Gerais de História Militar,* pág. 135, nota).

No ano seguinte, casou D. João I com a virtuosa filha do Duque de Lancaster, D. Filipa, casamento feliz que se, por um lado, mais estreitou os laços de amisade e os próprios destinos de Portugal e da Inglaterra, « com vantagem para ambas as nações » (1) por outro, deu a Portugal aquela « inclita geração » de infantes que tanto honraram, no século XV, a história da Nação Portuguesa.

A uma série de operações militares que se prolongaram até 1400, e em que comnosco tomaram parte alguns milhares de inglêses desembarcados na Galiza, seguiram-se dez anos de tréguas, findos os quais se concluiu a paz definitiva, que nos trouxe, em 1411, a garantia decisiva da independência de Portugal.

As conquistas

Foi depois de assim terminada a nossa famosa « guerra da independência », que aquêles ilustres infantes incitaram seu pai a voltar as suas vistas para o continente africano.

Preparou-se em 1415 a expedição a Ceuta e a fama de tão grandes preparativos chegou mesmo ao estrangeiro, donde vieram, com suas gentes, alguns ilustres cavaleiros, entre os quais « hum rico sidadão d'Inglaterra... com sinquo naos e muytos archeiros », como disse um cronista da época (2).

A heroica tomada de Ceuta, a que o rei D. João I ainda teve a fortuna de assistir, para armar seus filhos cavaleiros, foi o primeiro élo da cadeia famosa das conquistas e descobrimentos marítimos com que engrandece-

---

(1) *Chapters in Anglo-Portuguese Relations* — Loc. cit., pág. 40.

(2) Acenheiro — *Coroniquas,* (pág. 218), citado nas *Noções Gerais de História militar* — 2.ª Parte — pág. 92.

mos o património nacional e démos « novos mundos ao mundo », escrevendo a sangue páginas das mais brilhantes da história universal.

Entretanto, tendo os inglêses afirmado na « guerra dos cem anos » as suas qualidades militares, foi a Inglaterra tomada por nós como modêlo nos assuntos respeitantes à milícia. E foi assim que o rei D. Duarte, sucessor do Mestre d'Aviz, nos conselhos que deu a seus irmãos D. Henrique e D. Fernando, quando em 1437 os autorizou a partirem para a infeliz expedição a Tanger, lhes disse, referindo-se à « boa ordenança militar »: « regardando, além de todolos exemplos, aos inglêses que, por ela, principalmente em suas pelejas, são muito vencedores » (1).

A Renascença

Quando em meados do século xv a artilharia começou a adquirir maior valor, pela substituição dos antigos *trons* de pedra, pelos canhões mais perfeitos, de bronze ou de ferro fundido (bombardas, colubrinas, falcões, etc.), e a espingarda, ainda tôsca (mosquete ou arcabuz), começou a substituir a bésta na infantaria, produziu-se a consequente evolução na arte da guerra, que assim acompanhou, na sua renovação, o movimento que, em tôdas as artes, caracterizou a época da Renascença.

Foi assim que, ao alvorecer do século xvi, Gonçalo de Córdova, o « *Grande Capitão* » da época, que na Itália impôs aos franceses do Duque de Nemours a famosa derrota de Cerignola, implantou na Europa os princípios duma nova táctica e até duma ciência até aí desconhecida — a estratégia.

---

(1) *Provas da História Genealógica,* tomo i, pág. 529 (citado nas *Noções Gerais de História Militar,* pág. 139, nota 1).

A Inglaterra, porém, «cortado, pela sua expulsão da França, o seu anterior contacto com as nações continentais, exausta pelas suas guerras civis, reduzida à sua verdadeira posição como potência naval, e sobretudo arreigada ao sistema peculiar que lhe tinha proporcionado tal sucesso, deixou-se atrazar das outras nações no caminho da reforma militar» (1).

Vicissitudes do prestigio militar britânico

Foi com a dinastia dos Tudors (1485-1603) e principalmente com Henrique VIII — verdadeiro rei-soldado, na opinião dos seus compatriotas — que começou a restaurar-se o prestígio militar da Inglaterra.

Mereceu-lhe particular atenção a artilharia e a defeza das costas; e — nota curiosa — sendo grande amador de música, interessou-se tanto pelas bandas militares, que mandou a Viena adquirir tímbales para cavalaria (à maneira dos hússares) e recrutar timbaleiros hábeis para os tocar.

Mas já no reinado de Isabel — a última soberana dos Tudors — a milícia não mereceu à enérgica e autoritária raínha os mesmos cuidados que dispensou às lêtras, às artes, ao comércio e à colonização, do que resultou que, ao findar o século XVI, o espírito militar britânico estava, pode dizer-se, completamente obliterado.

Esfriamento das relações anglo-lusas

Com o reinado de Isabel de Inglaterra, coincidiu em Portugal o do malogrado jóvem D. Sebastião, que, introduzindo na milícia portuguesa reformas importantes de organização, esbôço teórico da «Nação Armada», não pôde

---

(1) Fortescue — Loc. cit., vol. I, pág. 77-78.

contribuir para a valorização da antiga aliança anglo-lusa, porque, pelo contrário, se viu forçado a romper relações diplomáticas com a Inglaterra, cujo govêrno foi surdo a todas as nossas reclamações contra os corsários e o comércio ilícito de navios inglêses nos mares de Portugal, cujo império então se estendia ao máximo pelos confins do mundo.

Essa quebra de relações entre os dois reinos, antigos aliados, mais se acentuou no comêço do século XVII, século em que Portugal entrou atravessando a crise mais grave da sua história, sob o domínio ominoso dos Filipes de Castela, usurpadores do trono português, consequência fatal da crise dinástica que se seguiu à perda de D. Sebastião na infeliz jornada de Alcacer-Kibir.

Portugal sob o dominio espanhol

Foi nesse periodo de 60 anos, nefasto para a nacionalidade portuguesa, que, arrastados inevitàvelmente pela politica de Castela, essencialmente católica, contra o protestantismo britânico, foram os portugueses vitimas dessa politica, que nos acarretou, como era de esperar, a má vontade e as represálias dos inglêses.

O poder maritimo britânico

E essas represálias, tendo os mares como principal campo de acção, não podiam deixar de ser favoraveis aos inglêses, cujo poder naval então se acentuava em contraposição ao de Portugal que, tendo atingido o seu auge no reinado de D. João III, se achava então, sob o dominio castelhano, em manifesto declínio.

Foi assim que, após a derrota da « Invencível Armada », com que Filipe II de Castela teve a estulta pretensão de

dominar a Inglaterra, começou a derrocada do nosso vasto império ultramarino, animada a cubiça de estranhos por aquêle enorme desastre naval que destruira o poder marítimo da Península.

Foi assim que, no golfo Pérsico, a tenaz resistência de Ruy Freire de Andrade e Nuno Alvares Botelho «bonny fighters worthy of any man's steel» (1), não pôde impedir que, sob o poder marítimo dos inglêses, ali representado pelos bravos John Weddell e Edward Monnox, perdessemos Ormuz, a preciosa «pedra do anel das Indias», o rico entreposto comercial do Oriente, que tantos sacrifícios custára ao grande Afonso de Albuquerque. E enquanto a perda de Ormuz foi, para Portugal, o comêço da derrocada do seu poderio no Oriente, a luta naval no golfo Persico, que durou vinte anos, forneceu à Inglaterra «interessantes exemplos da influência do poder marítimo na história e das penas conseqúentes da perda do comando do mar, quer no todo quer em parte».

A lição aproveitou à Gran-Bretanha, que desde então tem procurado, com intransigente perseverança, manter a supremacia do seu poder naval.

* * *

A Restauração de Portugal

Ao cabo de sessenta anos de opróbrio, raiou no dia 1.º de Dezembro de 1640 a aurora da independência de Portugal. Um punhado de temerários patriotas portugueses, apoiados pelo Povo, cansado de ignominias e ansioso

---

(1) *Chapters in Anglo-Portuguese Relations* — Chap. III, por Captain C. R. Boxer, pág. 124.

de liberdade, expulsava os usurpadores castelhanos e aclamava rei de Portugal — D. João IV — o Duque de Bragança.

Restaurada assim a autonomia do reino, cuidou logo o novo rei de reatar com a Inglaterra as antigas relações de amizade e aliança entre as duas nações, o que não lhe seria difícil visto que a nossa antiga aliada se encontrava ao tempo coligada à França, à Holanda e à Suécia, contra a Casa d'Austria (Austria e Espanha), na célebre luta político-religiosa que se chamou na História a «guerra dos trinta anos».

O tratado de Londres (1642)

E com efeito, em 29 de Janeiro de 1642 era assinado o tratado de Londres que restabelecia, em parte, os antigos compromissos da aliança secular.

Pràticamente, porém, êsse tratado não aproveitou aos portugueses, que tiveram de sustentar, com os seus depauperados recursos militares, durante o reinado de D. João IV (e ainda no de D. Afonso VI), os primeiros embates da «guerra da restauração», até à célebre batalha das Linhas de Elvas, uma das glórias mais brilhantes dos fastos militares de Portugal.

Cromwel e o tratado de 1654

Entretanto, a realeza britânica cedia o passo ao protectorado de Cromwell e o nosso embaixador em Londres, supondo salvar a vida de seu irmão Pantaleão de Sá, condenado à morte pelo cruel Protector, assinou, na véspera da execução do condenado (20 de Julho de 1654), um outro tratado onde, na verdade, as maiores vantagens comerciais e religiosas concedidas por Portugal à Ingla-

terra, eram apenas compensadas por promessas de paz e de recíproca amizade.

Por morte de D. João IV (Nov. 1656), e na regência da viuva D. Luiza de Gusman, na menoridade de seu filho D. Afonso, herdeiro do trono, sendo de esperar o recrudescimento da ofensiva espanhola, foi enviado a Inglaterra D. Francisco de Melo (depois Marquês de Sande) para negociar com o govêrno de Cromwell o auxílio da Inglaterra.

O tratado de Whitehall (1660)

Efectivamente, em 18 de Abril de 1660, era assinado o «tratado de Whitehall» que permitia a Portugal contratar tropas britânicas para a defeza do seu território; mas sobreveio a restauração da monarquia inglêsa, e êsse acôrdo não chegou a ser ratificado.

Então o embaixador português, enveredando por outro caminho mais prático, ofereceu em casamento a Carlos II — o novo rei de Inglaterra — a princeza Catarina de Bragança, irmã do novo rei — Afonso VI — de Portugal, atribuindo à noiva um dote de 2 milhões de cruzados, cedendo à Inglaterra Tanger e Bombaim e permitindo o comércio livre dos inglêses com tôdas as colónias portuguesas.

O novo tratado de Whitehall (1661)

O novo tratado, assinado em 23 de Junho de 1661, confirmava ainda os de 1642 e 1654 e continha o compromisso — não incluido nos anteriores — de que a Inglaterra «apoiaria Portugal, como se Inglaterra fôsse, com tôda a sua fôrça, cláusula esta que, não tendo limite de tempo se considera ainda hoje subsistente.» (1)

---

(1) *Chapters*..... — Loc. cit., pág. 149.

Constituindo para a Inglaterra um esplendido negócio, naquele momento, o tratado permitia entretanto a Portugal, contar com um auxílio militar valioso, agora que, assinada entre a Espanha e a França a «paz dos Pirenêos», a Espanha ficava em condições de se voltar inteiramente contra o seu visinho de Oeste, a quem não perdoava a restauração de 1640.

As colónias portuguesas

Além disso, foi nesse tratado de 1661 que, pela primeira vez, e *em artigo secreto*, o Rei da Gran-Bretanha prometia e se obrigava «a defender e proteger todas as conquistas e colónias pertencentes à corôa de Portugal contra todos os seus inimigos, tanto futuros como presentes.» (1)

Na verdade foi bem oportuno êsse novo tratado de aliança porquanto, no ano seguinte, a ofensiva espanhola, assumindo nova e espantosa energia, foi tomando sucessivamente várias praças do nosso alto Alentejo, e o avanço fulminante dos espanhois só foi sustado quando, tomada a praça de Ouguela, lhes constou terem chegado a Évora tropas britânicas que vinham em nosso refôrço.

Os inglêses na «guerra da restauração»

Soldados inglêses, combatendo ao lado dos bravos portugueses que alcançaram as vitórias retumbantes do Ameixial (1663) e de Montes Claros (1665), contra os grandes generais espanhóis D. João de Áustria e marquês de Caracena, compartilharam dessas nossas glórias, que

---

(1) Foi êste um dos artigos renovados expressamente no acôrdo de 1899. — *British Documents on the Origins of the War*, 1898-1914 — Vol. I — N.º 118, pág. 93-94.

puzeram termo — finalmente! — a essa tremenda luta armada de vinte e cinco anos, e nos permitiram, pelo tratado de 13 de Fevereiro de 1668, garantir a autonomia que desde então temos mantido como nação livre e independente.

O « New Model Army »

Se o Portugal restaurado, empenhado nas suas lutas contra a Espanha, sua antiga dominadora, não pôde aproveitar quanto devia os ensinamentos de Gustavo Adolfo, o reformador militar do século XVII, a Inglaterra, por seu lado, tendo criado o seu *Exército Novo Modêlo (New Model Army)* inspirado por Oliver Cromwell (e que tanto veiu a contribuir « para o estabelecimento da supremacia da Inglaterra nas Ilhas Britânicas como primeiro passo para a sua união constitucional » (1) também não o integrou por completo nos moldes do grande capitão sueco.

Sobretudo no que respeita à artilharia, onde as inovações foram mais notáveis, e inicialmente devidas a Maurício de Nassau, além das consequentes do maior desenvolvimento das armas de fogo, a Inglaterra não acompanhou a evolução de Gustavo Adolfo que criara a artilharia ligeira, e, como conseqüência, introduzira profundas alterações na táctica até então em vigor.

Não obstante, o *new model army* representou um notável progresso na organização militar britânica, podendo dizer-se que dele data, em Inglaterra, o sistema das tropas permanentes. Mas o seu poder militar e naval mais engrandecido foi desde que, em 1685, subiu ao trono James (ou Jacques) por morte de Carlos II, seu irmão, rei aquele

---

(1) Fortescue, Loc. cit., pàg. 286.

que, depois de Henrique VIII, foi o que manifestou mais notáveis propensões militares.

Essas suas qualidades militares, porém, suplantadas pelos defeitos do seu espírito obstinado e da sua política autoritária, levaram-no a ter de abandonar o trono e o território da nação, quando Guilherme de Orange foi chamado a libertar pela força a Inglaterra do poder dos Stuarts, de cuja dinastia James II foi assim o último monarca.

Desse príncipe de Orange, proclamado rei de Inglaterra — Guilherme III — em 1869, implacável adversário de Luiz XIV na guerra a que deu lugar a célebre *Liga de Augsbourg* — que foi obra sua — diz um historiador já citado que « foi mais um estrátego do que um general; na guerra a sua impaciência levou-o a uma sucessão de derrotas esmagadoras; na paz o seu menosprezo dos pormenores fêz da sua acção, como comandante em chefe, um dos piores da história britânica..... Mas, no todo, pode dizer-se que nunca nenhum comandante foi tão bem servido pelas tropas britânicas, nem êste serviço, por melhores que fôssem as intenções do comando, foi tão injustamente e tão mal recompensado ».

* * *

O século XVIII e a « guerra da sucessão »

Atravessava a Europa uma das grandes crises políticas quando alvoreceu o século XVIII, que tão notável viria a ser na história da Humanidade.

Em 1700, morto Carlos II, coube, por seu testamento, a corôa de Espanha ao Duque de Anjou, Filipe, neto de Luís XIV e seu herdeiro presuntivo.

Essa dupla herança, que viria a reunir no mesmo monarca as duas corôas de Espanha e França, ameaçava perturbar o chamado *equilíbrio europeu,* fórmula diplomática inventada para, de algum modo, limitar as ambições dos reis absolutos da época e evitar as guerras ruinosas, fruto natural dessas ambições desmarcadas.

Para se opor a essa ameaça formou-se a coligação europeia, em que entrava a Inglaterra em defesa da candidatura do arquiduque Carlos, de Áustria, contra o Duque de Anjou.

Assim nasceu a guerra chamada « *da sucessão de Espanha* », logo que o duque subiu ao trono com o nome de Filipe V, guerra que se arrastava, com vantagem manifesta para os adversários da coligação, até que em 1703 ocorreu aos aliados transferi-la para o território da própria Espanha, onde porventura os interêsses opostos das potências coligadas, que até então dificultavam a decisão, se neutralizariam, abreviando assim a desejada vitória.

Tornava-se desde então necessário que Portugal entrasse na coligação, visto que pela sua fronteira leste teriam as forças aliadas de penetrar em Espanha. E foi assim que a Inglaterra, por intermédio de John Methuen, enviado expressamente a Portugal em reforço a seu filho Paulo que ao tempo aqui representava a nossa antiga aliada, procurou obter a nossa adesão à Grande Aliança.

Os tratados de Methuen (1703)

A discussão das condições impostas pelo nosso rei D. Pedro II, protelou por tal forma a conclusão do acôrdo que John Methuen partiu descorçoado para o seu país, e foi Paulo Methuen quem finalmente, na ausência do pai, ultimou as negociações e assinou, em 16 de Maio de 1703,

os dois tratados com que ficava assegurada a nossa intervenção na guerra, a favor de Carlos de Áustria (1).

Um dêsses tratados acordava a aliança defensiva, entre Portugal, a Inglaterra e a Holanda republicana, garantindo estas últimas nações o auxílio que viesse a ser necessário contra a guerra que « os reis de Espanha e França ou qualquer deles » pretendessem fazer nas conquistas e domínios portugueses, o que assim ratificava implicitamente a cláusula secreta do tratado de 1661.

Pelo segundo tratado de 1703, assinado pela Áustria e pelas outras potências marítimas, Portugal ligava-se à Grande Aliança e comprometiam-se os aliados a expulsar de Espanha os Bourbons, de que Filipe V era o primeiro tronco.

É incontestável a importância que, para a coligação, teve êste tratado, na seqüência da guerra; e sem ele « a Inglaterra não teria certamente adquirido Gibraltar e a Minorca ».

Mas os aliados, que com êle lucraram, « faltaram ao pagamento do preço que tinham estipulado... e Portugal saiu da paz de Utrecht sem recompensa e comprometido. Nenhuma das promessas de território na Europa poderia ser cumprida (2) e ao pequeno Estado nada mais ficava do que garantias, no papel, de o protegerem contra um Bourbon, rei de Espanha, justamente indignado ».

---

(1) *Chapters*....., pág. 162. John Methuen voltou a Portugal e negociou e assinou o famoso *Tratado de Methuen* (27 Dez. 1703), tratado comercial da maior importância, por vezes confundido com o da aliança de Maio. (Loc. cit. págs. 165 e 169).

(2) Pelo tratado ser-nos-ia cedido Badajoz, Albuquerque, Valência, Alcantara, Guarda, Tuy e Vigo (Loc. cit., pág. 162).

E, por mais que se tenha procurado defender a Inglaterra da parte que tomou no tratado de Utrecht, a História britânica tem neste ponto um amargo sabor, como afirma o próprio escritor britânico a quem neste ponto nos abordamos.

Portugal e os deveres da aliança

Todavia, Portugal tinha cumprido, o melhor que pôde, os seus deveres de aliado.

Se é certo que em 1704, na primeira parte dessa desastrosa campanha a que nos conduzia a política infeliz de D. Pedro II, se verificaram as deficiências do nosso exército, também é incontestável que, dois anos depois, foi a bravura das tropas portuguesas bem experimentada e reconhecida no famoso avanço contra a Espanha, que levou a entrar em Madrid em 27 ou 28 de Junho de 1706, as forças luso-anglo-holandesas sob o comando do eminente general português Marquês das Minas, contra o qual foi impotente o afamado marechal Berwick que comandava, em Espanha, as tropas adversárias.

E se o apoio das tropas aliadas vindas da Catalunha, com o próprio Carlos de Áustria e o general britânico Peterborough tivesse chegado a tempo, a reacção do povo espanhol, que então se revoltou contra a pretensa deposição de Filipe V, teria talvez sido infrutífera.

Mas Berwick teve tempo de receber reforços com que apoiou essa revolta dos espanhóis e a campanha, prolongada ainda, por nosso mal, no reinado de D. João V, com o marquês das Minas e o general Galway à frente das tropas aliadas, foi ainda vitoriosa para as forças burbónicas nas sucessivas batalhas de Almanza, do Caia e de Vila Viciosa.

Ainda em 1711, novas vantagens obtidas pelos espanhóis na Catalunha, acabaram de desanimar os comandos britânicos, que fizeram recolher as suas tropas, deixando Portugal entregue aos seus próprios recursos. Foi preciso que a célebre defesa portuguesa de Campo Maior, em Setembro-Outubro daquele ano, nos valorizasse perante os adversários, para que Portugal se não apresentasse na conferência da paz em condições de inferioridade que mais funestas ainda lhe tornariam as condições do Tratado de Utrecht.

As reformas de Marlborough

Foi neste período da Grande Aliança que a Inglaterra encontrou no Duque de Marlborough o seu maior general, grande diplomata e notável homem de Estado.

A ele deveu o poder militar do seu país, um notável incremento, quer no ponto de vista material, quer no do emprego das forças e no da disciplina e moral das tropas.

A infantaria viu definitivamente substituído o antigo chuço pelo mosquete e pela baioneta, exercendo a sua acção à maneira de Gustavo Adolfo, com pouca diferença. A cavalaria, por vezes sob o comando do próprio Duque, foi empregada decisivamente na acção pelo choque, que tanto contribuiu para as vitórias de Blenheim (Hochstädt) e de Ramillies, e tão brilhantemente se houve em Landen.

E a artilharia britânica, cujo emprêgo se notabilizou particularmente em Malplaquet, «não saiu da guerra com menos brilho — talvez mesmo com mais — do que qualquer das outras armas do exercito», diz Fortescue.

Mas o que sobretudo avultou nas tropas inglêsas de Marlborough e mais contribuiu para os seus exitos foi a

sua disciplina e o prestigio que entre êles conquistou o eminente chefe a que deram o cognome de *Old Corporal,* sinal de confiança e dedicação, como mais tarde os soldados franceses do grande Napoleão vieram a cognominá-lo intimamente o *Petit Caporal.*

Era idêntico, com efeito, o seu poder de fascinação, mas era diferente o seu carácter: faltava a Napoleão o coração e a ternura que eram, em Marlborough, motivos do maior aprêço entre as suas tropas. Como também entre êste e os seus soldados houve um vínculo sincero de humanidade que faltou ao Duque de Wellington, o notável general inglês do século XIX, o Duque de Ferro, de têmpera rija e carácter inflexível.

A « guerra dos sete anos »

Foi ainda no século XVIII que se desencadeou a chamada « *Guerra dos sete anos* », que à Inglaterra custou mais de 100 milhões de libras esterlinas, mas da qual saiu engrandecida a sua armada que então contava mais de 400 navios. Dessa mesma época data a fundação do seu império, mercê das dissenções dos pequenos soberanos das Indias, habilmente aproveitadas pela diplomacia e pelas armas britânicas. E a conquista do Canadá elevava Amherst à categoria do maior chefe militar inglês desde Marlborough até à aparição de Wellington.

Na « guerra dos sete anos » em que se bateu a Inglaterra aliada à Prussia de Frederico II, o Grande, no continente contra a Austria, a França e a Rússia, no mar, contra a Espanha e a França, onde então reinavam os Bourbons, Carlos III e Luiz XV, pretenderam estes arrastar Portugal, como lhes convinha para privar a Inglaterra de bases navais no Atlântico.

O Marquês de Pombal e a aliança

À enérgica resistência do Marquês de Pombal, ao tempo o primeiro ministro do Rei D. José, deveu Portugal o não ter traído dessa vez a vélha aliança anglo-lusa, em que o Marquês apoiava a sua política externa.

Pelo contrário, apelou êle para essa aliança para que a Inglaterra viesse em nosso auxílio, se, como era de prevêr, a Espanha e a França se voltassem contra nós, como de facto sucedia em 1762, pela entrada de destacamentos espanhois em Trás-os-Montes.

A conselho da Inglaterra, o Marquês contratou o General Conde de Schaumburg-Lippe, discípulo de Frederico o Grande, na arte da Guerra, que o notável espírito militar dêste famoso rei revolucionára, fazendo escola na sua época.

O auxílio inglês contra a invasão de Portugal (1762)

Assim, organizado o nosso exército e elevado a um efectivo superior a 40.000 homens, recebidos os reforços britânicos, cêrca de 7.000 homens, que desembarcaram em Lisboa em 6 de Maio, e assumido o comando das tropas anglo-lusas pelo Conde de Lippe, nomeado marechal-general do exército português, com o brigadeiro inglês Crawfurd por chefe do estado maior, Portugal entrou francamente em nova guerra com a Espanha que, aliada com a França, ousadamente notificára o seu propósito de vir quebrar « com as suas baionetas, nos pulsos do povo português, os pesados grilhões da dominação britânica ».

Curta foi a campanha, felizmente, porque a paz de Fontainebleau, que pôs termo à « guerra dos sete anos », suspendia as operações na Península, onde entretanto tinha tido

ensejo de se distinguir especialmente, da parte dos inglêses, o Brigadeiro-General John Burgoyne pela sua actividade e pelo heroismo dos soldados do 16.º de Dragões Ligeiros que comandava, general cujo brilho foi mais tarde empanado pela sua capitulação em Saratoga (1777) que assegurou a independência aos Estados Unidos da América do Norte.

A Revolução Francesa

Não pequena foi a influência da conquista da independência americana nos graves acontecimentos com que veio a terminar o século XVIII e que a história nos conta sob a designação de « *Revolução Francesa* ».

A batalha de Valmy onde Dumouriez venceu os prussianos, como vencia os austríacos em Jemappes — vitórias a que sobreveio a condenação de Luiz XVI e a proclamação da Rèpública — revelou uma nova forma de fazer a guerra, « destinada a obter a vitória a todo o transe », e que foi a percursora da táctica e da estratégia de Napoleão.

A nova constituição política da França irritou as potências: Inglaterra, Austria, Prussia e Espanha, que se coligaram para invadir a nova Rèpública por tôdas as fronteiras, pretendendo dominar a revolução.

Conseguiu a Espanha arrastar Portugal à guerra dos Pirenéus, em que tomou parte, no Roussillon (1794), uma Divisão auxiliar portuguesa; mas no ano seguinte fazia a paz, em separado, com a França, e não só nos abandonava às brutais exigências desta, que nos tratou como nação vencida, como ainda se aliava com o seu adversário da véspera, para nos violentar a entrar nessa aliança, contra a Inglaterra.

Foi nefasta — como era de esperar — para a nação portuguesa, a política dúbia dos seus governantes e a fraqueza do príncipe D. João (futuro D. João VI) regente em nome de D. Maria I, sua mãe enlouquecida, nesse momento grave da política internacional.

Assim, enquanto em França o nosso embaixador, liberal, negociava com o Directório o tratado indecoroso que lhe valeu uns mezes de prisão, em Lisboa aparelhava-se uma esquadra de seis navios, que, sob o comando do Marquês de Niza, iria reunir-se à esquadra inglêsa de Nelson em vigilância, no Mediterrâneo, da grande esquadra francesa de Bruyés.

Nelson e o Marquês de Niza

Foi essa pequena esquadra portuguesa, amostra do valor que tinha atingido a nossa marinha sob o impulso do ministro Martinho de Melo, que, não tendo podido já tomar parte na vitória de Nelson em Aboukir, pôde, todavia, com um pequeno refôrço de navios inglêses, ir bloquear a ilha de Malta, cortando as comunicações da sua guarnição francesa.

Encorporada depois em Nápoles na frota de Nelson, cooperou nas suas acções em Itália, não só no mar como em terra, pois um destacamento de desembarque, de 400 homens, sob o comando de Moreira Freire, colaborou na expulsão dos franceses e na restauração da monarquia napolitana. E o Marquês de Niza recebia de Nelson, em carta de 24 de Outubro de 1797, o elogio e o agradecimento dos serviços prestados, nos seguintes honrosos termos que o nosso orgulho de portugueses não resiste a transcrever:

«O procedimento de V. Ex.ª ganhou-lhe a amizade e

a estima do Governador Ball (1), de todos os oficiais britânicos, dos seus marinheiros e de todo o povo de Malta, e permiti-me que eu acrescente o nome de Nelson como um dos vossos mais calorosos admiradores como oficial e como amigo».

Valeu-nos êsse auxílio naval à nossa aliada o rancor de Napoleão que nos ameaçou de pagar «com lágrimas de sangue o ultraje que faziamos à Rèpública Francesa».

A invasão espanhola de 1801

A Inglaterra enviava-nos entretanto um refôrço de 5.000 homens (Junho de 1797), sob o comando do General Charles Stuart que se colocaria às ordens do Comando em chefe português (2). Mas, invadida pelos espanhois a nossa fronteira do Alentejo, em Maio de 1801, tomadas sem dificuldade as praças de Olivença e Juromenha, impotente o grosso do exército sob o comando do velho Duque de Lafões para socorrer eficazmente aquelas praças, o govêrno português assinava em Badajoz, em 6 de Junho, um tratado de paz em que, não só perdíamos para sempre Olivença, em favor dos espanhois, como nos obrigávamos a fechar as nossas portas aos navios britânicos.

E a Inglaterra, que já tinha feito retirar de Portugal as suas tropas, abandonar-nos-ia à nossa própria sorte!

Assim entrava para Portugal o famoso século XIX.

A instituição militar britânica no século XVIII

Entretanto, no decorrer dêsse século XVIII, que militarmente pode chamar-se o século de Frederico o Grande ¿quais teriam sido os progressos realizados na instituição militar britânica?

---

(1) O Governador de Malta.

(2) Fortescue — Loc. cit. — vol. IV, part. II, pág. 601.

É claro que no emprêgo das armas, a escola de Frederico não podia deixar de ter influência no exército britânico. Contudo, não se deixou êste influenciar servilmente e antes tratou de aproveitar ao mesmo tempo os ensinamentos que colhia, por experiência própria, nas suas campanhas na Índia e na América do Norte.

Melhorou a disciplina do fôgo e a justeza do tiro da infantaria, a precisão da marcha e a manobra do regimento ou do batalhão.

Criaram-se as tropas ligeiras para escaramuça e para serviços especiais que exigissem movimentos rápidos. Assim nasceram os *highlanders,* armados com mosquetes curtos ou carabinas, que se instalavam fóra da linha na ordem de batalha regular. Fizeram a sua experiência na *Guerra dos sete anos.*

Na cavalaria, criaram-se, como modalidade nova, os dragões e mais tarde os dragões ligeiros, que se distinguiram pela maior leveza do armamento e dos cavalos e arreios que lhes eram distribuidos. Diferençava-se a sua acção da dos hussares prussianos, porque, ao passo que estes eram especialmente empregados no serviço de reconhecimentos, os dragões britânicos foram pouco instruidos neste serviço e, ao contrário daquêles, carregavam e chegavam à luta corpo a corpo. E na acção pelo choque, já a cavalaria britânica estava industriada por Marlborough, muito antes de aparecer a escola de Frederico.

Foi mais notável o progresso na eficiência da artilharia britânica pela fundação da Academia de Woolwich e pelo aumento de efectivo do Regimento Real. Às peças ligeiras juntaram-se peças pesadas e obuzes de 6,12 e 24 libras. E quási ao findar o século aparecia a artilharia a cavalo.

Durante a longa permanência de Pitt na direcção da política britânica, melhoraram consideràvelmente as condições do recrutamento de oficiais e praças, o que valorizou de forma notável a fôrça armada, valorização anteriormente já começada pelas reformas de Cumberland, mas que as medidas adoptadas para ocorrer às necessidades das campanhas freqùentes do século, aumentaram grandemente, o que permite a Fortescue dizer que Pitt foi, sem dúvida, o homem que elevou o exército a uma altura superior a tôda a apreciação (1).

A acção notável do Duque de York

Em 1799 o Duque de York, filho segundo do rei Jorge III e general de valor, embora batido pelos franceses, fundava a Escola do Estado Maior *(Staff College),* sob a direcção dum antigo professor da Escola Militar de Berlim. E em 1802, também por sua iniciativa abria o Real Colégio Militar *(Royal Military College)* para filhos de oficiais e civis, instituição que foi a origem da actual escola de Sandhurst e que em Portugal teve a sua similar no secular Colégio Militar, criado em 1803, um ano depois da instituição britânica fundada pelo Duque de York.

« Se a fundação destas duas escolas tivesse sido o único serviço prestado pelo Duque de York ao seu país, êle teria já servido bem a nação » (2).

Mas não cuidou êle apenas de melhorar a instrução e a disciplina dos oficiais, ocupou-se também em larga escala do tratamento do soldado.

« Não é por palavras bonitas ou afável condescendên-

---

(1) Fortescue — Loc. cit. — vol. II, pág. 577.

(2) Fortescue — Loc. cit. — Vol. IV, Part. II, pág. 927-28.

cia, mas pela atenção sempre vigilante à sua saúde e às suas necessidades que o comandante em campanha conquista os corações dos seus soldados». Desta verdade — que só será desconhecida de quem nunca comandou, em guerra ou na paz — compenetrou-se o Duque de York e, na sua época, generais como Charles Stuart e John Moore e almirantes como Nelson e Collingwood, entre outros, que, austeros disciplinadores, não perdiam ocasião de poupar ao soldado privações e incómodos que pudessem evitar-lhe.

Data, pois, dêsse período final do século XVIII, o reconhecimento de que «os soldados não são máquinas mas homens, a quem os seus compatriotas devem incentivo, simpatia e auxílio, tanto a êles próprios, como aos descendentes que, por sua morte, fiquem ao desamparo» (1).

E o soldado britânico, sensível a essa satisfação das suas justas reivindicações, não pouco contribuiu para que a Gran-Bretanha entrasse no século XIX com o seu poder militar representado num verdadeiro Exército.

* * *

O século XIX e Napoleão

Desde 1796, o génio militar de Napoleão Bonaparte começara a evidenciar-se nas campanhas sucessivas que, como general, dirigiu contra as nações que coligadas pretendiam contrariar a acção democrática da Convenção que em França proclamara a Rèpública.

O prestígio alcançado pelas suas vitórias permitiu a Napoleão o golpe de Estado do 18 Brumário (9 Nov. 1799)

---

(1) Fortescue — Loc. cit. — Vol. IV, Part. II, pág. 929.

que o fêz Primeiro Consul e, em 1802, Consul vitalício. E foi no seu consulado que criou o chamado «Grande Exército» *(La Grande Armée)*, que, parecendo especialmente destinado a operar contra a Inglaterra, foi afinal o exército glorioso com o qual Napoleão, já Imperador desde 18 de Maio de 1804, alcançou as vitórias célebres de Austerlitz, de Iena e de Friedland, terminando com a *Paz de Tilsitt* a campanha da Rússia em que andava empenhado em 1807.

Napoleão imperador deixara, porém, de ser o paladino da liberdade, o salvador da França republicana, para ressuscitar a política dinástica e dar largas às suas ambições pessoais, aliado agora ao czar Alexandre I, para satisfazer o seu desejo megalomaníaco de dominar o mundo, de partilha com o novo aliado russo.

Para conseguir êsse domínio na Europa apenas lhe faltava conquistar, no continente, os dois Estados peninsulares: Portugal e Espanha; fóra do continente, as Ilhas Britânicas.

A vitória de Nelson em Trafalgar (1805), que aniquilou a armada francesa, fê-lo adiar a sua empresa contra a Gran-Bretanha, procurando então, em 1806, pelo *bloqueio continental,* isolá-la por completo, fechando todos os portos continentais ao seu comércio marítimo.

A recusa de Portugal a aderir ao bloqueio irritou Napoleão que, em Outubro de 1807, assinava, com a Espanha de Carlos IV, o tratado de Fontainebleau, tendo por objectivo a conquista e partilha da metrópole portuguesa.

A nefasta política do nosso país, dividida entre os partidários da Inglaterra e os obsecados pela nova França, permitiu que, sem resistência, Junot entrasse, com uma tropa de esfarrapados, em Lisboa, já abandonada pela

côrte e pelo govêrno, que, na véspera (28 Nov. 1807), tinham embarcado para o Brasil. Essa entrada vergonhosa em Portugal criticou-a o nosso povo na conhecida quadra de contundente ironia:

A entrada dos guerreiros
Foi com grande intrepidez!
Descalços de pé e perna,
Dois aqui, acolá três.

Cara pagou a Espanha a sua efémera aliança contra Portugal, pois, a breve trecho, a invasão do seu território pelas tropas do próprio aliado lhe fêz compreender o ardil em que caira, revoltando-se então o povo espanhol contra Napoleão e os seus sequazes.

A « Guerra Peninsular »

Era a « Guerra Peninsular » que rebentava e que faria ressuscitar nos portugueses as energias combativas dos seus heróicos antepassados, criadores do reino e fautores da sua independência.

A insurreição popular em Portugal, desencadeada contra *el-rei* Junot em Julho de 1808, animava a Inglaterra a tentar na Península dominar a ambição desmedida de Napoleão, seu feroz inimigo.

No dia 1 de Agosto desembarcavam, perto da Figueira da Foz, as tropas britânicas que, sob o comando superior de Wellesley (futuro Duque de Wellington), alcançavam — junto dos soldados portugueses que reviviam a sua bravura antiga — as vitórias da Roliça e do Vimeiro, de que resultou a *Convenção de Sintra,* que embora iníqua, expulsava de Portugal Junot e os invasores.

A segunda invasão, superiormente comandada por

Soult em 1809, encontrou o exército português já sob o comando em chefe de Beresford, o severo general britânico que o Príncipe Regente nomeara Marechal-General.

Wellesley, regressando de Inglaterra, em Abril, com tropas frescas, assumia o comando superior das fôrças anglo-lusas, e tomava a ofensiva contra Soult que, em breve, se viu forçado a empreender a sua famosa retirada por Traz-os-Montes, indo restabelecer em Orense as suas comunicações com Ney, o bravo comandante do 6.º corpo francês.

Finalmente, a terceira invasão, em que Napoleão empenhou o seu melhor General — Massena, o « Filho querido da vitória » — foi galhardamente assinalada para os aliados anglo-lusos, pelas vitórias do Buçaco e das famosas linhas de Tôrres Vedras, com cuja resistência indomavel esbarrou a tenaz ofensiva do emissário de Napoleão, a quem desta vez a vitória foi madrasta.

Forçado a retirar, Massena abandonava definitivamente Portugal, em Março de 1811, deixando, porém, em poder dos franceses a praça de Almeida, na Beira Baixa e a de Campo Maior no Alentejo.

As batalhas de Fuentes de Oñoro e de Albuera, novas vitórias das armas anglo-lusas, além doutras acções na fronteira portuguesa e da queda última de Badajoz, libertando definitivamente Portugal dos seus invasores, permitiram a Wellington, então generalíssimo dos exércitos aliados — britânico, português e espanhol — transferir a guerra para Espanha, tomando a ofensiva contra os franceses, que, perseguidos até aos Pireneus, abandonaram de vez a Península em Setembro de 1813.

Internou-se então em França Wellington com as suas tropas aliadas; e, em perseguição de Soult, bateu-o em

Orthez, numa renhida batalha de três dias, e depois em Toulouse, na célebre batalha de 10 de Abril de 1814, onde a bravura dos anglo-portugueses salvou a honra dos aliados comprometida pelos espanhois, cuja retirada desordenada perante o violento ataque dos franceses ia sendo funesta, se uma Divisão anglo-lusa não acudisse em socorro dos espanhois, transformando em vitória dos aliados essa derrota iminente.

Conquanto alguns historiadores considerem indecisa a batalha de Toulouse, foi com esta brilhante acção, já em país inimigo, que terminou a gloriosa Guerra Peninsular, penosa guerra de seis anos, durante a qual, inglêses e portugueses lado a lado, sustentaram 15 batalhas, 215 combates, 14 sítios, 18 assaltos, 6 bloqueios e 12 defensas de praças. (1)

Na manhã seguinte à batalha de Toulouse recebia-se, nos dois campos adversos, a notícia oficial da tomada de Paris pelos austríacos, prussianos e russos, de que resultou a abdicação de Napoleão e a sua partida para a ilha de Elba.

Começava a sumir-se no ocaso êsse brilhante astro que assombrou o mundo com o fulgor do seu génio militar!

O Duque de Wellington

E Wellington, o grande general, comandante em chefe dos aliados na Península, Wellington que em 1815 daria o golpe de morte no famoso cabo de guerra do século XIX, deu o devido e justo apreço aos soldados portugueses, seus bravos colaboradores, a êsses bisonhos recrutas do Buçaco de 1810, a quem o eminente chefe denominou mais

---

(1) General Teixeira Botelho — *A Guerra Peninsular* — pág. 631.

tarde « os galos de combate do seu exército » *(the fighting cocks of the army)*. (1)

Sem querermos regatear ao valoroso adversário britânico de Napoleão o justo reconhecimento dos seus méritos, como general e como chefe, bem demonstrados na sua notável acção de comando na Península, não podemos todavia deixar de reconhecer que um conjunto de circunstâncias, aliás bem conhecidas, favoreceu as suas vitórias contra os exércitos napoleónicos, circunstâncias que Wellington hàbilmente soube aproveitar.

E se o génio militar de Napoleão, cultivado nos exemplos de César e de Frederico, lhe permitiu estabelecer os princípios fundamentais da sua doutrina, do seu *sistema* de arte militar, ao « ôlho de águia » de Wellington não passou despercebido o novo sistema, ao qual adaptou os seus meios de defesa e subordinou também a sua acção ofensiva, marcando assim uma nova fase na acção táctica das tropas do seu país.

As tropas britânicas Beneficiavam essas tropas das medidas de organização adoptadas pelo secretário de Estado da Guerra Castlereagh, entre as quais, e pela primeira vez na Gran-Bretanha, era estabelecido o serviço obrigatório para a Milícia Local (defesa territorial, *home defence)*.

Assim, ao começar a Guerra Peninsular, o efectivo total das forças britânicas era o seguinte: (2)

Regulares e milícia geral	— 280.000
Milícia local e voluntários	— 390.000
Marinhagem e soldados de marinha	— 130.000

(1) Fortescue, Loc. cit., vol. IX, pág. 77.

(2) Major Cole & Major Priestley, *An Outline of British Military History* — 1660-1937, pág. 127.

Do progresso das armas de fogo aproveitaram ambos os exércitos contendores e o efeito mortífero do fogo da infantaria verificou-se nos campos de batalha, distinguindo-se todavia, pela diferença dos calibres, os mosquetes britânicos dos franceses, com vantagem para aquêles. A cavalaria raras vezes apeou para combater pelo fogo, e na sua acção a cavalo pouco se distinguiram os hussares dos dragões ligeiros. A espada da cavalaria pesada é que se diferençava por se adaptar, pelo seu maior pêso e comprimento, mais à estocada do que ao golpe.

A artilharia deixou a sua organização em companhias e batalhões para adoptar, em campanha, a unidade *bateria,* ou *brigada* como então se chamava. E essas brigadas foram em parte distribuídas às Divisões, como artilharia divisionária, à maneira actual, em parte conservadas reunidas como reserva.

A invenção da « granada com balas », o *shrapnell,* designação que lhe adveiu do nome do seu inventor, o Major Shrapnell da artilharia britânica (1802), marcou, pelos seus efeitos a mais de 1200 jardas, um importante progresso no emprêgo das bocas de fogo. E na artilharia a cavalo, as chamadas *galloper guns,* deram várias provas da sua mobilidade, notabilizando-se a galopada das duas peças de Norman Ramsay através duma Brigada de cavalaria francesa em Fuentes de Oñoro. (1)

A engenharia enfermou, como nas guerras anteriores, da falta de instrução e especialização dos seus homens. Só em 1812 se transformou o corpo de artífices militares *(Royal Military Artificers)* em sapadores e mineiros *(Royal Sappers and Miners).*

Tais são os tópicos da situação do exército britânico

---

(1) Major Cole & Major Priestley, Loc. cit., pág. 145.

neste período « o maior da história militar britânica » (Fortescue) e para nós, portugueses, o de maior interêsse no século XIX, período em que o sentimento do dever que caracterizou, acima de tudo, a personalidade do Duque de Wellington, foi por êste incutido nas tropas do seu comando e lhes proporcionou o triunfo que brilhantemente alcançaram.

Foi êsse mesmo sentimento e a consciência do seu prestígio que fêz dizer a Wellington depois de Waterloo, imodestamente mas com fundamento, a propósito do êxito da batalha: « By God, I don't think it would have done if I had not been there. » (1)

O tratado de 1815

Nesse mesmo ano de 1815 em que Napoleão, vencido em Waterloo, iria espiar os seus erros políticos no cativeiro de Santa Helena, foi assinado em Viena (22 de Janeiro), entre o rei Jorge III de Inglaterra e o nosso príncipe regente D. João, um novo tratado que, anulando o do Rio de Janeiro (1810), que era principalmente um tratado de comércio desvantajoso para Portugal, dizia que tal anulação seria « sem prejuízo, contudo, dos antigos tratados de aliança, amisade e garantia que por tanto tempo têm felizmente subsistido entre as duas coroas e que aqui renovam pelas altas partes contratantes e se reconhecem ficar em plena força e vigor. » (2)

As lutas liberais e a atitude britânica

Foi na vigência dêsse novo tratado — confirmante, aliás, dos mais antigos — que se travaram em Portugal as lutas liberais, desencadeadas em 1820, pela revolução do Pôrto que pedia o regime constitucional, aceite por todo o

---

(1) Fortescue, Loc. cit., vol. x, pág. 419.

(2) Luz Soriano, *História da Guerra Civil* — 2.ª Época — Tomo II.

país estruturalmente liberal mas vítima inevitável das ideas ainda predominantes da época, em que a aliança dos reis absolutos fàcilmente sufocaria as ideas contrárias.

Ia seguir-se, efectivamente, já no reinado de D. Pedro IV, a guerra civil entre êste e seu irmão D. Miguel, onde se debateriam implacàvelmente a liberdade e o absolutismo.

D. Miguel, internado em Espanha com os seus apaniguados, dispunha-se, em 1826, a invadir Portugal, com a conivência — se não com o auxílio ostensivo dos espanhois.

Data de então a mensagem do rei Jorge IV ao Parlamento britânico, enviada por cópia a Portugal e que terminava com as seguintes leais palavras: «S. M. faz esta comunicação à Câmara dos Lords e dos Comuns com plena e inteira confiança de que a Câmara dos Lords e os seus fieis Comuns prestarão a S. M. a sua cordial cooperação e apoio para manter a fé e a lealdade dos tratados e assegurar contra a hostilidade estrangeira a salvação e independência do Reino de Portugal, o mais antigo aliado da Grã-Bretanha» (1).

E em seguida (12 de Dezembro 1826) 5.000 soldados britânicos, sob o comando em chefe do Tenente-General Sir William Clinton, punham-se em marcha para os portos onde iam embarcar para Portugal.

O rei D. Fernando de Espanha apressou-se a cumprir os seus deveres de neutro; os franceses que ainda tinham em Espanha um exército de ocupação, deram-lhe a entender que não contasse com o seu auxílio, e a guerra evitou-se graças a êsse gesto oportuno do govêrno britânico de Cauning.

E o govêrno constitucional de D. Pedro ter-se-ia

---

(1) Luz Soriano — Loc. cit. — 2.ª Epoca, Tomo III, pág. 181.

mantido, se o irrequieto D. Miguel não tivesse abusado da confiança com que seu irmão o convidou a tomar a regência do reino, na menoridade da sobrinha D. Maria em quem seu pai abdicaria e com quem êste lhe propunha casar.

D. Miguel aceitou, mas ao chegar ao reino proclamou-se rei e aboliu a carta constitucional outorgada por seu irmão.

A resistência dos liberais ao govêrno despótico de D. Miguel reacendeu a luta armada entre os dois partidos antagonistas.

D. Pedro buscou asilo em Inglaterra, com sua filha D. Maria e animado pelos franceses procurou reconquistar para esta a coroa usurpada por D. Miguel.

Em 1831 a esquadra francesa do almirante Roussin veio a Lisboa, sob o pretexto de injúrias aqui recebidas por subditos franceses, no regime de terror implantado pelo rei usurpador, ao qual impôs um tratado humilhante, apresando-lhe os navios.

A esquadra que D. Miguel mandou à ilha Terceira — principal núcleo liberal — foi derrotada pela esquadra liberal sob o comando dum oficial da marinha britânica, o capitão Sartorius. E em 8 de Julho de 1832, as fôrças de D. Pedro ali embarcadas, vinham desembarcar perto do Pôrto. Em 9, o «exército libertador» entrava na capital do norte.

A esquadra de Napier

Ao capitão Sartorius sucedeu Charles Napier, no comando da esquadra de D. Pedro e foi êsse comandante que, em 5 de Julho de 1833, destruiu ao largo do Cabo de S. Vicente a esquadra, ainda superior, de D. Miguel.

Em 24 de Julho desembarcava em Lisboa o Duque da

Terceira, à frente dos liberais. Os miguelistas abandonavam a capital, onde de novo se instalava D. Pedro como regente, por sua filha D. Maria, reconhecendo o govêrno britânico a sua soberania e assumindo o encargo de o proteger contra qualquer agressão de Espanha.

Efectivamente, pouco depois, surgia, por morte de D. Fernando de Espanha, a pretensão de D. Carlos ao trono do reino vizinho, fazendo, politicamente, causa comum com D. Miguel. Palmerston, o célebre Primeiro Ministro britânico então no poder (1834), entrava com D. Pedro na quádrupla aliança, constituída por Inglaterra, Portugal, França e Espanha, em defesa das instituições parlamentares. No tratado de 22 de Abril acordava-se que, em apoio de D. Pedro, viria uma esquadra britânica e um exército espanhol.

Entretanto, das vitórias dos liberais nas batalhas de Almoster e de Asseiceira, sob o comando, respectivamente, dos duques de Saldanha e da Terceira, resultava a Convenção de Évora-Monte que punha têrmo à luta fratricida que durara treze anos.

D. Miguel retirou para a Itália, no vapor inglês Stag, ao mesmo tempo que D. Carlos de Espanha era embarcado para Inglaterra num navio de guerra britânico.

A intervenção da nossa aliada, em favor do liberalismo, embora um pouco tardia, contribuira decisivamente para a vitória do regime constitucional.

Nova intervenção britânica (1847)

Não nos referiríamos às lutas intestinas que, acesas pelos ódios pessoais, se seguiram em Portugal no novo regime parlamentar e se prolongaram até 1851, se uma nova erupção do miguelismo não tivesse provocado, em

1847, a intervenção de potências estranhas, entre as quais a Gran-Bretanha.

Com efeito, a Espanha, nesse ano, preocupada com as manobras miguelistas e com a vida um tanto anárquica do seu turbulento vizinho de Oeste, pediu o auxílio das potências, a que anuiu a nossa antiga aliada.

E em fins de Maio de 1847, a pedido da rainha D. Maria II, enquanto um exército espanhol, atravessando a fronteira de Traz-os-Montes, se dirigia ao Pôrto, uma esquadra inglêsa apresava no mar a Divisão do Conde das Antas que se dirigia para o sul.

A 3 de Junho a Divisão espanhola ocupava o Pôrto e as guarnições dos navios britânicos desembarcavam em S. João da Foz. E em 29 era assinada a Convenção de Gramido que punha têrmo a esta nova guerra civil.

O exército britânico (1815-1854)

Estas intervenções da Gran-Bretanha não constituiram para a grande nação motivo bastante para que esta não considere, como um longo período de paz e de estagnação da sua fôrça armada, o que decorreu de 1815 a 1854.

Ressentiu-se a organização do seu exército, onde as profícuas reformas do Duque de York (falecido em 1827), foram esquecidas. O Duque de Wellington que lhe sucedeu no Comando em Chefe do Exército e que pouco depois (Janeiro de 1828) substituia Goderich como Primeiro Ministro, não agiu em proveito do exército como o poderia ter feito, se tivesse querido utilizar o prestígio que conquistara no seu período glorioso de 1808 a 1815.

A política ocupou-o mais do que o exército, nos últimos anos da sua vida que findou em 1852.

Entretanto, nesse período de paz da Inglaterra, que

decorreu entre Waterloo e a guerra da Criméa, surgiu a invenção britânica da cápsula fulminante para fazer detonar os cartuchos, o que representou um notável progresso na eficiência dás armas de fôgo, reduzindo de 40 a 4 por cento aproximadamente o número de tiros falhados.

A uniformidade dada aos calibres das armas de fôgo portáteis, constituiu também um melhoramento de importância pela facilidade que trouxe ao reabastecimento de munições. Em 1852 realizaram-se em Chobham as primeiras manobras militares na paz, novidade que atraiu as atenções.

Mas as tropas britânicas, de que apenas uma parte mínima tinha sido empregada nas campanhas do ultramar, naquele longo período, tinham perdido muito das suas qualidades combativas e da eficiência da sua organização.

A guerra da Criméa

Nesta conjuntura a Gran-Bretanha era forçada a tomar parte na guerra da Criméa em 1854.

Dessa guerra não saiu prestigiado o poder militar da nossa aliada secular.

Reproduzimos aqui fielmente o que a tal respeito escrevem dois oficiais britânicos, já por vezes citados (1):

«As potências continentais ficaram convencidas de que com tôda a valentia e disciplina de unidades isoladas, nós *(inglêses)* não tinhamos nenhuma verdadeira organização militar nem reservas instruidas para substituir as perdas na nossa pequena fôrça combatente. A Armada, infelizmente, estava nesta época pouco eficiente e muito falha de homens. Tinha sido incapaz de forçar à batalha a esqua-

(1) Major Cole & Major Priestley — Loc. cit., pág. 197.

dra russa e as suas operações contra as fortificações russas no Baltico e no Mar Negro tinham ficado necessàriamente indecisas.

« ...Não há exagero em afirmar que as dificuldades que subseqùentemente encontrámos, da parte das potências europeias, para a nossa expansão colonial, foram grandemente devidas à sua convicção de que, como potência militar, não eramos para recear. O prestígio de Waterloo tinha desaparecido e até à Grande Guerra, nunca foi verdadeiramente recuperado. »

Mas os ensinamentos da guerra foram interessantes para a evolução futura do exército britânico, em certos pormenores de não pouca importância.

Acompanhando Fortescue neste comentário, diremos que foi na guerra da Criméa que, pela última vez, apareceu em frente dum inimigo europeu o vélho soldado britânico, do serviço a longo prazo, e que se chegou à conclusão de que o soldado era um homem como os outros e não devia ser tratado como um pária da sociedade, como fôra considerado por sucessivas gerações britânicas.

Fêz essa descoberta — digamos assim — a célebre enfermeira Miss Nightingale, cuja actividade carinhosa realizou como que o milagre de transformar os hospitais de campanha britânicos em verdadeiras instalações higiénicas e confortáveis, de cura e de repouso, episódio histórico que a cinematografia do nosso tempo nos mostra num filme que corre mundo e que em Portugal se tem exibido com o título português de « O Anjo Branco ». E ainda no campo do serviço sanitário, citaremos a primeira aparição da anestesia pelo clorofórmio, como conquista desta guerra.

Por último, como progresso de ordem moral, é de anotar a fundação da *Victoria Cross,* a condecoração que a

raínha Victória quiz criar para galardoar o « Valor » dos militares em campanha e que é hoje « talvez a mais cobiçada no mundo. »

Os ensinamentos da guerra

Alguns anos depois da guerra da Criméa, começaram os ensinamentos da campanha a produzir os seus frutos.

Assim, para que se não repetissem as deficiências de fardamento que na guerra tinham feito escândalo, criou-se uma Fábrica de Vestuário Militar *(Army Clothing Factory)*.

Instalou-se em Enfield uma fábrica de armas portáteis.

Construiu-se a nova Escola de Estado Maior *(Staff College)*, como desenvolvimento do departamento respectivo do *Royal Military College;* e a permanência dos oficiais no Estado Maior foi limitada a 3 anos, para que não perdessem o contacto com as tropas.

Fundaram-se campos de instrução em Aldershot, Curragh e Colchester.

Instalaram-se Escolas de infantaria e de artilharia, respectivamente em Hythe e Sheerness.

Mereceu atenção e dotações especiais a defesa das costas, especialmente nas bases navais de Portsmouth e Plymouth.

O serviço médico do exército melhorou consideravelmente e construíram-se muitos hospitais militares.

As reformas de Cardwell e Childers

No último quartel do século XIX, foram notáveis as reformas de Mr. Edward Cardwell, Secretário de Estado da Guerra no govêrno de Gladstone, sobretudo no que se refere à redução do tempo de serviço e à maneira de

compensar o serviço das tropas no ultramar com o serviço na metrópole, medidas que foram continuadas e aperfeiçoadas pelo seu sucessor Mr. Childers.

As condições de vida do soldado foram também consideravelmente melhoradas.

Em 1866, a espingarda Snider, a primeira de retrocarga, substituia a Enfield; em 1871 sucedia-lhe a Martini-Henry que em 1889 cedia o lugar à Lee-Metford, a primeira arma de depósito, com um alcance de 1900 jardas, ao mesmo tempo que aparecia a pólvora sem fumo.

Em 1891, a primeira peça de tiro rápido vinha trazer um notável aperfeiçoamento à artilharia, que em 1886 tinha visto aparecer a primeira peça de retrocarga. E já na guera do Afganistan (1878-80) tinha aparecido a primeira metralhadora inglesa, a Gathing, percursora da metralhadora moderna, hoje indispensável aos exércitos.

Tal era, dum modo geral, a máquina de guerra aperfeiçoada com que a Gran-Bretanha ia entrar no século XX, acrescido já o seu Império pelas operações militares de pequena guerra no ultramar e pelos tratados de fronteiras, levados a efeito na segunda metade do século XIX.

As relações anglo-portuguesas

Quanto às relações entre a Gran-Bretanha e Portugal neste período final do século XIX, é digna de menção a nota do Conde de Granville, de 19 de Fevereiro de 1873, dirigida do *Foreign Office* às Legações Britânicas de Lisboa e Madrid, como resposta a uma comunicação do Ministro de Espanha em que se aludia a uma possível intervenção da Gran-Bretanha a favor da união ibérica com que por essa época sonhavam os republicanos espanhóis.

Essa nota dizia que « a Gran-Bretanha se tinha sempre

negado a intervir nos negócios internos das outras nações, mas que existiam tratados entre a Gran-Bretanha e Portugal que obrigavam a Gran-Bretanha a defender Portugal contra qualquer agressão externa e que os espanhóis não podiam contar com a indiferença da Inglaterra num ataque externo contra Portugal ».

Confirmava-se mais uma vez a doutrina dos tratados de aliança seculares entre as duas nações, por afirmações categóricas do Govêrno britânico, que deviam ter tirado as veleidades aos nossos vizinhos de Leste.

As campanhas portuguesas nas colónias

Justamente ao findar do século XIX, escreviam os portugueses, com seu sangue, algumas das páginas mais brilhantes da história militar de Portugal.

Mousinho de Albuquerque, Eduardo Galhardo, Caldas Xavier e outros, em Moçambique, Artur de Paiva e Lourenço Padrel em Angola, Celestino da Silva em Timor, mostravam ao mundo que o soldado português do seu século, quando comandado por homens da têmpera dêsses bravos oficiais, em nada desmerecia da fama dos seus gloriosos antepassados de Aljubarrota ou de Montes Claros, do Buçaco, de Toulouse ou da Legião Portuguesa ao serviço de Napoleão, de quem o Marechal Ney pôde dizer com justiça que « aquêles que os seguissem como guias nunca se afastariam do caminho da honra. »

Foi após essas nossas glórias militares coloniais que foi assinado, em 1899, o novo acôrdo anglo-luso, a que adiante faremos referência e que fechou para Portugal, com chave de ouro, o agitado século XIX.

* * *

O século xx e a guerra anglo-boer

O alvorecer do século xx encontrou a Gran-Bretanha em armas, a lutar contra os boers na África do Sul.

A guerra anglo-boer que vinha travada desde Outubro de 1899, desenrolava-se rudemente nos territórios do Transval e do Orange, próximos vizinhos da colónia portuguesa de Moçambique. Esta vizinhança dera ensejo a que o Marquês de Soveral, por largos anos Ministro de Portugal em Londres e *persona grata* da Côrte Inglêsa, conseguisse de Lord Salisbury, ao tempo Primeiro Ministro, a assinatura duma *Declaração secreta,* que em verdade se manteve por muitos anos no segrêdo das chancelarias, mas cujo texto integral é hoje pùblicamente conhecido (1) e ainda há pouco foi citado, no Parlamento britânico, pelo Sub-Secretário dos Negócios Estrangeiros (2).

O tratado de 1899

Essa Declaração, assinada em Londres (embora seja vulgarmente designada por «Tratado de Windsor») é datada de 14 de Outubro de 1899, cinco dias depois do *ultimatum* da Rèpública Sul-Africana, presidida por Krüger, dirigido à Gran-Bretanha e de que resultou a guerra.

Por ela o Govêrno de S. M. Britânica considerava em «plena fôrça e efeito os antigos tratados de aliança, amizade e garantia subsistentes entre as duas nações», e con-

---

(1) *V. British Documents on the Origins of the War* — 1898-1914 — Vol. 1, Doc. n.º 118.

(2) *Diário de Noticias* de 14 de Abril de 1938.

firmava especificadamente o artigo 1.º do Tratado de 1642 e o artigo final do Tratado de 1661, o primeiro obrigando cada um dos aliados a não aderir a qualquer guerra em prejuizo do outro, o segundo comprometendo a Gran-Bretanha «a defender e proteger tôdas as conquistas e colónias pertencentes à Coroa de Portugal contra todos os seus inimigos presentes e futuros.»

Por sua parte, o govêrno português obrigava-se «a não permitir, depois da declaração de guerra entre a Gran-Bretanha e a Rèpública Sul Africana ou durante o decurso da guerra, a importação e passagem de armas e de munições de guerra destinadas a esta última»; assim como se comprometia «a não declarar a neutralidade» nessa guerra que se previa.

Portugal, como sempre, respeitou absolutamente durante o conflito os compromissos a que se obrigara.

Mas foi ainda mais além, porque prestou à sua aliada, durante a campanha, tôdas as facilidades que, pela vizinhança da nossa colónia do teatro da guerra, lhe puderam ser úteis, e enviou da metrópole uma expedição militar destinada a reforçar a vigilância da fronteira de Moçambique com o Transval e a ocorrer a qualquer emergência que porventura viesse a exigir a sua intervenção.

Não é pois com inteira justiça que certos historiadores britânicos consideram nesse momento o seu país isolado e «sem um aliado efectivo no mundo» (1). A Gran-Bretanha entrincheirada, ao tempo, na sua política do «esplêndido isolamento», encontrou, todavia, na guerra da África do Sul o apoio do seu secular aliado, que, por mais modesto que fôsse, não deixou de ter o seu valor — pelo menos,

(1) Major Cole & Major Priestley — Loc. cit. — pág. 269.

moral — ao qual, em abôno da verdade histórica, nada custaria ao historiador fazer uma justa, embora ligeira, referência.

A paz de 1902

Foi rija a luta porque rijos eram também os adversários boers, que a prolongaram fazendo a guerra de guerrilhas em que especialmente se mostraram hábeis. Mas por fim, em 31 de Maio de 1902, era assinado o tratado de Vereeniging que punha têrmo à guerra e estabelecia a União Sul-Africana sob o domínio da Gran-Bretanha.

O exército britânico saía da guerra bastante diferente do que era quando nela entrou: tinha ganho, sobretudo, em mobilidade e resistência, e na experiência da África do Sul foram baseadas as reformas militares subseqùentes, tais como as devidas a Lord Haldane, quando Ministro da Guerra.

Na escola da guerra anglo-boer se formaram, embora em postos subalternos, muitos dos comandantes britânicos que vieram mais tarde a distinguir-se na Grande Guerra.

E a Gran-Bretanha, assim como nessa guerra verificou o auxílio valioso que podia obter dos voluntários e da milícia dos seus Domínios, em caso de necessidade, reconheceu também a conveniência de sair do seu isolamento, de perigosos resultados em politica internacional.

A aliança anglo-nipónica

Tendo falhado o projecto de aliança entre a Gran-Bretanha, os Estados Unidos e a Alemanha, voltou-se a diplomacia britânica para o Japão, e em 1902 era assinado um tratado de aliança por cinco anos, prorogaveis, mediante o

qual as duas nações se prestariam auxílio mútuo, se qualquer delas fôsse atacada por mais de um inimigo.

Eram passados mais de 500 anos desde o primeiro tratado de aliança da Inglaterra com Portugal e nenhum outro fôra firmado por aquele país, em tempo de paz, até que Lord Lansdowne assinou êsse novo tratado com o Japão — como acentua um moderno escritor britânico (1).

A « entente cordiale »

A troca de visitas entre o rei Eduardo VII e o Presidente Loubet, em 1903, preparou hàbilmente a « *entente cordiale* », que em 1904 se estabeleceu entre a Gran-Bretanha e a França, traduzindo um entendimento amigavel entre as duas nações que de há muito não existia.

E da Conferência de Algeciras, terminada em Abril de 1906, saíam elas ainda mais ligadas, contra a pressão da Alemanha, achando-se já então em marcha as conversações entre os peritos militares e navais dos dois países, que a França tinha sugerido e o govêrno de S. M. Britânica, já com Sir Edward Grey no *Foreign Office,* tinha resolvido aceitar.

Em 1907, um novo acôrdo da Inglaterra e do Japão com a Rússia e da França com o Japão, acabava por ligar as quatro nações. A Gran-Bretanha abandonava definitivamente o seu « esplêndido isolamento ».

Surge mais tarde a questão de Agadir que dá lugar, em 1911, à histórica declaração altiva de Lloyd George na *Mansion House,* onde transparecia claramente a confirmação do acôrdo perfeito entre a Gran-Bretanha e a França para assegurar a paz, contra a « Tríplice Aliança ».

---

(1) A. L. Kennedy — *Old Diplomacy & New* — 1922.

A guerra dos Balkans, em 1912, mais carregada vinha tornar a atmosfera da política europeia e as potências começavam a preparar-se para tôdas as eventualidades, procurando valorizar as suas fôrças armadas.

As reformas de Lord Haldane

A Gran-Bretanha não estava, neste ponto, inteiramente desprevenida. A experiência da guerra sul-africana tinha-lhe mostrado claramente as deficiências e os defeitos da sua organização militar e, desde 1903, procurava, quanto possível, suprir umas e remediar os outros.

Assim, em 1904, a direcção do exército deixava de estar nas mãos de uma só pessoa — o Comandante em Chefe — para passar a um órgão múltiplo — o «Conselho do Exército», e criava-se um novo Estado Maior, o *General Staff,* como órgão executivo.

Reapareceu o Comité de Defeza que existira em tempos e que veio a ser o Comité de Defeza Imperial, órgão consultivo do Gabinete nos assuntos de defeza nacional e coordenador das acções do Exército e da Marinha, como ùltimamente, também, das Fôrças Aéreas.

O exército, pròpriamente dito, encontrou em Richard Haldane, que durante seis anos e meio foi Ministro da Guerra, o seu mais criterioso reformador, dando-lhe na paz uma organização que o mantivesse preparado para a guerra.

Dessas reformas resultou, na metrópole britânica, um *Exército Regular* organizado para a guerra, uma *Reserva* pronta a suprir as perdas durante uns seis mezes e uma *Fôrça territorial* para a defeza interior.

E êste conjunto constituiria uma fôrça combatente, se não grande, pelo menos imediatamente disponivel e bastante eficiente.

Em 1912 nascia o *Royal Flying Corps,* o corpo de aviação militar e naval, que em Agôsto de 1914, quando se desencadeou a Grande Guerra, apenas dispunha de seis esquadrilhas completas, na parte militar, e duns vinte aeroplanos na aviação naval.

O tratado de arbitragem de 1904

Portugal entretanto, alheio, pode dizer-se, a todos os acontecimentos que no comêço dêste século movimentaram a política internacional, apenas preocupado com a cubiça de estranhos, que então intensamente se manifestavam em relação às suas colónias, mantinha com a sua antiga aliada as mesmas relações amistosas, ostensivamente confirmadas pela Gran-Bretanha.

Assim, por exemplo, um tratado de arbitragem realizado entre as duas nações, em Novembro de 1904, contém um preâmbulo onde se diz textualmente:

« Os altos contratantes, desejosos de que sejam confirmadas, por um outro solene contrato, a amisade e a aliança que, por tão longo espaço de tempo, tem existido entre os dois países, e de eliminar, quanto possível, das suas mútuas relações, tudo o que possa resfriar ou enfraquecer essa amisade e essa aliança, haviam convencionado... etc. »

E Sir Edward Grey, respondendo, em 1912, no Parlamento britânico, a uma interpelação sôbre a renovação da aliança anglo-lusa, afirmou que: « não tendo sido os antigos tratados celebrados com prazo definido, eram, por sua natureza, perpétuos e portanto não estavam sujeitos a renovação; mas os tratados de aliança tinham sido confirmados de vez em quando: a ultima alusão formal a tal confirmação — acrescentou Sir Edward Grey — fôra feita

no preâmbulo do tratado de arbitragem anglo-português de 1904 ».

Êste mesmo critério do antigo Secretário de Estado do *Foreign Office* subsiste ainda no Govêrno Britânico, como se depreende do facto de o Sub-Secretário de Estado Butler, na sua resposta de há dias sôbre idêntico assunto, ter citado, entre os vários diplomas que confirmam a secular aliança, aquêle mesmo tratado de arbitragem de 16 de Novembro de 1904.

A Rèpública Portuguesa e os tratados de aliança

Foi também em 1912, já quando implantada a Rèpública em Portugal, que o Sr. Dr. Augusto de Vasconcelos, ao tempo Presidente do Ministério e Ministro dos Negócios Estrangeiros, apresentou ao Parlamento as cláusulas codificadas dos antigos tratados da aliança anglo-lusa, nos mesmos têrmos em que acabavam de ser apresentadas pelo Govêrno britânico à Câmara dos Lords.

Ficava assim confirmada, perante as novas instituições políticas de Portugal, a validade da secular aliança, por via da qual, quatro anos depois, haviam de encontrar-se tropas britânicas e portuguesas batendo-se lado a lado, nos campos de batalha da Flandres, como já se encontravam combatendo simultâneamente, contra o adversário comum, na costa oriental de Africa.

1913

Decorreu o ano de 1913 em conversas diplomáticas na Europa, a algumas das quais seria talvez lógico, mas certamente inoportuno, aludir aqui neste momento, tanto mais que uma declaração categórica, ainda recente (21-Dez.-1937) do Govêrno bri-

tânico no Parlamento, fêz saber ao mundo que esse passado «está morto e não há a mínima intenção de o fazer reviver». A lealdade britânica é segura garantia de que assim será cumprido.

A Grande Guerra

Chegamos por fim ao mês de Junho de 1914 em que se acendeu, no dia 28, em Serajevo, o rastilho que lançaria o fogo na Europa e, pode dizer-se, no mundo inteiro.

Bem tentou Sir Edward Grey, do alto da sua posição no *Foreign Office,* cortar o rastilho e evitar a propagação do fogo que ia lavrando, mas à sua voz criteriosa de pacifista não quizeram dar ouvidos os diplomatas adversos, dominados pelo militarismo que considerava «o momento de tal maneira favorável que, segundo tôdas as previsões, não voltaria a haver outro semelhante» (1).

A *oportunidade militar* venceu todos os esforços feitos em favor da paz, e a violação da neutralidade da Bélgica, que lhe era assegurada «perpetuamente» pelo tratado de 1832 (o célebre «farrapo de papel»), decidia a Gran-Bretanha, em 4 de Agôsto, a entrar na guerra, até hoje a maior de que reza a História.

Foi então que a Gran-Bretanha reconheceu quanto tinha sido previdente na fôrça que déra à sua armada e quanto devia a Lord Haldane na organização do seu exército, então melhor, mais eficiente do que nunca.

---

(1) Relatório do Barão de Lerchenfeld, encarregado de negócios bávaro em Berlim, ao Conde Hertling, Presidente do Conselho em Munich, em 31 de Julho de 1914 (citado por Bourget, *Gouvernement et Commandement,* pág. 231).

Os primeiros cem mil

Ràpidamente mobilizou a primeira Fôrça Expedicionária — « Os primeiros cem mil » — que, sob o comando do General Sir John French, se bateu em Mons e no Marne, primeiras batalhas de Agôsto e Setembro de 1914, na frente ocidental da Europa, em que os britânicos tomaram parte.

Era, porém, evidente a inferioridade numérica dessa primeira fôrça expedicionária britânica, para que a acção militar da Gran-Bretanha fôsse realmente profícua. E é então que o mundo começa a admirar, com verdadeiro assombro, o esfôrço hercúleo dessa nação e a dedicação patriótica dêsse povo, para pôr em armas os milhões de homens que, durante os quatro anos dessa luta gigantesca, haviam de bater-se como bravos, não só em França, como em Salónica, nos Dardanelos, na Mesopotâmia, na Palestina.

A êsses vários teatros de operações acorreram, ao apêlo de Lord Kitchener, tropas não só da Metrópole como dos Domínios: da India, do Canadá, da Austrália e da Nova Zelândia, e se mais não vieram da África do Sul foi porque essas tiveram de fazer frente, no Sudoeste Africano e na África Oriental, ao adversário ansioso por adquirir no continente negro a expansão que de há muito cubiçava.

Os exércitos de Sir Douglas Haig

Em 18 meses, mobilizaram-se 5 milhões de voluntários, instruidos, enquadrados, equipados, a que não faltavam canhões e munições, desde que Lloyd George decretara a mobilização industrial, e a que não faltariam reforços em pessoal desde que, em 1916, fôra decretado o recrutamento obrigatório.

E é preciso ter visto de perto (como tivemos oca-

são de ver) os prodígios de organização das fôrças britânicas do Marechal Sir Douglas Haig, substituto do General French, para bem se apreciarem as qualidades inexcediveis — talvez inegualáveis — de método, de precisão, de ordem e disciplina, reveladas pelos Comandos britânicos e que, a par da subordinação e da bravura dos seus soldados, tanto contribuiram para a vitória final de 1918.

A marinha e a aviação britânicas

Por seu lado, a Marinha britânica, vigilante, activa, bem treinada e disciplinada, suporta com bravura os ataques dos submarinos, repara as numerosas perdas que estes constantemente lhe causam, mobilizando a sua Reserva Naval e a Reserva Voluntária, e procura responder severamente ao adversário, inflingindo-lhe, em Maio de 1916 sob o comando do bravo almirante Jellicoe, a mais grave derrota, na notável batalha naval da Jutlândia. E o golpe de mão audacioso de Zeebrugge, no dia de S. Jorge de 1918 (23 de Abril), traçava, na história da Marinha britânica, uma das suas páginas mais brilhantes e mais honrosas.

Ainda na sua infância, a aviação britânica não deixou por isso de prestar valiosos serviços, desde o comêço da guerra, como, na aerostação, as impassíveis « salchichas », tantas vezes vítimas dos ataques da aviação adversa.

Êsses quatro longos anos da Grande Guerra foram, em todos os campos onde se exerceu a actidade das fôrças terrestres, navais e aéreas da Gran-Bretanha, a melhor escola para os seus homens e a mais profícua experiência para a nação que estóica e patriòticamente suportou todos os sacrifícios que lhe foram exigidos, em vidas, em dinheiro e em privações.

* * *

Portugal na Grande Guerra

Falemos agora um pouco de nós mesmos, portugueses, cujos destinos tão ligados andaram aos destinos da Gran-Bretanha, nesses quatro anos calamitosos da Grande Guerra.

Em 7 de Agôsto de 1914, três dias depois de ter a Gran-Bretanha entrado decididamente na luta, Portugal fazia saber ao mundo, pela voz do Presidente do seu Govêrno, perante o Congresso da Rèpública, que estava disposto a cumprir «os deveres da aliança que livremente contraímos e a que em circunstância alguma faltaríamos».

Seria longo e inoportuno pormenorizar aqui as várias formas como Portugal cumpriu, de facto, leal e pontualmente os seus deveres de aliado, acedendo prontamente a tôdas as solicitações que, em nome da aliança, lhe foram feitas pelo govêrno de S. M. Britânica: a cedência de espingardas e canhões, a passagem de tropas britânicas através do território de Moçambique, o recrutamento de carregadores na mesma colónia, etc., etc.

E tudo isso foi feito sob a aparência duma neutralidade, que a prudente diplomacia britânica insistentemente nos aconselhava, mas que, de facto, não podia existir desde que já nos batíamos, em Angola e Moçambique, com as fôrças do adversário que, desde Agôsto de 1914, tinha transposto violentamente as fronteiras dessas duas colónias africanas, por êle de há muito cubiçadas.

Foi preciso que, em Fevereiro de 1916, e ainda por solicitação expressa da nossa aliada, apreendessemos todos os navios inimigos que se encontravam ancorados em todos os portos portugueses, para que o adversário, tomando êsse acto como *casus belli,* declarasse a guerra a Portugal

em 9 de Março seguinte, data a partir da qual cessava perante o mundo a pseudo-neutralidade portuguesa.

Os portugueses na Flandres

Seguiu-se, em Janeiro de 1917, o envio das primeiras tropas portuguesas para França, a que outros contingentes se sucederam, para constituirem o Corpo Expedicionário Português (C. E. P.) que ia bater-se ao lado dos aliados, na frente ocidental da Europa.

Essa nossa intervenção militar na guerra europeia, se não podia ter um grande valor material, porque o não permitia a modéstia dos nossos recursos, já em boa parte absorvidos pelas sucessivas expedições militares enviadas às duas grandes colónias de África, tinha contudo, naquêle momento crítico, um apreciável valor moral, que a imprensa britânica não deixou de sublinhar, ao mesmo tempo que recordava o valor do soldado português, demonstrado, ao lado dos inglêses, na Guerra Peninsular, e justamente reconhecido pelos Comandos britânicos dessa época, cujas referências elogiosas alguns jornais reproduziam com o maior agrado e simpatia.

Desde então, passaram portugueses e britânicos a compartilhar, na Flandres, das mesmas tristezas e amarguras — como das mesmas alegrias — de que já vinham comparticipando na costa oriental de África, onde igualmente se batiam, contra o mesmo adversário terrível, tropas brancas e negras das duas nações aliadas.

1918: A Vitória

E se é certo que, em 9 de Abril de 1918, sofremos em comum o inevitável revez táctico, da batalha do Lis, tão discutido — e tantas vezes deturpado! —, certo é também que, em

11 de Novembro, nas margens do Escalda, britânicos e portugueses, lado a lado, puderam manifestar a sua alegria quando a súbita notícia do Armistício, fazendo cessar as hostilidades, lhes deu a risonha esperança de que em breve regressariam às suas pátrias e aos seus lares com a consciência plena do dever cumprido e com o legítimo orgulho de voltarem vencedores!

Contingentes das fôrças expedicionárias britânicas e portuguesas, como outros de todos os exércitos aliados, desfilaram em parada, sob o Arco do Triunfo em Paris, e perante os saudosos reis Jorge V e Alberto I, em Londres e Bruxelas, nas festas da Vitória, celebradas nas três nações gloriosas. E Portugal foi aclamado, como a sua aliada a Gran-Bretanha, pelas multidões que assistiam com entusiasmo e comoção a êsse desfile dos que se tinham batido, em comum, pelo mesmo ideal de Liberdade e, em comum, tinham alcançado a Vitória inesquecível de 1918.

A Paz de Versailles

Seguiu-se a Conferência da Paz e Portugal teve assento à mesa dessa conferência, como nação livre e independente, ao lado de tôdas as nações que tinham tomado parte como beligerantes na grande guerra mundial.

Em 28 de Junho de 1919 era assinado, na famosa Galeria dos Espelhos do Palácio de Versailles, o célebre Tratado de Paz, que estava condenado a ser mais um « farrapo de papel », na mão do vencido, para quem o cumprimento integral das cláusulas, que feriam gravemente o seu orgulho, não podia deixar de ser odiento e irritante.

Demasiadamente confiada nos efeitos do Tratado de Paz e nas trágicas conseqüências morais e materiais da própria guerra que vitimara sete milhões de homens e

custara rios de dinheiro às nações beligerantes, a Gran-Bretanha convenceu-se de que poderia dormir tranqüila durante um largo período que se previa de pacífico sossêgo para a Humanidade inteira, física e moralmente cansada e depauperada por aquêles quatro anos de ansiedade e de martírio.

Assim, depois de ter desmobilizado as suas tropas combatentes, apressou-se também a reduzir as suas fôrças militares a limites semelhantes aos de 1914, mostrando pràticamente, como nenhuma outra nação, o seu desejo resoluto de contribuir para o desarmamento geral, objectivo a prosseguir pela S. D. N., a criação idealista do Presidente Wilson.

O período experimental

Não descurando, todavia, prudentemente, os ensinamentos da Grande Guerra, e cônscia da necessidade de aperfeiçoar, de actualizar a sua máquina de guerra, a Gran-Bretanha fêz entrar o seu exército num período experimental que por demais se prolongou, com prejuízo da eficiência imediata do seu poder militar.

Essas experiências incidiam principalmente na motorização da artilharia, no emprêgo de carros blindados de assalto, no aligeiramento da cavalaria e aperfeiçoamento dos seus meios de transmissão, na composição dos engenhos de acompanhamento da infantaria (metralhadoras, morteiros, artilharia ligeira), e no incremento dos meios de defesa contra aeronaves.

As infracções ao Tratado de Paz

Entretanto, no decorrer dos anos, os vencedores de 1918 foram permitindo, de concessão em concessão, certas infracções importantes do Tratado de Versailles, em benefício do

vencido. Até que êste, animado certamente por essa fácil condescendência dos seus antigos adversários, resolveu assombrar o mundo com o golpe audacioso de 16 de Março de 1935, que anulou por completo as cláusulas militares do Tratado de Paz de 1919. E perante mais êsse « facto consumado », os protestos das chancelarias, a atitude solidária das três potências reünidas na Conferência de Stresa e o voto unânime do Conselho da S. D. N. condenando essa nova infracção do Tratado, tudo foi meramente platónico e em nada modificou a situação criada.

Assim, o vencido de 1918, que, a pretexto de colaborar na projectada convenção da mútua assistência aérea, já tinha restabelecido a sua aviação militar, acabava de aproveitar o ensejo de considerar como uma ameaça, que lhe seria especialmente dirigida, o decreto que, em França, aumentava o tempo de serviço militar, para, contràriamente ao expresso no Tratado de Versailles, restabelecer ostensivamente o serviço militar obrigatório e elevar a 36 Divisões o seu exército em pé de paz.

Insatisfeito ainda, reconstituía, em vésperas da projectada conferência naval anglo-germânica, a sua marinha de guerra; e tudo isso era feito — conforme proclamava ao Mundo — na única intenção de garantir a honra e a liberdade da nação, nunca para criar « um instrumento ofensivo de guerra, mas, pelo contrário, para usá-lo como instrumento defensivo para a manutenção da Paz ».

As reformas militares de 1935

Foi então, e... *pour cause,* que a Gran-Bretanha, acordando do seu letargo, resolveu sair do campo experimental para o terreno prático das realidades, tratando de preparar imediatamente a sua fôrça armada para garantia, igualmente,

da sua própria defesa e da sua colaboração eficiente na manutenção da paz geral.

Assim, em 23 de Dezembro de 1935, anunciava-se ao exército britânico uma nova organização, que, levada a efeito, constituiria uma completa reforma na sua maneira de ser e na sua instrução militar.

A Divisão de cavalaria da metrópole, juntamente com a Brigada de Tanques, transformar-se-iam numa Divisão Movel Mecanizada, lucrando em velocidade, em raio de acção e em poder combativo, conforme as exigências da guerra moderna, ao mesmo tempo que a Brigada de Cavalaria do Egito era também modificada e motorizada.

Na infantaria, a nova metralhadora ligeira Bren substituia a vélha Lewis, que tinha feito a Grande Guerra, e entrava, com as espingardas e os morteiros, no armamento dos três batalhões de cada brigada. O quarto batalhão, constituido por companhias mecanizadas de reconhecimento, de metralhadoras pesadas e de peças anti-tanques, passou a ser divisionário, segundo o critério de se dar à infantaria maior flexibilidade.

A motorização, já adoptada anteriormente para a artilharia, foi tambem generalizada à engenharia (sapadores e telegrafistas) como era natural, para acompanhar a maior celeridade atribuida a tôdas as restantes armas.

Quanto às fôrças aéreas, tendo falhado todos os acôrdos desejados pela Gran-Bretanha, em que chegara a prever-se a quási abolição da aviação militar, limitando-se apenas ao estritamente necessário para o policiamento de territórios não civilizados, o govêrno britânico estipulou como padrão (*Power Air Standard*), uma fôrça igual à da maior potência aérea compreendida no raio de acção da Gran-Bretanha, e tomou disposições para aumentar e aperfeiçoar a

defesa terrestre contra aeronaves, transformando duas Divisões do exército territorial em Divisões anti-aéreas, para a defesa de Londres dos condados de sudeste e das zonas industriais.

A fôrça naval britânica que, em conseqüência dos tratados navais de Washington e Londres, tinha sido grandemente reduzida, não podia deixar de merecer também a atenção dos poderes públicos, assim como as guarnições militares das bases navais, de Malta e Singapura: o orçamento de 1936-37 previa já largos aumentos na armada britânica, libertada dos limites quantitativos até então impostos pelos tratados, e igualmente foi prevista a modernização das suas bases navais.

As despesas militares em 1937-38

Os distúrbios na Palestina, em que teve de intervir a Gran-Bretanha, reforçando ali a sua guarnição militar, complicaram e, até certo ponto, atrazaram a reorganização empreendida da fôrça armada britânica.

Mas a reorganização continuaria e o orçamento britânico, para 1937-38, previa as seguintes despesas militares:

Com o exército:	verba orçamental —	£	63.120.000
	empréstimo —		19.054.000
	total —		82.174.000
Com a marinha:	verba orçamental —	£	78.065.000
	empréstimo —		27.000.000
	total —		105.065.000
Com a aviação:	verba orçamental —	£	56.500.000
	empréstimo —		26.000.000
	total —		82.500.000

além de £ 2.315.000 para despesas com a *aviação civil.*

Conta-se que um inglês ao vêr chegar ao seu país, há cêrca de 30 anos, o primeiro avião de Bleriot, exclamara: «Aí está o invasor!»

Os factos veem confirmando plenamente a previsão do inglês: é pelo ar e só pelo ar que hoje se pode admitir a possibilidade de um ataque às Ilhas Britânicas.

Convencidos desta verdade actual, os govêrnos britânicos que outrora se preocupavam quási exclusivamente em manter a supremacia no mar, veem hoje procurando realizar simultâneamente a supremacia no ar. Nesta supremacia aérea residirá a garantia da defesa da metrópole britânica, como na supremacia naval encontra a Gran-Bretanha a melhor segurança das suas comunicações com os Domínios e Colónias de além-mar.

Ainda há pouco o actual Ministro da Guerra britânico, ao apresentar ao Parlamento a sua proposta orçamental para o próximo ano económico, mencionou, como primeiro dever do exército, o defender a metrópole «principalmente contra os ataques aéreos»; em segundo lugar, o cumprimento das obrigações no ultramar, incluindo a defesa dos portos fortificados, nas rotas comerciais; e por último, como missão eventual, a defesa de territórios ultramarinos, pela qual a Gran-Bretanha possa ser responsável e *a cooperação na defesa de territórios de aliados, em guerra.*

A aviação britânica

A alta importância atribuída ao exército do ar verifica-se na simples comparação dos números que representam as despesas previstas na citada proposta orçamental. Assim, ao passo que a despesa prevista com o *exército de terra,* importa em £ 114.419.000, a que é atribuída ao *exército do ar* soma £ 102.720.000.

A diferença, como se vê, é relativamente insignificante, cêrca de £ 12.000.000, a favor do exército de terra, que compreende a totalidade das quatro Armas e dos vários Serviços correspondentes.

A aviação militar, que em 1935 dispunha de 52 esquadrilhas, conta hoje 123, entre as quais 68 de bombardeamento e 30 de caça, sendo de prever que êste último número tenda a aumentar, visto ser a aviação de caça a arma defensiva, por excelência, e essa deve ser a que mais interessa à metrópole britânica.

A êsse aumento do número de unidades correspondeu, como é natural, o do pessoal da aviação, tendo entrado nesta arma, desde Abril de 1935 até Março de 1938, cêrca de 45.000 homens, dos quais 4.500 pilotos, número para que contribuiram os Domínios com 430 pilotos. E na Reserva Voluntária da aviação entraram desde Abril de 1937, para cima de 1.000 pilotos.

Durante o corrente ano será criada uma secção de reserva de especialistas: observadores, radiotelegrafistas e metralhadores, para cuja instrução funcionam 21 aerodromos e mais 12 serão abertos no ano próximo.

E, quer no recrutamento quer na instrução do pessoal, como também na organização dos Comandos, os progressos acentuam-se, no sentido de obter do exército do ar a maior eficiência (1).

---

(1) Como exemplo citarei que nenhum piloto entra em serviço na esquadrilha sem ter feito nas escolas militares 150 horas de vôo, e nas escolas militares só dão entrada os que receberam com aproveitamento a instrução elementar de pilotagem em escolas civis.

A indústria de aviões

É evidente que a êsses progressos no pessoal não podiam deixar de corresponder medidas tendentes a aperfeiçoar ao máximo o material volante.

A Gran-Bretanha não acompanhou a França no sistema por esta adoptado de nacionalizar as suas indústrias de guerra. Mas, pelo que respeita aos aviões militares, tem o cuidado de fazer as suas encomendas aos industriais especializados no país, e de utilizar desde já certas fábricas de material automóvel que eram designadas para colaborar, em caso de guerra, com o Ministério do Ar.

Lançando mão dêstes recursos, a Gran-Bretanha conseguiu uma produção de 130 a 140 aviões por mês, com um trabalho de 48 a 52 horas por semana. E é de esperar que, mantendo êste ritmo, a nossa aliada consiga em breve atingir o lugar culminante entre as potências aeronáuticas, alcançando no ar aquela supremacia de que, tradicionalmente, tem gosado no mar.

A marinha britânica em 1938

É para o mar que agora nos voltaremos, antes de nos referirmos, com mais alguns pormenores, ao exército de terra da Gran-Bretanha.

A previsão das despesas com a marinha britânica, para o próximo ano económico, manifesta, em relação à verba orçamental anterior, que era de £. 78.065.000 (excluindo a importância do empréstimo), um aumento de £ 15.642.000. E, todavia, essas despesas orçamentadas dizem respeito apenas à manutenção da esquadra e serviços adstritos, reparações e modernização de navios, e continuação das construções navais já autorizadas anterior-

mente; não compreende a execução de construções novas que o programa de 1938 definirá e que fará parte dum orçamento suplementar.

Naquelas despesas previstas estão, porém, incluídos os encargos com a Aviação marítima (excluídas também as construções novas), que em parte resultam de terem sido transferidos para o almirantado certos serviços que anteriormente estavam a cargo do Ministério do Ar.

Na falta do programa anunciado das novas construções navais, o aumento da verba orçamental atrás citado não nos dá idea do acréscimo que poderá ter de momento a potência naval da nossa aliada.

Sabe-se, porém, que em 31 de Dezembro último, as fôrças navais britânicas compreendiam, em navios principais, em serviço ou em construção:

17	couraçados	(dos quais	5	em construção)
3	cruzadores de batalha				
15	cruzadores pesados				
60	cruzadores ligeiros	(dos quais	17	em construção)
1	cruzador lança-minas				
10	porta-aviões	(dos quais	5	em construção)
180	destroyers	(»	»	37	» »)
70	submarinos	(»	»	18	» »)
21	canhoneiras	(»	»	3	» »)
40	caça-minas	(»	»	17	» »)

Nenhuma armada do mundo conseguiu exceder, até agora, a poderosa armada britânica.

Tem esta afirmação do poder naval da Gran-Bretanha um interêsse muito especial para nós portugueses, como seus aliados.

O ilustre oficial da nossa marinha de guerra, o almirante Pereira da Silva, discorrendo sôbre «o programa naval português», com a competência que lhe é justamente reconhecida, escreveu: (1)

«Considerando a nossa situação estratégico-naval metropolitana, em pleno oceano aberto, prolongando-se nas nossas costas do continente e ilhas adjacentes importantes linhas de comunicação marítima, que interessam a várias potências oceânicas, nós nunca poderemos, por nós sòmente, manter inabalável a liberdade das nossas comunicações marítimas contra as investidas das fôrças navais duma grande nação; porém, muito mais relativo devemos considerar o nosso poder naval, se atendermos às exigências da nossa soberania colonial e às importantes linhas de comunicação que manteem a vida de relação entre a metrópole e as colónias e estas entre si... A nosso ver — continua o autor — a nossa marinha terá o poder que lhe fôr possível atribuir, em atenção aos nossos limitados recursos, com o objecto de realizarmos uma cooperação útil com as nações nossas aliadas, tendo em conta o esfôrço próprio, valorizado pela importância estratégica das nossas posições navais, sendo certo que quanto mais adequadas forem as nossas fôrças para efeitos duma cooperação útil no mar, tanto mais desejável será a nossa actuação marítima e maiores serão os efeitos políticos benéficos para nós, com repercussão favorável na manutenção da nossa soberania e integridade da nossa unidade nacional metropolitana e de além-mar.»

Quere isto dizer que, não podendo o programa naval

---

(1) F. Pereira da Silva — *Política internacional e política naval* — pág. 284.

que há 3 ou 4 anos vimos realizando, dotar-nos com a marinha necessária para ocorrermos às nossas necessidades absolutas, deve êle garantir-nos, pelo menos, a possibilidade duma cooperação útil, no mar, com as fôrças navais da nossa aliada, com cujo auxílio temos de contar, dando-lhe em troca, além do esfôrço dessa nossa modesta cooperação, a faculdade de utilizar as nossas posições navais, particularmente importantes sob o ponto de vista estratégico.

E daqui resulta a importância que tem para Portugal o poder naval da sua aliada secular, e a importância que terão para a Gran-Bretanha as posições navais que felizmente possuimos, no continente, nas ilhas e nas colónias, e a sua valorização militar como *bases navais* (e identicamente para as *bases aéreas*), problema que certamente merecerá a melhor atenção e estudo da missão militar britânica que hoje se encontra entre nós.

As fôrças terrestres britânicas

Deixemos, porém, o ar e o mar, onde nos detivemos por serem êsses, evidentemente, os campos de acção militar onde o poder da nossa aliada tem para nós o máximo interêsse, e voltemos à terra para fazermos melhor idea da situação actual das fôrças terrestres britânicas.

O incremento últimamente atribuído a estas fôrças terrestres, traduz-se pecuniàriamente no acréscimo de £ 22.237.000, que acusa o futuro orçamento em relação ao de 1937-38, onde a importância das despesas com o exército era de £ 63.120.000 (não incluídas as cobertas por empréstimo), elevadas agora a £ 85.357.000 na nova previsão orçamental e que somadas com as provenientes do Fundo consolidado atingem a importância de £ 106.500.000.

É esta verba a mais elevada que, desde 1922, o Parlamento britânico é solicitado a votar para a manutenção do Exército.

« A questão do papel do Exército — diz o relatório do Ministério da Guerra, apresentado ao Parlamento com a proposta orçamental, em Fevereiro último — tem sido revista pelo Govêrno, à luz das circunstâncias da hora presente. O problema de assegurar um recrutamento conveniente quer para o Exército Regular quer para o Territorial, tem merecido interêsse, mas as medidas já adoptadas e outras que serão tomadas espera-se que conduzam a uma solução satisfatória. Já se fêz um progresso considerável — diz o ministro — mas ainda há que progredir ».

O mesmo relatório aponta o aumento muito satisfatório do número de pretendentes ao alistamento, « o que indica um aprêço crescente, entre a população recrutável, da importância do Exército e das vantagens que êle oferece ». Êsse acréscimo de interêsse popular é atribuído, em grande parte, à propaganda feita pela imprensa e pelo cinema, assim como às visitas feitas por fôrças militares mecanizadas a várias regiões do país, que têm tornado conhecidos os progressos da motorização no Exército; àlém de que as condições do recrutamento nos Exércitos Regular e Territorial são sensivelmente melhoradas.

Como principais alterações na organização das fôrças terrestres, cita o mesmo relatório oficial: *na cavalaria,* a previsão de que no fim do corrente ano (1938), disporá de 15 regimentos, dos quais 12 mecanizados e apenas 3 montados; *na artilharia,* a separação em duas grandes categorias: uma compreendendo a artilharia a cavalo, a montada e a *média* (artilharia pesada de campanha), e a

outra a artilharia anti-aérea e de costa e os *projectores* que transitam da engenharia onde até agora se encontravam; finalmente, será constituído na metrópole um 8.º batalhão de *tanques* (carros de assalto).

Progresso no material

São também sensíveis os progressos no material ao serviço do Exército, não só no que respeita à mecanização, onde são utilizados todos os resultados que a experiência vai aconselhando, como no rearmamento da defesa costeira e no equipamento da defesa anti-aérea, nos aperfeiçoamentos a introduzir na artilharia de campanha, nas metralhadoras, nos carros blindados, no material de sapadores e telegrafistas, etc.

Todo êste trabalho de renovação material do exército tem exigido — especialmente no ano passado — um enorme esfôrço intensivo da parte do pessoal do *War Office*, como dos técnicos que o têm auxiliado com o maior proveito.

Ocupa-se também o Govêrno britânico em aumentar e aperfeiçoar a produção de munições, procurando a colaboração da indústria particular com a do Estado; e assim tem já conseguido sensíveis progressos nesta parte importante do programa do rearmamento.

Os Altos Comandos

O relatório que venho acompanhando, cita ainda as alterações introduzidas no próprio Ministério da Guerra, onde avulta a instituïção dum novo órgão consultivo, a « Conferência dos Comandantes » *(Commander's Conference)* onde teem assento todos os Generais que exercem comandos superiores.

Estas alterações na organização do *War Office* tinham

sido já precedidas duma renovação do pessoal superior do Ministério e dos Altos Comandos, no sentido de obter o rejuvenescimento, que está presentemente no espírito das instituïções militares de tôdas as nações progressivas. E assim, por exemplo, o Major-General Visconde Gort, actual Chefe do Estado Maior Imperial é considerado, na Gran-Bretanha, pelas suas notáveis qualidades de inteligência e de acção, como *the right man in the right place*.

* * *

A situação militar actual

Do que fica dito (talvez já demasiado para a paciência de quem me escuta, mas ainda pouco para a completa apreciação da actual situação militar da Gran-Bretanha) já se pode concluir sem esfôrço que o Império Britânico se apresta pressurosa e progressivamente para qualquer possível eventualidade que, surgindo na política internacional, venha a impor-lhe, como em 1914, a necessidade ou a conveniência de intervir militarmente.

Sir Neville Chamberlain, que ainda há poucos meses tomou as rédeas do Govêrno britânico e logo nos seus primeiros actos como Primeiro Ministro, demonstrou o seu desejo de transigir em política internacional, até ao limite em que não afectasse a honra da nação, para dissipar as nuvens que se acastelavam ameaçando a paz da Europa, não hesitou em declarar no Parlamento o propósito em que se encontrava o seu Govêrno de acelerar os programas do rearmamento, desde que se convencesse da inutilidade dos seus esforços para restaurar a confiança mútua indispensável à paz do mundo.

E dias depois, em presença de novos acontecimentos

graves na política da Europa, o Primeiro Ministro, mais uma vez afirmava ao Parlamento aquela intenção do Govêrno de dar ao programa do rearmamento prioridade, sôbre a restante actividade nacional, por entender que « o rápido e completo apetrechamento da nação para a sua defesa, deve constituir o seu objectivo principal ». Acrescentava, contudo, que « não perdia a esperança de ver um dia a limitação dos armamentos fazer-se mediante um acôrdo internacional ». (1)

Enquanto, porém, não chega êsse dia tão desejado — como se deseja ver surgir um dia de sol radiante, depois duma série de dias tempestuosos e tristes — a Gran-Bretanha arma-se, como se armam os seus Domínios, e não lhe foi, por certo, indiferente ver armar-se, dentro das possibilidades dos seus recursos, Portugal, seu velho aliado.

As relações anglo-portuguesas

Chamberlain, ao definir no Parlamento britânico a sua orientação em política externa, não se esqueceu de citar as obrigações formais da Gran-Bretanha provenientes da sua aliança secular com Portugal. Mas Chamberlain e os seus compatriotas pensarão hoje como já pensava, há mais de um século, o secretário de Estado, Lord Hawkesbury, quando escrevia para Lisboa, que se pedissemos homens ao seu país, « sem termos o nosso exército organizado », perderiamos o nosso tempo; « mas o caso seria diferente tendo Portugal fôrças capazes e usando os meios que pode ter à sua disposição. »

---

(1) *Diário de Noticias*-25-III-938.

A atitude dos governos britânico e português

Assim se explica que uma vez entrado o nosso país numa fase activa de rearmamento e reorganização da sua fôrça armada, a nossa aliada desejasse ostensivamente reatar as suas relações de amizade com Portugal, animada pelas palavras claras, francas e leais do Presidente do Govêrno português, no seu memorável discurso de 6 de Julho de 1937, perante a oficialidade do nosso exército, palavras que ecoaram no campo diplomático britânico como um toque de «cessar-fôgo» no campo de batalha.

Desfaziam essas palavras do Primeiro Ministro português, mal entendidos lamentáveis, e afirmavam o propósito, não só de manter a tradicional aliança, de permanente e incontestável interêsse mútuo, como de mais a valorizar pela maior eficiência a obter da contribuição portuguesa para a efectivação oportuna dêsse contracto bilateral, entre duas nações livres, soberanas e independentes.

E a Gran-Bretanha, que gosta que lhe falem assim, com hombridade e com clareza, entendeu que era chegado o momento de estender a mão amiga ao velho Portugal, cuja leal colaboração não pode ser-lhe indiferente.

Foi assim que Sir Walford Selby, ao apresentar, em Dezembro último, as suas credenciais de novo Embaixador britânico a S. Ex.ª o Presidente da Rèpública, pôde dizer no seu discurso, referindo-se aos tratados de aliança anglo-lusa:

«O facto de que estes tratados continuam a manter-se em vigor, forneceria ampla prova, se tanto fôsse necessário, de que êles estão de acôrdo com os interêsses permanentes dos dois povos. O Govêrno de S. M. reconhece o largo alcance e a inteira importância desta verdade e nada

mais deseja do que manter e reforçar os íntimos laços de amisade que nos unem. »

A colaboração militar

Pouco depois chegava a Lisboa a Missão Militar britânica que vinha expressamente estudar, com os técnicos militares portugueses, as possibilidades duma eficiente colaboração militar recíproca.

E então o correspondente do « Times » em Lisboa, o Major Wakeham, antigo combatente da Grande Guerra, escrevia para aquêle jornal (1), entre outras considerações, o seguinte:

« A situação da Gran-Bretanha exige que os portos e costas de Portugal e os das suas ilhas dos Açores, Madeira e Cabo Verde, flanqueando, como flanqueiam, as rotas marítimas para a África do Sul e para Leste, via Mediterrâneo, se mantenham em mãos amigas.

« Em mãos hostis, os portos portugueses podiam ameaçar, por ataques de superfície, submarinos ou aéreos, algumas 2.500 milhas de vitais comunicações marítimas. A extensão duma tal ameaça na ocasião dum conflito geral, com o seu corolário de maior dispersão de fôrças para comboios navais, patrulhas e vigilância constante, não pode ser menosprezada... A importância do triângulo estratégico Lisboa-Açores-Ilhas de Cabo Verde não pode ser ignorada pela Gran-Bretanha e no seu Império. É assim, procurando realizar benefícios mútuos e discutindo em pé de liberdade e de igualdade, que as entidades pensantes das fôrças navais, militares e aéreas das duas nações estudarão os seus problemas. »

---

(1) *The Times* — Londres — 24 Janeiro 1938.

As nossas posições estratégicas marítimas

Parece-nos, efectivamente, que a melhor cooperação que podemos dar à nossa aliada, em troca do auxílio militar ou naval que esta nos proporciona, é a ocupação defensiva das nossas posições estratégicas marítimas, pelo menos no Tejo e nos mares dos Açores e Cabo Verde. A experiência da Grande Guerra é concludente a tal respeito; mas será para desejar que, se a experiência vier a repetir-se — cataclismo que Deus afaste! — não tenhamos de improvizar, como há vinte anos, os meios de realizar aquela defeza, no mar como em terra.

Estão ainda na memória de todos nós os excelentes serviços prestados na vigilância da nossa costa pelos barcos patrulhas improvizados pela energia de Leote do Rego; o brio com que as nossas canhoneiras «Beira» e «Ibo» — *pocket-cruisers,* cruzadores de algibeira, como lhe chamavam os inglêses — se houveram na difícil missão de proteger a base carvoeira de S. Vicente de Cabo Verde; e o aproveitamento de Ponta Delgada como base naval, pelos americanos, que ali montaram canhões seus na falta de artilharia portuguesa que tivesse acção eficaz na defeza daquela base.

Nada transparece — como aliás é natural — das conversas até hoje realizadas, tècnicamente, entre as Missões Militares, britânica e portuguesa, que se estão ocupando da mútua colaboração militar das duas nações aliadas.

Façamos votos, pois, para que dessas conversas, ao mesmo tempo que resulte a possibilidade de valorizarmos, nós portugueses, a defeza nacional, resulte, implícita ou concomitantemente, uma valiosa contribuição, da nossa parte, para a melhor eficiência e maior segurança da acção militar da Gran-Bretanha, nossa poderosa e secular aliada.

* * *

Conclusão Àlém da fôrça das suas armas, dispõe a Gran-Bretanha de duas outras fôrças, não menos importantes e nas quais ultrapassa tôdas as mais nações da Europa. São elas: a sua calma paciente, aquela fleuma tradicional, que constitue a maior fôrça moral da sua hábil diplomacia, e a sua riqueza, onde reside a maior fôrça material para vencer todos os obstáculos que se opõem à sua acção, na paz como na guerra.

« Para fazer a guerra — disse o Marechal de Saxe, o célebre capitão do século XVIII, na sua frase que ficou histórica — para fazer a guerra, são precisas três coisas: dinheiro, dinheiro e dinheiro ».

Ora, a Gran-Bretanha dispõe largamente dessas *três coisas* que são « o nervo da guerra », sem que lhe seja preciso fazer lançar comovedoramente ao cadinho da fusão as alianças de casamento dos seus súbditos para obter oiro para fazer a guerra, nem sacrificar à fundição os gradeamentos dos seus jardins, para obter o ferro necessário para os seus canhões.

Fortes motivos são estes a acrescentar a todos quantos nos aconselham a manter a aliança secular, e a acolher, com sincero júbilo e perfeita lealdade, o desejo agora manifestado intensamente pela nossa Aliada, de estreitar os antigos laços de amisade que unem as duas nações.

E para nosso interêsse próprio, para interêsse da Europa, para interêsse da Humanidade inteira, desejemos que a sua fleuma diplomática consiga vencer as dificuldades da paz, com que neste momento se defronta, para que não seja preciso que a sua riqueza tenha de vencer as dificuldades da guerra.

E para terminar, eu, recordando, neste momento, uma súplica à Divindade que, há vinte anos, chegava constantemente aos ouvidos dos que se batiam na Flandres, trazida pelos maus ventos que então sopravam de Leste, (1) peço liçença para a parafrasear — mas em sentido diametralmente oposto — exclamando, com tôda a convicção da minha alma de português e de patriota: « Deus salve a Inglaterra! » *God save England!*

General Ferreira Martins

NOTA DO AUTOR, REFERIDA A 1939

Circunstâncias imprevistas e inevitáveis fizeram retardar a publicação dêste modesto estudo, que só agora vem a lume, tendo sido realizado no comêço de 1938, há mais de um ano.

Durante êste lapso de tempo, quantos acontecimentos extraordinários teem ocorrido na política internacional, tão assombrosos pela audácia quanto espantosos pelo impudor!

Neste estado de tensão, nesta situação de guerra latente, digamos, em que vem vivendo a Europa intranqüila, a hábil e prudente diplomacia britânica vem dando a sua melhor contribuïção para a manutenção da paz. Não obstante, porém, a Gran-Bretanha vem, ao mesmo tempo, fazendo acrescer o seu poder militar, com firmeza e calma, cônscia de que a diplomacia necessita, como o direito, do apoio sólido e ostensivo da fôrça.

---

(1) *Gott strafe England!* — Deus castigue a Inglaterra! — frase vulgar que até se encontrava nos fechos das cartas do adversário.

É assim que as últimas verbas orçamentais e recentes créditos suplementares para o rearmamento, dum modo geral para a defesa nacional, atingem quantias fabulosas que se cifram em muitos milhões de libras; as novas construções navais montam a centenas de milhares de toneladas; a produção de aviões duplicou em doze meses e o número dêles, conservado secreto, tende a ultrapassar o das nações melhor dotadas em aeronáutica; e o seu exército, estabelecido recentemente o serviço militar obrigatório, sofrerá um notável incremento no seu valor quantitativo como no seu poder combativo.

Por outro lado, as relações entre Portugal e a Gran-Bretanha teem-se estreitado ùltimamente, em todos os campos, mercê da boa vontade dos dois Governos, auxiliada pela acção inteligente dos respectivos Embaixadores nas duas capitais, e ainda pela acção persistente do Instituto Britânico, recentemente criado em Lisboa, que, com o apoio constante do importante organismo que é o Conselho Britânico para as Relações Exteriores, tem já realizado, no campo cultural, uma obra notável de aproximação das duas nações e de contribuïção valiosa para o conhecimento mútuo dos dois povos, condição essencial para o desenvolvimento e consolidação da nossa aliança seis vezes secular; a mais antiga aliança política no mundo.

F. M.

O PODERIO ECONÓMICO E FINANCEIRO DA INGLATERRA

Ex.mo Senhor Embaixador de S. M. Britânica,
Ex.mo Senhor Reitor da Universidade de Coimbra,
Ilustre Presidente do nosso Instituto,
Minhas Senhoras e meus Senhores:

Mais uma vez tenho a honra de falar sôbre a nossa antiga aliada, o que sempre faço com sumo gôsto por ser em serviço do meu país. Contribuir para que a Inglaterra seja bem conhecida dos portugueses, é tornar mais sensíveis as vantagens mútuas duma aliança muitas vezes secular, e evidentes as razões em que se fundamentaram os nossos reis para seguirem sem tergiversar atravez de seis longos séculos uma política externa invariável em relação àquela grande potência! Da Inglaterra disse El-Rei Dom Pedro II, que era a única nação que tinha com Portugal interêsses comuns permanentes. Tôdas as outras poderiam ter connosco interêsses comuns, mas de momento. — Se compararmos a pequenez e relativa míngua do nosso território continental, com a soberba extensão do nosso império ultramarino; se considerarmos a política sistemática, intensa e poderosa, dos reis castelhanos no sentido da unificação da Península Ibérica e procurarmos as razões do seu único fracasso — Portugal, a aliança inglêsa surge fulgurante ao nosso espírito e ao nosso coração, como a joia mais pre-

ciosa que herdámos dos antepassados. E neste bárbaro e trágico momento em que os direitos dos povos, como os dos indivíduos, se apagam diante da fôrça dos grandes, as nações pacíficas precisam de recolher todos os seus valores que possam traduzir-se em fôrças de defeza. A aliança anglo-lusa, vista à luz das necessidades modernas, aparece às duas nações amigas como elemento indispensável da conservação e defeza comum. Hoje mais do que nunca, Portugal precisa da Inglaterra e a Inglaterra precisa de Portugal. Hoje como sempre, a Inglaterra é a única nação que tem connosco interêsses vitais comuns. Se exceptuarmos a Inglaterra e os seus aliados, poucas são as nações que nos não espreitam com olhos vorazes. Por isso mesmo é que só da Inglaterra podemos esperar apoio leal e eficaz, em troca duma colaboração também eficaz e leal. Até que ponto vai a capacidade da Inglaterra no que respeita a fôrças armadas, acaba de no-lo expor com eloquência e autoridade, o ilustre historiador militar, Sr. General Ferreira Martins. O que pode a Inglaterra no campo económico e financeiro, ides ouvi-lo agora, em palavras modestas, sem côr nem brilho, mas verdadeiras e justas.

Minhas Senhoras e meus Senhores:

As linhas gerais da estrutura económica da Inglaterra actual começaram a definir-se no século passado, sobretudo na sua 2.ª metade. Com a descoberta da máquina a vapor, a hulha tornara-se uma fonte de energia incomparável, e o ferro a matéria prima por excelência. Ora nenhuma nação do mundo estava tão bem dotada destas duas riquezas como a Inglaterra.

Com uma linha costeira extensíssima em relação à sua superfície, as suas minas ou estavam junto do mar, ou em fácil comunicação com êle. Sendo a hulha a principal e quási única fonte de energia então utilizada, a Inglaterra era indicada pela própria natureza para ser a fornecedora de energia do mundo. Rica igualmente em ferro, ninguém como a Inglaterra poderia construir e usar da máquina a vapor. Ninguém como ela poderia transformar as matérias primas em produtos manufacturados.

Ninguém como a Inglaterra, portanto, para produzir a hulha, o ferro e o aço e todos os produtos dêles derivados. Ninguém como ela para exercer as indústrias transformadoras que pudessem ser mecanizadas, como as indústrias téxteis. Ninguém como a Inglaterra para transportar ao longe os seus produtos e carrear as matérias primas adquiridas fora, porque a máquina a vapor reinava sem competição em todos os oceanos e a Inglaterra era rainha e senhora da máquina a vapor. Mais ainda, ninguém como a Inglaterra, país insular e com uma forte percentagem de população marítima, poderia fornecer as tripulações necessárias para guarnecer as novas unidades exigidas por uma marinha mercante em progresso acelerado.

Para criar mercados para as manufacturas mecânicas, a rede comercial e bancária que a Inglaterra já tinha lançada no mundo e que era sem igual, foi um instrumento precioso, como preciosas foram as qualidades comerciais dos homens de negócio da Inglaterra, caldeadas por muitos séculos de experiência em todos os países do mundo. Para financiar a multidão inumerável dos negócios que surgiam, ainda ninguém como a Inglaterra dispunha de capitais.

A Inglaterra estava em situação singularmente privilegiada não só para produzir e transportar, mas até para

vender, todos os produtos dependentes do ferro, do carvão e da máquina a vapor. Mas nem o carvão, nem o ferro, nem a máquina a vapor, eram partes integrantes da agricultura e esta fôra sempre a base da vida económica da Inglaterra.

Mais ainda, era o fundamento da sua politica, porque era sôbre a agricultura que se apoiavam as suas classes dominantes.

O império da máquina a vapor não impunha sòmente uma revolução económica: ameaçava com uma revolução política e até social, porque vinha instaurar a primazia dos interêsses industriais sôbre os interêsses da lavoura.

Passada a actividade industrial para o primeiro plano da vida económica da Inglaterra, a escala dos valores materiais mudava e com ela vastos sectores da politica interna e até da política externa britânicas.

As indústrias para poderem vender muito e bem, precizavam de produzir barato e não se pode produzir barato se a mão de obra for cara. Ora a mão de obra não pode ser barata, se o custo da vida for elevado. A política do pão barato era a que melhor servia os interêsses da Indústria e ao mesmo tempo a que arrebanhava os votos do maior número que são os pobres e os que menos teem.

Mas o pão barato não podia ser pão inglês. Tinha de vir das terras virgens de àlém mar e entrar em Inglaterra sem direitos. Os industriais de Manchester fundando uma liga contra os direitos sôbre os cereais, liga a que se sucedeu a chamada Escola de Manchester, foram os propagandistas desta verdade económica. Os esforços desta associação conseguiram fazer baixar os direitos sôbre o trigo por diversas vezes e por fim a sua completa extinção em 1846.

Mas a Escola de Manchester não aspirava sòmente à abolição dos direitos sôbre os cereais, mas à abolição de todos os direitos alfandegários, ao libre-cambismo integral; e conseguiu-o.

Em 1849 eram suprimidos os Actos de Navegação e em 1860 eram extintos os últimos direitos alfandegários. Era lógico e era conveniente. O libre-cambismo só podia prejudicar a Agricultura. Arruinada esta, nada obstava ao triunfo completo daquêle. As indústrias inglêsas nada tinham a temer, porque eram as que melhor e mais barato produziam. A navegação estava nas mesmas condições de privilégio das indústrias. O Comércio e a Banca tinham tudo a lucrar com uma política que alargava ao máximo o campo das transacções comerciais e bancárias.

Mas o libre-cambismo não servia sòmente os interêsses da grande massa do povo inglês; servia também de certo modo os interêsses da humanidade considerada como um todo. Esta circunstância criou à doutrina livre-cambista uma grande aura no mundo que se não levou ao seu domínio integral, como na Inglaterra, conseguiu manter os direitos aduaneiros das diversas nações dentro de limites compatíveis com um benéfico e largo comércio internacional.

Ao abrigo do livre-cambismo mais ou menos dominante em todo o mundo, a economia inglêsa tornou-se universal. Em 1865 Stanley Jevons podia dizer: « As cinco partes do mundo são hoje voluntariamente nossas tributárias. As planícies da Rússia e da América do Norte são os nossos campos de trigo; Odessa e Chicago, os nossos celeiros. O Canadá e os Países Bálticos, as nossas florestas. A Australásia sustenta e cria os nossos rebanhos; a América os nossos bois. O Perú remete-nos a

prata; a Califórnia e a Austrália, o ouro. Os chineses cultivam-nos o chá; as Índias orientais, o café, o açucar e as especiarias. Na França e na Península Ibérica estão os nossos vinhedos; no Mediterrâneo os nossos pomares. O algodão vem-nos da América e de outras partes do Mundo ».

A Indústria, a Navegação, o Comércio e a Banca de Inglaterra, cobriram o mundo com o seu império e à sombra desta situação sem exemplo na História, a economia britânica amassou riquezas imensas.

A população desenvolveu-se desmesuradamente, atingindo em algumas regiões densidades enormes. Ao mesmo tempo os salários e com êles o nível de vida, ultrapassaram os de tôdas as nações da Europa.

A riqueza pública e a particular, subiram a valores nunca vistos. A Inglaterra tornou-se o fornecedor de capitais de todo o mundo. Para se fazer idea da riqueza amealhada pela Inglaterra durante o século passado, bastará dizer-se que, em 1913, os capitais britânicos colocados além fronteiras ascendiam a *4.000* milhões de libras. Foram os capitais inglêses que financiaram o apetrechamento económico dos países novos para a civilização europeia e dos países essencialmente agrícolas, como Portugal.

Sem os capitais inglêses a obra admirável de Fontes Pereira de Melo não teria sido possível. Onde iria Portugal buscar dinheiro para pagar a pronto as estradas, os caminhos de ferro, os telégrafos com que se enriqueceu durante a segunda metade do século passado? O mesmo se diz da Espanha e doutros países europeus, onde a Inglaterra tinha na mesma data *269* milhões de libras.

O desenvolvimentó económico dos Estados Unidos foi financiado com capitais inglêses.

O Brasil, a Argentina e as demais rèpúblicas sul-americanas, devem também aos capitais inglêses grande parte das suas prosperidades actuais.

Em 1913, montavam a *1.500* milhões de libras as dívidas do Novo Mundo à Inglaterra.

Os Domínios devem a sua prosperidade actual aos capitais inglêses. As dívidas do Canadá e Terra Nova montavam em 1913 a *515* milhões de libras; as da Austrália e Nova Zelândia, a *416* milhões; as da India e Ceilão, a *379* milhões; as da África do Sul e demais colónias, a *470* milhões. Ao todo, só nos seus domínios, tem a Inglaterra colocados *1.780* milhões de libras.

Para se ver até que ponto levou a Inglaterra o seu esfôrço financeiro no seu Império, bastará dizer-se que a Nova Zelândia, a Austrália e o Canadá, pagam anualmente de juros à Inglaterra, cêrca de *4 libras* por habitante!

O subsolo da Inglaterra e a actividade admiràvelmente fecunda do seu povo, fizeram prosperar não só o Império Britânico, mas o mundo todo.

*

Os grandes lucros que a Inglaterra auferiu da situação privilegiada que disfrutou durante o século XIX e os primeiros lustros do século XX, não foram isentos de riscos e perigos futuros. Êsses riscos e perigos, foram previstos com nitidez profética por Stanley Jevons.

O primeiro resultava da Inglaterra ficar em dependência excessiva do estrangeiro para alimentar a sua população.

O segundo era a estreita solidariedade em que estava a economia inglêsa com a máquina a vapor.

Se o carvão inglês viesse a faltar ou a sua exploração

se tornasse mais cara, dizia Stanley Jevons, a base da prosperidade britânica desapareceria. Peor do que isso, a Inglaterra não poderia sustentar a sua excessiva população (1).

De facto, as bases em que assentava a prosperidade inglêsa da época victoriana, começaram a fender no último quarteirão do século passado. Até 1880, diz o grande economista André Siegfried, a indústria britânica viveu sem concorrentes e, portanto, pràticamente em regime de monopólio. Mas em havendo concorrentes já não bastam as condições naturais para dar a supremacia nos mercados mundiais, isto é, para obter o custo de produção mínimo.

Para produzir melhor e mais barato, importa muito o custo da mão de obra, o grau de racionalização da produção, o valor dos técnicos. Ora o regime de monopólio em que a indústria inglêsa se desenvolvera, permitira-lhe certas facilidades que se traduziram por salários elevados e formas rotineiras de exploração. As indústrias das nações concorrentes, justamente por serem mais novas, aproveitavam da experiência e progressos das indústrias inglêsas mais modernas e eram montadas em condições de racionalização e de técnica muito superiores às das explorações mais antigas.

As condições naturáveis continuavam a favorecer as indústrias inglêsas, mas o tempo trabalhava contra elas. E esta concorrência não surgiu sòmente nos mercados da Europa, onde tôdas as nações procuraram desenvolver mais ou menos as suas indústrias transformadoras, mas até nos países novos da África, Ásia, América e Oceania.

---

(1) *The Coal Question.*

A descoberta dos motores de explosão e o aproveitamento da energia hidro-eléctrica, vieram dar cumprimento, não à letra, mas ao espírito, da profecia de Stanley Jevons. O carvão deixou de ser a fonte por excelência da energia e passou a sofrer a concorrência victoriosa dos carburantes e da hulha branca. A máquina a vapor deixou de ser a mola real das indústrias e dos transportes, para dar a vez ao motor e ao dínamo. A grande árvore da economia britânica via-se atacada não sòmente na sua frondosa copa, mas até nas suas raizes mais profundas.

Estes embaraços que já eram grandes antes de *1914*, tornaram-se muito maiores no fim da Grande Guerra, porque as necessidades prementes das operações militares e as dificuldades das comunicações e dos transportes de mercadorias durante elas, forçaram a rápido desenvolvimento as indústrias dos países novos e deram grande impulso ao uso dos motores de explosão.

A partir de *1921* os efeitos desastrosos destas causas fizeram sentir o seu pêso numa *crise* especificamente inglêsa que teve como sintoma mais visível o *desemprêgo* crónico.

Esta *crise* foi ainda agravada pela política da valorização da *libra* que o Govêrno inglês empreendeu levar à antiga paridade com o dolar. Apesar da prudência com que esta política foi levada a cabo durante quatro anos, o aumento do poder da compra da libra não foi acompanhado pela baixa correspondente do nível dos salários e o resultado foi o encarecimento geral dos produtos britânicos nos mercados internacionais e a baixa das exportações e subida das importações, tudo em detrimento das indústrias inglêsas.

Sôbre esta crise própria, veio deflagrar a crise universal de *1929* que levou a economia mundial a uma

situação trágica. Era manifesto que as nações civilizadas tinham de se acomodar às novas condições de vida que a Guerra tornara iniludíveis. O mundo civilizado estava a braços com uma crise que ameaçava subverter não só a ordem económica, mas a própria civilização. Tôdas as nações estavam em perigo, sobretudo as grandes, mas a Inglaterra parecia a mais ameaçada e a mais vulnerável.

Os inimigos da Inglaterra regosijavam-se já com o próximo eclipse da sua grandeza e do seu incomparável prestígio. Os próprios amigos da Inglaterra se alarmaram e temeram um desastre. Só o povo inglês manteve inalterada a sua imperturbável fleugma. A sua alegria de viver foi sempre a mesma, o seu nível de vida não só não desceu, mas continuou subindo. Durante o desenrolar de tôda a *crise,* o ar de prosperidade e alegria que se respirava em Inglaterra contrastava flagrantemente com a atmosfera depressiva e angustiosa que pesava sôbre tôdas as nações civilizadas do mundo.

O povo inglês sentia-se forte e seguro e tinha razão.

A Inglaterra, que parecia de tôdas as grandes nações a mais vulnerável a uma crise universal, foi de tôdas elas a que melhor lhe resistiu e a menos atingida de tôdas. São as estatísticas que o dizem. Comecemos por ver os efeitos da *crise* sôbre a produção industrial tomando para termos de comparação os anos de *1929* e *1932,* correspondentes ao máximo e ao mínimo de actividade económica. Durante êste calamitoso período, a produção industrial baixou em tôdas as grandes nações mas não com igual intensidade em tôdas elas. Na França baixou de *31* %; na Itália, de *33* %; nos Estados Unidos, de *46* %; na Alemanha, a baixa foi de *47* %; na Inglaterra foi apenas de *16,5* %.

No Comércio externo, as coisas passaram-se de modo semelhante. A depressão máxima sofrida pelo comércio externo da Itália foi de *66* % para as importações e de igual cifra para as exportações; na França, foi de *64* % para as importações e de *69* % para as exportações; na Alemanha e nos Estados Unidos, a depressão foi de *69* % para umas e outras. Na Inglaterra foi apenas de *44* % para as importações e de *50* % para as exportações.

A Inglaterra foi, portanto, a nação que melhor resistiu aos efeitos depressivos da *crise,* tanto na produção industrial como no seu comércio externo, que são justamente os seus pontos mais vulneráveis.

Tôdas as nações se viram forçadas pelos rigores da *crise* a modificar o seu regime económico e as suas formas de governar, senão as formas de govêrno, no sentido das restrições que no fundo se traduziam em menos liberdades e menos pão. Só a Inglaterra manteve religiosamente as suas tradicionais liberdades e conservou, e até melhorou, o nível de vida do seu povo. A Inglaterra foi indubitàvelmente a nação que melhor resistiu à *crise* mundial.

*

Mais ainda: A Inglaterra foi a primeira das grandes nações a pôr um travão à crise e a vencê-la. Para pôr em evidência êste facto importantíssimo vamos servir-nos das cotações dos valores industriais, pois que são o melhor indicador do movimento dos negócios. Cotejando as estatísticas dos índices anuais dessas cotações, vemos que estes atingem o valor mínimo em *1932* para três grandes nações: Inglaterra, Itália e Estados Unidos. A Alemanha atinge o mínimo um anó depois e a França muito mais

tarde. Quere isto dizer que a Inglaterra, a Itália e os Estados Unidos foram as primeiras grandes nações a dominar a *crise.*

Mas se compararmos as velocidades de *queda* destas três nações, vemos que elas fôram nos anos de 1930, 31 e 32, respectivamente de *14, 26* e *16* por cento para a Itália; de *28, 26* e *21* por cento para os Estados Unidos; de *19, 18* e *2* por cento para a Inglaterra. Quer dizer, a velocidade da queda foi sensivelmente constante para a Itália e para os Estados Unidos, desde 1930 a 1932.

Para a Inglaterra, porém, em 1932 essa velocidade foi quási nula. A Inglaterra foi portanto a primeira a pôr um travão à *crise,* como tínhamos dito.

Foi também a primeira a vencê-la, regressando ao grau de prosperidade de *1929,* e até excedendo-o. São ainda as estatísticas que o dizem.

Vejamos os diversos ramos de actividade e os seus índices, tomando para base os anos de *1929* e *1937:*

Construção civil	160 %
Produção industrial (índice geral)	124 %
Construção de automóveis.....	205 %
Téxteis.....	107 %
Hulha.....	101 %
Ferro fundido e aço.....	129 %
Aço em barra	152 %

Bastam estes números para demonstrar a prosperidade actual das indústrias britânicas, até mesmo daquelas que pareciam mais ameaçadas, como as indústrias téxteis, as do ferro e da hulha. Mas os aspectos da prosperidade britânica são mais variados e amplos. A própria exporta-

ção está em aumento progressivo, mesmo avaliada em ouro. E se se atender ao poder da compra da libra esterlina, o seu valor actual está muito próximo do que foi em 1929.

Os depósitos e saldos das contas correntes que eram em 1929 de *2.182* milhões de libras, subiram para *2.994* milhões em 1937.

O mercado inglês está abarrotado de capitais e o juro chega a descer a ½ %!

Os capitais colocados no estrangeiro estão sensìvelmente no pé em que estavam antes da Guerra.

No meio das dificuldades enormes em que o mundo ainda se debate, a Inglaterra vive próspera e feliz.

Para a frenética agitação que se apoderou da Europa e do mundo, a Inglaterra olha imperturbável com olímpica serenidade. E enquanto outros povos procuram em guerras e revoluções os remédios dos seus males, a Inglaterra estuda e trabalha honradamente à sombra das tradições e das leis! E assim conseguiu com felicidade rara mas bem merecida, vencer as suas dificuldades que eram temíveis, dentro da ordem e da paz. Vejamos como as elites inglêsas procederam para chegar a tão felizes resultados.

A mais angustiosa e grave das conseqùências da *crise* de *1921* foi o grande desemprêgo que se lhe seguiu. Angustiosa porque era a fome em muitos lares; grave porque era um perigo para a ordem social. As elites inglêsas encararam êste problema com coragem, com inteligência e com bondade.

Os sem-trabalho não podiam morrer de fome, nem as suas famílias. Os seguros contra o desemprêgo que já datavam de *1912,* tendo-se tornado insuficientes para as necessidades emergentes, o Govêrno inglês interveio gene-

rosamente com os necessários subsídios que em *1924* se elevaram já a *48* milhões de libras; em *1933* atingiram *118* milhões; e em *1936* ainda foram de *99* milhões, cêrca dum décimo das despezas totais do orçamento.

A resolução do Govêrno inglês subsidiar todos os sem-trabalho e suas famílias de modo a poderem viver, foi um acto de estremada coragem porque ninguém podia prever até que ponto chegariam tais despesas; e foi também um rasgo de generosa caridade cristã. Mas foi acima de tudo um acto felicíssimo que veio mais uma vez evidenciar a finíssima intuição que tem, do interêsse colectivo, aquêle grande povo.

A primeira conseqùência feliz que teve a política do desemprêgo, foi conservar a serenidade e a confiança nas classes operárias que se viam protegidas pelo Estado contra as incertezas do futuro.

Como muito bem disse André Siegfried, o subsídio dos sem-trabalho foi a *esterelização* política do desemprêgo. Mas as suas conseqùências foram tantas que se pode dizer que a política do desemprêgo foi uma das pedras angulares da restauração da economia britânica a que estamos assistindo.

Arrumado o problema do desemprêgo, o Govêrno inglês procurou ver as mudanças que se tinham dado nas condições económicas mundiais, para adaptar a elas a vida económica inglêsa. E a primeira conclusão a que chegou, foi a de estarem volvidos os tempos do livre-cambismo.

Em todos os países do mundo de hoje, o mercado básico para as indústrias é o mercado nacional. Os mercados externos são apenas destinados para receberem as sobras dos mercados domésticos, por vezes a preços reduzidos. O *dumping* tornou-se hoje um processo corrente

de aproveitar as sobras dos mercados interiores. Dentro dum mundo assim constituído, o livre-cambismo não podia agüentar-se. O Partido Conservador inglês foi o primeiro a compreender esta verdade fundamental da economia moderna. E quando, em Outubro de *1930,* Baldwin tornou público o programa do partido para as eleições próximas, dir-se ia que êle primara em contradizer, um a um, os pontos fundamentais da Escola de Manchester. Com efeito, nesse programa o Partido propunha-se estabelecer tarifas de emergência sôbre os produtos manufacturados; um preço de garantia para os trigos nacionais; disposições proteccionistas das frutas e legumes; defeza contra o *dumping* das aveias alemãs; providências em favor do consumo dos trigos da Metrópole e dos Domínios; acção coordenadora com os Domínios afim de reforçar a unidade económica do Império.

Em Abril de 1931, dizia Baldwin em Liverpool: «Quando o Partido Conservador voltar ao poder, o seu primeiro acto será estabelecer uma tarifa de emergência sôbre os produtos manufacturados. Só assim poderão racionalizar-se as indústrias que precisam de o fazer. Só assim poderá manter-se o nível de vida da Inglaterra!»

As eleições gerais realizaram-se em Outubro de 1931 e a vitória dos conservadores foi retumbante. Baldwin ia cumprir a sua palavra. A *20* de Novembro começava o novo Govêrno a sua política proteccionista em favor das indústrias. As providências em favor da Agricultura começaram em Fevereiro do ano de 1933.

Ao abrigo das pautas alfandegárias que lhe garantiam o mercado interno, as indústrias inglêsas começaram a sua racionalização e puderam fazê-la sem preocupações de atirar com parte dos seus empregados para a rua, porque

lá estava o subsídio do desemprêgo para lhes matar a fome. A política do desemprêgo, não só tornou fácil a racionalização das indústrias inglêsas, mas ainda lhes fortaleceu o mercado interno, sustentando o poder de compra das massas populares.

Esta mudança de política pautal, não só robusteceu as indústrias antigas, mas permitiu criar e desenvolver indústrias novas, como a da seda artificial, por exemplo, que triplicou a sua produção, a de aparelhos e equipamento eléctrico que a duplicou, a de automóveis e camiões, etc.

A conferência de Ottawa, realizada em 1932, veio dar maior alcance à política proteccionista do Partido Conservador, estendendo a todo o Império o seu campo de acção. Com a preferência imperial que foi o princípio que a dominou nas suas relações, as indústrias e tôda a produção do Império britânico teem na sua vastíssima área um mercado certo e privilegiado.

Mas de tôdas as providências tomadas pelo Govêrno inglês para debelar a *crise,* a de efeitos mais rápidos e profundos foi o abandôno do padrão-ouro pela libra esterlina. Foi esta providência que barrou o caminho à crise na Inglaterra, pondo o preço dos produtos inglêses nos mercados mundiais ao nivel dos preços dos seus concorrentes. Esta política, seguida sucessivamente por tôdas as nações civilizadas, veio remediar as causas de ordem monetária da grande crise de *1929* em todo o mundo.

Mas não é sòmente das indústrias que a Inglaterra tira os seus lucros com o estrangeiro. É com os serviços que presta com a sua marinha mercante e sobretudo com os que presta fazendo trabalhar os seus capitais, as suas emprêsas comerciais, industriais e bancárias em tôdas as partes do mundo.

Apesar da feição proteccionista que a política inglêsa tomou ùltimamente, a vida económica da Inglaterra não perdeu o seu carácter de universalidade, antes pelo contrário o reforçou.

A Inglaterra tem interêsses económicos em tôdas as partes do mundo e a guerra é a maior inimiga do trabalho e da riqueza. E é justamente essa uma das razões porque a Inglaterra se ergue no mundo de hoje como a grande defensora da Paz.

Convencidos os governos britânicos, no fim da Grande Guerra, de que a política do desarmamento era a que melhor assegurava a paz do mundo, a Inglaterra fêz a política do desarmamento até aos limites extremos das suas possibilidades e dos seus riscos.

Foi experiência aventurosa no caminho do pacifismo a que se desenvolveu no *post-bellum,* em todo o mundo. A humanidade, cansada e exausta duma guerra que a todos se afigurava estúpida e que só trouxera misérias e desenganos, mesmo aos que a venceram, voltava-se anciosa para a Sociedade das Nações em quem via o tribunal supremo que havia de decidir pacificamente dos litígios entre os povos. As ideas pacifistas e a política do desarmamento tinham uma base que parecia sólida... Acrescia que as ruínas causadas pela guerra exigiam capitais imensos para serem restauradas. Antes de mais, as nações beligerantes tinham de pensar as suas feridas. A *corrida aos armamentos* era uma loucura que não mais se repetiria. O que se impunha como imperiosa necessidade, era a política do desarmamento...

Acontecimentos recentes mostraram à evidência a sinceridade com que a Inglaterra fêz essa política que parecia eficaz e apenas foi perigosa. Perante a evidência dos

factos, a nossa aliada mudou de rumo e resolveu rearmar-se ostensivamente. E está-o fazendo com tal intensidade e poder de meios que êsse facto será culminante na história dos nossos dias. Só para os cinco primeiros anos de rearmamento, destinou o Govêrno inglês *2.000* milhões de libras. Esta soma fabulosa está-a gastando a Inglaterra, não para fazer a guerra, mas para manter a paz ameaçada por um tufão de loucura que desabou sôbre a Europa.

Se o conseguir, e praza a Deus que assim seja, milhões de jóvens ficarão devendo a conservação da sua vida em flôr à salutar influência da nossa nobre aliada e dum modo especial à nobilíssima figura que neste momento dirige os seus destinos — Neville Chamberlain.

PACHECO DE AMORIM

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração de *O Instituto,* os seguintes:

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano, sôbre a Natureza das Cousas, vertidos no verso sôlto português, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Memória histórica e crítica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos biográficos sôbre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp: da Universidade, 1854 ..... 3$00

Índices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90). Um volume de 296 págs.:

Na Administração..... 15$00
À cobrança..... 17$00
Nas livrarias..... 20$00

UM VOLUME DE 296 PÁGS.:
Na Administração. . . . . 15$00
Á cobrança. . . . . 17$00
Nas livrarias. . . . . 20$00

Indices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90)

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação do *Instituto de Coimbra,* academia científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O Instituto põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação própria, rosto e capa, serão de conta dos autores.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

PREÇÁRIO

Assinatura tomada directamente à Redacção:

Cada série de cinco números	25$00
Por intermédio das livrarias	35$00
Número avulso	10$00
Volume avulso.....	35$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto,* Bairro de Sousa Pinto (Edifício de S. Bento) — Coimbra — Portugal.

Composto e impresso na tipografia da GRÁFICA DE COIMBRA
Largo da Feira — COIMBRA

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO

BAIRRO DE SOUSA PINTO (Edifício de S. Bento) — COIMBRA

VOLUME 94.º



NÚMERO 3

COIMBRA

1939

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Presidente, Prof. F. M. da Costa Lôbo, da U. C., D. O. A. — *Vice-Presidente,* Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. I. G. — *Vogais,* Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B. — Dr. António Baião, D. A. N. T. T. — Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C. — Prof. Beleza dos Santos, da U. C. — Prof. Elísio de Moura, da U. C. — Prof. Eugénio de Castro, da U. C. — Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T. — Prof. Fezas Vital, da U. C. — Almirante C. V. Gago Coutinho. — Prof. Mendes Corrêa, da U. P. — Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C. — Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L. — Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C. — Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L. — Prof. Ricardo Jorge, da U. L. — Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A. — Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C. — *Secretário Geral* — A. G. da Rocha Madahil, do A. U. C.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

SUMÁRIO

Equídeos do fim do paleolítico e início do neolítico, por Ruy d'Andrade 201

Le intuizioni scientifiche degli antichi, por Adalberto Pazzini ... 228

Valores de Portugal (ensaio de nacionalogia portuguesa), por João Perestrelo..... 239

Padova la citá del Santo Italo-Lusitano, por Paolo Tosel..... 285

Pollen, por George Day..... 291

Pour une saine renovation de l'art religieux, por E. Schaub-Koch 292

EQUÍDEOS DO FIM DO PALEOLÍTICO E INÍCIO DO NEOLÍTICO

No Museu dos Serviços Geológicos, no edifício da Academia das Ciências, em Lisboa, há várias ossadas de equídeos encontradas na região de Vila Nova da Rainha, Carregado, Ota, Alenquer, etc.

Não sei que tenham sido estudadas anteriormente e, por isso, vou dar uma breve nota sôbre elas.

Constam das peças seguintes:

Um crânio de burro — Equus C. asinus — com a mandíbula.

Dois crânios de cavalos — Var. — E. C. Celticus?

Um esqueleto de cavalo quási completo.

Vários ossos de membros avulsos.

Vários dentes.

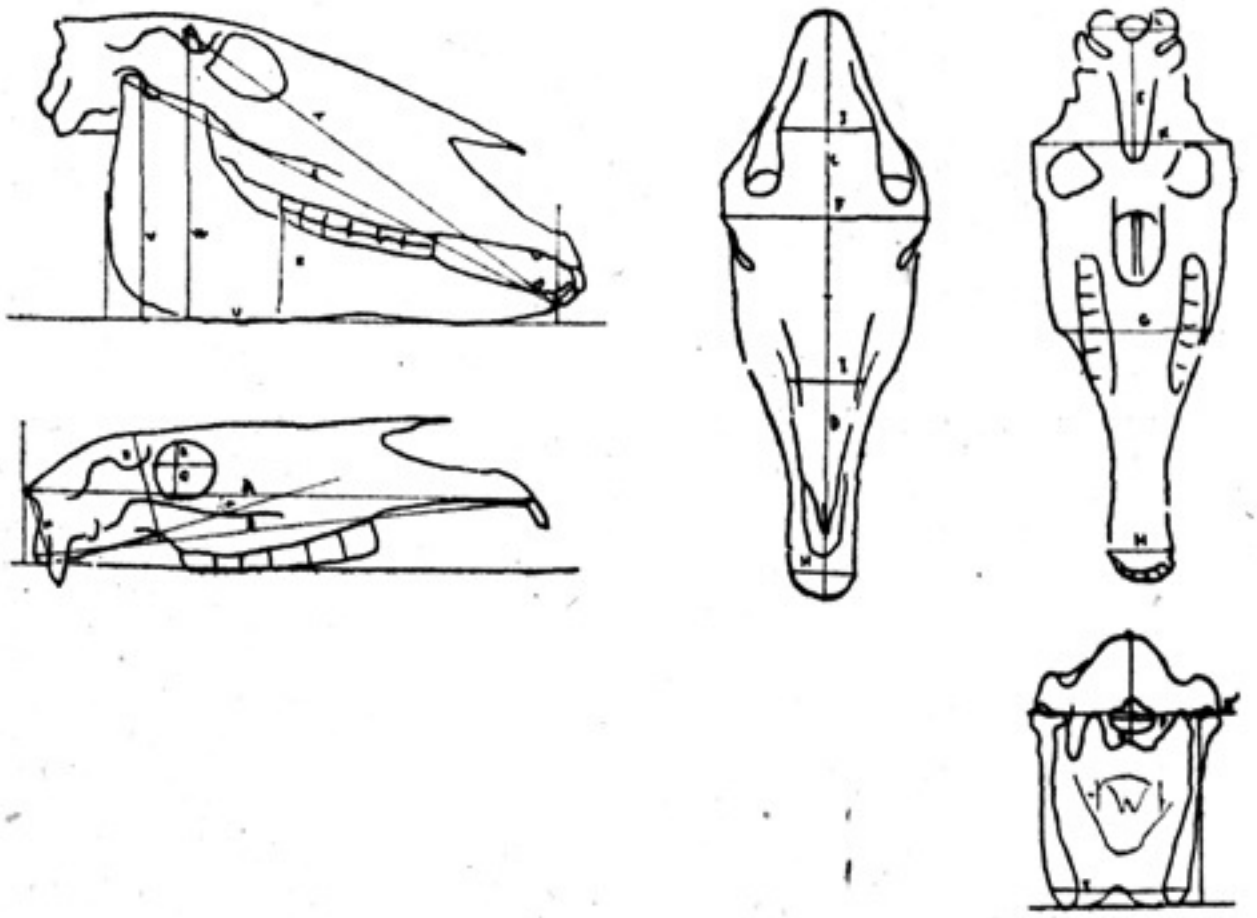
E provável que pertençam tôdas ao fim do paleolítico ou ao início do neolítico, sendo difícil uma nítida separação das duas épocas nessa zona de Portugal. Na colocação do Museu algumas estão sob a indicação de paleolítico e outras de neolítico, que reproduzirei.

* * *

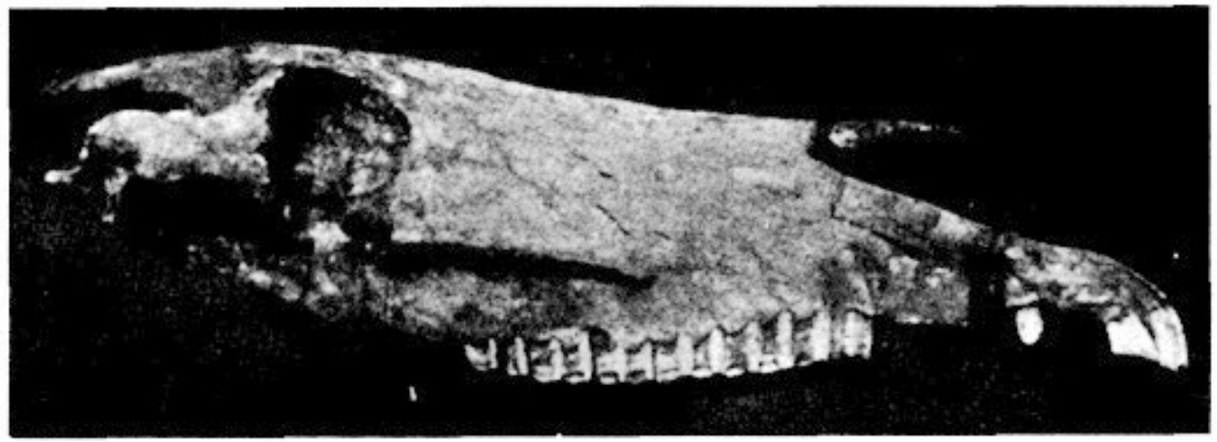
O método usado para estudar e medir os crânios é indicado na tabela anexa N.º 1.

TABELA N.º 1

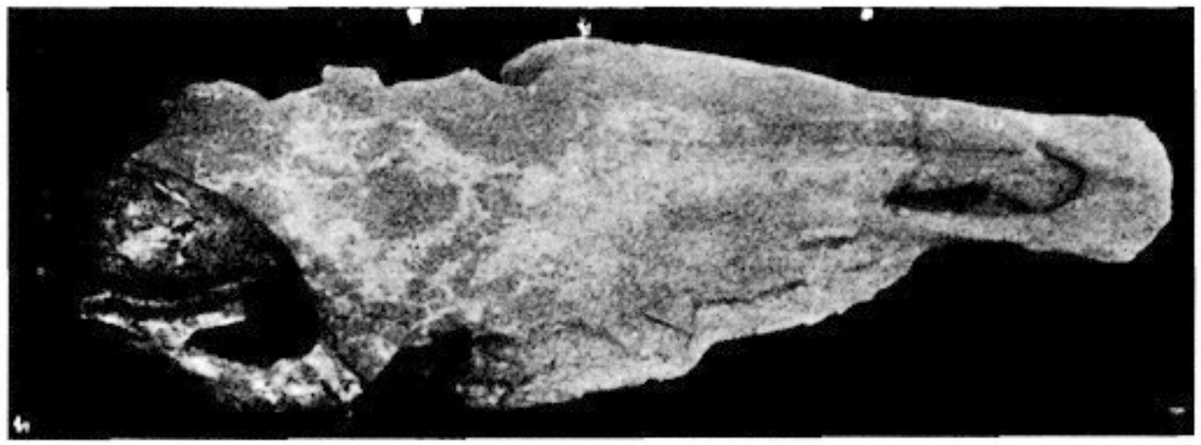
Figura esquemática de como o crânio é estudado e medido



A — linha occípito-incisiva (perfil)
B — linha côndilo-incisiva
C — comprimento-frontais
D — comprimento-nasais
E — base (inferior)
F — interorbital
G — intermaxilar
H — interincisiva
I — basinasal
J — Intertemporal
K — interzigomática
L — intercondiloidea
M — basi occipital
N — basi frontal
O — buraco occipital — norma horizontal
P — buraco occipital — norma vertical
Q — órbita — norma longitudinal
R — órbita — norma vertical
S — côndilo incisivo (maxilar)
T — coronoide incisivo (maxilar)
U — comprimento-maxilares
V — altura — côndilos maxilares
W — altura — apófises coronoides
X — altura — ramo horizontal maxila
Y — largura — posterior de maxila
Z — linha das trocleas da maxila

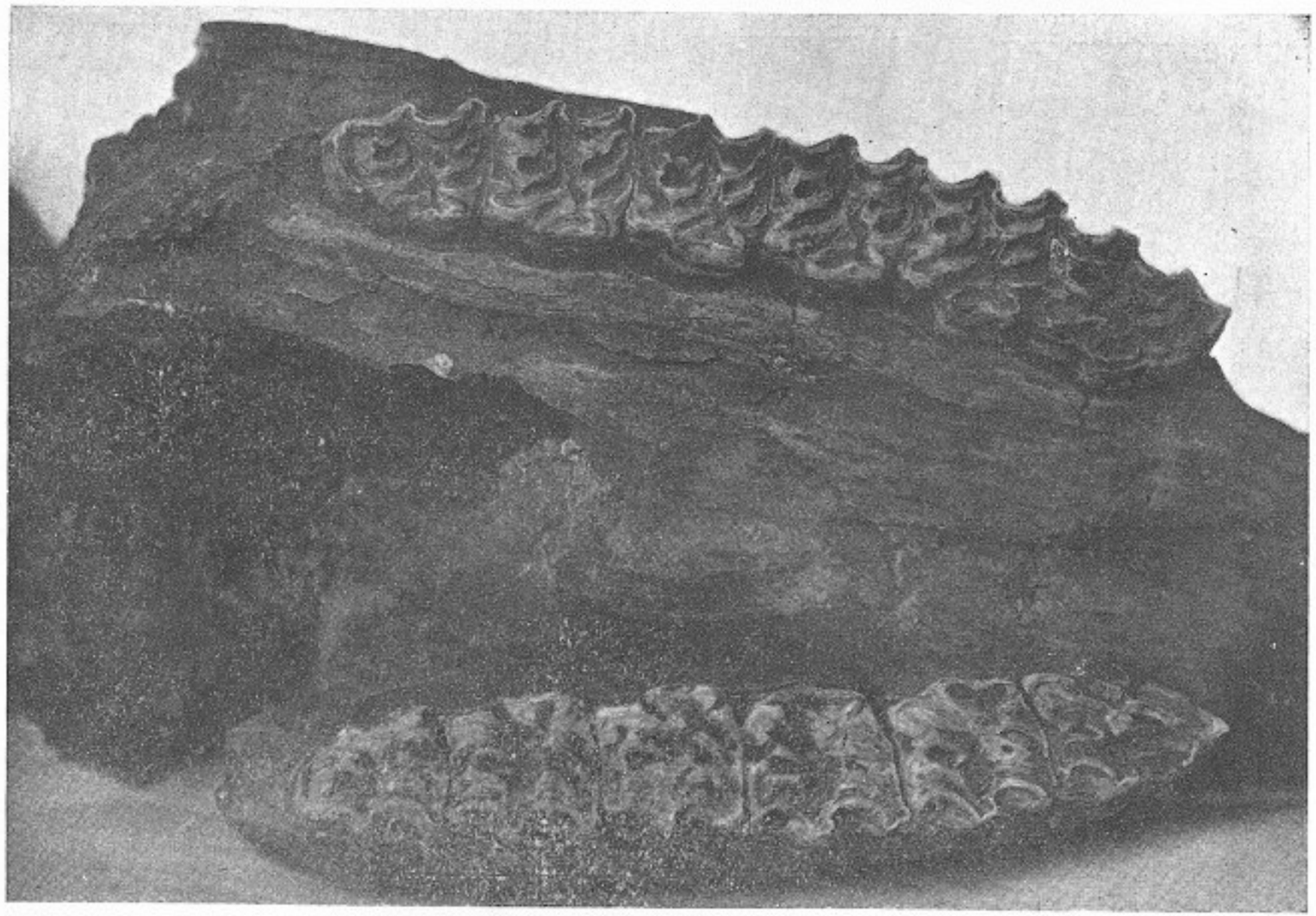








Fotografia do crânio da Gruta das Fontainhas



Fotografia do crânio da Gruta das Fontainhas

Eis quais são estes ossos:

Paleolítico.

Gruta das Fontainhas.

Na gruta das Fontainhas (Monte Junto), encontrou-se um crânio bastante deteriorado, pois que está esmagado lateralmente.

Para saber-se a que tipo de cavalo êste crânio pertença só pode apreciar-se a fórma da órbita que é arredondada, apresentando a fórma de E. C. Celticus.

A série dentária superior é completa e é claramente de tipo Céltico, pois que tem: (1)

Protoconos côncavos

Estilos dos molares simples, dos premolares bilobados.

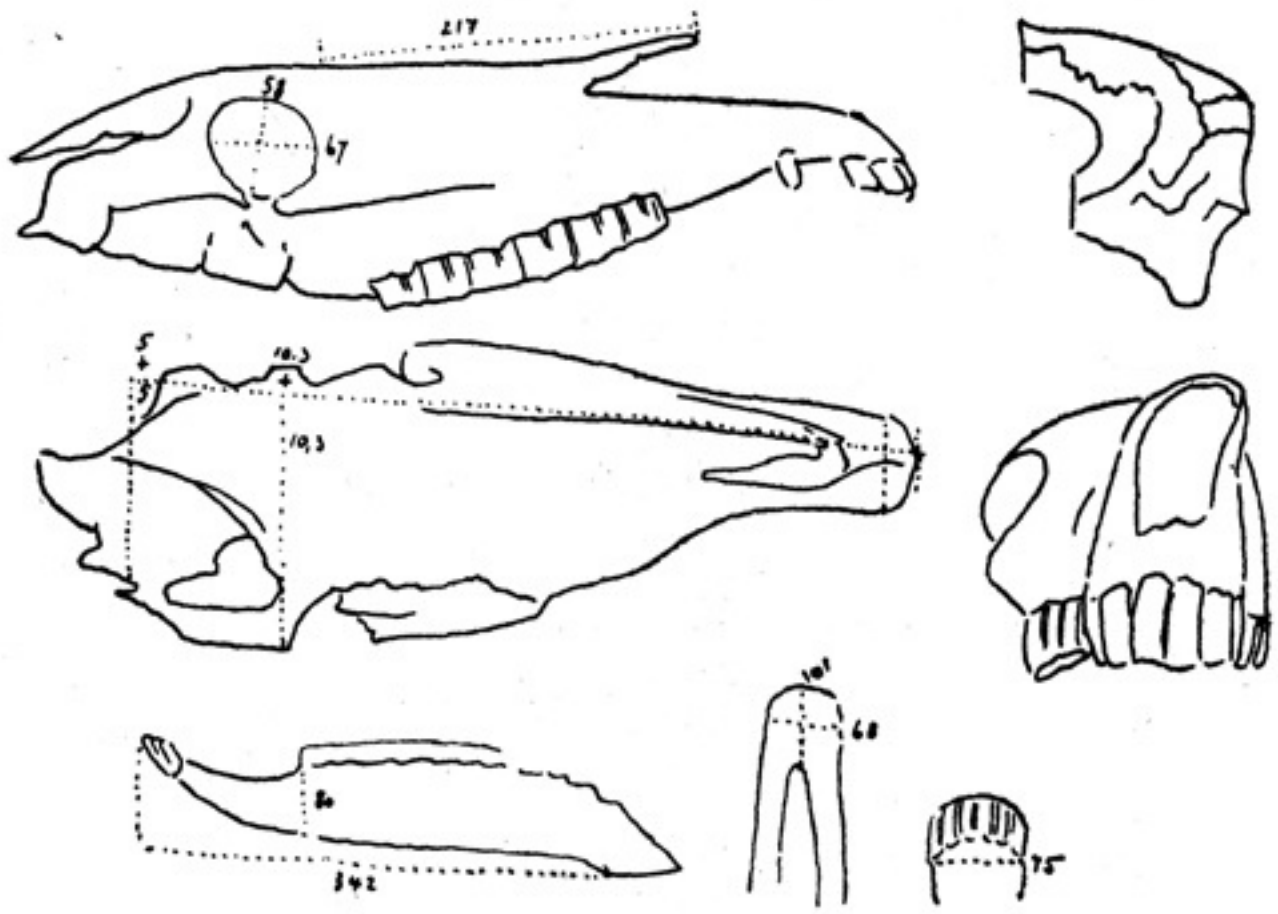


Fig. 1 — PALEOLÍTICO — Crânio de cavalo da Gruta das Fontainhas (Monte Junto) e Tab. II e III

Mensurações: em m.m.

nasais	217
órbita — norma longitudinal . . .	67

órbita — norma vertical	58
interparietal	100
interfrontal	206
incisivo superior	68
incisivo inferior.	75

Há depois um grande número de ossos que passo a descrever:

1 — Calcânio e Astragalo		
	Altura do calcânio e astragalo.	107
	» do astragalo.	60
	De lado — largura da cabeça do calcânio .	30
	» máxima do astragalo . .	69
	Detrás — espessura da cabeça calcânio .	46
	» da base do calcânio .	46
	Calcânio e astragalo em alto	50
	» » em baixo.	65
2 — Metacarpo — altura.		225
	circunferência.	100
	De face ântero posterior em alto	33
	» » em baixo . . .	23
	De lado em alto (máxima)	52
	em baixo (mínima)	33
3 — 1.ª falange altura máxima		75
	ao centro da superfície articular	67
	de face — máxima superior. .	52
	mínima	50
	de lado — máxima superior. .	36
	mínima . .	19

4 — 2.ª falange	altura máxima		40
aut.	» da superfície articular .		30
de face —	máxima		46
	mínima		39
de lado —	máxima		30
	mínima		21
5 — 3.ª falange	de face — máxima		67
	mínima		52
	de lado — máxima		70
	altura.		43
6 — 3.ª falange	de face — máxima		65
	posterior — mínima		52
	de lado		70

Dêste depósito existem ainda:

a) parte articular até o colo de duas escápulas.

b) algumas vértebras cervicais em bom estado.

c) parte da cintura pélvica.

d) parte de fémures e úmeros.

e) dentes.

f) 2 calcânios e outros ossos do tarso.
2 metatarsos incompletos.
2 primeiras falanges (das quais uma em bastante bom estado).
Uma 3.ª falange.

g) 2 metacarpos, dos quais um em bom estado.
Duas primeiras falanges.
Uma 2.ª falange.

Uma 3.ª falange.

h) Dentes.

Os ossos medidos são, entre estes, os que estão menos deteriorados.

Paleolítico

Alhandra — *Tab. iv*

Há ainda dois maxilares inferiores, um completo e o outro com os três premolares e o primeiro molar.

Pelos seus caracteres são cabalinos.

O B apresenta uma dobra ectostilide no seio labial do 1.º e 2.º premolares que se parece muito com a do exemplar n.º 13 de E. C. Libycus (Borques) das minhas colecções publicadas nas memórias citadas, e que reproduzo.

O A tem um carácter mais cabalino com seio labial simples e mais profundo — é provàvelmente de tipo céltico mais puro.

Paleolítico.

Em Vila Nova da Raínha, a 100^{m} a Sul e 70 a Este da igreja: um crânio, Tab. v.

Está muito fraccionado e reconstituído de uma forma muito imperfeita.

A inclinação da sua base não pode ser apreciada com garantia, porque está muito deteriorada e incompleta, mas a órbita é redonda posteriormente e do tipo dos nossos garranos actuais.

A projecção da crista ocipital sôbre os côndilos é de forma normal de E. C. Celticus.

O furo ocipital é rectangular com abóbada rebaixada.

A série dentária superior é de tipo céltico.

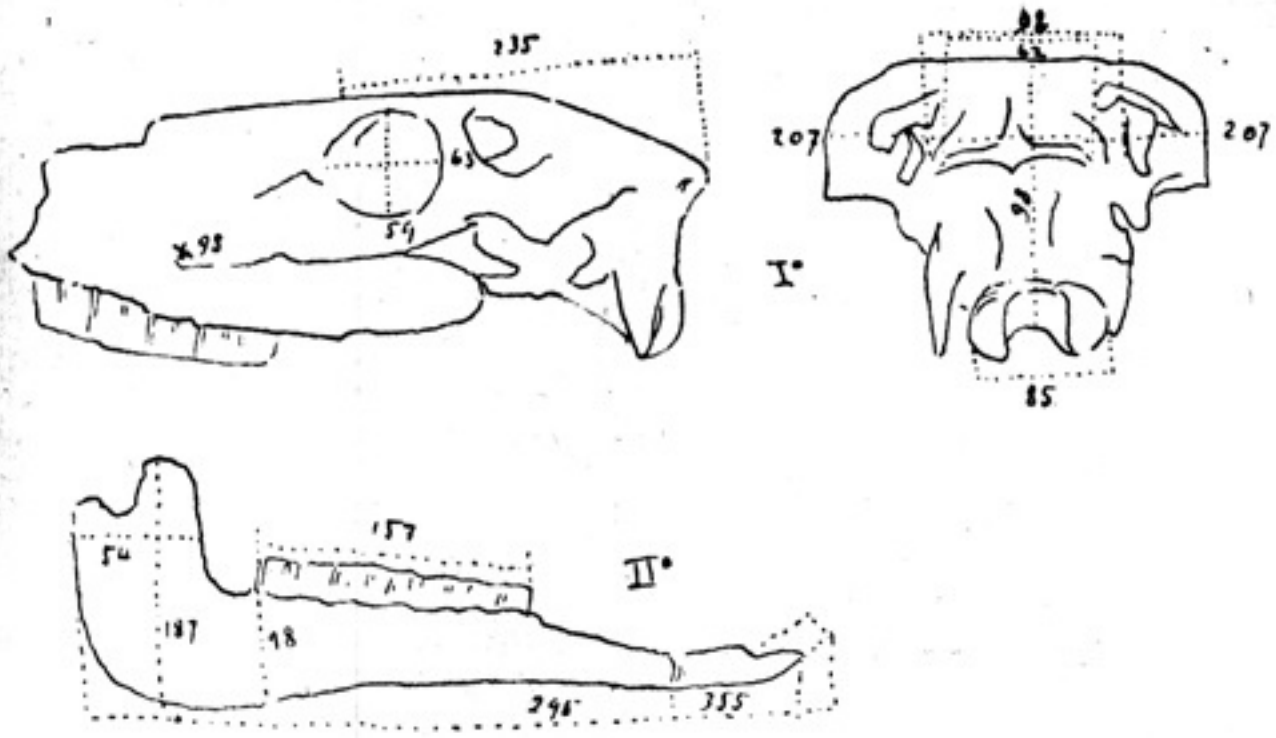


Fig. 2 — PALEOLÍTICO — Crânio de cavalo de Vila Nova da Rainha, Matão

ESQUEMA DAS MENSURAÇÕES

Frontal	235	Altura basioccipital . . .	98
Norma longitudinal orbital	65	Série dentária.	157
» vertical » .	59	Largura ramo mandíbula.	54
Largura fronte	207	Altura residual	187
» crista occipital .	62	» ramo horizontal .	18
» interparietal . .	98	Comprimento	355
» intercondiloidea.	85	» até separação ramos .	295

7 — 1 metatarso	altura	270
	circunferência	98
	de lado — superior	30
	média	24
	inferior	37
	de face — superior	46
	média	33
	inferior	45

8 — 1.ª falange —	altura máxima	81
	entre superfície articulares.	73
de lado —	máxima . . .	33
	mínima . . .	19
de face —	superior . . .	50
	média	33
	inferior . . .	42
9 — 2.ª falange —	altura máxima	47
	entre superfície articulares	35
de lado —	superior . . .	32
	inferior. . . .	22
de face —	máxima. . . .	50
	mínima. . . .	40

Àlém dêstes ossos foram encontrados na mesma localidade:

a) Dentes.
b) vértebras cervicais.
c) parte de uma 3.ª falange.
d) parte de costelas.

10 — *e*) 1 tíbia com	altura de	343
	circunferência.	110
11 — *f*) 1 fémur —	altura	382
	circunferência	136

Paleolítico

Ainda em Vila Nova da Raínha na localidade Matão

12 — 1 metatarso —	altura.		275
	circunferência.		98
	de lado — superior . . .		34
	mínima . . .		26
	inferior . . .		39
	de face — largura superior		51
	média		32
	inferior . . .		50

Àlém dêsses há alguns dentes, um metatarso em bom estado e outro em mau estado.

Paleolítico

Em Vila Nova da Raínha (Arieiro)

13 — 1 calcânio —	altura		112
	de lado — largura da cabeça		46
	do corpo		49
	de face — espessura da cabeça do calcânio. .		34
	do colo		17
	do corpo		53

Paleolítico

Carregado

Desta estação há: *Fig. 3*, Tab. VI e VII.

1 crânio de burro bastante bem conservado

1 maxilar inferior

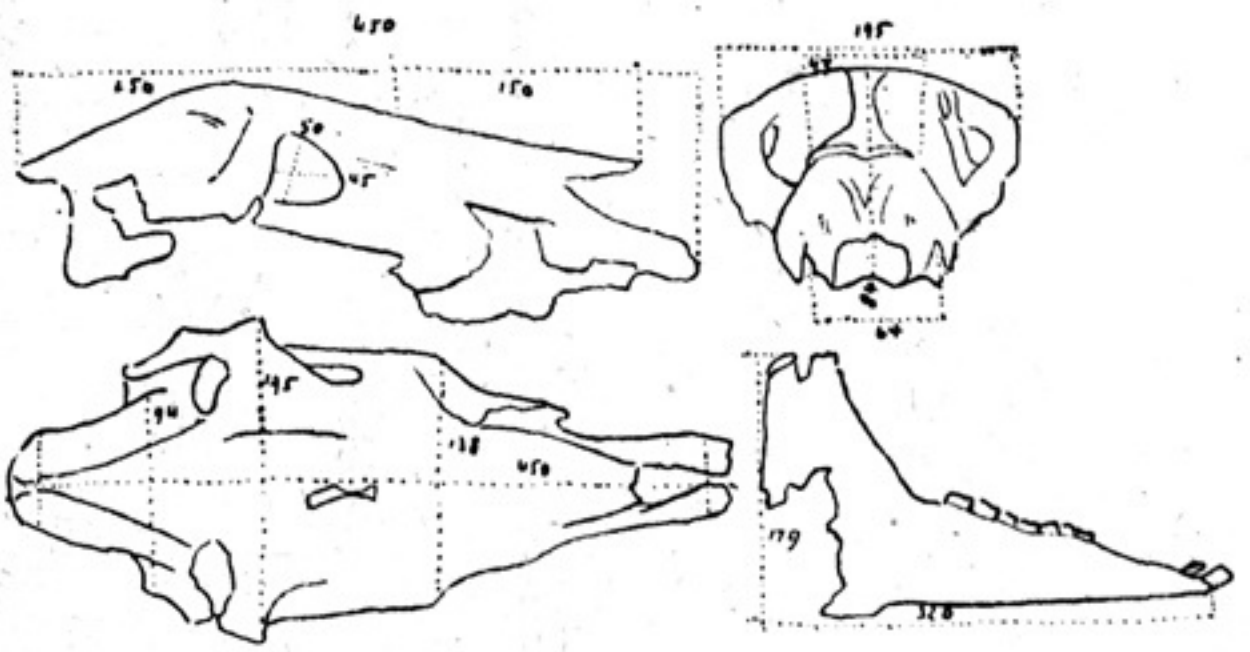


Fig. 3 — PALEOLÍTICO — Crânio de E. A. Asinus do Carregado

ESQUEMA DAS MENSURAÇÕES

Comprimento crânio . .		450	Largura frontal		195
»	frontal . .	250	»	inter maxilas . .	138
»	nasais . .	150	»	inter condiloidea	64
Órbita, norma longitudinal		50	Altura base occipital . .		84
» »	vertical . .	45	»	maxila	179
Largura crista occipital .		47	Comprimento		320
»	inter parietal . .	94			

14 — 1 metatarso —	altura		271
	de lado —	superior . .	35
		média . . .	27
		inferior . .	37
	de face —	superior . .	51
		média . . .	29
		inferior. . .	49
15 — 1.ª falange —	altura máxima.		78
	altura entre superfícies articulares		66

de lado —	superior	38
	mínima	20
de face —	superior	56
	mínima	35
	inferior	44

É um crânio de indivíduo do sexo masculino e de grande idade, mais de vinte anos seguramente.

A sua forma é muito próxima da dos burros actuais da África, ainda em estado selvagem.

Eu classifico-o como de E. A. Asinus pelos caracteres que passo a descrever e que o distinguem dos cavalos e são:

Inclinação da base crânica

Linha incisivo-occipital inferior à órbita

Órbita truncada posteriormente

Diâmetro longitudinal inferior ao vertical.

Forma dos dentes (1).

Assim êste crânio, visto de perfil, mostra que a base crânica é fortemente inclinada, a crista occipital fortemente proeminente e os côndilos muito retraídos — o que é um caracter seguramente asinino — o furo occipital a flancos rectos e abóbada com recorte trilobado.

A línea incisivo-occipital, apesar do extremo incisivo estar muito deteriorado, passa bastante afastada da borda inferior da órbita, muito mais que nos cavalos de tipo Libico.

A órbita é truncada, na sua parte posterior, de uma forma mais marcada que no actual burro da Somália, do qual dou uma fotografia para comparação, mas menos que no actual burro do Alentejo — e os seus diâmetros são seguramente asininos — sendo o longitudinal menor que o vertical, o que é um carácter inconfundível.

Finalmente, os dentes molares superiores apresentam a característica forma do protocone, que é encaixado no dente, e tem a caneladura interna marcada de uma forma muito característica.

Os estilos são de forma simples, os interstilos a fundo irregular, e não regularmente arredondados, como nos cavalos.

Os caninos da maxila inferior estão juntos aos incisivos, o que é um caracter asiniano.

Os molares inferiores teem o seio labial pouco fundo e que não penetra até à base dos metaconídeos.

De frente as arcadas orbitárias são fortemente salientes.

Êste crânio é seguramente de um Asinus.

* * *

Eis as mensurações que pôde relevar: (1)

Paleolítico

Alhandra

1 maxilar inferior esquerdo

1 tíbia em bom estado

altura	364
circunferência	125

Restos de outra tíbia, de escápulas e de costelas.

Neolítico, *Fig. 8*

Carregado, Aldeia das Pégas — 150 m. a norte da povoação

Um esqueleto quási completo de animal, mostrando ter entre 7 e 8 anos, apresentando no maxilar inferior pequenos caninos que não deviam perfurar a mucosa.

Falta o crânio, há as duas arcadas incisivas e parte dos maxilares.

Existe quási todo o resto do esqueleto (3).

A coluna vertebral tem 5 lombares e 6 coccígeas.

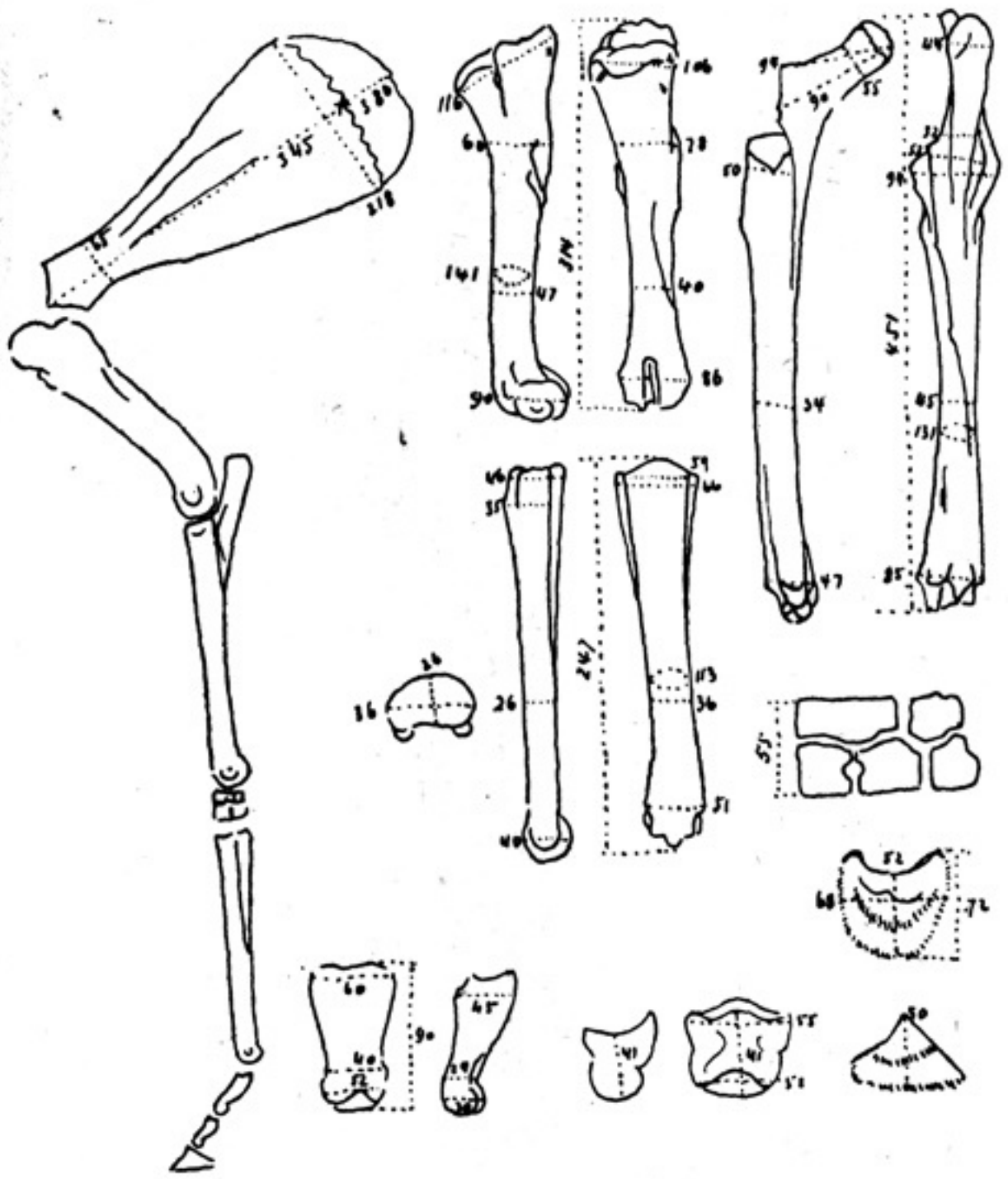


Fig. 4 — Figura esquemática da forma como os ossos foram medidos
As medidas são do esqueleto neolítico
da Aldeia das Pegas — Carregado.

O esqueleto é forte.

Os membros posteriores e o cinto pélvico estão completos.

Dos membros anteriores falta um húmero.

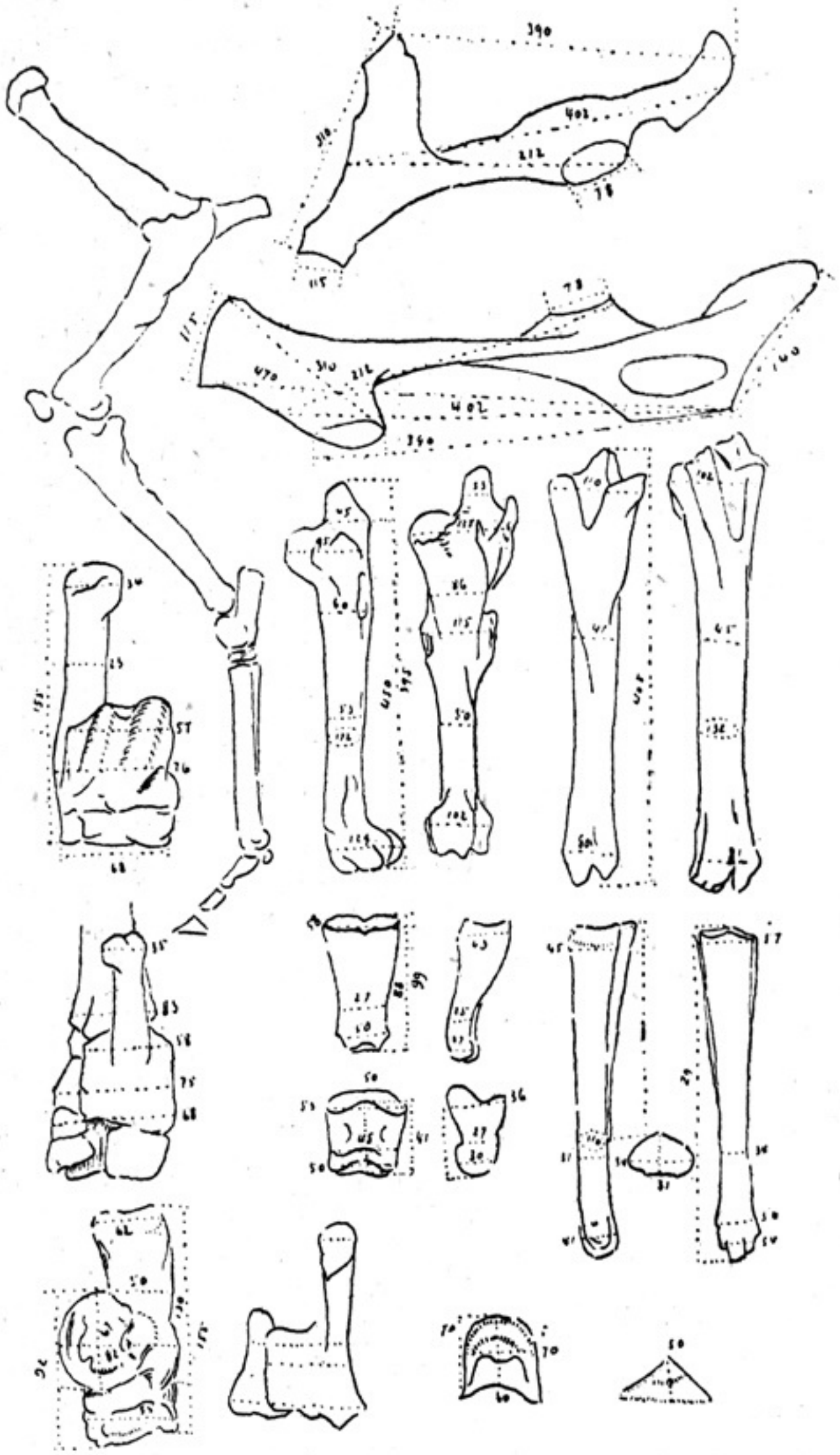
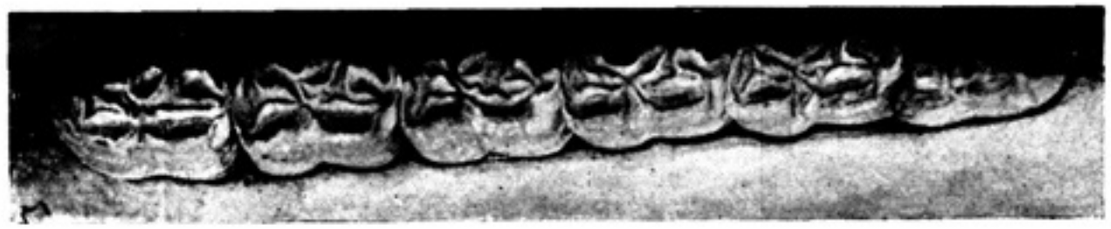
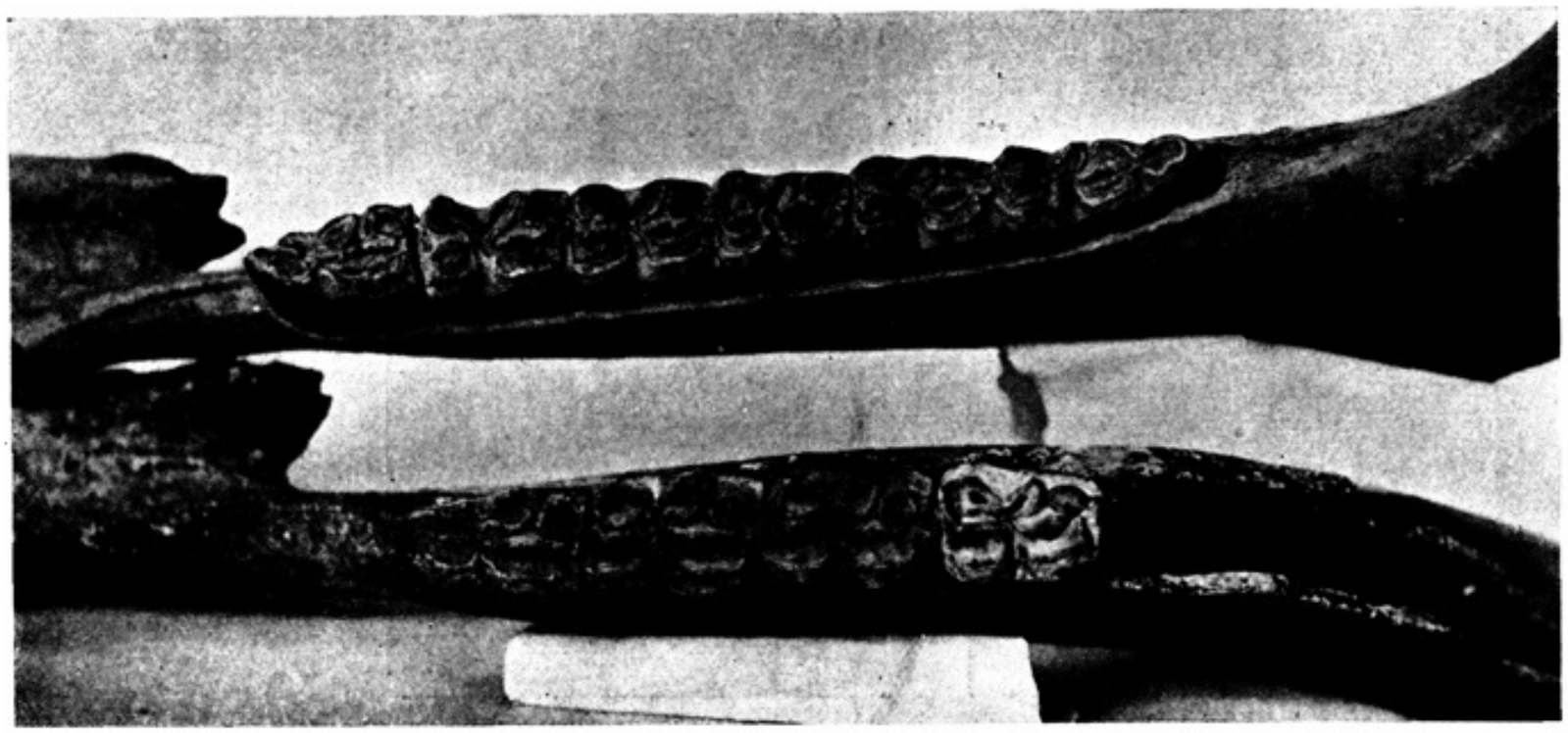


Fig. 5 — Figura esquemática de como os ossos da cintura pélvica e dos membros posteriores foram medidos.

O esqueleto é o da Aldeia das Pégas



Dentes de E. C. Libycus (andalus)
Borques, moderno

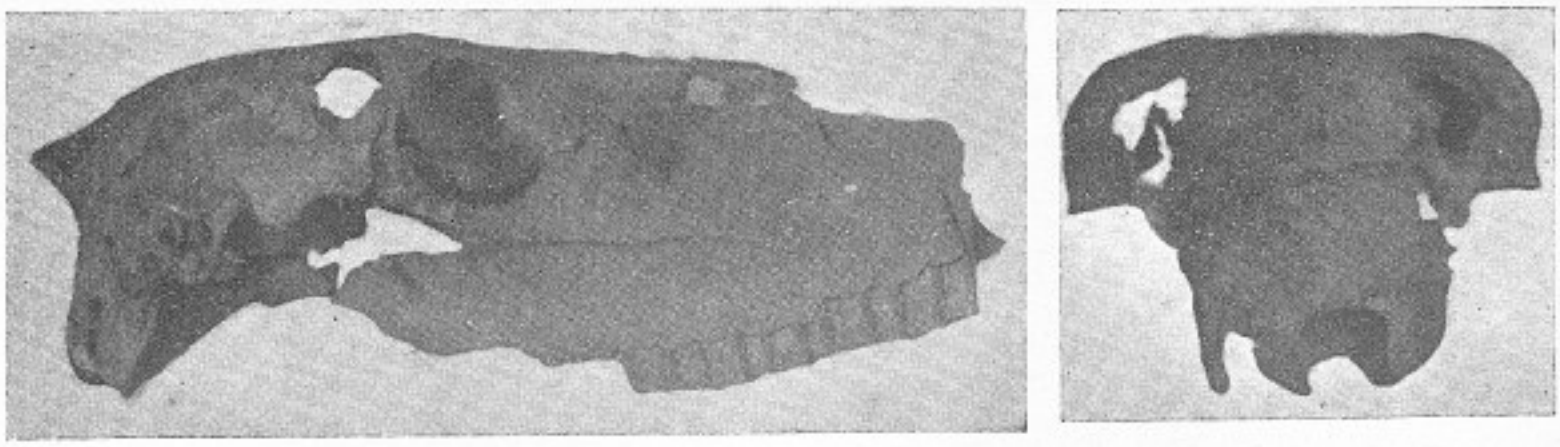


A

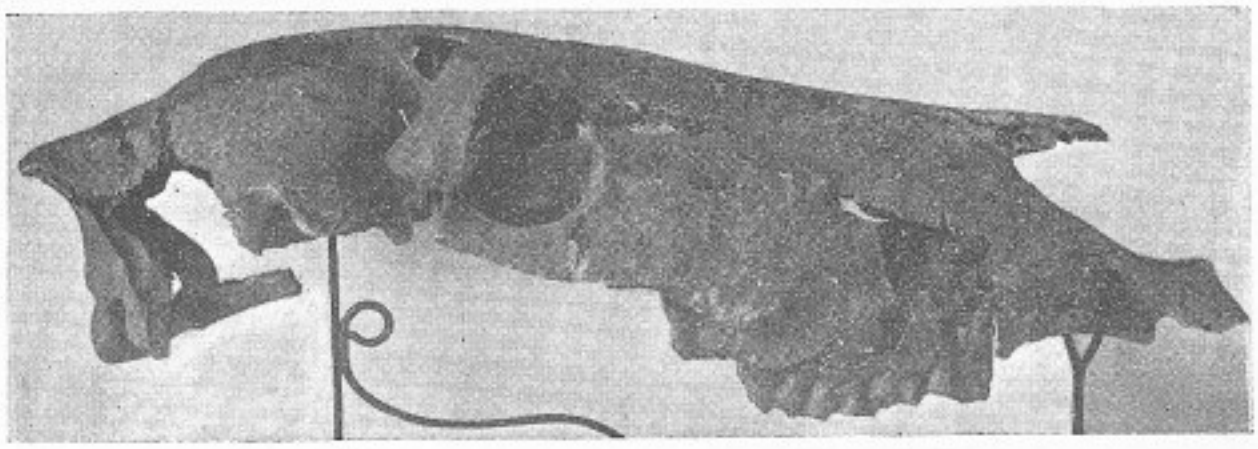
B

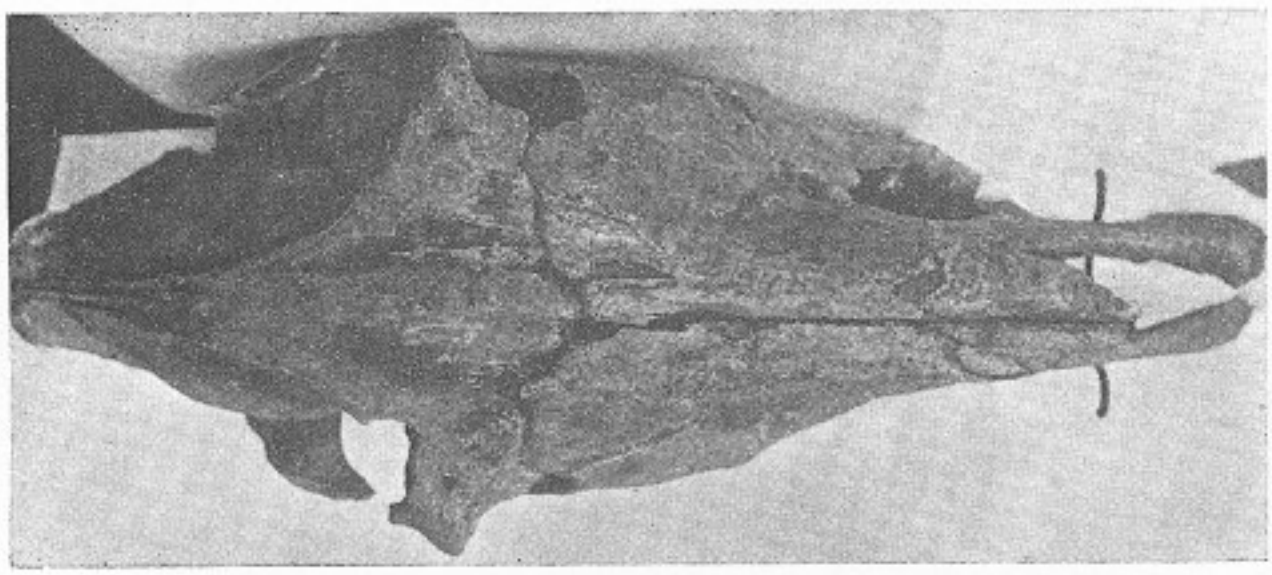
Tab. IV

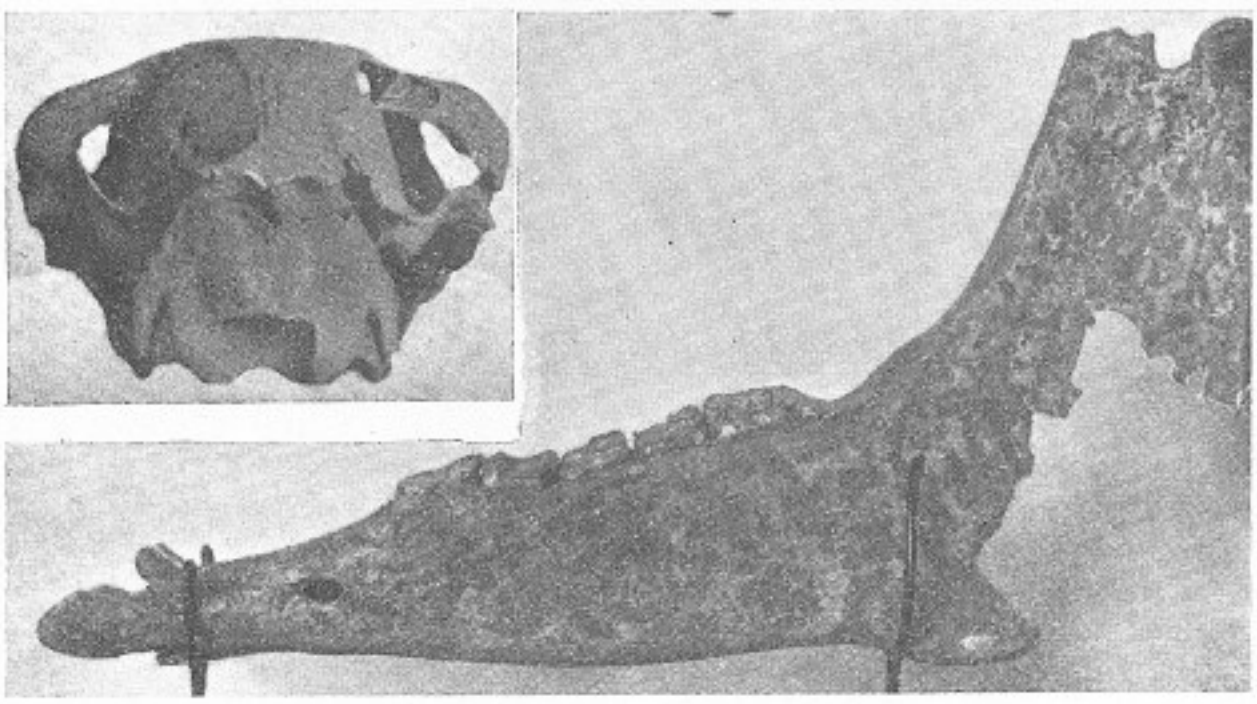
PALEOLÍTICO — Alhandra



PALEOLÍTICO — Crânio de Vila Nova da Rainha







PALEOLÍTICO — Crânio de E. A. Asinus — Carregado

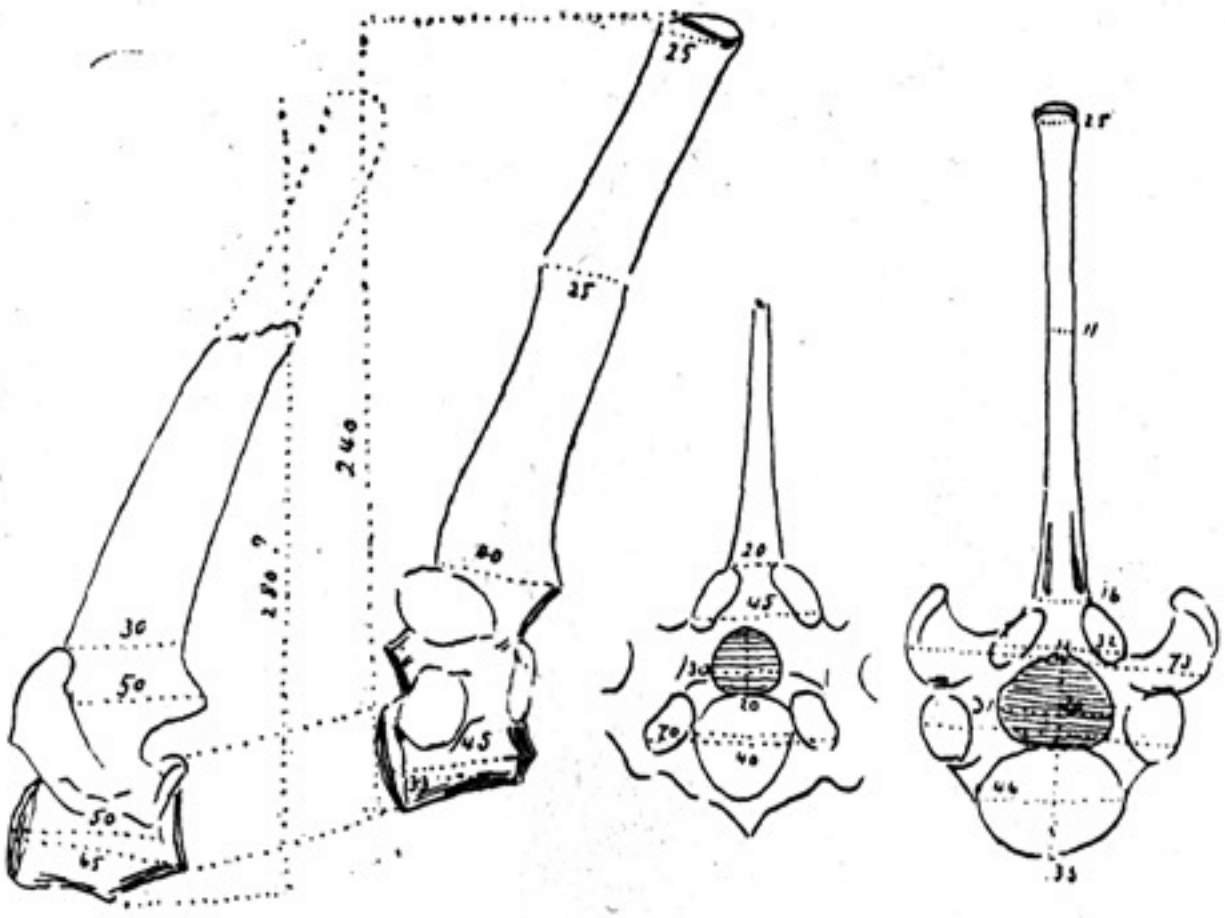


Fig. 6

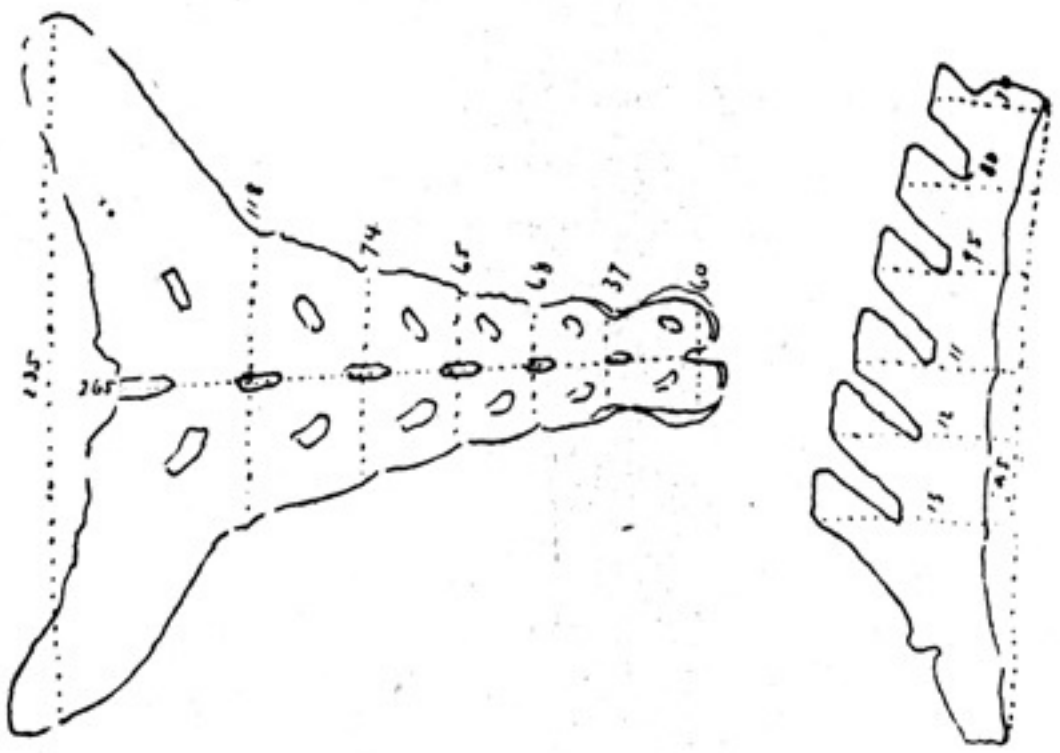


Fig. 7

Fig. 6 — Figura esquemática de como as vértebras foram medidas — O esqueleto é o da Aldeia das Pégas

Fig. 7 — Figura esquemática de como foram tomadas as medidas — Esqueleto da Aldeia das Pégas

Os apêndices estiliformes são bem desenvolvidos e no tarso estão desligados.

A série molar tem as seguintes medidas:

1.º molar inferior	33×18	116
2.º » »	29×20	
3.º » »	28×19	
4.º » »	25×19	

Vértebras.

2 Cervicais.

Dorsais.

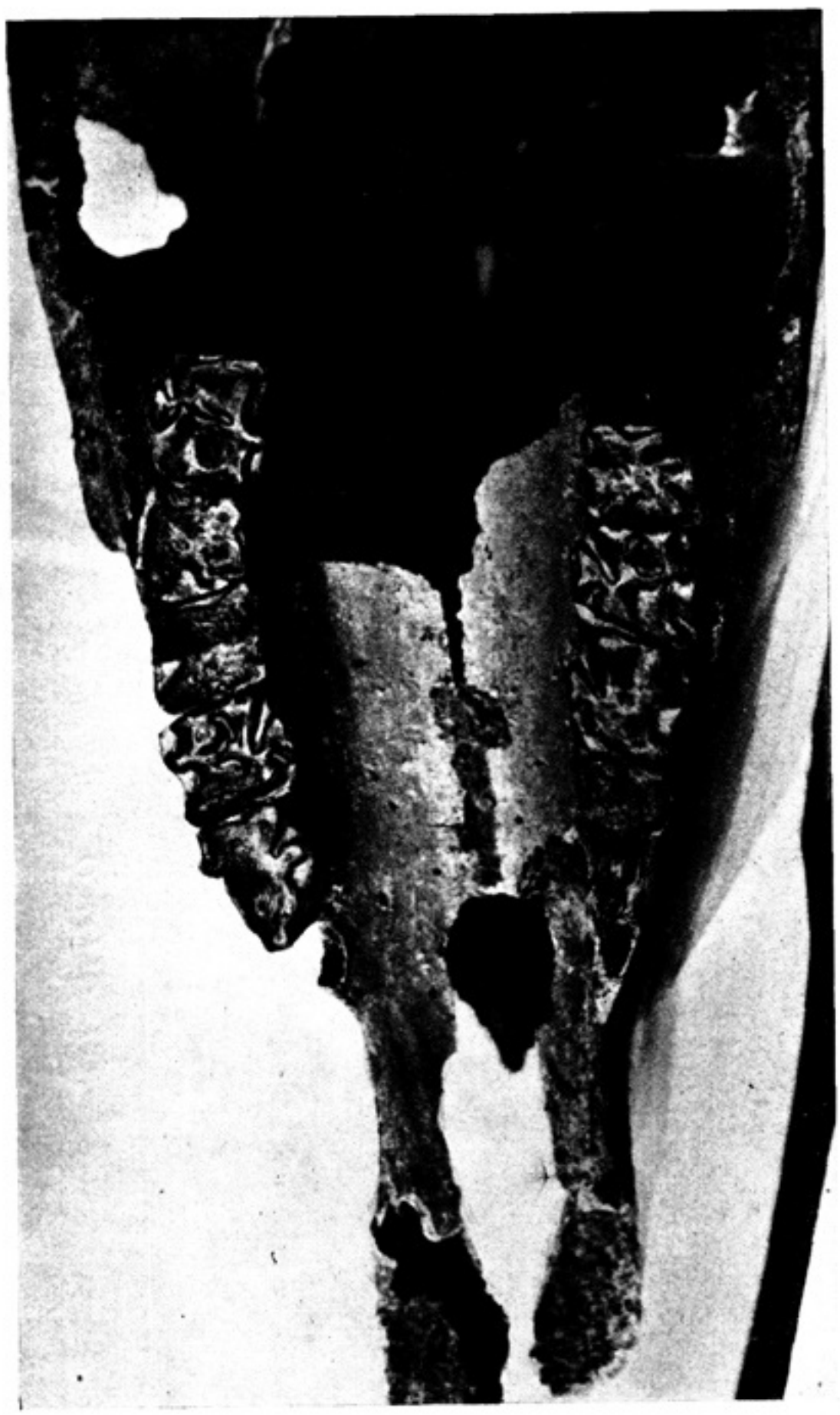
16 — 1.ª incompleta

a) de lado

parte da altura	28
comp.to do corpo.	50
» » máxima . . .	65
largura da base da apófise espinosa	50
» da apófise transversa à superfície articular posterior .	30

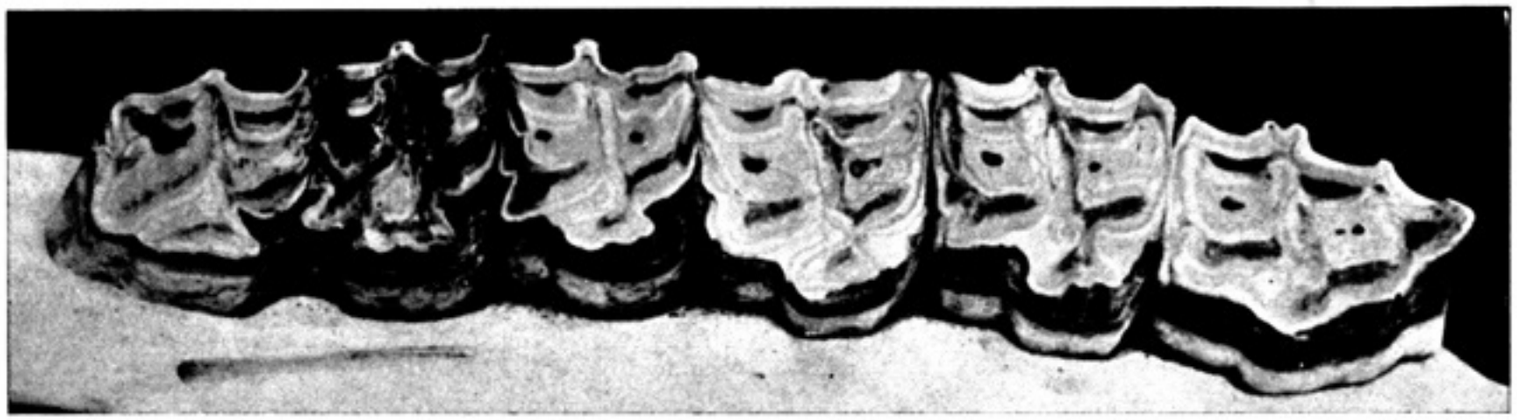
b) de frente

base da apófise espinosa		20
horisontalmente	afastamento das apófises transversas . . .	45
	afastamento das articulações das costelas . . .	70
	diâmetro da cabeça	40
	furo medular horizontal . . .	30
	furo med. vertical	20

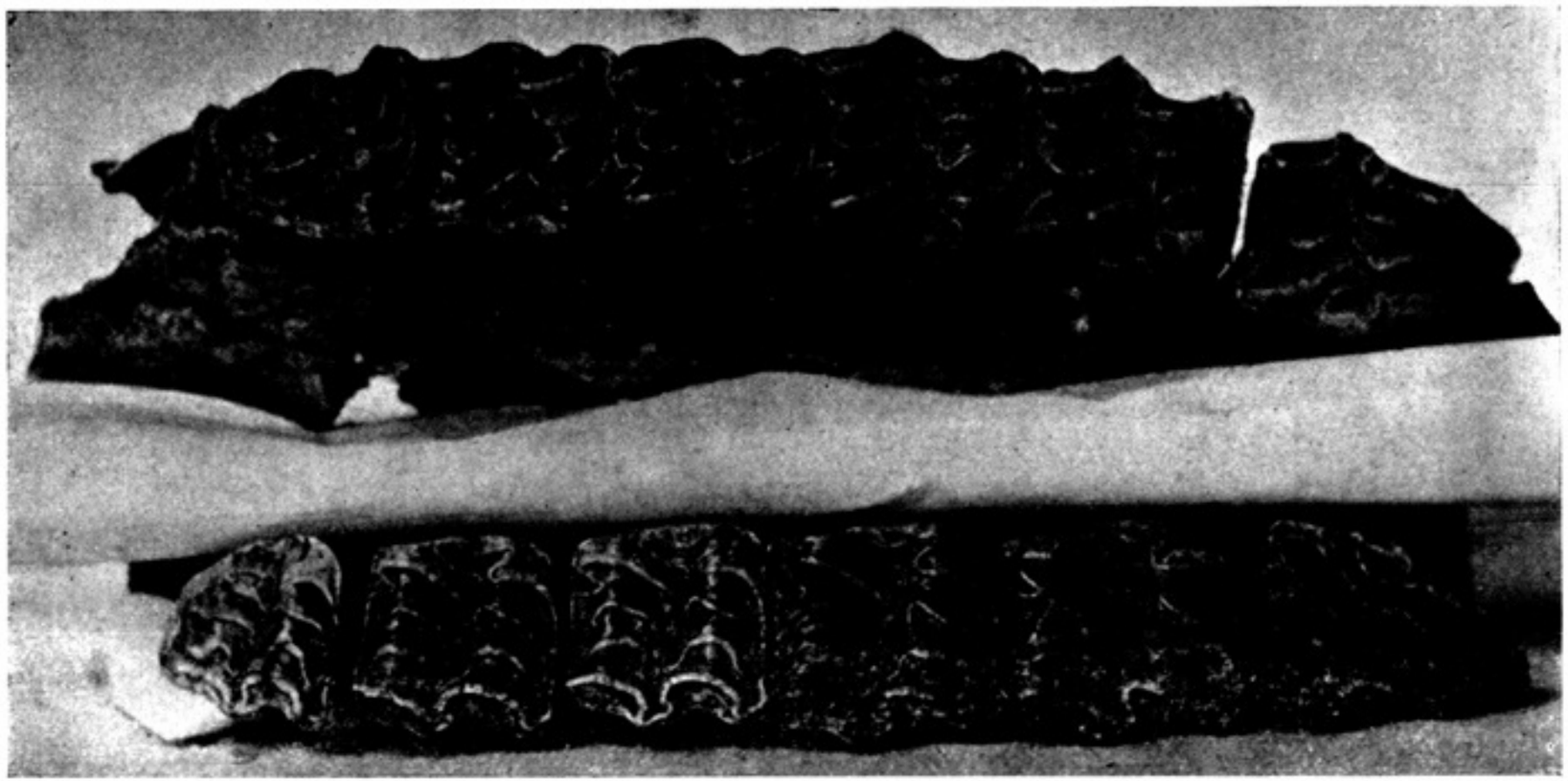




PALEOLÍTICO — Crânio de A. A. Asinus — Carregado
Série dentária



E. C. Celticus — Garrano do Minho — moderuo



PALEOLÍTICO — Aldea das Pégas — Carregado
E. C. Celticus (?)

17 — 3.ª vértebra

altura	240
de lado — cabeça do processo espinoso	25
ao meio	25
à base	45
corpo da vértebra	40
máximo	53
de frente — espessura da cabeça	25
no meio	11
à base	16
largura dos tubérculos articulares	32
» das apófises transversas	73
» das cavidades articulares das costelas	70
corpo da vértebra	46×33
furo medular vertical	20
» » horizontal	31

Os 5 lombares	1.º	2.º	3.º	4.º	5.º
compto do corpo	55	53	56	54	55
altura da apófise espinosa	146	145	141	139	133
compto	243	330	320	310	265

18 — Sacro

comprimento	265
Largura do 1.º	235
» » 2.º	118
» » 3.º	74
» » 4.º	65
» » 5.º	68
ponto mais estreito	37
6.º	60

Altura 1.ª	. . . . .	130
» 2.ª	. . . . .	120
» 3.ª	. . . . .	110
» 4.ª	. . . . .	95
» 5.ª	. . . . .	80
» 6.ª	. . . . .	70
flecha da curva inferior	.	05

19 — Omoplata

Comprimento total (suposto)	. . .	380
» até à parte cartilaginosa	. . . . .	345
largura do colo	. . . . .	65
» da pá.	. . . . .	218

20 — Úmero

altura.	. . . . .	340
» entre as superfícies articulares		314
de lado — cabeça	. . . . .	116
superior	. . . .	60
diâmetro menor	.	47
inferior.	. . . .	90
de frente—cabeça	. . . . .	106
superior	. . . .	78
circunferência	. .	141
menor	. . . . .	40
inferior.	. . . . .	86

21 — Rádio e cúbito — altura	. . . . .	451
» altura	. . . . .	364
de lado — superior	. . . . .	50
ao meio	. . . . .	34
inferior	. . . . .	47

cúbito		90
»		55
»		94
de frente — cabeça do cúbito		44
	corpo	53
rádio — cabeça		94
	ao meio	45
	inferior	85
	circunferência	131

22 — Carpo

Altura		55

23 — Metacarpo

Altura		247
De lado — superior		35
	ao meio	26
	inferior	40
de frente — superior		66
	» articular	59
	média	36
	inferior	51
	circunferência	113
	stiloide comprimento	15

24 — 1.ª falange de lado — altura 90

superior	45
mínima	24
inferior	30
de frente — superior	60
mínima	40
inferior	52

25 — 2.ª falange de lado — altura.		41
de frente — superior . . .		55
inferior. . . .		52
26 — 3.ª falange — altura		50
comprimento da base . . .		72
largura		68
comprimento da cava a pinça		52
27 — Cinto pélvico		
medidas		
Espinha iliaca superior a tuberosidade ischiática		390
Espinha iliaca superior a espinha iliaca anterior.		310
Tuberosidade do ângulo externo do ileon		15
Borda anterior ileon a tuberosidade ischiática		402
Margem anterior ileon a borda posterior cavidade cotiloide		212
Diâmetro cavidade cotiloide		78
Crista anterior espinha iliaca a extremo tuberosidade ischiática		470
28 — Fémur		
altura.		450
de lado — largura da cabeça do trocanter.		45
cabeça		95
maior largura . . .		60
menor		53
cabeça dos côndilos .		129
circunferência . . .		172

	de frente —	ápice do trocanter .	53
		trocanter	135
		superior	86
		à crista subtrocanteriana	115
		menor.	50
		cabeça dos côndilos .	102
	altura entre as superfícies articulares		395
29 — Tibia			
	altura		405
	de lado —	tuberosidade (superior)	110
		média	41
		inferior	80
	de frente —	extremidade superior .	102
		média	45
		inferior	84
		circunferência	132
30 — Calcâneo			
	altura		130
	altura com o tarso.		155
	de lado —	largura da cabeça. . .	62
		» a base	50
		» do astragalo . .	82
		» do tarso . . .	55
		altura do astragalo. . .	67
		» » » e tarso	92
	de frente —	cabeça do calcâneo . .	34
		colo do calcâneo . . .	23
		larg. menor do astragalo.	57
		largura maior idem . .	76
		do tarso . . .	68

de traz —	cabeça do calcâneo . .	35
	da base » . .	58
	com o astragalo . . .	75
	» » e tarso .	68

31 — Metatarso

altura		290
altura do stiloide		200
de lado —	cabeça	45
	médio	31
	inferior.	41
	circunferência	110
de frente —	superior	57
	média	34
	inferior.	54
	secção do metatarso . .	34×31

32 — 1.ª falange

altura máxima		99
entre faces articulares		88
de lado —	superior	43
	mínima.	25
	inferior.	27
de frente —	superior	58
	mínima.	37
	inferior.	50

33 — 2.ª falange

altura		50
entre faces articulares		41
de lado —	superior	36
	mínima.	27
	inferior.	30

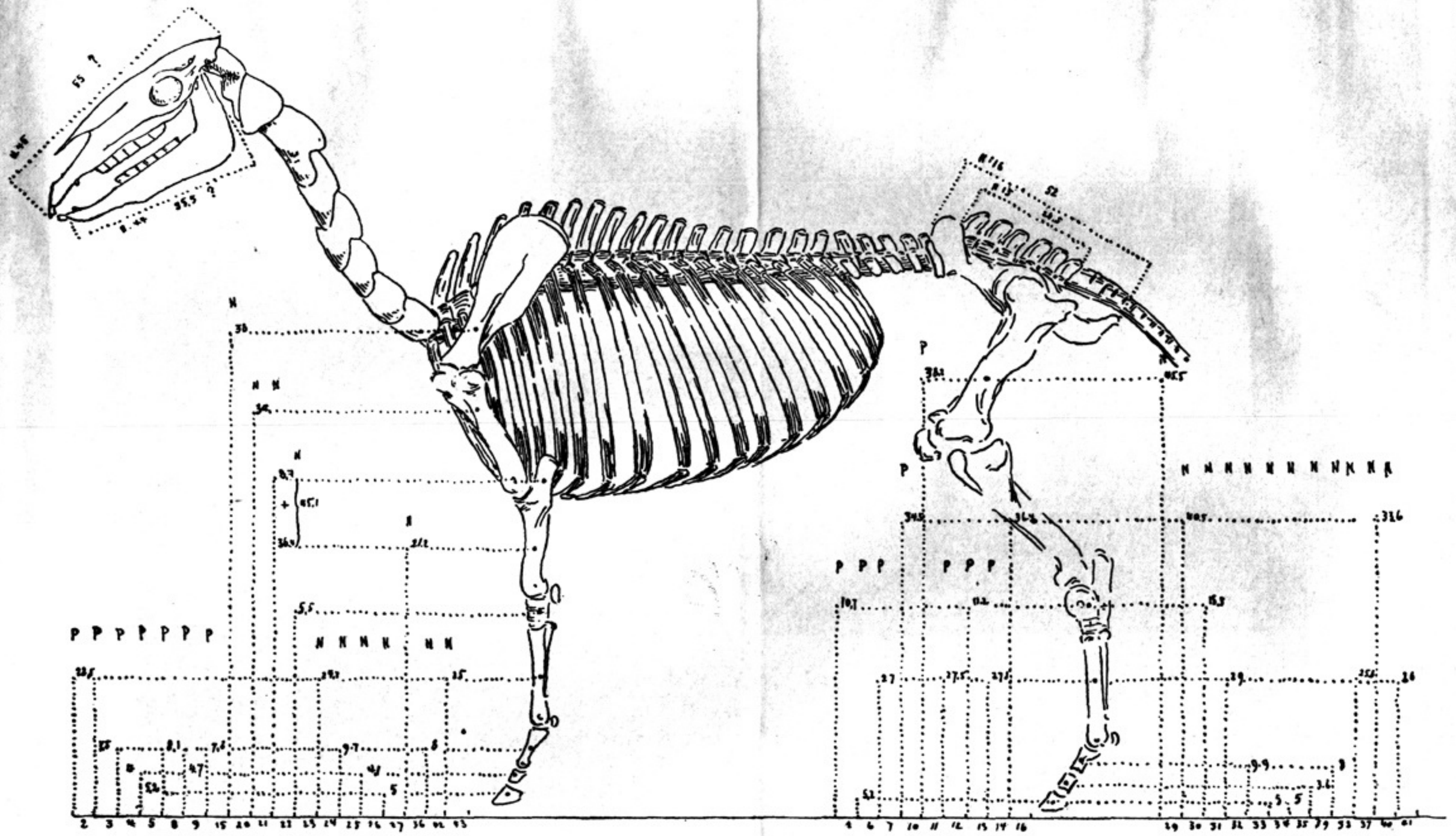


Fig. 8 — Figura hipotética na qual são reportadas tôdas as medidas de comprimento dos ossos longos da colecção

N. B. – As letras indicam: P. Paleolítico. N. Neolítico.
As cifras, a altura em centímetros: os números da base, a referência aos ossos cuja medição completa está no texto. (4)



de frente — superior	53
mínima	45
inferior.	50

34 — 3.ª falange

altura	50
largura	70
comprimento total.	70
» da cova lunar . . .	60

Êste esqueleto montado daria lugar a um animal aproximadamente de 1m,240 segundo as seguintes medidas:

Navicular.	50
2.ª falange	41
1.ª »	97
rádio	250
carpo	55
úmero	364
escápula	380
vértebras	100
	1.337
casco, pele, ligamentos, cápsulas sinovicais.	50
	1.387
perda pela inclinação da escápula, do úmero e das falanges 1/6 daquelas medidas aproximad.te	150
	1.237

Do Paleolítico

Há além dêstes ossos uma dupla série molar superior achada em Aldeia das Pégas — Carregado — que apresenta os protocones côncavos e estilos bilobados em todos os dentes, mas nos molares os lobos muito reduzidos, sentindo-se a influência do tipo céltico.

Neolítico
Algar de João Ramos

2 metacarpos
2 metatarsos

35 — 1 metacarpo — comprimento 212
de lado — superior . . 31
méd. . . . 25
inf. 35
de frente — superior . . 47
méd. . . . 36
inf. 45
circunf. . . 10
secção . . . . . 36×25

36 — 1 metatarso — comprimento 258
de lado — superior . . 40
méd. . . . 32
minima . . . 27
inf. 36
de frente — superior . . 49
méd. 32
inf. . . . 46
circunfer.ª . 100

a parte superior é muito estreita de frente
e muito larga de lado

a secção é debaixo das tuberosidades . . 33×34
no meio. . . . . 32×32
em baixo . . . . . 32×27

37 — 1.ª falange

comprimento	80
entre faces articulares . . .	72
de lado — superior	37
mínima	20
de frente — superior . . .	52
mínima . . .	32
inferior . . .	42

38 — 2.ª falange

comprimento maior	36
entre faces articulares . . .	30
de lado — máximo	25
mínimo	20
de frente — máximo . . .	40
mínimo . . .	35

39 — 1 tíbia — comprimento 336
circunferência 130

além dêstes há outra tíbia e outros ossos que não mensurei porque estão muito estragados pela mão do homem. Não foram rachados mas usados como instrumentos. Também há dentes.

Neolítico
Furadouro — Cercal

40 — 1 metatarso

Comprimento	260
Circunferência	100
de lado — superior	340
mínima.	280
inferior.	330

de frente — superior 450
mínima 310
inferior 450

41 — 1.ª falange

comp.to máximo. 80
entre faces articulares. 70
de lado — máximo superior . . 35
mínima. . . 18
de frente — largura máxima . . 50
mínima . . 30
inferior . . 38

Neolítico

Pernes

42 — 1 metacarpo

comprimento 250
circunferência 83
de lado — superior 25
mínimo. 21
inferior. 25
de frente — superior 39
médio. 26
inferior 39

há outro incompleto.

Estes exemplares, bastante bem conservados por efeito do terreno ser de formação calcárea, devem pertencer a cavalos verdadeiros de tipo semelhante aos nossos actuais garranos — dedução que deriva especialmente da forma das dentaduras e crânios e do tamanho.

Um exemplar é seguramente de um pequeno burro.

Nesta zona e no paleolítico aparecem também os seguintes animais:

Cervus elaphus, numeroso e de grande tamanho.
Antílope.
Equus caballus.
Equus asinus.
Bos.
Vulpis.
Sus scrofa.
Lepus.
Ursus arctos.
Hyaena spelaea.
U. artioides.
C. Lupus.
Cuniculus.
etc.

O que indica um clima bastante semelhante ao actual.

RUY D'ANDRADE

---

(1) Vêr meus trabalhos precedentes:

— *Alguns elementos dentários para a classificação dos equideos actuais* (Bull. de la Soc. Portugaise des Sc. Naturelles, T. XII, n.º 11, 1936).

— *Quelques observations sur les dents des Équidés actuels* — comunication ao XII Congrès International de Zoologie — 1936.

(2) A forma como as medidas foram tiradas constam das figuras da tabela n.º 1.

(3) A figura indicativa da forma de medir estes ossos é especialmente referente a esta série.

(4) Os números da base referem-se aos números de ordem: os números sôbre as verticais são medidas de altura; a letra P indica paleolítico e N neolítico.

LE INTUIZIONI SCIENTIFICHE DEGLI ANTICHI

Non c'è storico della medicina, non c'è raccoglitore di curiosità mediche, non c'è giornale, rivista, quaderno di medicina che non abbia messo in evidenza, una o più volte, analogie che corrono tra le nuove scoperte della scienza moderna e qualche pratica o qualche affermazione della medicina passata.

Si è venuto ammassando, in tal modo, una notevole quantità di materiale che non è affatto disprezzabile, non tanto per la curiosità eccitata dal singolo fatto, ma per una serie di considerazioni che emergono dalla visione generale del fenomeno storico.

Come dotati da un senso di divinazione, gli antichi hanno intravisto delle verità che, pur essendo interpretate nel modo che i tempi potevano permettere, pur essendo rivestite di espressioni necessariamente consone all'idea vigente, nascondono un principio di vero che esiste nella natura e che essi percepivano confusamente, quali apparecchi ricettori di onde ed emanazioni misteriose.

Se a questi noccioli di verità si muta appena l'espressione riferentesi al tempo e si spogliano di quella superstizione che era consona alla psicologia, alle credenze e al convincimento circa l'ordine naturale delle cose, vediamo emergere alcune verità che oggi sono state dimostrate

non a forza di ragionamento e di interpretazioni, ma su basi assolutamente scientifiche e sperimentali, di modo che risulta più che giusta l'affermazione di Antonio Vallisnieri il quale asseriva « *Studia recentiora non avertunt antiquam medicinam sed confirmant* ».

E non solo gli studi recenti confermano quel che gli antichi avevano intuito, ma possiamo affermare che forse la scienza moderna ancora non è nella possibilità di confermare cose che abbisognano di un grado di maggiore perfezionamento di mezzi tecnici, ma che erano già state intuite e messe in pratica da gli antichi.

Di modo che possiamo dedurre che i mezzi tecnici delle scienze sperimentali (i veri cardini di una scienza seria che merita questo nome) sono forse ancora arretrati di fronte a quel che era già stato intuito da generazioni assai meno progredite della nostra, ma forse per questo più vicine alla natura e più atte a riceverne imponderabili trasmissioni.

Mettendo in rilievo quel che chiamiamo intuizioni scientifiche non intendiamo affatto fare dalle rivendicazioni: non ve ne sarebbe materia, nè sarebbe appropriato il termine rivendicare, trattando di certe sensazioni di verità che balenavano di tanto in tanto in mezzo ad una oscurità scientifica. Se una rivendicazione può essere fatta, essa non è applicabile *ad personam,* sibbene all'intero spirito umano che, immerso da millenni in un ambiente che solo oggi tende a scoprire lentamente qualche velo, ha subito sempre l'influsso delle sue verità insite.

Ho detto che l'indagine tecnica odierna è ancora arretrata di fronte all'intuizione degli antichi.

Ancora oggi vi è una folla di fenomeni che si ripetono, con nome e interpretazioni diverse, da millenni: un tempo

soggetti alle leggi della magia e de la stregoneria, oggi riconosciuti nell'ambito dei fenomeni naturali e che attendono ancora una risposta dalla scienza sperimentale: risposta che è assai tarda a farsi strada per molteplici ragioni.

La prima di queste ragioni è forse l'indifferenza e lo scetticismo aprioristico con il quale gli scienziati accolgono questi fenomeni.

Per il solo fatto che lo studio di questi ancora non è entrato a far parte della scienza ufficiale, viene negata la loro stessa esistenza da coloro che soli potrebbero occuparsene e toglierli da un ambiente che ha forte tinta di ciarlataneria e di volgare trucco.

Molte volte gli scienziati, forse a causa della loro stessa veste scientifica, peccano nel voler negare quel che ancora non sono capaci di spiegarsi.

Abbandonati dalla scienza ufficiale (ad eccezione di una esigua schiera di mentalità serene ed obiettive che li considerano nel loro giusto valore) la interpretazione di questi fenomeni vaga da una cerchia all'altra di pseudo-studiosi, falsati da uno spirito di entusiasmo che nuoce alla obiettività dello scienziato, mancanti di mezzi idonei allo scopo e di preparazione scientifica che regolino l'esperimento col rigore necessario a questo genere di studi.

In mezzo a questi facili entusiasti in buona fede, si infiltrano, per complicare il quadro, astuti mestieranti, prestigiatori volgari, conoscitori di trucchi spesse volte ingegnosissimi, i quali gettano su tutto il campo una ombra di volgarità che serve ad allontanare sempre di più l'attenzione de gli studiosi veri.

Per queste ed altre ragioni, che sarebbe inutile e troppo lungo esporre, molte affermazioni degli antichi che si tramandano oggi con nomi differenti, rimangono indie-

tro nella scienza sperimentale, pur contenendo indubbiamente qualcuno di quei noccioli di verità che si sono dimostrati in molti altri argomenti.

Indubbiamente gli antichi, con le loro intuizioni, erano molto più progrediti in alcuni campi, di quel che oggi non sia la scienza ufficiale.

In modo empirico, del tutto grossolano, sfuggente a qualsiasi legge sperimentale, essi erano padroni di una più larga porzione della natura di quel che non possa disporre lo scienziato di oggi.

E come gli antichi, i popoli che non hanno nella loro storia culturale la evoluzione che vanta la cultura nostra, hanno delle forze naturali, una conoscenza che chiamerei intuitiva, ma che è sempre più di una quasi assoluta ignoranza scientifica.

Questa intuitiva padronanza (sia pure millantata in un gran numero di casi) è rimasta nella così detta scienza populare che, in mezzo ad una faraggine di assurdità e di errori più che grossolani, ottiene a volte dei risultati che potrebbero essere degni di un pubblico più elevato.

* * *

Le intuizioni degli antichi variano in un gran numero di campi, tutti però concernenti la conoscenza della forza della natura o le sue nascoste attività.

Come il concetto della microbiologia altro non è nella sua primitiva espressione che quello della patologia demonistica interpretato in un senso teurgico, così il concetto della purificazione e dell'impurità, altro non è che l'intuizione della desinfezione, e della infezione, interpretato in un modo rituale.

Intendiamoci bene: non voglio smentire, con questo, la mia convinzione che i precetti rituali delle purificazioni non sono da interpretarsi come veri e propri precetti igienici, velati dalla religione.

Questa asserzione, secondo me, ha fatto il suo tempo e dovrebbe essere abbandonata insieme con molte altre interpretazioni storiche, frutto di uno spiccato materialismo che ha caratterizzato lo scorcio dell'ottocento ed i primi anni del secolo.

Il rituale fu, è, e sarà sempre religioso ed appunto per questo non potrà mai essere ispirato dall'igiene, poichè sarebbe quasi una contraddizione in termini.

Pur tuttavia non si può negare che alcune coincidenze sussistano tra le purificazioni e le disinfezioni, tra il concetto di impurità e quello di infezione. E como i microbi di oggi possono essere stati intuiti con i demoni di ieri, così uno strano ravvicinamento collega il chirurgo di oggi che opera nelle asettiche e lucenti sale operatorie con la maschera di garza su la bocca e sul naso per non inquinare la purezza del campo operatorio, con il sacerdote assiro di quaranta secòli fa (o quasi) che sacrifica alla purezza immacolata del fuoco e copre la bocca con un pannolino affinchè, nella preghiera, non cada una goccia della sua saliva nella religiosamente asettica purezza della fiamma sacra.

Intuizioni? Può darsi. Ma ad ogni modo non si parli più di cosciente certezza velata dal rituale, poichè questa non è ammissibile; non si parli di coscienza igienica, poichè popoli che, in altre parti del rituale, offrivano mezzi assolutamente anti-igienici, non potevano avere siffatta coscienza.

Intuizioni ve ne sono in ogni campo dello scibile. Dalla

stravagante ricerca della pietra filosofale si giunge oggi all'attuazione della trasmutazione, mediante il bombardamento di joni.La « *Grande opera* » è compiuta.

La trasmutazione è possibile, attuabile, praticabile, anche se non pratica. Non erano dunque pazzi gli alchimisti; con le loro fantastiche affermazioni avevano avuto l'intuizione di qualche cosa di vero. E mentre oggi si può ottenere la trasmutazione, la scienza si avvia verso la concezione della unità della materia, verso quel chimerico « *mercurio filosofico* » che fu, per gli alchimisti, la chiave di volta della loro assurda impresa.

Ed ecco che le prime, timide esperienze su la stratosfera, avviano di nuovo verso l'etere cosmico; ed ecco che radiazioni di metalli ritornano verso le credute potenze degli amuleti e possono offrire uno spiraglio alla talismanica. Ed ecco che gli studi su gli influssi delle macchie solari possono avviare verso i concetti di correlazione tra astri e salute.

Altre volte sono invece avvicinamenti alla moderna scienza per mezzo di fantasticherie che si sono poi dimostrate vere. È il caso della millanteria ciarlatanesca del saltimbanco Boile, il quala asseriva nel 1727 che le malattie erano prodotte da animaletti invisibili che si trovavano nel sangue e che, contro di essi esistevano altri animaletti contrari, capaci di uccidere i dannosi e di procurare in tal modo la guarigione.

Non è il caso di fare delle assurde rivendicazioni, ma il pensiero non può fare a meno di ricorrere alla medesima interpretazione del meccanismo di azione del batteriofago del D'Herelle ed ai fatti di parassitismo cui soggiacciono alcuni protozoi. Ed è ancora il caso della concezione epicurea circa la composizione della materia

che applicata alla medicina generò ne la mente di Asclepiade di Bitinia, venti secoli prima che Wirchoff la proclamasse, l'intuizione di quella patologia cellulare che ancora oggi mostra qualche solido fondamento di vero.

Altre volte si tratta di osservazioni intuitive fatte millenni fa e che oggi hanno piena conferma e pieno riscontro nelle esperienze scientifiche: tale, ad esempio, il valore semiologico che gli scrittori del *Corpus Hippocraticum* davano alla forma ed alla grossezza delle gocce di sudore che vedevano formarsi sulle varie regioni del corpo del malato, variazione di forma e dimensione che possono trovare ragione nel grado di tensione superficiale e di viscosità del sudore stesso.

Altre volte sono ravvicinamenti figurati che si sono mostrati nella mente dell'artista che mai pensava, con la sua raffigurazione, di precedere di secoli le moderne attuazioni della scienza.

È il caso di quella figura che risorge, dipinta dall'Orcagna nella scena del giudizio finale nel camposanto di Pisa: È una figura diafana, sorgente dalla tomba nel momento in cui lo scheletro si sta rivestendo della carne. Lo scheletro, bene delineato, opaco, spicca in mezzo ad una diafanità di tessuti molli che (secondo lo spirito dell'artista) si stanno formando, ma che ai nostri occhi acquista l'aspetto di una radiografia precisa, dell'intero corpo umano.

È forse il caso di pensare che l'artista abbia avuto la benchè minima idea di quel che doveva avvenire nel campo scientifico? Sarebbe assolutamente assurdo pensarlo. Eppure alla sua mente si è affacciata l'intuizione di poter raffigurare la visibilità dello scheletro attraverso la diafanità dei tessuti molli.

E non parlo poi delle applicazioni terapeutiche di sos-

tanze impensate dagli scienziati fino a poco tempo fa, ma usate da gli antichi o dal popolo, da molti secoli.

Quante pratiche millenarie che sembravano distrutte dal travolgere dei secoli, riaffiorano oggi come sorprendenti intuizioni di fatti nascosti nel più segreto della natura? Non usi di piante di cui oggi si sfruttano gli alcaloidi, non ingestione di organi animali che facciano venire in mente la opoterapia, non effetti meravigliosi di fontane, il cui mistero ci è oggi svelato con la radio-attività o simili; ma l'uso di sostanze in cui la pratica empirica non ha il fondamentale valore che può avere negli esempi citati: l'uso ad esempio di ingestione di urina dela sacra vacca, o bagni ne la medesima a scopo lustrale, praticato ritualmente millenni fa dal popolo iranico. Pratica rituale, senza alcun dubbio, cui era lontano qualunque significato igienico o terapeutico, pratica collegantesi con la sacralità de l'animale che nella sua purezza doveva purificare l'impurità del parto o de l'aborto; pratica inattiva e tale da non poter suggerire alcuno spunto empirico, ma ricollegantesi stranamente con l'urinoterapia oggi sfruttata in qualche campo, quale iutuizione meravigliosa di una medicina che doveva tardare millenni ancora.

Meravigliosa intuizione si è voluta scorgere (Castiglioni) nell'uso rituale di immagini di demoni da aplicarsi contro l'invasione dello stesso demone, quale principio di vaccinoterapia; ed anche il principio della segnatura basato sul « *similia similibus* » fa nascere lo stesso pensiero a chiunque lo consideri anche superficialmente.

Ma non chiamaremo intuizione, come ho detto, l'uso empirico della pianta medicinale, poichè una ben definita azione curatrice poneva tale uso nel fuoco della coscienza.

Nè intendo parlare di fantasticherie di romanzieri che,

messi a tavolino e dato libero sfogo alla loro immaginativa, sembrano a gli occhi del pubblico grosso, di aver precorso le più moderne scoperte della meccanica, della nautica, della navigazione.

Non è intuizione quel che deliberatamente si provoca con l'artificio del romanziere: ciascuno di noi potrebbe descrivere nell'effetto (ma non nel meccanismo) una qualunque macchina meravigliosa che, per avventura, potrebbe essere attuata fra un paio di secoli.

Ma nessuno di noi potrebbe arrogarsi il merito di avera intuito quel che sarà a venire.

L'intuízione si presenta spontaneamente, senza essere chiamata, senza alcun artificioso preconcetto, come giungono incoscientemente nella sensibilità di particolari soggetti, misteriose radiazioni dall'ambiente: onde, se così vogliamo chiamarle, di cui i fisici ancora ci debbono dare spiegazione.

E sono apunto, o sembrano esserlo, misteriose radiazioni che si sprigionano dall'intimo vero che si cela in ogni espressione creata che di quando in quando giungono alla sensibilità di qualche inconscio o persino ignorante soggetto, suscitando in lui una risposta sensibile che passa spesso inosservata, ma che, se in qualunque modo fu registrata, si riconosce vera a distanza di secoli.

Si è anche parlato non di intuizioni, ma di nozioni superstiti, vaganti nella coscienza dell'uomo come in un grande oceano buío, avanzi di luminose civiltà naufragate in epoche anteriori a qualunque storia. Ma occorrerebbero delle prove per poter testimoniare la verità di questa asserzione.

Può essere invece che nell'intimità più recondita, esistano delle idee-basi una specie di quel che si potrebbero

chiamare idee madri, che caratterizzano il pensiero dell'uomo e che affiorano alla superficie, nella veste e nel modo che la superficie stessa consente.

Sono queste idee-basi quelle che, emergendo nela mentalità del primitivo, accomunano stranamente i riti, la fede, la superstizione dei popoli equatoriali e quelle dei popoli delle regioni glaciali.

E come vediamo l'affermarsi in qualunque regione di alcuni principi dogmatici (la sacralità del numero, la possessione diabolica, la virtù della segnatura, la potenza del nome ecc.) quasi che essi rappresentino delle verità assolute, così possiamo credere che molte volte qualche scintilla di vero sia nata insieme con l'uomo e che appaia a noi oggi mirabile intuizione di verità, mentre altro non era che un affiorare in forma rudimentale di un *quid* che oggi di nuovo emerge in una forma diversa e che chiamiamo scientifica.

Siamo più vicini al vero di quel che non lo fossero gli antichi? Certamente si, rispondiamo noi, ma come risponderanno i futuri scienziati dei secoli a venire?

Non vi sono ritorni nella storia della scienza, non esistono ricorsi nel senso che comunemente si dà a questo termine.

Sono sensazioni oscure, nebulose, che nuotano nell'intimità del pensiero come gli strani esseri delle oscurità abissali imperscrutabili, e che spesso si riportano alla superficie del pensiero mutando veste, ma non sostanza.

La scienza sperimentale, quella che chiamiamo la vera scienza, un poco per volta giunge a sollevare lentamente qualche velo sul mistero di queste oscure sensazioni e quel che può sembrare una intuizione di ieri, oggi acquista certezza di verità sperimentale.

Ma la scienza sperimentale è ancora troppo bambina di fronte alla plurisecolare e potremmo dire innata sapienza di intuizione che, anche se avvolta in una densa nuvolaglia di grossolani errori, di illazioni fantastiche, di assurdità paradossali, ha preceduto di millenni la nostra sapienza, avendo forse, in molti punti, visioni più vaste se non più esatte.

ADALBERTO PAZZINI

VALORES DE PORTUGAL [1]

ENSAIO DE NACIONALOGIA PORTUGUESA

AUTONOMIA LINGÜÍSTICA

Da nossa vitalidade mental é sem dúvida a fala o produto mais directo e o que mais nos eleva sôbre o fôsso intransponível para com os animais, por mais elevados que sejam na escala biológica, e por mais lisongeados que se mostrem alguns humanos por desejarem reconhecer em alguns dêles os seus avoengos, curiosos nessa indesejável bestialidade. E, de todo o étnos, o que à nacionalidade confere mais autonomia é a língua.

Área e valor linguístico

O instinto imitativo permite aos animais repetirem em gerações indefinidas, suas vozes ou gritos. A criança humana àlém da vocalização imitativa adquire a inteligência da palavra. Cada povo ou Nação adquire assim sua área linguística e daí o carácter geográfico, esta marca de geografia humana, a poderosa influência da língua pátria sôbre o espessamento e o robustecimento nacionalisante, pela influência insubstituível da palavra falada ou escrita. O tema lingüístico domina a vida, desde os arrebois da nacionalidade, evolucionando, remodelando-se sempre em destino contínuo para o seu aperfeiçoamento espontâneo e inconsciente, como produto herdado e modificável. De todos os bens

---

(1) Cont. do n.º 1, vol. 94, pág. 91.

de que goza a humanidade, desde os nómadas aos mais bem nacionalizados povos e Raças, é o que mantém a língua numa continuidade mais assegurada em si mesmo e pelos seus efeitos. Êste fenómeno, analizável no domínio da continuidade, presta-se a que possamos, sob o prestígio poderoso que exerce sôbre nós a linguagem, lembrar-nos que a sucessão em geral, tanto dos actos individuais como dos sociais e políticos, a-pesar-das suas contínuas alterações torna-os mutuamente correlativos e concorrentes para a mantença de uma invariância nacional, mórmente no caso em que a Nação se defenda pelos naturais dotes de homogeneidade e de íntimo entendimento holotrópico, como sucede a Portugal.

Factor da continuidade racial ou da Nacionalidade

A-par-desta nossa invariância do conjunto pátrio as variações são contínuas. Nos casos gerais, nos quais se observa continuidade, bem o expôs Wundt no domínio do intelecto e W. James no da acção. Sugere-nos o primeiro, que é sempre diversa da que fôra, qualquer representação que volta à consciência, arrastada por um acto de memória, e W. James diz-nos que nunca poderemos praticar de igual forma o mesmo acto, concluindo-se que, por essas e outras causas, as reacções aparecem diversas, e geralmente nunca iguais às primeiras. Admitida uma vida, mesmo sem progresso, estas observações são rigorosas. Incontroversos são todos os demais casos na luta da vida progressiva. A evolução, aperfeiçoadora em geral, é fatal, ainda que tenha por meta o abismo, na luta de acções e reacções do bem e do mal. Na língua porém, onde os mortais teem menos ocasião de estragar seus próprios bens por êles regidos, mais pode predominar o aperfeiçoamento que o estrago das vilezas.

Tendência progressiva

Pela língua se narram os sucessos felizes, as duras fatalidades, as conseqüências de inconscientes desleixos, ou de protervas traições, produtos de acção dessas qualidades gregárias e dêsse fortíssimo poder de coesão e de correspondência entre o passado e o presente marchando para um futuro que já está de passagem. Unificando as ideas, estremando-lhes os campos, marcando-lhes os desígnios, a linguagem falada ou escrita vivifica o pensamento, permitindo-lhe a formação de imagens criadoras, agita os corações indolentes e desperta a razão adormecida, e por tal forma, que os habitantes de um país só por êles constituem uma nacionalidade, por essa herdada tradição de ideas acumuladas, possuídas em comum, passadas atravéz dos séculos e fecundadas na terra da comunidade lingüística. Tal o caso único na Europa: o caso histórico e actual de Portugal. Tal o caso só numa época sucedido na vizinha Espanha, quando mantinha a união pela comum empreza de violência dominando a Europa.

Poder coesivo

Coincidência só portuguesa e

Se a holotropia de intenções e destinos nos dá a homogeneidade social, como acabamos mais uma vez de acentuar, é também em a nossa terra pátria que se dá a perfeita coincidência das fronteiras políticas com as lingüísticas e com as rácicas. Perante êste notável facto a Europa constitue um espectáculo de contraste a nosso favor.

Desarmonia europea

Assim nas planícies belgas predominam os flamengos, falando alemão, fora delas os alpinos, falando francês, e as classes elevadas são bilingues com tendência francesa. Os habitantes dos High-

lands que são nórdicos, os bretões que são alpinos e os de Gales que são mediterrânicos falam respectivamente gaélico, armórico e címrico, línguas derivadas do céltico. Fenómenos análogos se observam no Canadá, no Auvergne, no sul da França, na Andalusia, na Galiza, Vascongadas e Catalunha. Os alemães querem todos ser arianos e falam uns 13 dialectos diversos bem definidos (1). Nove falam os franceses (2).

São mais legìtimamente latinos os italianos, falando 8. Os « espanhois médios » os do planalto castelhano e do Ebro, os franceses catalães, os berberes andaluses, os galegos e os misteriosos asturos teem as consciências socializadas regionalmente, as suas características diversificadas e, com grandes tendências germânicas, querem todos ser latinos, de raízes visigóticas.

Portugal é o único país da Europa de acentuada Autonomia Lingüística. Acentuada, com sempre temos feito, a dupla e conjunta existência do País da Raça e da Raça do País, podemos dar-lhe extensão no seguinte esquema:

O País Racial, o País Político e finalmente o País Étnico. Esta última parte comporta e exige três subdivisões: o País Linguístico, Cultural e Etnográfico.

Sob o ponto de vista de Autonomias é a da Lingüística de que ao presente nos ocupamos.

---

(1) No baixo germânico, Nierlerdentsch ou Plattentsch, 5 dialectos: Prussia ariana, Holstein, Meklemburgo, Brandburgo e Prússia.

No alto germânico, Fordentsch ou Hochdentsch, 4 dialectos: Baviera, Secaleia, Wutemberg e Baden.

Médio, 4 dialectos: Turíngio, Renano, Francónio, da Este — Saxónia, da Lusácia, da Silésia.

(2) Delfinado, Leão, Auvergne, Limosino, Gascão, Normando, Picardo e Borgonhês.

Acumulações e absorções sôbre o Autoctonato

Foi Portugal, como todos bem sabemos, sucessivamente ocupado, contra a resistência dos Autoctones, pelos Romanos, Bárbaros nórdicos, e pela invasão mourisca. Tais invasões não substituiram, por forçada emigração, a primitiva ou anterior geração populacional, nem a destruiram. Puderam os romanos dividir parte da faixa do futuro Portugal, limitando a Lusitânia até ao Douro, ou dando ao Minho e Galiza a denominação de Gallaecia. Puderam os Bárbaros dominar, sob um reinado de Suevos, quási tôda a nossa área com predomínio no norte e os arábicos, de semelhante modo, com predomínio no sul. Todos estes dominadores administraram, regulamentaram a vida, alimentaram-se com o trabalho agrícola da população. Atravez de tôdas as vicissitudes permaneciam os alicerces e os erigimentos do Autoctonato. A massa populacional Autoctone primitiva ia absorvendo outros reduzidos invasores, tais como os celtas, cujos vestígios lingüísticos ainda existem, e por outro lado a sábia e prudente ocupação romana impregnou, pouco a pouco, os habitantes com o falar latino.

Anexações colaterais no estrangeiro

O aspecto da Europa, por exemplo antes das invasões do século VI (a. C.), mostra-nos no país da futura França, Bretões, Francos e Borguinhões constituindo, contemporâneamente, reinos separados. Passados séculos, para não fazermos aqui a história da Europa, já bem depois dos Gaulezes durante o Império de Carlos Magno, abrangia os seus domínios a Aquitânia, a Neustria, a Bretanha, a Borgonha, a Saxónia e tôda a extensão até ao

Theise e até ao Oder. Reinos diversos e diversas raças agüentavam-se odiando-se. Perante tal desmoronável Pandemónio no estrangeiro, mantinha-se o Autoctonato da faixa portuguesa, apenas dominada, mas não fundida, com a mourisma do Kalifado de Córdova, e ao eclipse do grande C. Magno já se dava como existente o Reino Portugalense ùnico, e em Espanha, para começar a desunião, os reinos de Leão, Castela, Aragão, Valência e a ocupação árabe, também dividida em reinos.

Desligados nós, os néo ou pre-portugueses, da fraca conexão que o Condado Portugalense tivera com Leão, continuadores do Autoctonismo primitivo, não tínhamos reinos a unir como espanhois e franceses. Tínhamos o território do nosso autoctonato, com êle tínhamos vivido através dos tempos e das administrações sucessivas, mas por conjunto, sem divisões contemporâneas e sôbre o Islame fomos conquistando a independência administrativa e política, passo a passo; reconstituiu-se o país étnico e racial pelas naturais leis da sociologia.

Autonomia lingüística resultante

A Autonomia lingüística de que nos ocupamos significa que com a linguagem dos primitivos pioneiros da reconquista sôbre o Islame, sucessivamente modificada, levámos a cabo a apropriação do território não tendo povos de outras línguas a assimilar, como a França teve de fazer e ainda não terminou, do lado da Bretanha; e na Inglaterra nunca terminará. A nossa Autonomia lingüística nada sofre com a existência de dialectos, que os há em todos os países, com a diferença a nosso favor de que os nossos são pròpriamente regionais como indicaremos.

Quando se solicita a atenção para a história sempre

obscura das ocupações territoriais é necessário distinguir dois grupos de factos:

1.º — A questão da origem e da substância racial da invasão.

2.º — O grau de preponderância da organização militar.

Envolvem-se estes dois assuntos numa questão de domicílio, economia e comando.

Destrinças lingüísticas

Séculos depois das invasões é difícil distinguir nos vestígios lingüísticos regionalistas o que represente os resíduos de uma antiga ocupação regional, como arqueologia lingüística, e o que provenha das origens menos antiquadas, da ocupação regional em épocas posteriores. Fundidas representam em todo o caso o Autoctonato populacional, cuja linguagem pode conter vestígios dos dialectos residuais ou dos mais modernos regionalistas.

Em Portugal há a distinguir outra circunstância, de origem em grande parte geomorfológica: o regionalismo nortenho com a preponderância dialectal, resistindo longos séculos e ainda permanecendo arraigada, resistindo à uniformidade, traduzida na linguagem que a romanização do sul do país pôde vencer. Constituiu-se assim uma tendência mais geral não dialéctica para a formação de uma unidade idiomática, uma linguagem que se tornou nacionalizante, cuja plasticidade, permitindo o seu desenvolvimento, deixou contudo as mostras da sua origem da população autóctone com os caractéres do seu falar primitivo, e as práticas do seu pre-cristão paganismo. Estes elementos foram muito justamente apreciados pelo grande amigo de Portugal e notável crítico Aubrey Bell na sua *Portuguese Litterature* — Oxford, 1922.

Não são da natureza do nosso trabalho os assuntos de geografia lingüística topomonástica ou toponímica largamente tratados pelo insigne Dr. J. Leite de Vasconcelos no Vol. II da sua monumental obra *Etnografia Portuguesa* — L.ª, 1936; nos *Opúsculos* e especialmente na *Dialectologia*, (Vol. II dos *Opúsculos* — Coimbra, 1928), no qual desenvolve o Dialecto Interamnense em 22 linguagens até pág. 396, e de pág. 404 a 462 acrescenta ao mesmo Dialecto mais 32 linguagens.

A lingua portuguesa é autónoma na sua formação, desde as mais primitivas formas através do seu desenvolvimento, sem dúvida enriquecida por achegas de origem popular e cultural, mas simultânea e sucessivamente diferenciada da espanhola, por naturais processos cuja descrição está fóra do nosso objectivo, reservando adiante umas pequenas indicações sôbre a sua diversidade para com a vizinha.

Por estranhas que pareçam as variações lingüísticas, podem explicar-se, como se sabe, quando são tão sòmente fonéticas, segundo uma teoria de Passy (1) que podemos sem êrro estender a outros domínios lingüísticos, o que é permitível pela boa disposição que se observa da parte dos mestres, ainda mesmo dos gramáticos. Diz-nos Passy que as causas determinantes da variação lingüística são as seguintes:

1) De origem interna ou de influência sentimental
2) De origem ambiental
3) De origem etnológica.

---

(1) Paul Passy—*Étude sur les changements phonétiques*—Paris, 1891; citado por Adolfo Coelho nos seus *Estudos sôbre a influência étnica nas transformações das linguas* — Coimbra, 1901.

Assuntos de lingüística geral

Por outro lado, Penka (1) admite que as origens etnológicas das diferenças das leis fonéticas, em cada língua indo-europeia, provém da diferença antroposomática dos orgãos vocais, e que a estrutura da laringe varia com as raças. Portanto: por um lado temos assegurada uma base para um conceito da nossa Autonomia lingüística, e por outro uma explicação para se aceitarem os n.os 1 e 2 da teoria de Passy, para explicação da existência dos nossos dialectos, nos quais tanto o funcionamento pronuncial, como a terminologia, constituem pelas suas diferenças a existência dialectal.

Como já indicámos, o confinamento localizado, ou regional, a falta de cruzamentos genéticos, a ambiência terminológica, a falta de trocas e o próprio heredismo dos orgãos vocálicos, manteem regionalmente o dialecto.

Outras não são as causas da mantença do dialectismo português, com excepção das variedades raianas. Quanto à origem desta diversidade na unidade lingüística, não provém de uma evolução ramificada e diferenciada especialmente, antes supomos os dialectos de natureza residual, mantida pelo confinamento.

Do nosso grande filólogo Dr. J. Leite de Vasconcelos existem trabalhos decisivos (2) e completos sôbre a dialectologia portuguesa, cujo interessante relato nos desviaria do nosso principal assunto, conquanto se mostraria compatível com a nossa Autonomia lingüística.

A curiosidade do leitor ficaria aliás satisfeita se os

---

(1) K. Penka — *Origines ariacae* — Wien, 1883; citado por A. Coelho, loc. cit.

(2) Loc. cit. e muitos outros do mesmo autor.

estudos realizados em Portugal pudessem indicar a « base orgânica das diferenças dos sistemas fonéticos dos dialectos portugueses » sob a inspiração da doutrina de Techner, indicada por A. Coelho, e que se resume no seguinte esquema:

1.º — Base anatómica residente:
a) nos orgãos periféricos
b) nos orgãos centrais
c) simultâneamente nos dois.
2.º — Base funcional de origem:
a) hereditária
b) adquirida
c) mixta
3.º — Base mixta.

Dialectos e codialectos

« Distinguem-se... as línguas, os dialectos por uma como que orientação geral da pronúncia particular a cada um » tal é o carácter lingüístico, nesta matéria, atribuído por A. Coelho (1), acrescentando que « é bem sabido também que uma língua se transforma fonèticamente de modo mais ou menos diverso, segundo os lugares em que é falada. » Depois dêste ilustre filólogo cabe a vez ao grande mestre Dr. J. Leite de Vasconcelos (2) resumidamente dizer, referindo-se a Por-

---

(1) A. Coelho, *Estudos sôbre a influência étnica na transformação das linguas* » — Coimbra, Imp. da Univ., 1901.

(2) Dr. J. Leite de Vasconcelos, *Esquisse d'une dialectologie portugaise* — Paris, 1901 — Lisboa, 242, R. Áurea.

Dêste erudito trabalho e doutros do mesmo ilustre autor pode-se extrair vasta informação sôbre a língua, o que não aproveitamos, pois aqui não nos ocupamos dos valores da língua portuguesa, mas tão sòmente de demonstrar a sua autonomia, nesta parte do nosso trabalho.

tugal « Dialectos »: diferenciações locais do português. « Codialetos: idiomas particulares, que conquanto não sendo hoje rigorosamente portugueses, são contudo em íntima ligação com esta língua ». Além do que se depreende destas definições, pode dizer-se que: Assim, pois, os dialectos são como que a fala resultante de confinamentos regionais, cujas conseqüências são o heredismo da disposição dos orgãos glóticos, o que resulta do hábito imitativo das gerações sucessivas, e do confinamento etnográfico e ergográfico, por ser caracteristicamente ecológico o que se passa na região, entrando em linha de conta, também, o que provém da própria terra, da influência eláfica. A vida profissional, quando sôbre tudo se confina regionalmente, toma aspectos da mais interessante curiosidade. Exemplo singularmente bem arquitectado e levado a cabo é a notável peça *Tá Mar,* de Alfredo Cortês, localizada entre pescadores da Nazaré. Uma outra, localizada, foi denominada *Saias,* do mesmo autor.

Expansão lingüistica e formações dialécticas

Notabilissima é a autonomia expansiva da nossa língua portuguesa, representando a reminiscência glótica no espaço e no tempo.

Dentro da própria península a expansão da língua portuguesa atravessa a fronteira e é falada na serra da Gata, em Ermisende (Leão), em Almedilla, e em Olivença, a roubada.

Fora da peninsula, o que dá mais notável cunho à caracteristica (pois as expansões peninsulares pouco mais são que raianas) é o português adquirindo modalidades de pronúncia e algumas na grafia, o que dá lugar a uma classificação sob as divisas de dialectos. Assim as classifica

o Dr. J. L. de Vasconcelos que do seu notável livro, escrito em francês para um concurso académico de Paris, fazemos o seguinte abreviado extrato. (1)

América Brasil No Brasil o dialecto, pròpriamente brasileiro, subdivide-se nos subdialectos do Pará, Rio, S. Paulo, Ceará e Alagoas.

Ásia Na India o dialecto de Goa, o Creoulo de Diu e de Damão, de Mangalor, Cananor, Mahé, Cochim, Costa do Coromandel e Ceilão. O Nortenho de Bombaim, Mahin, Chaul, Baçaim, Bandorra e ilha de Salsete.

Oceânia Na Oceânia o dialecto Macaísta, e o Malaio português de Java e Moluco, de Malaca e Singapura, e finalmente o de Timor.

Mais perto de nós as variantes da Madeira e Açores.

África O creoulo de Ílhas de Cabo Verde, da Guiné, por exemplo o de Bissao, e os do Gôlfo de Guiné (S. Tomé, Príncipe e Ano Bom).

No norte da Europa o português dos judeus de Amsterdão e o de Hamburgo.

Origem de dois dialectos Explicada a manutenção da linguagem dialéctica pelo acantonamento local, falta indicar possíveis origens, ou o aparecimento dessas falas. Em a notável *Revista Lusitana* superiormente dirigida pelo insigne Mestre Dr. J. L. de Vasconcelos, diz-nos o autor

---

(1) José Leite de Vasconcelos — *Esquisse d'une Dialectologie portugaise* — 1901, Paris, 96 Bd Montparnasse.

que as linguagens regionais podem formar-se « *in loco* ou fazem parte de um domínio glótico mais extenso ». Tais são a respeito da formação *in loco* os dois casos admissíveis pelo referido filólogo a respeito das « linguagens de Guadramil e Riodonor, concelho de Bragança, duas línguas que não são pròpriamente portuguesas, mas que se aparentam com o mirandês em Portugal e com o lionês em Espanha ». Expostos os conclusivos estudos do Rev.º Padre Alves, notável autor transmontano, a êsse respeito diz-nos o Dr. J. L. de V. — « Em resumo: os falares de Guadramil e Riodonor dependem originalmente do sistema lionês e foram importados de Lião para Portugal no século XIII (Guadramil antes Riodonor). « Falados há tanto tempo em território nosso algumas particularidades e vocábulos da língua portuguesa tem ambos naturalmente assimilado ». (1)

---

(1) Guadramil era um « Vilar vélho » que, por estar despovoado, os templários de Alcañices conquistaram e povoaram, no tempo de Afonso III.

Vide *Rev. Lusitana,* 1936, pág. 291.

Da citada e tão notável *Esquisse* tomamos a seguinte nota dos dialectos continentais e dos subdialectos.

Interamnense (entre Douro e Minho): Alto Minhoto, Baixo Minhoto, Baixo Duriense.

Transmontano: Fronteira de Macedo a Mogadouro, Alto Duriense.

Beirão: Beira ocidental, Alta Beira, Baixa Beira, Fundão (?).

Meridional: Estremenho, Alentejano, Algarvio.

AUTONOMIA DIFERENCIAL DA LÍNGUA PORTUGUESA PARA COM A CASTELHANA

Alfabeto e fonética

Múltiplas diferenças se encontram entre as línguas portuguesa e espanhola. Quanto ao alfabeto, poderemos neste curto resumo notar o seguinte:

O espanhol não possui vogais nasais qne encontramos nas línguas aparentadas, no português e no francês.

Dá o espanhol ao J o valor de G como em *mujer*. Não distingue o B do V. Quando o F é inicial é mudado em H como em *Hijo* que apresenta os dois exemplos. Repugnou sempre ao espanhol a letra F, como sucedia aos gregos, e aquelas palavras em que o F se encontra foram introduzidas depois que a língua popular já estava desenvolvida (1), ou foi adoptada do Aragonês que a continha. Também é vulgar a mudança de G em H como em *Hermano* em vez de *Germano,* o que não sucede no Aragonês e noutras linguagens espanholas; em todo o caso caíu a aspiração grega.

Por outro lado, mudam o J em E fazendo *Enero* de Januarius, de Jactare *Ecar* e de Gelare, *Elare*. Quanto ao L, em vez de o suprimirem como nós o fizemos no artigo *O, Os,*

---

(1) O carácter da Fonética é essencialmente evolutivo e portanto histórico, convindo não a confundir com a Fonologia que estuda o mecanismo da articulação independente da época a não ser que de futuro se descubra uma evolução dêsse mecanismo. A Fonologia nada tem que ver com a sinalética ortográfica. A evolução dêste mecanismo antroposomático faria supor que a língua pertenceria à raça. No entanto a raça usa-a, mas a pertença é da Nação como repositório etno-histórico. O génio da raça é que a mantém e a traduz em tôdas as conseqüências literárias.

conservaram-no e dobraram êsse mesmo L no comêço das palavras como em *Llorar*. A supressão do L em português é freqüente em palavras derivadas do latim, bem como a troca de N por M.

Influências ortográficas

A vogal breve i é substituída em espanhol, que de Homine fêz *Hombre* afastando-se mais do latim. De nocte e octo o espanhol suprime o Ct e substitui por Ch como em *ôcho* e substitui o C em Clamare por outro L, *Llamare* e em português transforma-se plenus em *cheio* e no espanhol em *Lleno*.

Estes resumidos exemplos dispensam-nos de prolongar as citações sôbre as diferenças, que se notam na mutabilidade das consoantes, na supressão ou acção de letras ou de sílabas, em iniciais e na contracção e transposição de consoantes.

Nas vogaes atónicas a tendência da fala portuguesa consiste em mudar o A em E, deixar caír o E tanto no comêço como no fim das palavras (o que perturba muito os estrangeiros) e finalmente o O em U o que dá à língua menos relêvo que à espanhola, marcando-lhe a diferença. O V latino passa frequentemente para B. O grupo Ect latino reduz-se em português a Eit, emquanto que em espanhol não existe êsse Ei. Difere o português nas feias terminações em Ão, Aẽs e Ões. Os artigos espanhois são reduzidos em português a formas vocalicais; os pronomes diferem também muito dos espanhois.

Observações de Duarte N. Leão

Na obra sempre notável de Duarte Nunes Leão sôbre a *Orígem da Língua Portuguesa* (Lisboa, Tip. Rolandiana, 1784) escreveu êste autor dois capítulos dos quais o XXII (pág. 117) interessa

ao nosso assunto, o qual tem por titulo « Porque os portugueses não usurpão tantos vocabulos dos castelhanos como tomam de outras nações remotas »; desenvolvendo êste diz-nos... « he de espantar como delles castelhanos não tomaram outros tantos vocabulos ». « Antes parece que fogem de se parecer cem elles na lingua »... segue o notável lingüista dêsse tempo, dizendo que além da natural animadversão com castelhanos « se encontram os portugueses perpetuamente com os castelhanos em duas letras, que é a mais notavel differença que tem estas duas nações e por mais se desconhecem. Porque tudo o que os portugueses pronunciam com M os castelhanos pronunciam com N ». A esta observação seguem vários exemplos, e após estes continua dizendo: « Outro encontro ha entre hũa lingua e outra »... « que onde os portugueses conforme os latinos disem porta, porco, torto, horto, os castelhanos, pelo seu particular diphtongo, disem puerto, puerco, tuerto, huerto ». Adverte depois que os que parecem usurpados a Castela são os termos comuns a italianos e franceses derivados da comum origem latina.

O Cap. XIII tem por título « Porque a lingua portuguesa se não toma das outras nações com a facilidade com que os portugueses tomam as outras linguas ». Duarte N. Leão acentua que a razão provém das dificuldades das pronuncias dos ditongos « ão, ẽe, ij, õoe, ũu ».

Finalmente o paradigma das conjugações é mais rico em português.

O mais seguro processo de conseguir uma completa resenha das diversidades alfabéticas e silábicas entre o português e o castelhano consistirá em seguir a lista das « alterações e transformações » exaradas no *Ensaio Etymologico* da autoria do Prof. alemão, Carlos Hoefer, (Rio de

Janeiro, 1869), (que apresenta essas alterações a respeito das letras e sílabas latinas nas suas passagens para português), e comparar com as respectivas passagens para espanhol. São essas variantes relativas às seguintes classes contadas muito por alto, e apenas com aproximada exactidão:

Vogais, 10 casos; Ditongos, 20; Consoantes — Grupo das líquidas, 47 casos aproximadamente; Grupo das mudas dentais, 40; Grupo das guturais, 70; Grupo dás labiais, 45.

Quanto ao vocalismo ou acentuação vocálica o espanhol usa-o mais aberto que em português. O consonantismo é mínimo no português, espanhol e italiano. O caso mínimo no português foi resultado da reforma ortográfica.

Acentuámos em poucos mas suficientes exemplos as diversidades lingüísticas do português para com o espanhol médio, ou castelhano, língua oficial da Espanha poliglótica. Afóra os exemplos já apontados, não é por demais indicar que no léxico se encontra em português como que uma representação de muitos vocábulos espanhoes alterados por várias formas de modo a torná-los ininteligíveis aos próprios espanhois, representação não tão abundante como se imagina pois não são mais que formas paralelamente derivadas do latim com a idiosincrasia glótica, particular à nossa língua.

Acabámos de dar exemplos das diferenças ortográficas dos têrmos expressivos em português e em espanhol de ideas semelhantes, diferenças provenientes da diversidade de emprêgo dos elementos alfabéticos e da dessemelhança das respectivas leis fonéticas. Não obstante já ser diversa a constituição dêsses têrmos, vem após isso pròpriamente a pronúncia (lingüística externa) denunciar as diferenças que se estendem a tôda a terminologia do léxico, sendo

o próprio léxico espanhol bastante diverso do português, em tôdas as secções da gramática e da semântica.

Fenotipo lingüistico espanhol

Julgamos admissível denominar fenotipo lingüístico o conjunto dos aspectos da fala espanhola que tanto o distingue da portuguesa, manifestada no aspecto externo, compreendendo a parte auditiva e parte visual do gesto ou gesticulação concordante.

A primeira parte compreende, como casos subdivisiveis em categorias, principalmente as seguintes classes: a articulação das palavras, a acentuação vocálica, a dicção, a entonação e a expressão na diversidade dos casos sociológicos.

É assim que o fenotipo lingüístico espanhol na linguagem falada fere notàvelmente a atenção pela fórma de emissão, pronúncia ou dicção; depois pela entonação que se apresenta por fórmas tão variadas, de familiar ou simples, na de teatral ou trágica. Na leitura, que se faz ouvir simples, altissonante, ou declamatória. Pròpriamente as modulações vocativas são de diverso género, como: média, viva ou então lânguida e como que murmurante.

Finalmente nas expressões sociais é muito diversa a cerimoniosa, a imponente e a teatral. Estas modalidades existem aliás, mas menos numerosas e menos acentuadas nas outras línguas. No fenotipo espanhol lingüístico a respeito especialmente do português, existe uma diversidade tão acentuada, que o próprio sotaque que o espanhol nunca larga, quando tenta falar português, logo o denuncia.

Apresenta-se como um dado histórico, cujos segredos não prescrutamos, a persistência e a progressiva marcha da nossa lingua maravilhosa ou o seu desenvolvimento no

tempo, e que, neste ambiente, demonstra a sua autonomia. Acentuámos como existe diferenciada para com a sua vizinha, e a-pesar-dela conserva a sua personalidade. No domínio da geografia humana mostrámos o cômputo da sua expansão e a dialectologia resultante que a confirma, persistindo em longínquas paragens das cinco partes do mundo, atestando a sua vida longe dos convívios e das trocas de falas conterrâneas.

Esta alta personalidade e autonomia lingüística da linguagem portuguesa é defendida espontânea e afincadamente por 50 milhões de seres que falam ou fazem lembrar esta celebrada e nunca esquecida língua da nossa boa e bem amada terra: Viva, Diferenciada, Expandida, *Autónoma*.

« A lingua de tão nobre gente e terra como é Portugal, viverá contente e folgará de se extender pelo mundo ».

(Fernão de Oliveira — *Gramática da lingua portuguesa* — 2.ª Ed., Porto, 1871).

O estudo do Etnos histórico, compreendendo a Lingüística, mostra-nos a existência de uma pluralidade de Étnias que se sucedem semelhantemente por evolução no tempo, com as suas autonomias e assimilações próprias, mantendo sempre em cada fase da vida evolutiva as suas autonomias, que se conglobam na unidade holotrópica do Etnos histórico da Autonomia nacional.

Convém notar que fóra de certas e conhecidas assimilações lingüísticas « Dos Romanos Suevos e Visigodos, disse-se o bastante para demonstrar que não alteraram a etnologia dos habitantes das cividades. O mesmo foi com a invasão sarracena, nem colónias, nem monumentos, nem monástico desta procedência ». (Alb. Sampaio, *Estudos*

históricos e económicos, pág. 227-28). « Quanto à nenhuma influência étnica do elemento sarraceno sôbre a população cristã até ao meado do século XI, cf. Herc., H. de P., III, pág. 201-25 » — ib. pág. 229.

AUTONOMIA GEO-POLÍTICA. PERSISTÊNCIA DA UNIDADE GEO-POLÍTICA

Aproveitamos o termo « geo-politico », adoptado pelo Prof. Dr. Amorim Girão para o aplicar como título a outra também incontestável autonomia, começando por apresentar o que nos diz Jean Brunhes, na sua *Géographie humaine* — (Paris, Alcan, 1910, pág. 29): « la situation, la configuration, la structure, le climat d'une contrée contribuent à expliquer le developpement historique d'un peuple comme son organisation sociale. En ce qui concerne certains Etats comme l'Angleterre, c'est là une verité courrante. Mais aux faits politiques qui ont même longtemps passé pour un peu surprenants et anormaux, ont peut découvrir de réels fondements naturels. Le Professeur Theobald Fischer (1) dans un très remarcable travail sur la peninsule ibérique, explique avec clarté pourquoi le Portugal a pu conserver son autonomie historique et politique: le Portugal n'est pas autre chose qu'une de ces zones périphériques comme la plaine de Valence ou de l'Andalousie qui bordent de toutes parts le plateau central espagnol. Mais le Portugal seul est separé de l'Espagne par les gorges

Testemunho de J. Brunhes

(1) *Die Sueuropaeischen Halbinseln* (dans la collection Kirchhof: Unser Wissen von der Erde, Vienne, Prague, Leipzig, 1893).

d'érosion, par les profonds canaux de trois grands cours d'eau et de leurs affluents, — frontière naturelle plus efficace que bien des chaines de montagnes; en second lieu, beaucoup plus qu'aucune autre région de la péninsule, il est intimement uni à la mer: par les grands stuaires le flot pénètre très avant dans les terres; et le Portugal enfin a vécu d'une vie propre; parce que ayant les mêmes produits que certaines autres parties de la péninsule, il a du se detourner de l'Espagne et se tourner vers la mer. Le prof. Fischer compare avec bonheur la situation géographique du Portugal, indépendante vis-a-vis de l'Espagne, à celle de l'Hollande indépendante vis-a-vis de l'Allemagne».

A doutrina da Autonomia Geo-Politica foi tratada com apropriado e inteligente desenvolvimento na Acad. das Ciências de Lisboa, pelo ilustre economista Dr. Armando Gonçalves Pereira, em uma comunicação de 28 de Janeiro de 1937 (1) apoiando-se sôbre o estudioso testemunho de vários autores. Expomos pela forma seguinte esta referência a Portugal:

Afirmativa basilar

«A nossa autonomia geográfica (ou Geo-política como a apelidamos) baseia-se numa incontestada Unidade Nacional. É esta constituída por um conjunto geográfico, (2) unidade territorial, política e administrativa, compreendendo, por isso, as nossas Colónias, pois temos repartido por vários continentes os pilares

---

(1) *Memórias da Academia das Ciências de Lisboa — Curso de Letras,* Tomo II, pág. 357 e segs.

(2) *Portugal e Espanha:* dois quadros geográficos distintos (Mário de Sá).

que sustentam o vélho edifício de Portugal. Automàticamente deixou de ser o nosso País uma simples região natural da península, separando-se do resto da Espanha para formar, com suas ilhas e províncias ultramarinas, um todo unido, um conjunto unitário, conectivo, congregado, inseparável. Não lhe pode interessar, absolutamente, de modo algum, uma federação com o país vizinho ».

Princípio de Brunhes

As condições primaciais da existência de um Estado são, segundo Jean Brunhes, (cuja referência a nosso respeito citámos acima) —, o domínio territorial, a massa demográfica e a densidade política. E estas massas e as suas energias afirmarão tanto mais a existência do Estado, quanto por contrária desunião ou desassimilação ficará invalidado o conjunto. Quanto mais, no menor espaço ou área ocupada, mais numerosos elementos diversos diferenciados se mantiverem unidos, mais valiosa será a Autonomia Geo-política. É que sucede a Portugal Uno, mostrando sempre àlerta a vivacidade portuguesa das populações abrigadas sob a nossa bandeira, ou a sua vivacidade e vontade patriótica, ao contrário do que sucedeu outrora ao império de Espanha, que, tanto na Europa como por todo o mundo, viu fugir os agrilhoados súbditos da sua tirania.

Em Portugal o verdadeiro propugnador da teoria geo-política determinante da criação e existência da nacionalidade é o Dr. Silva Teles, malogrado biólogo e polígrafo do mais alto valor. Na bela introdução geográfica às *Notas sôbre Portugal* afirma, logo de entrada (pág. 2), que « Portugal constitui uma individualidade geo-morfológica » ...e logo na pág. 3 faz a seguinte justificação:... « Foi jus-

Teoria de Silva Teles

tamente esta autonomia que mais influiu na sua formação política »...

Outros acentuam àlém da Unidade política, que é a mais importante, o determinismo da existência de fronteiras naturais, como explicativas da nacionalidade. Tais são as contribuïções de A. Sardinha e de Ricardo Severo, não inteiramente defensáveis.

No domínio físico o Dr. Delgado expõe: Portugal forms a distinct geographical, a distinct botanical, and a distinct climateric bunit..... And last the whole country presents a harmonious contrast with the highlands of Spain.

Finalmente, o que torna o País português objecto do mais interêsse e em permanente contraste com todos os outros da Europa, a não ser a Suíssa, consiste na constância multisecular dos seus limites territoriais. Deriva esta constância da invariabilidade étnica da população portuguesa e não de uma absoluta unidade geográfica, deriva da constância da raça e sua completa diferenciação com as contíguas de Espanha. Êste facto acentua-o o Dr. Amorim Girão dizendo « Portugal constitui o traço geo-político mais interessante da carta do Vélho Mundo », como se fêz ouvir na sua bela Oração de Sapiência pronunciada em 1 de Dezembro de 1935, em Coimbra, e que se encontra transcrita na *Biblos,* de 1935, n.os 9 a 12.

Constância ancestral das fronteiras

Na seguinte exposição sôbre a Autonomia marítima veremos que é a posição sôbre o mar, êste condicionamento geográfico, que orientou o determinismo da política portuguesa.

AUTONOMIA MARÍTIMO-COLONIAL. PERSISTÊNCIA DA UNIDADE POLÍTICA

Portugal pôsto avançado no mar

De todo o maciço continental europeu, é, para o ocidente, Portugal o mais avançado país. A nossa « ocidental praia Lusitana », a mais Atlântica.

Tal, como pôsto avançado marítimo e de observação, avista dos seus farois a passagem da navegação longínqua, procurando a bôca do Estreito, ou a que sob seus focos mostram virem demandando a terra portuguesa, as entradas do Douro e do Tejo as suas duas melhores portas de receber navegantes. Do Báltico, dos mares do Norte e da Irlanda, do Atlântico boreal, os nórdicos procuram o Mediterrâneo, mar interior de cubiças e discórdias seculares, sempre renovadas. Mais ao largo passam as grandes carreiras, que unem a Europa à América e no mesmo rumo singram os navios que de Portugal seguem o mesmo destino. Pelo mesmo Atlântico, do qual Portugal parece ser sentinela avançada e vigilante, navegam os navios mercantes portugueses e os da nossa armada, mantendo desde séculos a vida colonial e marítima da gente portuguesa.

Valores de posição

Perante o movimento marítimo tem pois Portugal um valor de posição. Lisboa, sob outro aspecto, é um vértice duplo e comum de dois triângulos: um, o Turístico, marcado por outros dois centros, Madeira e Açores; outro, Estratégico, marcado pelos Açores e as ilhas de Cabo Verde.

Perante as possibilidades de mais desenvolvido turismo e perante as necessidades bélicas tem pois Portugal mais dois valores de posição.

Em razão de distâncias, Lisboa é o porto de maior proximidade das Américas centrais e do Sul. Perante as necessidades de portos de escala, Portugal constitui um outro Valor de Posição.

O futuro da aviação internacional da Europa para a América depende em grande parte dos portos de abastecimento e escala, que lhe oferece Lisboa e os Açores. É assim reforçada a posição marítima de Portugal para o desenvolvimento da aero-navegação.

Variados e numerosos navios, assaltados por temporais, veem abrigar-se a Lisboa, ao meio das suas derrotas, a êste porto estranhas. Outros, procurando grandes ou pequenas reparações, veem aqui encontra-las rápidas, sem grandes desvios dos seus rumos. O vasto Estuário do Tejo a todos pode abrigar e tirar de embaraços. Assim poderemos dizer que:

Perante as necessidades correntes ou episódicas da navegação de longo curso, Portugal apresenta mais estes Valores de Posição.

Por via do que se acaba de dizer, demonstrado fica e sentido por nós todos, se afirma, que tão sòmente a Posição Atlântica revestiu Portugal de uma acentuada Personalidade Marítima ligada à costa portuguesa e aproveitada pela gente estrangeira que segue nos rumos que à Europa ensinámos e continuamos a usar para nossos fins de império.

Finalmente, do lado do continente europeu, Lisboa e Pôrto são portos de desembarque e comunicação para a Espanha central, para a Catalunha e para a Europa central via «Sud Express» e dessa mesma parte central do continente europeu utiliza-se para embarque, não só para a América do Sul, como também para a do Norte. O futuro desenvolvimento da navegação aérea acentuará mais êste

Valor de Posição, intermédia de entre Mar e Terra, explicando assim a cubiça cada vez mais acentuada de uma iberisação espanhola (o célebre ambicionado império) com a capital ibérica em Lisboa, ou um iniciador entrepôsto ibérico em Abrantes.

Enfim: Posição Avançada extrema no ocidente continental, posição estática, dando proximidade para terras de Oeste mundial, posição de ensejo no dinamismo das comunicações terrestres para o mundo europeu continental, ou mediterrânico, e marítimas para todo o mundo: eis a nossa personalidade mundial e principalmente marítima que confere a Portugal uma autonomia de todos invejada.

Em resumo: seriam os seguintes os valores de posição e os convidativos a movimentos. São as posições que prestam serviços e demonstram, por isso, autonomias de faculdades estáticas, sobressaindo sôbre outros casos, que lhe são subordinados ou de sub-domínio secundário, perante as suas primazias de carácter diferencial, tanto costeiro, como territorial, na peninsula. Resumimos como *memorandum* todos os valores de posição no quadro seguinte:

Posição marítima oceânica
costeira
piscatória
aviatória
militar terrestre
militar marítima
turístico-climática
de tráfico marítimo
de tráfico continental
de tráfico europeu

Isolamento para o mar

Não fomos nós, os portugueses, nunca distraídos pela veleidade de tentarmos domínios territoriais na Europa; teria sido tão impossível, como impolítico e como fatal. Chamava-nos a oceanalidade para a expansão marítima e colonial, manteve-se sempre o nosso carácter marítimo, « embarcadiço ». Êste carácter dominante soube-o o Dr. Ferraz de Carvalho definir numa frase lapidar: « Portugal é um país marítimo destacável dos outros da península », (citação do Dr. Damião Peres inserta no seu interessante trabalho *Como nasceu Portugal* — Barcelos, 1937) (1).

Diferenciação na politica mundial

Comprovámos pela história esta notável autonomia, fortíssima contra tôdas as vicissitudes, porque era natural. Não assim a Espanha cuja meta natural seria a África mediterrânica.

Não o quis assim. Quis antes dominar à viva fôrça o Atlântico e no auge da loucura quis dominar as ilhas britânicas e arrastou-nos durante o tempo da escravidão a êsse desastre. Nas subseqüentes emprêsas marítimas foi subjugada pela Inglaterra e no final inglòriamente pela América. Nós conhecendo e experimentando investidas de adversários europeus em África, no Oriente empobrecido pela demorada escravidão de 1580 e no Brasil por grande parte da Europa cubiçado, nunca perdemos o vínculo da concatenação autónoma, pois era do nosso sangue másculo, man-

A nossa autonomia resultante

---

(1) Nos vastos e bem elaborados trabalhos do ilustre Prof. geógrafo Dr. Schwalbach, encontram-se os dados que não nos pertence aqui apontar.

tivemos uma solidariedade continuada, assegurando-nos por fim em África um dominio que nunca tinhamos tido. Missionários da Cruz e da Espada, fizeram o que se prognosticava impossível para os espíritos sem crença nas virtudes portuguesas, reserva espiritual de todo o sempre, para defesa da nossa natural autonomia.

Águas neríticas

A zona nerítica ou costeira do Atlântico, que bordeja as costas de Portugal difere das costas de Espanha, não só nas sondas, como também nas correntes e na temperatura. O « Gulf Stream » vindo do Golfo do México permite a pesca nas regiões de N. W. das costas europeias, pela diferença de temperatura para a do ar. Mas nas costas portuguesas determina mais acentuadamente essa diferença, pela persistência de um ramo dessa corrente, que permite a pesca da sardinha na costa Oeste, aproveitando-se o outro ramo que entra pelo estreito de Gibraltar, contornando o Algarve, na pesca do Atum.

Diferença dos fundos

A êsse caso de temperatura diferencial é acrescentado outro carácter favorável, na natureza dos fundos, utilizáveis à procriação e alimentação das espécies piscatórias, permitindo farta abundância à respectiva classe de trabalhadores, mas alimentando a cubiça da pesca de rapina, espanhola principalmente, conflituosa e agressiva contra Portugal, e até a cubiça dos lagosteiros franceses.

Caracteres morfológicos diferenciáveis

Bem como o mar, a própria Costa, no seu contacto marítimo, difere grandemente da costa espanhola. Compare-se a vertente Cantábrica, Atlântica, à vertente Andalusa e à Medi-

terrânica com a costa portuguesa. Compare-se esta com as « rias » ou fiordes da Galiza e com os promontórios, onde terminam, sôbre o mar, as serras espanholas com as ribas alcantiladas da Cantábria, com os circos de afundimento da Andalusia e com as costas concordantes da Catalunha.

Os seis maiores rios da Península Pirenaica despejam suas águas através das nossas « ocidentais praias », no declive da nossa terra para o mar, de costas para o continentalismo de Espanha. Dupla atracção é esta, tão patente e activa, nascida da posição de Portugal debruçado e animado sôbre o Atlântico.

Oceanalidade climática

A Oceanalidade Climática caracteriza Portugal e distingue-o enormemente da continentalidade espanhola. Tal mercê provém do regime dos ventos, que soprando de NW a SW arrastam com mais freqüência a humidade do Atlântico e a fazem penetrar e expandir-se por sôbre a faixa portuguesa, principalmente ao longo dos largos vales, ou mesmo apertados que êles sejam, como o do Douro, dando acesso às regiões de leste, mas não beneficiando por exemplo o NE de Espanha pela barragem das montanhas do leste de Trás os Montes, não produzindo influência nas terras secas da Castela Vélha, em contraste com o clima de Moncorvo por exemplo, que nessa região do leste português se apresenta em pluviosidade, humidade e temperatura dentro dos « desvios dos climas litorais » (1) devendo ser considerado como « semihumido ».

---

(1) Prof. Silva Teles — *Portugal — Aspectos geográficos e climáticos* — Lisboa, 1929. Exposição portuguesa de Sevilha.

O mesmo clima húmido se encontra desde a serra de Monteiro até à bacia do Coa. O mesmo se observa entre a serra da Estrela e a Beira setentrional, centro aberto às influências marítimas. A serra da Estrela dá-nos a maior pluviosidade de Portugal. Humidade relativa e amplitude térmica anual dão a tôda esta região o carácter de clima marítimo.

Sob esta portentosa influência marítima vive Portugal beneficiado caracterizado pela sua oceanalidade.

É ela ainda que combinada com as proporções dos 845 quilómetros e de costa marítima comparada com a pequena largura (máxima de 218 quilóm.os) e com o comprimento máximo de 174 quilóm.os que pela costa algarvia se contorna a perfazer os 841,m são estas proporções que em parte justificam a espécie de atracção populacional para o lado do mar. Assim no « Entre Douro e Minho » os máximos demográficos vão de 102 a 304 por quilóm.º quadrado, desce na Beira litoral a entre 90 e 125, na Extremadura a entre 35 e 50, a 26 e 55 na região montanhosa do centro, e a 20 no Alentejo.

Testemunho de Silva Teles

Terminaremos estas comprovações da personalidade marítima de Portugal, desta tendência autonómica da sua qualidade e vida, com os dizeres de duas respeitadas autoridades. O Prof. Silva Teles diz-nos: « Vê-se de todos estes caracteres geográficos que a terra portuguesa, pelo seu tipo arquitectónico e pela disposição geral das suas feições dominantes, encontra-se numa dependência constante da massa oceânica. »... « Os desvios térmicos são mais largos onde a terra castelhana intervém com mais fôrça »... « a oscilação anual da humidade é mais acentuada na visinhança dos planaltos

castelhanos »... Os números de « pluviosidade variáveis em cada observatório de um para outro ano, indicam que não há climas estépticos em Portugal »... « A função da massa oceânica, atravez da larga abertura de 845 quilómetros... consiste precisamente em corrigir os efeitos contrários provocados pelos agentes continentais »... « Concorrendo como factor dominante do clima, o mar criou possibilidades de revestimento vegetal em 95 por cento da superfície, umas vezes auxiliada, outras vezes contrariada pelas feições geográficas do território ».

Opinião decisiva de Gonzague de Reynold

Gonzague de Reynold, laureado do Prémio Camões, de cultura, deu-nos, no seu notabilíssimo livro, (1) uma síntese reveladora do seu interêsse perceptivo dos valores portugueses. Neste caso do valor oceânico da personalidade marítima de Portugal, compreendeu êste escritor que êste « quid » podia ser concebido como uma « Linha de fôrça marítima » (magnífica assimilação ao conceito que se congemina do estudo dos campos eléctricos). Esta « Linha de fôrça marítima », no campo da actividade histórica de Portugal como personalidade do mar, sugere a existência de uma « Constante oceânica » de uma invariância, dissemos nós, mantida na personalidade, que lhe dá a autonomia na Constância oceânica. Tal é a síntese magnífica, a invenção expressiva e inimitável de Gonzague de Reynold.

A oceanalidade de Portugal é, até certo ponto, comparável à da nossa aliada Inglaterra, com a qual repartimos, noutros tempos, o domínio dos mares e com a qual sempre caminhámos unidos com excepção do hiato de

---

(1) *Portugal* — Editions Spes — Paris, 1936.

sob a escravidão espanhola. Compara-nos Reynold com o caso da Noruega-Suécia, os nossos de costas a costas para a Espanha: a Noruega a olhar o mar do Norte e sôbre êle debruçada, nós olhando e tendo praticado os mais largos avanços sôbre o Atlântico.

A « constante oceânica »

Só o caracter marítimo condicionou e determinou a nossa época de tão audaciosos e heroicos descobrimentos como outros nunca houvera iguais.

Atribue-nos Reynold uma « Constante oceânica », à qual original invenção damos o significado de uma fórma sintética de afirmar ou nos conferir a autonomia histórico-marítima. Êste instinto autonómico e, como que congénito, esta natural disposição de sermos autónomos na expansão marítima, também se estende à grande qualidade de expansão e prática colonial, dominando assim o campo de autonomia na totalidade da nossa expansão.

A adaptação colonisadora

Também a nossa aliada assim se mostrou ao mundo em maior escala e em autonomias já partilhadas pela enorme extensão territorial do Império.

Na dilatada ocupação de extensos territórios mais ou menos desérticos, que reconhecemos e a nosso favor delimitámos, grande parte são-nos ainda próprios e estão firmemente sob nosso domínio, ao contrário do que sucedeu à Espanha, que com o seu carácter de ocupador e conquistador intransigente, tudo de colonial deitou a perder. Entre todos é caso notável de perdição e de incapacidade colonisadora, por opressiva e cruel, nas Filipinas, o seguinte:

Até 1898 em que os Norte Americanos tomaram a posse dessas ilhas, havia nelas 47 tribus Malaio-polinésicas, cujos

dialectos diferiam mútua e notàvelmente. Os espanhois julgavam não dever intervir na introdução da língua espanhola para não lhes dar ensejo de se unificarem receando o grito da sua libertação. Pelo contrário os N. Americanos desenvolveram em 1901 um completo sistema educativo. Em 1937, 12 milhões de indígenas falavam correntemente inglês na vida, em comum e manifestando oralmente no congresso nacional. Só um pequeno núcleo conservativo falava espanhol.

Pelo contrário nós, os portugueses, ocupámos sempre, colonisando. Fizemos sempre uma comparticipação de carácter nacional nas colónias, unificadas com a metrópole.

Condensámos em unidade política o continente, as ilhas e as províncias ultramarinas, unidade assim autonòmicamente fechada na compreensão e na realidade objectiva. Êste carácter unitário estende-se mais além à esfera económica, por ser também uma unidade administrativa, como tem sido sempre.

Soberania estatuária e estadual

O Art.º 5.º do Acto Colonial (Leis 1800 e 1900), é assim redigido: « O Império Colonial Português é solidário nas suas partes componentes e com a metrópole ». Pelo Art.º 3.º: « Os domínios ultramarinos de Portugal denominam-se colónias e constituem o Império Colonial Português. »

A função histórica da nação pelo seu carácter de oceanalidade, é definida pelo Art.º 2.º que afirma: « É da essência orgânica da Nação Portuguesa desempenhar a função histórica de possuir e colonisar domínios ultramarinos e de civilizar as populações indígenas, que nelas se compreendam, exercendo também a influência moral, que lhe é adstricta pelo padroado do Oriente ».

Fundamento jurídico

Portanto o Acto Colonial afirma um princípio, cuja definição encontramos em um notável e volumoso trabalho do Dr. J. de Castro Osório e que precisa, como « Base real de direito à posse das colónias — a própria acção colonizadora realizada » (1). E realizamo-la grandemente em colónias de feitorias, colónias de plantação e mineração e não de simples ocupação.

O Direito à posse proveio e constitue-se como uma conseqüência dinâmica do Direito de descobrimento e foi êste reconhecido, como Direito natural, pelo Papado, pelo acto de divisão de Tordesilhas, das áreas consignadas a Portugal e à Espanha para a acção descobridora, à qual ficaram consignados direitos inalienáveis, sujeitos porém à sua fortuita quebra proveniente de não se poder estabelecer uma policia oceânica, que iniquamente pudesse impedir o direito de livre navegação, do qual deriva o de descobrimento e o de colonisação.

Fundamento tradicional

Constitue a ocupação colonial portuguesa um direito tradicional e histórico pela sua própria realização, e fundado no primordial direito de descobrimento.

Prioridade nos descobrimentos

Segundo A. de Humboldt, o trabalho « mais sério e completo » que se tem escrito sôbre as Canárias é a *Memória,* de Joaquim José

---

(1) Dr. J. de Castro Osório — *Direito e Dever de Império* — Lisboa, 1938 — Ed. Descobrimento, pág. 302.

da Costa de Macedo, de 1844, (1) na qual prova que as navegações dos portugueses, para além do Cabo Não, tinham começado anteriormente a 1336. O Visconde de Santarem na sua proficiente *Memória* sôbre a « Prioridade dos portugueses »..., citando J. J. da Costa de Macedo menciona, também em abono dessa afirmativa, certos documentos copiados por Ciampi, da Biblioteca Maglibechiana de Florença, a carta de D. Afonso IV ao Papa Clemente VI e a citação de Edrisi sôbre uma expedição partida de Lisboa no século XIII e que abordara a umas ilhas situadas perto de África, tudo isto constituindo testemunhos dessas antigas navegações portuguesas.

Confirmação papal e internacional de privilégios

Encetadas com maior vulto as tentativas portuguesas sôbre a África e suas costas, pela tomada de Ceuta em 1415, convencida a Europa e o Papado da grandeza dos prognosticados feitos, alcançou D. Afonso V do Papa Nicolau V, a Bula de 8 de Janeiro de 1450, concedendo-lhe tôdas as conquistas que sob a influência e mando de D. Henrique tinham sido descobertas. Foi êste o primeiro sinal de averiguado direito atribuído pela Santa Sé, no domínio internacional, à prioridade de descobrimentos, ou em Direito público, que então dessa forma vigorava e era respeitado. A essa seguiu-se uma outra do mesmo Papa de 8 de Janeiro de 1454, ractificando a D. Afonso e ao Infante D. Henrique e a todos os reis de Portugal seus sucessores, tôdas as conquistas de África, com as ilhas nos

---

(1) *Memória em que se pretende provar que os Árabes não conheceram as Canárias antes dos portugueses.* Citada por Humboldt — *Cosmos,* Tomo II, pág. 491.

mares adjacentes, desde o Cabo Não e Bojador « té tôda a Guiné », com tôda a sua costa meridional, com todos os direitos e regalias, proïbindo que ninguém podesse navegar naqueles mares sem sua autoridade.

Em 13 de Março de 1455 o Papa Calixto III assinou outra Bula, pela qual determinou que o descobrimento das terras de África ocidental, assim adquirido por Portugal, como do que se adquirisse, o não pudessem fazer senão os reis de Portugal, e confirmando igualmente as Bulas anteriores sôbre o mesmo objecto.

Contido respeito europeu

Finalmente, com a data de 21 de Junho de 1481, Xisto IV assina outra Bula, chamada da adjudicação das conquistas e de confirmação da Bula de Nicolau V. Não protestou a Europa contra estas Bulas nem contra o tratado da repartição das Zonas de descobertas mundiais entre Portugal e Espanha, denominado de Tordesilhas, datado de 4 de Maio de 1493. Os Governos foram sempre respeitando êsses direitos conferidos, que ficaram sendo de Prioridade, eram reforçados pela sua antiguidade de exercício de Colonização, e passaram assim a ter o cunho tradicional da vetustez e o actual do desenvolvimento da civilização colonizadora, dando às descobertas e ocupações o cunho indelével de soberania territorial ou Autonomia ancestral. Claramente se observa, quanto da grande troca moderna das ideas e das necessidades internacionais apenas nos ficaram, além da posse territorial, certos direitos preferenciais de navegação em águas territoriais, em comércio interno e em outras regalias nacionais. Contra os antigos direitos não foram de admirar as investidas dos corsários, que trabalhavam a favor dos próprios governos, sobresaindo de

tudo a história dos pequenos e grandes conflitos, a figura da Soberania diminuída por partes pelos roubos e abusos de grande parte da Europa, contra nós, mas defendida com galhardia e ao final respeitada e confirmada no Acto Colonial.

A nossa autonomia marítima-colonial foi finalmente adquirida pelo desenvolvimento que prestámos à própria civilização.

O Professor Armando Gonçalves, notável Professor do Instituto Superior do Comércio dá-nos, como fundamento dessa autonomia, o facto da metrópole formar com as colónias « um todo único que se opõe ao Estado espanhol pela universalidade dos seus territórios, pela desigualdade dos seus objectivos políticos e económicos e pelas profundas diferenças de aptidões naturais ».

Entende-se por Autonomia Aéria o Direito soberano e intangível do percurso, reservado a Portugal, sôbre os caminhos de aviação no ceu, sôbre os seus domínios continentais, insulares e ultramarinos, como derrotas de aero-navegação, atribuídas assim exclusivamente à navegação aéria portuguesa. Portugal mantem os seus direitos de iniciativa e privilégios de navegação sob o ceu português desde 1919, apesar de se manifestarem a favor do vôo livre a Inglaterra e os Estados Unidos do Norte, bem como, mas só depois de 1929, os do Brasil.

PORTUGAL NA OBRA DE JACOB BURCKHARDT (1)

Entre inúmeros historiadores e críticos que fizeram comparação da Espanha com o nosso país, escolhemos, exactamente por ser alemão o autor, e transcrito em Boletim insuspeito, os trechos seguintes:

Se bem que depois da morte dos Reis Católicos, Isabel em 1504 e Fernando em 1516, os grandes do reino ficam submetidos à realeza, todavia, porque o poder supremo é, como tal, contestável, surgem desordens internas e, finalmente, a revolta das comunas contra os conselheiros neerlandeses de Carlos V. Mas a realeza permanece sózinha, senhora absoluta e chega a ter, logo que as facções acabem, a sua maior divinização. A Inquisição sufoca tudo, é o Medina Sidonia que lhe porta o estandarte. O jugo parece não ser sentido como tal; o mesmo povo a quem uma inaudita censura preventiva fecha largos domínios do pensamento e do saber, conserva-se, em outros campos, jóvem e criador, chegando mesmo só muito tarde a desenvolver o melhor e mais duradoiro das suas criações. É só no decorrer do século XVI que à romança e à lírica tradicionais se juntam o teatro religioso e profano (êste por seu lado trágico e cómico), a novela e o romance realista (pícaro). No domínio da arte, durante o século XVI ainda dependente de influências estranhas, só o século XVII que já vê o declínio nacional,

Navegação e conquista espanhola. O seu móbil vicioso

---

(1) In *Boletim do Instituto Alemão* — Vol. VI e VII — Coimbra, 1937; pág. 26 e segs.

Burckhardt — (1818-1897) — *Historiógrafo Suisso-Alemão.*

1863 — *Dissert. sôbre a decadência da Espanha desde Filipe III.*

traz o verdadeiro génio espanhol à mais completa florescência.

Nos descobrimentos e na fundação de colónias, Colombo tem que operar como o único agente efectivo que põe a gente em movimento; é nem sequer o gôzo prometido que os move, mas a cubiça do oiro, pura e simples; tem de deixar domínio livre a tôda a espécie de maldição. Ao lado do inaudito alargamento de horizontes, surge o mais vicioso abandono à ociosidade espanhola, dos ricos e poderosos. É para alcançar êste fim, que se arrostam todos os perigos e tôdas as canseiras (1).

Contraste de Portugal

Os espanhois até Cortez, ficam, em humanidade, muito àquem dos portugueses, sob o reinado de D. Manuel, o Grande, cuja inteira actividade é absorvida pelas viagens para o ultramar, mas que entretanto não deixa de dirigir exortações para a cruzada aos príncipes europeus. Eis um povo mais activo, que não pretende apenas gozar ou dominar; antes parece, desde o mais nobre ao mais humilde, levado pelo «pathos»

No Oriente

das expedições guerreiro-comerciais, de forma a permitir o aparecimento dum poeta capaz de sintetizar todo êsse «pathos». Além disso os capitães e vice-reis apresentam-se todos como serviçais fieis e unânimes da grande idea que os reis encarnam, — e não teem de sofrer infâmias, como Colombo, Balboa e outros.

Eles não descobrem como os espanhois, um «mundo novo», (embora no Brasil e Terra Nova chegassem a participar também nesta tarefa), encontraram, sim, um mundo

---

(1) *Obras completas* VII, 165 (Kröner 215).

antiqüíssimo, no fundo, porém, também desconhecido. E o que êles encontraram não foram simples selvagens ou povos semi-civilizados, mas sim um mundo civilizado, cheio de perigos, povoado por combativos muçulmanos, os quais, inimigos conhecidos desde há muitíssimo tempo, lhes aparecem até na mais recôndita India. Desde Vasco da Gama, abriram, uma a uma, as portas do Oriente, e finalmente Portugal conservou-se afastado da guerra europeia.

Na Europa

Síntese Salazariana

«Somos uma potência atlântica, presos pela natureza à Espanha, política e econòmicamente debruçados sôbre o mar e as colónias antigas, descobertas e conquistas. Nestas condições sente-se que a linha tradicional da nossa política, coincidente com os verdadeiros interêsses da Pátria portuguesa está em não nos envolvermos, podendo ser, nas desordens europeias, em manter amizade peninsular, em desenvolvermos as possibilidades do nosso poderio no Atlântico» (Nota oficiosa do Dr. Salazar em Setembro de 1935).

Intensifica-se o respeito próprio e alheio pela Autonomia, com o aumento populacional da ocupação colonial, e com a comparação das taxas demográficas com outras colónias de estranjeiros, cubiçosos e suspeitosos. No que toca à população relativa por 1.000 quilómetros quadrados, podemos apresentar a seguinte estatística:

Angola, 47,5; Rodésia, 47,5; Madagascar, 42,5; Guiné portuguesa, 27,8; Moçambique, 23,3; Costa do Ouro, 12,0; tôdas as outras colónias estranjeiras acusam população inferior a 7,0 por 1.000 quilómetros quadrados.

Além dêstes números estatíscos, a dinâmica colonial é animadora, pois que as taxas demográficas aumentam

na natalidade, no crescimento populacional e diminuem na mortalidade.

Império Português, ao contrário do apregoado império espanhol, não significa aumento desejado de território à custa dos alheios mas sim a estrutura e posse intangível das Unidades ou Autonomias, que nos artigos anteriores temos assinalado e que são:

Toponímica, Territorial, Etno-histórica, Geo-politica, Marítima Colonial Aéria e Totalitária.

A Constituïção politica da Rèpública Portuguesa e o Acto Colonial constituem a Estrutura Unitária de Portugal Totalitário.

Recorda e justifica a influência espiritual portuguesa no progresso mundial, e demonstra neste domínio a nossa incontestável Autonomia.

O nosso imperialismo é tão essencialmente doutrinário como prático. É estrutural organicamente, e activamente tão conservador como progressivo.

Além dêste é notável uma espécie de imperialismo moral, que nos ficou por diversas paragens que já não são nossas. Damos como exemplo o acolhimento do « Gonçalo Vélho » pela Ásia e Oceânia na derrota iniciada pela largada do Tejo em 12 de Agosto de 1937. O comandante Owen Pinto expressa-se do seguinte modo:

« O « Gonçalo Vélho » desempenhou uma comissão de soberania que se pode considerar brilhante e em condições de especial melindre. Nos seus contactos com autoridades japonesas, os nossos oficiais foram sempre acolhidos com manifestações de aprêço e de respeito pela nossa soberania. Quando a Marinha japonesa entrou na ilha da Montanha, onde uma parte do território está sob a juris-

dição portuguesa, o alto comando nipónico revelou claramente êsses sentimentos de respeito pelo nosso País. Logo que se verificou o desembarque japonês, seguiu para ali uma fôrça do « Gonçalo Velho », a-fim-de marcar a posição portuguesa. Os oficiais japoneses respeitaram inteiramente os nossos pontos de vista e na manhã seguinte, ao desembarque, os terrenos estavam demarcados por grandes letreiros de madeira com estas palavras: de um lado, « Portugal » e do outro, « South China ».

— A nossa missão, a-pesar-de melindrosa — assegurar a nossa soberania em Macau — cumpriu-se. Foi-nos, porém, bastante facilitada pelo prestígio que disfruta o nosso País no Extremo Oriente, ao qual não é estranha a acção e a clarividência das nossas autoridades.

Chineses e japoneses, podemos afirmá-lo com legítimo orgulho, respeitam-nos e consideram-nos. Antes e depois da tomada de Cantão, Macau foi sempre abastecida no « hinterland » chinês, e nunca houve qualquer má vontade nem propósito de nos molestar. O tratamento que recebemos foi o que dispensámos: tratar com igualdade, tanto os interêsses da China como os do Japão, porque somos alheios à guerra.

O « Gonçalo Vélho » tocou nos portos do costume — Singapura, Colombo, Suez, Port-Said e Malaca. Neste último, onde vivem dois mil portugueses e onde, há 299 anos, não ia um navio português, deu-se um acontecimento que merece registo especial: êsses dois mil portugueses fizeram a Portugal uma manifestação de tal forma entusiástica que chegou ao delírio. A um missionário ouviu o sr. comandante Owen Pinto esta frase: « Esta gente já descria da existência de Portugal! ». Como por milagre, nessa tarde apareceram em Malaca muitas bandeiras portuguesas.

E, a terminar:

— Os portugueses de Malaca fizeram-me um pedido: que solicitasse dos meus superiores que os navios de Portugal, com rumo ao Oriente, ali toquem, pelo menos, algumas horas.

Durante esta demorada comissão de um ano e meio, os oficiais do « Gonçalo Vélho » tiveram ocasião de reconhecer o alto prestígio de que Portugal hoje disfruta pelo Mundo.

Conforme noticiámos há dias, entre tôdas as recepções a que mais sensibilizou a gente do navio foi aquela que os portugueses de Malaca lhe proporcionaram. »

SOBERANIA

Quando a consciência da Autonomia Nacional plenamente se reconhece sôbre um direito constituído e reconhecido, ou sôbre factos juridicamente justificados perante o direito das gentes, ascenderá então a realidade da Autonomia à da Soberania, atributo que confere às nações a sua personalidade internacional de independência e autónoma liberdade de Defesa.

É sôbre os árduos degráus na defeza da Independência que se pode ascender ao sólio de uma respeitada Soberania, quando na plenitude do conhecimento e acção da Autonomia totalitária, esta não cessa de a usar legitimamente e de a impôr inexoravelmente.

Invocações Abrimos à Europa, com a nossa audácia e inteligência de navegadores as figuradas « cancelas dos mares ». Salvo as actividades Venesianas, as da Europa

consistiam em o mútuo degládio das Nações. Com as expedições ao Oriente livrámos a Europa da invasão dos turcos. Enriquecemos o comércio europeu com os produtos orientais: Africanos, Asiáticos e Australásios. Presentiámos a Europa com o desconhecido continente americano.

Com o nosso exemplo e experiência de aproveitar as Monsões, as correntes oceânicas e as aéreas, como as dos Alisados, fornecemos preciosos conhecimentos. Ensinámos os desvios magnéticos, a arte cartográfica com conhecenças, os rumos a soltar conforme os destinos, os roteiros, e, enfim, a ciência e a arte de bem Navegar.

De tôda a Europa, a não ser a boa camaradagem britânica, bem como a itálica e helvética e escandinava, nunca recebemos senão agravos: indelicadezas e ofensas à nossa soberania.

Ingratidões De tôda a Europa não recebemos senão o mesmo ensino recebido mas virado contra nós.

Estabelecido o Império português, a loucura de Alcácer Quivir, aproveitada pelos vizinhos, deu nos primeiros 60 anos de negra escravidão, a perda de parte do império, as guerras de 27 anos na metrópole e depois da paz a custosa defeza guerreira contra os abjectos ataques espanhois no continente sul americano, e contra os holandeses e franceses. Enfim, defendemos heroica e persistentemente o resto do património roubado, e ainda numa estranha duplicidade de paz e de guerra espanhola na América do Sul (caso da Colónia do Sacramento).

Perfídias Passaram os tempos de violência, começaram os de sapa diplomática, da pérfida hipocrisia internacional.

Fingidas amizades fronteiriças, exploração de parentescos falsificados, fraternidades artificiais de última hora, tentativas de fusão do que é separadamente, do que a cada um pertence. Em mais largo âmbito, a teoria hipócrita das esferas de influência e dos mandatos, e das trocas à custa de outrem.

Incidentemente alegações absurdas, conselhos farisaicos para nos comprometer com a aliança inglêsa, com proveito de terceiros, obras de internacionais, compromissos contra a nossa soberania colonial.

Tal é o sudário dos criminosos intuitos, que da Europa se levanta contra as nossas especificadas soberanias. Exemplo vivo da desvergonha internacional, do medo de uma nova guerra de perdição, da covardia perante a pressão abjecta dos crimes erigidos em sistema da odiosa e despresível Rússia.

Consciência nacional

Ficará na memória secular dos povos a heroica defeza de Portugal pondo-se a coberto do estrago, da vergonhosa cena europeia e das tentativas latrocinárias de certas nações; europeias de nome, inomináveis de acções.

Exortação

Não descancemos em as nossas aplicações de todos os meios de defeza: as basilares, de acção internacional fundada no já escarnecido direito das gentes, sempre porém a invocar, e da Anglo-aliança multisecular. Auxiliemos o Estado no desenvolvimento do armamento naval e terrestre, para nossa elegante e galante defensão e prestígio, para honra e vida da nossa Soberania.

Confiança e fé no futuro

«Quem vive? Portugal redimido no sacrifício e na dôr, nas privações, no trabalho, na angústia dêstes calamitosos tempos, mas salvo, honrado, belo, forte, engrandecido, como o divisamos já na aurora de amanhã.» — *Salazar*.

Advertência

Os assuntos da Autonomia Cultural serão expostos no Capítulo IV sob a designação de produtos da actividade racial.

(Continua)

João Perestrelo

PADOVA LA CITTÁ
DEL SANTO ITALO-LUSITANO

Sono molti i motivi d'interesse offerti dalla città italiana che è sede di tutte le arti e scienze, vale a dire Padova, l'antica « Patavium »: dai ruderi della sua maestosa romanità; alla gloriosa università che risale al 1222, alla giottesca cappella degli Scrovegni in cui si possono ammirare i celebri affreschi che fanno impallidire ogni altra forma d'arte, al donatelliano monumento equestre riproducente il valoroso condottiero Erasmo di Narni detto il Gattamelata che, col suo nobile cavallo, costituisce un magnifico gruppo dalle linee eleganti ed imponenti ad un tempo, lo storico caffè Pedrocchi, ecc. ecc.

Ma Padova, che durante la grande guerra sopportò con animo impavido le offese degli aerei nemici, è universalmente nota come la città del Santo che da essa prese nome ben essendo nato nella generosa terra portoghese e va particolarmente fiera per l'imponente e bellissima basilica dedicata a Sant'Antonio che fu il santo del popolo. In tale mirabile tempio sono rappresentati diversi stili architettonici: dalla pianta romanica con forme gotiche, alle cupolle di carattere bizantino, ai campanili ottagonali che ricordano i minareti, agli altari in stile rinascimento. La basilica che venne iniziata nel 1231, subito dopo il transito di S. Antonio, ha una facciata alta trentotto metri e larga trentasette, con arcate a sesto acuto, una galleria,

un rosone e belle porte bronzee. Essa venne arricchita nell' interno dall'arte di Sei secoli: i migliori artisti profusero i tesori del loro estro e della loro genialità (ricorderemo fra tutti Donatello e Sansovino) facendo del tempio padovano una delle cose più insigni d'Italia.

L'Arca del Santo, in marmo verde, racchiude una cassa d'argento in cui sono conservate le spoglie venerate



che trovansi al centro della meravigliosa cappella ubicata nella navata sinistra della Basilica ed è meta di un continuo pellegrinaggio di fedeli.

Ciò premesso ricorderemo l'interessantissima figura di quello che chiamasi Sant'Antonio da Padova perchè nella città veneta visse gli ultimi suoi fervorosi anni, ma nacque a Lisbona nel 1195 e fu battezzato col nome di Fernando.

La leggenda cosparse di fiori il suo cammino fin dalla culla ed ebbe indubbiamente eminenti virtù ascetiche, alta

sapienza di dottore, impareggiabile zelo di apostolo e mondiale fama di taumaturgo. Egli è il « Santo dei Miracoli » e il suo « Liber Miraculorum » è fra i più letti benchè nelle sue predicazioni egli tenesse constantemente aperto il Vangelo.

Figura di dolcezza e di bontà e fervido discepolo di S. Francesco è fra i santi più amati dal popolo perchè difese validamente gli oppressi e smascherò le turpitudini e le ladrerie dei signori predicando la pace e l'amore.

Verso il 1210 Fernando di Martino (Fernandus Martini) entrò fra i canonici regolari di S. Agostino, nel monastero di S. Vincenzo presso Lisbona, passando quindi a S. Croce di Coimbra ove per nove anni attese alla pietà ed alla scienza. Quivi ebbe contatto con i francescani che si recavano ad evangelizzare il Marocco e decise di farsi francescano per essere apostolo e martire allorchè furono solennemente recate nella Chiesa di S. Croce le spoglie dei cinque missionari che nel 1220 S. Francesco salutava suoi veri figli perchè martiri. Infatti vestito l'abito minoritico ed assunto il nome di S. Antonio nell'omonimo eremo di Olivais, parti per l'Africa donde però avverse condizioni lo respinsero in Italia. Potè cosi arrivare al capitolo convocato da S. Francesco in Assisi nel 1221 e fu destinato all'Eremo di Montepaolo in Romagna ove visse umilmente rivelando poi il suo talento in un discorso tenuto ai candidati all'ordine sacro. In seguito S. Francesco stesso gli inviò una lettera indirizzata « ad Antonio mio vescovo » per autorizzarlo ad insegnare ai frati la teologia. Nel 1225 Antonio fu nominato guardiano del convento provenzale di Pay en Velas, poi fu custode a Limoges e dal 1227 al 1230 fu ministro provinciale d'Emilia e Lombardia.

S. Antonio dedicò gli ultimi anni della sua vita alla predicazione e lo fece con tanta dottrina e con si travolgente zelo da essere chiamato da Papa Gregorio IX « arca dell'alleanza » e da venir considerato nuova luce della cristianità e « martello degli eretici ». L'efficacia della sua parola era straordinaria e giustifica pienamente l'entusiasmo del popolo per lui che tanto si affaticò ad estinguere le civili discordie perorando anche a Verona la liberazione dei prigionieri guelfi detenuti da Ezzelino da Romano.

S. Antonio morì, a soli 36 anni, il 13 Giugno 1231 nel convento dell'Arcella presso Padova ma la devozione per lui andò sempre aumentando con la fama dei miracoli che seguirono ed appena un anno dopo egli fu solennemente canonizzato nella cattedrale di Spoleto.

Nel folklore italiano, S. Antonio di Padova è conosciuto, come il Santo del Giglio. Si ritiene ch'egli possa fare 13 grazie e nelle chiese sono comunissime le collette per il pane di S. Antonio. Il pane delle Puglie si confeziona in 13 pagnotte da dividere fra i poveri con la farina ricavata dal primo grano dell'annata, oppure con quella ottenuta dai covoni di spighe benedetti che si sogliono offrire al Santo al tempo della mietitura.

Non deve recar meraviglia il fatto che sia vastissima l'iconografia di Sant'Antonio il quale, forse soltanto per ragioni di rima, è considerato dal popolo come il protettore del matrimonio.

Nel secolo XIII S. Antonio da Padova si rappresentò vestito di un lungo saio, con un libro nella sinistra e con la destra alzata con gesto oratorio (mosaici di G. Torriti nelle absidi di S. Maria Maggiore e di S. Giovanni in Laterano di Roma). Il suo aspetto è spesso quasi identico a quello di S. Francesco, dal quale si distingue solamente

per la mancanza delle stimmate (V. la tavoletta del « mostro di S. Francesco » e il dittico della scuola del Berlinghieri nella Pinacoteca di Perugia). Nel 1359 Giovanni da Milano lo raffigura su un pilastro della sacrestia di S. Croce in Firenze, vecchio, coi capelli grigi, il volto solcato da rughe, un libri aperto nelle due mani. Similmente è rappresentato nell'affresco di Agnolo Gaddi (fine del secolo XIV) sul pilastro del coro della stessa chiesa, dove tiene per la prima volta una fiamma sulla destra. Vecchio, con un libro e un cuore fiammeggiante nelle mani, lo si vede nell'affresco di Benozzo Gozzoli della chiesa di S. Maria d'Aracoeli a Roma. A partire dalla metà del 400 si diffonde sempre più l'immagine di S. Antonio, di aspetto giovanile, senza barba, con l'attributo del giglio. Negli ultimi decenni del'400 comincia a diffondersi la raffigurazione del Santo cui appare sulle nubi la Vergine col Bambino, tipo iconografico che più tardi fu prediletto sopra tutto degli artisti fiamminghi e spagnuoli (Rubens, Van Dyck, Murillo). Secondo la leggenda, il Bambino appare nel Sec. XVII anche da solo al Santo, di cui poi diventa, alla fine del Sec. XVIII, l'attributo costante. Abbondantissima è l'iconografia dei diversi momenti della vita del Santo, che la leggenda aveva circondato di una ricca fioritura di racconti. È del Secolo XIII un ciclo di quattro scène su una vetrata della chiesa superiore di S. Francesco in Assisi, e del secolo XIV la grande vetrata con nove scene nella cappella di S. Andrea della stessa chiesa. Al secolo XV appartengono gli affreschi rappresentanti alcuni fatti leggendari, della scuola di Lorenzo Da Viterbo nella chiesa di S. Francesco a Montefalco, di Benvenuto di Giovanni nel duomo di Siena, di Loventino di Arezzo nella chiesa di S. Francesco in Arezzo, di Domenico Morone in S. Bernardino a

Verona. Il ciclo più celebre illustrante i miracoli riferiti dalla leggenda è costituito dai bassorilievi di Donatello che decorano l'altar maggiore di S. Antonio a Padova, cui si aggiungono, nel sec. XVI, i bassorilievi scolpiti da diversi artisti nella cappella di S. Antonio, gli affreschi del così detto ambulatorio e quelli di Tiziano della scuola del Santo. Del sec. XVI sono pure gli affreschi nell'Oratorio di S. Antonio a Camposampiero e in S. Petronio di Bologna. Vastissimo è poi il numero di dipinti e di sculture che rappresentano i singoli fatti miracolosi del Santo. Alla fine del'400 e al principio del'500 ebbero molta diffusione alcune stampe populari con S. Antonio seduto su un albero in atto di leggere, soggetto trattato anche da L. Bastiani, e tutto intorno, entro tredici vani rettangolari, i miracoli più importanti compiuti dal Santo.

PAOLO TOSEL

BIBLIOGRAFIA:

Enciclopedia Treccani.
Le Cento Città d'Italia Illustrate — Ed. Sonzogno.

POLLEN

Chaque corolle, chaque feuille
Que le temps détache de moi
Méritent-elles qu'on les cueille ?

Mais si tu veux que je m'éffeuille
O, mon âme, dis-moi pourquoi ?

Sous le chaud baiser de la brise
Regarde ; un bourgeon va s'ouvrir,
C'est l'avenir qui se précise,
C'est un espoir qui veut fleurir.

Car je sais qu'une main pieuse
Dressera le petit autel
Où la clarté d'une veilleuse
Eternisera l'Eternel.

Et candide dans sa lumière
Surgira le lis triomphant.
... Mais comme je plains, ô ma mère,
Celles qui n'ont pas eu d'enfant.

GEORGE DAY

POUR UNE SAINE RENOVATION DE L'ART RELIGIEUX

Sans contredit rien ne s'impose davantage plus que le rejet de toutes les excentricités dont il a plu à des farceurs d'affliger l'art réligieux. Mais ceci ne veut pas dire qu'en ce sens fondamental il ne soit pas nécéssaire de créer du neuf, quitte à le rechercher dans un terrain limité par certaines traditions.

Il y a pour cela une raison historique, une raison d'apologétique, et une raison humaine. Nous allons les rechercher toutes les trois.

Raison historique. Il s'en faut que les chef-d'oeuvres du moyen-âge et de la renaissance que nous admirons, et d'où nous cherchons à extraire, les moules, les canons de l'art réligieux actuel aient toujours répondu au caractère classique que nous leur assignons. Bien au contraire, ils ont soulevé des polémiques, et même des émeutes. Ils ont provoqué des admirations ou des exécrations d'un paroxisme fanatique et ce n'est avec le recul des siècles, avec la complicité du temps, qu'ils ont pris le sens, probablement definitif, qu'ils comportent aujourd'hui.

Une oeuvre d'art n'est pas statique. Son expression change à mesure que le temps évolue, et même réalisée, la création esthétique est empreinte de dynamisme. Tout se refait. Le plus anciennes églises d'Italie sont souvent

construites avec des matériaux prélevés dans les ruines des temples greco-romains. De grands maîtres ont sculpté des personnages divins dans des colonnes et des statues de monuments élevés à Venus, à Diane, à Céres. Dans le marbre l'hagyographie a respecté des éléments sculptés de la mythologie, et s'en est servie largement.

Le moule de l'art chrétien ne vient pas de Rome mais de Constantinople. Il demeure figé dans les formes hieratiques de la dure Byzance et proscrit le réalisme de la pré-renaissance. Si nous en croyons Vasari, ce réalisme — qui s'inspire des traditions directes de l'art payen — d'un Giotto, d'un Donatello, n'a pu s'imposer dans l'art chrétien que par une sorte de reveil de la conscience populaire qui l'imposa aux autorités réligieuses. Des Papes artistes comme Alexandre Borgia, les Medicis (Jules II) finirent par l'encourager. Mais dès avant les moines, conservateurs du christianisme primitif, s'insurgèrent et ameutèrent les foules catholiques contre les tendances nouvelles. L'exemple de Savonarole et de ses iconoclastes est assez éloquent et trop illustre pour être rappelé. Mais le mouvement suscité par cette revolte ne s'est pas éteint sur le bûcher du moine frondeur. Il s'est perpétué jusques a Michelange, jusques à Leonardo, et Raphael faillit en être la victime pour avoir peint la Sainte Vierge d'après Fornarina dont les moeurs ne faisaient nullement le modèle de l'emploi. Sans Don Balthasar de Castiglione, sans l'énergie du Souvérain Pontife nous ne pourrions probablement point admirer aujourd'hui tant d'oeuvres qui sont la gloire de nos églises et de nos Musées.

Mieux encore. Qui ne connait la Joconde du Louvre, et son sourire immortel! Le tableau apparait aujourd'hui comme un reflet de spiritualité dans une epaisse couche

de « jus ». Mais sait — on que le jour où Leonardo le livra a Fontainebleau, à François premier, l'oeuvre indigna la plus docte partie de la cour comme révolutionnaire, tant à cause de la violence des couleurs que du réalisme qu'elle comportait? Sait — on que M. de Sens, dont relevait alors l'archeveché de Paris, prêcha et manda contre elle, la traitant d'indécente et de scandaleuse — sensuelle? Le Duc de Bellegarde — rapporte la chronique — sauva la Joconde, mais Leonardo n'obtint pas de commandes pour les églises de France.

Nous ne jugeons ni les uns ni les autres. Nous constatons simplement que cette querelle entre l'ancien et le moderne a toujours existé, que l'oeuvre qui, hier, faisait scandale revêt aujourd'hui le caractère sacré.

Le caractère réligeux de la pré-renaissance s'affirme occasionel. Les peintres et les statuaires avaient surtout pour clients les fabriques des églises et le haut clergé. Il n'y a qu'une exception — et combien revolutionnaire! — celle de Fra-Angélico. Mais Fra-Beato était un moine, il vivait dans la spiritualité. Il a peint l'âme et non la vie car par réaction contre le matérialisme des fresques de Giotto pour l'église de Padoue. Les temoignages sont nombreux sur cette rivalité de deux tendances d'art qui passionna pendant deux siècles non seulement une élite réligieuse et profane, mais encore le peuple le plus artiste du monde et qui fit couler le sang.

Cet exemple historique prouve simplement, que pour juger d'une oeuvre d'art il faut le recul du temps et Savonarole porte devant la civilisation d'occident une responsabilité qu'il vaut mieux ne point partager avec lui. Hâtons nous d'ailleurs d'ajouter que le goût, dans ses lois indéfinies et ses formes immuables, commandent le rejet de toutes les

exagerations, comme la raison de toutes les sottises. Encore faut il ne pas se tromper. Si le bon peintre Villette n'avait pas été l'ami d'un poète qui était Membre du Conseil Supérieur des Beaux-Arts et qui la fit classer à temps comme monument historique, l'église Saint Pierre de Montmartre, chef-d'oeuvre de l'art roman, était rasée par un brave clergé plein de zèle pour agrandissements de la Basilique du Sacré-Coeur.

Et la meilleure censure demeure celle du temps. Le clergé de Sienne et celui de Santa-Croce, rapporte Vasari, ameute les évèques pour qu'ils refusent la consécration de Santa Maria Novella. Quelle leçon que la fermeté des autorités réligieuses de Florence!

La raison apologétique. Saint Augustin a recommandé aux chrétiens de s'élever l'esprit par la compréhension des Beaux-Arts qu'il considère comme inhérente à la culture chrétienne. L'esthétique moderne assimile le monde, par l'harmonie universelle, à une oeuvre d'art sans fin et fait de la création esthétique une réplique humaine de l'oeuvre du Créateur Divin. Le monde, empreint d'un âpre dynamisme, est en voie de création perpétuelle et la vie devient de plus en plus rapide et de plus en plus intense. La conquête du temps et de l'espace, par la vitesse, commence a nous donner une notion réelle « de cet infini qui nous rapproche du Dieu par l'impossibilité ou nous nous trouvons d'en connaitre le debut et la fin » (R. P. Caruel, S. J.). L'art, ce miroir du monde, doit évoluer comme lui. L'art, ce grand stimulateur de la foi. Ne nous épuisons pas à rechercher si la foi a, au debut, inspiré les artistes, ou si c'est l'art qui a provoqué la foi des plus grands. Bergson, Sertillanges ont épilogué là-dessus comme feu Henry Bremond. Ce qui est certain c'est que l'art à été, pour l'église catholique et l'église orthodoxe,

un élément formidable de conversion et de propagande. L'histoire sacrée s'inscrit dans le coeur et l'âme des hommes par une série d'oeuvres uniques. Et, tout naturellement, l'art évolue en même temps que la foi. Certes, pas plus que la foi, l'art n'a évolué en son principe. Mais, comme elle, il a modifié, tandis que la vie se modifie elle même, ses moyens d'expression par le rythme et par la forme. La foi d'un croyant de 1938 qui suit la Sainte Messe à Notre Dame de Paris vaut celle du premier chrétien qui la suivait dans une grange. Mais les rites ont évolué. Le fidèle ne voit plus le vin sacré en même temps que l'officiant, et ce n'est plus qu'en Espagne, qu'autour du maître autel danse la jeunesse après l'élévation comme aut temps du Chrysostême. Cette courbe d'évolution est continue. Les écrivains réligieux la notent chaque jour. Il importe donc clairement que l'art évolue avec la foi qui l'inspire et le domine. Sans un art adapté aux nécéssités de sa propagande et parallèle en son évolution, la foi perd sinon son prestige, du moins beaucoup de sa force puisque elle trouve dans l'art son témoignage le plus illustre. Notre époque, créatrice de la T. S. F., de l'Aviation et de tout les perfectionnements scientifiques, notre époque qui a christianisé l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, est en droit d'avoir son style, d'affirmer esthétiquement ses tendances plastiques et architecturales comme le 18.ème Siècle français, les jours médievaux, et ceux de la Renaissance Franco-Italienne. Pourquoi ne laisserait-elle pas à la postérité ses témoignages où l'âme se survit dans la pierre? Aurions-nous démérité? Les églises chauffées aux radiateurs, éclairées à l'électricité, munies de microphones, sans compter dans leurs sacristies le téléphone et la radio, seraient-elles condamnées au style jésuite du 18.ème Siècle, au style baroque du 16.ème Siècle venitien, au roman, au gothique à

perpetuité? Certes non. La foi s'affirme par des chef--d'oeuvres d'architecture. On peut en réaliser par le beton armé comme par le marbre noir et rose de Florence comme dans la rude pierre des cathédrales françaises et allemandes. Un chef-d'oeuvre existe en possibilité, dans toute matière. Il faut stimuler les architectes comme les artistes, à doter notre époque et notre foi de leur style. Et c'est ce que font, avec l'appui de l'archevéché de Malines, de remarquables Professeurs prêtres belges. De tels efforts doivent être secondés. Ils sont d'une importance morale considérable. Ils peuvent empècher l'église catholique de prendre une allure désuète, « hors du Siècle ».

Le Cardinal Verdier, qui a élévé dans son archevéché cent vingt églises, a fort bien compris cette necéssité psychologique, et le Saint Père y a rendu hommage. Est-ce à dire que les nouvelles églises de la jurisdiction de Paris soient toutes des chef-d'oeuvres comme Saint Etienne du Mont ou la Sainte Chapelle? Non certes. Mais il nous suffit de constater qu'il en existe d'un goût impeccable et d'un style neuf pour rendre hommage a cet effort magnifique du Cardinal-Bâtisseur. La tendance est d'attenuer la décoration pour dégager la ligne. L'ornementeur n'opprime plus l'architecte. On est plus près de Sienne que de Florence et souvent de la tendance romane que de la tendance gothique. Saint Etienne du Mont et la Sainte Chapelle ne sont que des restes d'une série d'églises dont le temps et les hommes n'ont conservé que ce qu'il y a de mieux. Le temps et les hommes recommenceront leur oeuvre.

L'essentiel est qu'il ait de quoi. Et si le Cardinal Verdier mérite notre gratitude, c'est pour avoir sauvé l'architecture réligieuse d'un plat système d'imitation. Son Eminence s'est montrée réformiste et moderniste avec

sagesse, avec bon goût, mais énergiquement et par principe. Et dans le champs inépuisable de la France Chrétienne, cet effort courenné de succès à contribué à répandre et à intensifier la foi, ce qui concilie la raison humaine d'un modernisme raisonné avec la raison apologétique. Tout est possible dans cette voie à présent déblayée.

E. Schaub-Koch

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração de *O Instituto,* os seguintes:

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano, sôbre a Natureza das Cousas, vertidos no verso sôlto português, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Memória histórica e crítica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos biográficos sôbre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 ..... 3$00

Índices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90). Um volume de 296 págs.:

Na Administração..... 15$00
À cobrança..... 17$00
Nas livrarias..... 20$00

UM VOLUME DE 296 PÁGS.:
Na Administração. . . . . 15$00
Á cobrança. . . . . 17$00
Nas livrarias. . . . . 20$00

Indices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90)

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação do *Instituto de Coimbra,* academia científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O Instituto põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação própria, rosto e capa, serão de conta dos autores.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

PREÇÁRIO

Assinatura tomada directamente à Redacção:

Cada série de cinco números	25$00
Por intermédio das livrarias	35$00
Número avulso	10$00
Volume avulso.....	35$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto,* Bairro de Sousa Pinto (Edifício de S. Bento) — Coimbra — Portugal.

Composto e impresso na tipografia da GRÁFICA DE COIMBRA
Largo da Feira — COIMBRA

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO

Bairro de Sousa Pinto (Edifício de S. Bento) — COIMBRA

VOLUME 94.º



Número 4

COIMBRA

1939

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Presidente, Prof. F. M. da Costa Lôbo, da U. C., D. O. A. — *Vice-Presidente,* Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. I. G. — *Vogais,* Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B. — Dr. António Baião, D. A. N. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C. — Prof. Elísio de Moura, da U. C. — Prof. Eugénio de Castro, da U. C. — Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T. — Prof. Fezas Vital, da U. C. — Almirante C. V. Gago Coutinho. — Prof. Mendes Corrêa, da U. P. — Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C. — Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L. — Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C. — Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L. — Prof. Ricardo Jorge, da U. L. — Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A. — Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C. — *Secretário Geral* — A. G. da Rocha Madahil, do A. U. C.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

SUMÁRIO

L'oeuvre de M. Sandoz devant la critique de la sculpture moderne, por Émile Schaub-Koch 299

A terra e o concelho de Senhorim, por J. Pinto Loureiro..... 324

O livro grande de Sampayo ou livro dos vedores de Ceuta (1505-1670), por José de Esaguy..... 371

Uma figura nacional (D. Francisco Gomes do Avelar) por J. Fernandes Mascarenhas 404

L'OEUVRE DE M. SANDOZ DEVANT LA CRITIQUE DE LA SCULPTURE MODERNE

La présente étude n'a nullement pour but de présenter sur le rapport de l'esthétique ni sur celui de la critique la personnalité, l'oeuvre et le talent d'un artiste illustre que chacun connaît, qui est repandu dans le monde entier, et à laquelle nous avons nous-même consacré une étude importante. (1)

Qu'on nous permette toutefois de rappeler que Charles Blanc avait coutume de dire que lorsque tout a été dit sur l'oeuvre d'un artiste on peut s'apercevoir seulement de tout ce qui reste à en dire. Cet apophtegme est d'autant moins paradoxale en l'occurence que M. Sandoz offre à ses contemporains un art qui est fort loin d'être statique. Notre ouvrage qui était complet voici deux ans, à l'heure actuelle présenterait des lacunes qui sont dûs à l'âpre travail, ou à la labeur patiente, aux recherches sans fin de l'intéressé lui-même absorbé par son oeuvre et dirait-on moins soucieux des discussions et des jugements qu'elle suscite que de persévérer dans son accomplissement. M. Sandoz, par cette obstination, par son dynamisme même, évoque l'artiste parfait, pour lequel seul compte le travail et le perfectionnement du métier et à cet admirable caractère convient il de donner un coup de chapeau avant d'aller plus loin.

---

(1) E. Schaub-Koch: Ed. M. Sandoz, Sculpteur, *(Essai de critique et d'Esthétique générale).*

Sans doute est il tout naturel pour un artiste d'évoluer et pourrions nous rappeler que l'illustre Auguste Rodin déclarait que si son oeuvre présentait un mérite c'était celui de représenter une évolution. Mais dès que cette évolution touche aux recherches techniques, dès qu'elle apporte à l'art et aux artistes des procédés nouveaux et des méthodes inédites, dès que des disciples viennent à hériter de principes neufs qu'un maître a mis au point, l'on peut dire que ce maître a été non seulement un directeur de conscience, mais encore un pionier de l'art lui-même et que rien ne manque à sa gloire. Si nous pouvons situer des sculpteurs dans l'histoire de la statuaire c'est non seulement par la splendeur de leurs ouvrages mais aussi par leur apport technique. Le génie n'est pas seulement dans l'inspiration. Comme l'a dit Michelange « il conduit la main ». Comment mieux plaider la cause de l'homme doué de sens esthétique et de science critique et qui s'attache à baser sa critique non sur des réflexes, le plus souvent purement personnels d'admiration légitime, mais sur des vérités techniques peut-être plus localisées mais sûrement plus concrètes?

Rodin, puis Bourdelle ont répété cette forte parole de Benvenuto Cellini que « l'art est une suite de difficultés vaincues ». Ces difficultés sont techniques et le rôle du critique, si nous nous en rapportons à de précédentes communications faites à nos congrès antérieurs, sur la *critique expérimentale,* (1) ne consiste point à déclarer qu'une

---

(1) E. Schaub-Koch: *Fondement philosophique et nécessité de la critique d'art moderne.* (Com. au 13e Congrès Int. d'Histoire de l'art, Stochkolm, 1933.)

E. Schaub-Koch: *La Définition du Classicisme Greco-Latin.* (Com. au 1.er Congrès de l'Académie Méditérraneènne, Monaco, 1935.)

oeuvre est belle, mais à démontrer pourquoi. Dans cette démonstration les considérations techniques dépassent le reste. Elles permettent, en effet, non seulement d'attester les difficultés vaincues, mais encore d'expliquer comment elles ont été vaincues.

Le grand problème de la statuaire est dans l'unité dont, depuis des siècles, tous les grands sculpteurs ont eu le tourment. L'Egypte et l'Assyrie nous ont révélé l'unité par la ligne et les plans. Et tous les grands réalisateurs de l'art ont profité de cette révélation. L'Hellade, et les écoles de son rayonnement, surtout Alexandrie, ont prouvé, dans la riche sensualité de son paganisme, que l'Unité dans sa notion idéale pouvait être obtenue par l'harmonie des formes du corps humain. Byzance obtient elle l'unité par la raideur sobre de l'attitude. La statuaire chrétienne, *les ymaigiers,* les maîtres maçons et moines de nos cathédrales y sont arrivés par la recherche exacte de l'expression. Enfin, de Donatello à Michelange, des Bourguignons, des Sluters, à Puget, à Girardon, à Bouchardon, l'unité des personnages et des groupes réside dans le mouvement. On n'inculque plus à la pierre des formes, mais la vie elle-même, et la forme n'est qu'un auxiliaire.

Mais cette incessante évolution de l'art ne suppose pas des chaînons limités. L'apport de chaque maître, de

---

E. Schaub-Koch: *Le Réalisme dans l'art.* (Com. au 14e Congrès Int. d'Histoire de l'art. (Berne, 1936.)

E. Schaub-Koch: *Quelques considérations sur la Philosophie esthétique de B. Croce.* (Com. au IIe Congrès Int. d'Esthétique et de science de l'art, Paris, 1937.)

E. Schaub-Koch: *De div. Méthodes en Matière de Critique et d'Histoire de l'art.* (Bulletin de l'Office Int. des Instituts d'Archéologie et d'Histoire de l'art, Paris, 1936.)

chaque école, s'ajoute à l'apport des prédécesseurs. Phidias pour avoir révélé les ressources qu'offre à l'art la recherche de l'harmonie des formes corporelles, n'ignore rien des lignes et des plans, découverte de l'Egypte pharaonique. Donatello, Verrocchio, créateurs du mouvement, l'un par l'analyse, l'autre par la synthèse, n'ignorent rien de l'Egypte ni des Grecs. Byzance est redevable aux Assyriens de la raideur de son style. Et, pour avoir bouleversé tous les principes connus par son don prodigieux de déformer les corps et d'animer les masses, nul doute que Michelange, ses conversations et ses écrits en témoignent, les connaîssait tous à fond. Une seule exception, une seule. On ignore les origines de la statuaire médiévale qui enrichit avec tant de réalisme trivial et prodigieux les fôrets de pierre des cathédrales. Mais c'est là un lacune de l'histoire de l'art, de l'archéologie, dont sont peut-être depositaires les archives secrètes des loges écossaises si nous en croyons les historiens du British Museum autorisés par Edouard VII à y trouver leur documentation. Le malheur est que leurs recherches n'ont pas donné grand chose et que hors des devis, des reçus des communautés versés aux entrepreneurs des banques des chevaliers du Temple, ils n'y ont, semble t-il, rien découvert, en tout cas rien de susceptible de nous fixer sur les origines *des ymaigiers,* ce qui précisement nous aurait intéressé. Néanmoins cet art lui-même témoigne d'une connaissance trop profonde de équilibre, des plans et des volumes pour ne pas nous permettre de croire qu'ils l'aient trouvée quelque part. Car, pendant trois siècles, cet art n'a évolué ni au point de vue de technique ni au point de vue de la présentation des sujets divins ou profanes. Son principe est le réalisme. Et les procédés directs par lesquels ce réalisme a été

obtenu demeurent invariables. Au point de vue historique, au point de vue de la technique de la statuaire, cet art, malgré ses mérites étonnants, demeure statique. Le génie de M. Emile Mâle a pu l'étudier à tous points de vue, il ne nous a éclairés ni sur ses origines ni sur son perfectionnement. Tout au plus a-t-on noté des analogies avec des dessins rhénans qui sont d'ailleurs probablement postérieurs à ces sculptures gothiques. La statuaire médiévale fait corps avec le monument. Le sculpteur est le collaborateur de l'architecte. Cette statuaire n'est donc pas un art indépendant. Elle innove, en Occident, le procédé de la taille directe auquel sont volontiers revenus nos jeunes artistes contemporains. Certes la taille directe est elle aussi vieille que la sculpture elle-même. Mais l'art des *Ymaigiers* est la plus prodigieuse leçon de taille directe que possède l'art occidental. Et c'est par là qu'il appartient à notre sujet. En effet M. Sandoz est revindiqué par les adeptes de la taille directe comme un fervent de cette méthode.

II. TECHNIQUE DE M. SANDOZ

La querelle entre modeleurs et statuaires sculpteurs intégraux, ou encore *complets,* qui surgit voici une trentaine d'années, nous apparait aujourd'hui comme vide de sens. Un peu de recul permet d'en apprécier l'erreur et la vérité. Il nous suffit d'ailleurs de constater que Rodin et Bourdelle, qui se sont avérés grands partisans passionnés de la taille directe, n'ont jamais été que des modeleurs en ce qui concerne leurs oeuvres, à de très rares exceptions près. M. Sandoz, lui, estime, et avec raison, qu'un véritable artiste ne doit négliger l'apport d'aucune technique, mais les connaître toutes à fond et tirer parti de chacune

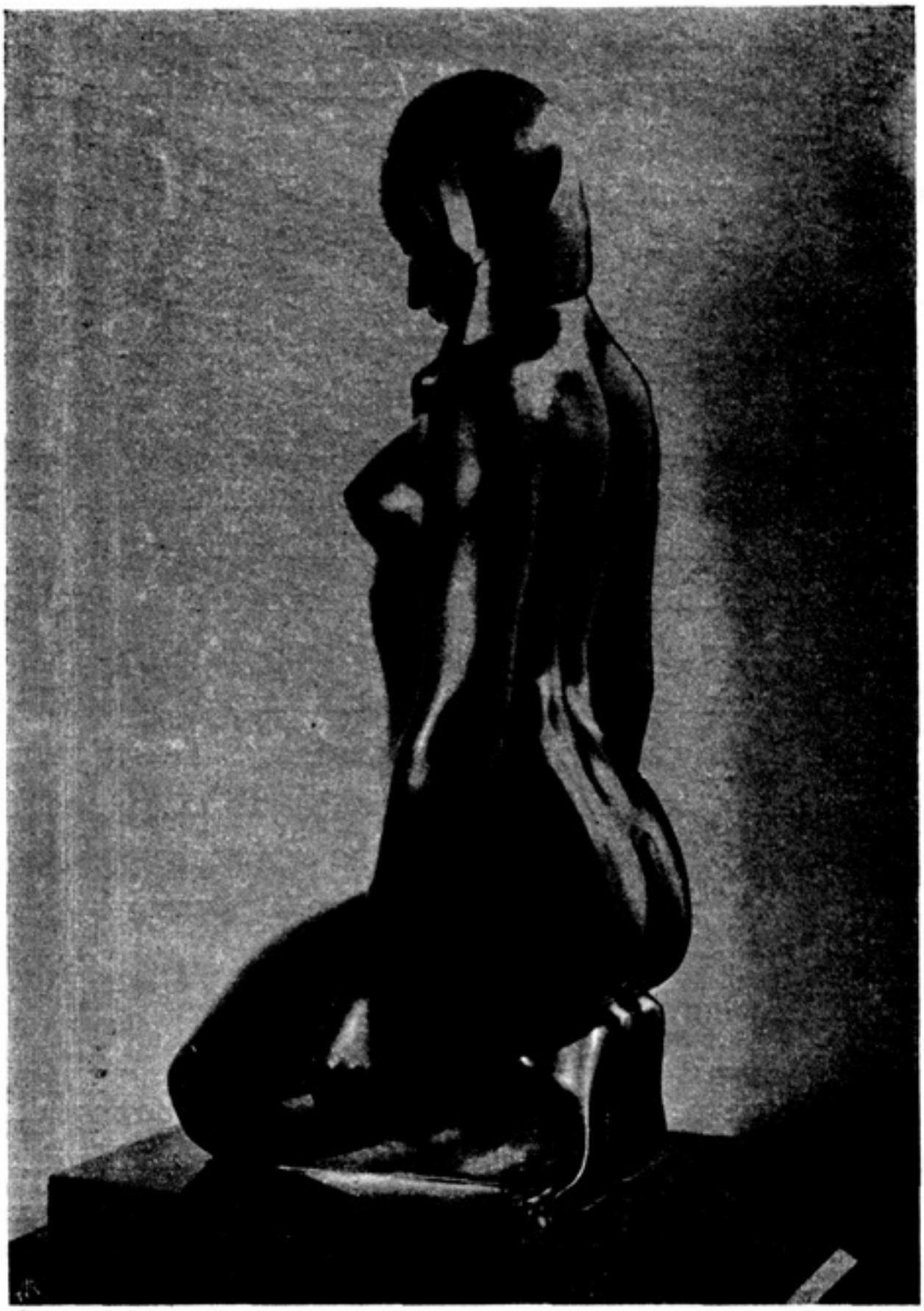
lorsque l'usage s'en impose. Et, M. Sandoz ajoute qui, d'une manière générale, il a recours à la taille directe pour des oeuvres de dimension réduite, mais que la mise au point est indispensable dès qu'il s'agit d'une oeuvre importante. Il est d'ailleurs infiniment probable que M. Sandoz ait pris ce principe là du côté particulièrement autorisé de Michelange. Michelange passe pour un modeleur. Il est revindiqué par les modeleurs. Mais ceux-ci oublient que nous avons sur Michelange de très nombreux témoignages. Par exemple celui d'un sculpteur qui, sans avoir été son élève — car Michelange n'a pas fait école — travailla dans son ombre. « A 69 ans, nous déclare Daniel de Volterre, Michelange s'attaquait au marbre, et, dans l'espace d'une matinée le ciseau, harcelé par son marteau, en faisait tomber plus d'écailles que ne l'eussent fait, dans le même espace de temps, trois sculpteurs ordinaires. Le travail physique de s'attaquer au marbre était indispensable à sa santé. » Pour celui qui sait lire, cela veut dire que Michelange, soit-disant modeleur, fut aussi un sculpteur direct.

« Pierre Puget, nous conte un témoin de sa vie, regarde le marbre un certain temps le maillet brandi dans une main, le ciseau de l'autre. Et la pierre semblait trembler devant qu'il ne sautât dessus comme un guerrier sur l'ennemi. » Ce témoignage de Sirelli atteste formellement que Pierre Puget faisait de la taille directe. Et de nos jours nous pouvons dénombrer des dispositions non moins éloquentes. D'où sont sortis tous les sculpteurs actuellement appréciés pour leur talent? Despiau, Aristide Maillol, Antoine Bourdelle, Pierre Guénot, James Vibert? De l'atelier de Rodin. Nous voulons dire de son atelier de préparation. Pompon racontait: « Le père Rodin nous donnait

un ciseau, un marteau et nous mettait face au marbre en nous prescrivant une tâche déterminée. Et il nous disait: allez-y, mon ami, moi aussi j'ai commencé par là. » Ceci veut dire que Rodin, comme ses élèves, ont tous, au debut et pendant leur formation, fait de la taille directe. Et Rodin confiait a M. Paul Gsell: « Comment aurait-on la prétention de modeler sans savoir que sont le bronze et le marbre? Barye lui-même n'eut pas cette prétention là ». On nous objectera que M. Sandoz n'est pas élève de Rodin. Il doit sa formation à Antonin Mercié. Mais il est évident que cette formation fut toute académique. Si M. Sandoz n'est pas élève de Rodin, il n'a pas échappé à l'influence du maître et nous connaissons de M. Sandoz des nus et des bustes qui en témoignent.

« Le point de départ de la sculpture, disait Rodin, c'est le dessin, mais un dessin perfectionné. Le sculpteur est, avant tout, un dessinateur à trois dimensions. Le relief existe pour lui matériellement. Il ne se détache plus par une repartition savante de la lumière, des ombres, des artifices de perspective. »

M. Sandoz n'a jamais cessé d'être ce dessinateur là. Cette formation, d'ailleurs, serait purement traditionnelle sans le génie de M. Sandoz lui-même. L'enseignement de l'École des Beaux-Arts, où professait Antonin Mercié, ne se propose pas de former une élite d'un ou deux hommes de génie par génération. Il est infiniment plus démocratique. Sa raison d'être est l'établissement d'une honnête moyenne de talents moyens. Et, pour y parvenir, le professeur enseigne une série de tours de passe passe, de clichés, de trucs. Tel raccourci se réalise par tel artifice. Tel effet se rend de telle manière imprévue et subtile. Et cet enseignement là, banni par Rodin, tout artificiel et



Femme à genoux. Grandeur nature — Marbre noir.

élémentaire qu'il est, garde son utilité... à la condition qu'on l'oublie et qu'à la loi du moindre effort on substitue, en fin de compte, la loi de l'effort constant. C'est ce qu'a fait M. Sandoz. Après avoir appris tout ce qu'il pouvait apprendre pour devenir un sculpteur honorable, il a considéré qu'il ne connaissait rien et, au cours d'une labeur de 40 ans, il s'est fait,

TEL QU'EN LUI MÊME, ENFIN, L'ÉTERNITÉ LE CHANGE.

La science de M. Sandoz est infinie. Il n'a négligé nulle recherche dans n'importe quelle direction des connaissances humaines et l'on peut dire que les gemmes de son rêve sont serties dans l'or de son savoir. M. Sandoz a étudié la physique, plus spécialement la lumière, les minéraux, la géologie, la zoologie, la physiologie. En outre c'est un observateur de première force qui excelle à réduire une somme de phénomènes étudiés dans une formule synthétique. C'est peut-être là le secret de la puissance de son art. On peut, en effet, affirmer que cet art a évolué au fur et à mesure des recherches de celui qui le pratiquait, non seulement dans l'étude du sujet, mais encore dans le perfectionnement des moyens de réalisation.

Fini la méthode académique qui discrimine entre le sujet à traiter et la manière d'arriver à le traiter selon une suite de procédés stéreotypés. Le génie de M. Sandoz fait un tout et du sujet, de l'inspiration, et de la matérialisation de ce sujet, de cette inspiration. C'est ce qui imprime à son oeuvre le cachet d'une personnalité aussi forte. Peut-être existe-t-il une grande part de vérité dans cette affirmation de M. Lionello Venturi que les qualités techniques d'une oeuvre d'art ne permettent pas d'établir sur elle un jugement complet. Mais M. Sandoz nous offre tous les



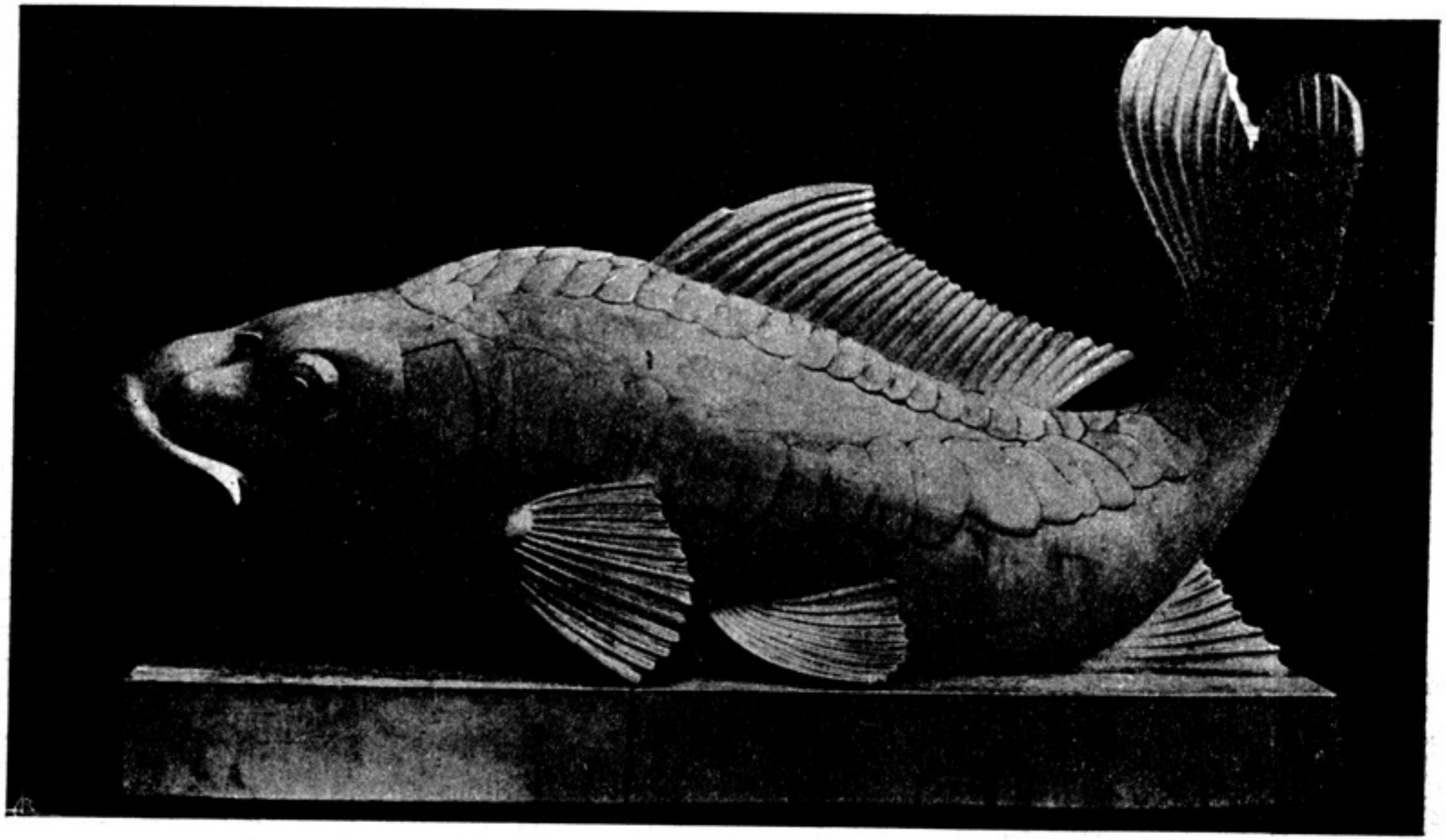
Le sculpteur Sandoz et ses guépards.

éléments de la meilleure des réponses. Nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas de discrimination absolue entre les qualités techniques et les autres, car toutes sont issues parallèlement de l'effort, des recherches, du labeur d'un génie en mouvement où rien ne peut être « compartimenté ». Il y a autant d'invention, de création dans tel moyen technique personnel à l'artiste que dans la manière dont il a conçu son sujet. Nous devons donc saluer en M. Sandoz un génie créateur absolu, où tout est création et la technicité, et la conception du sujet.

M. Sandoz a créé sa technique comme il a créé sa vision. Et toutes deux sont fonctions simultanées, étroitement associées, d'une même origine, d'une même volonté, d'un même travail, et d'un même idéal.

III. L'ART ET LA SCIENCE

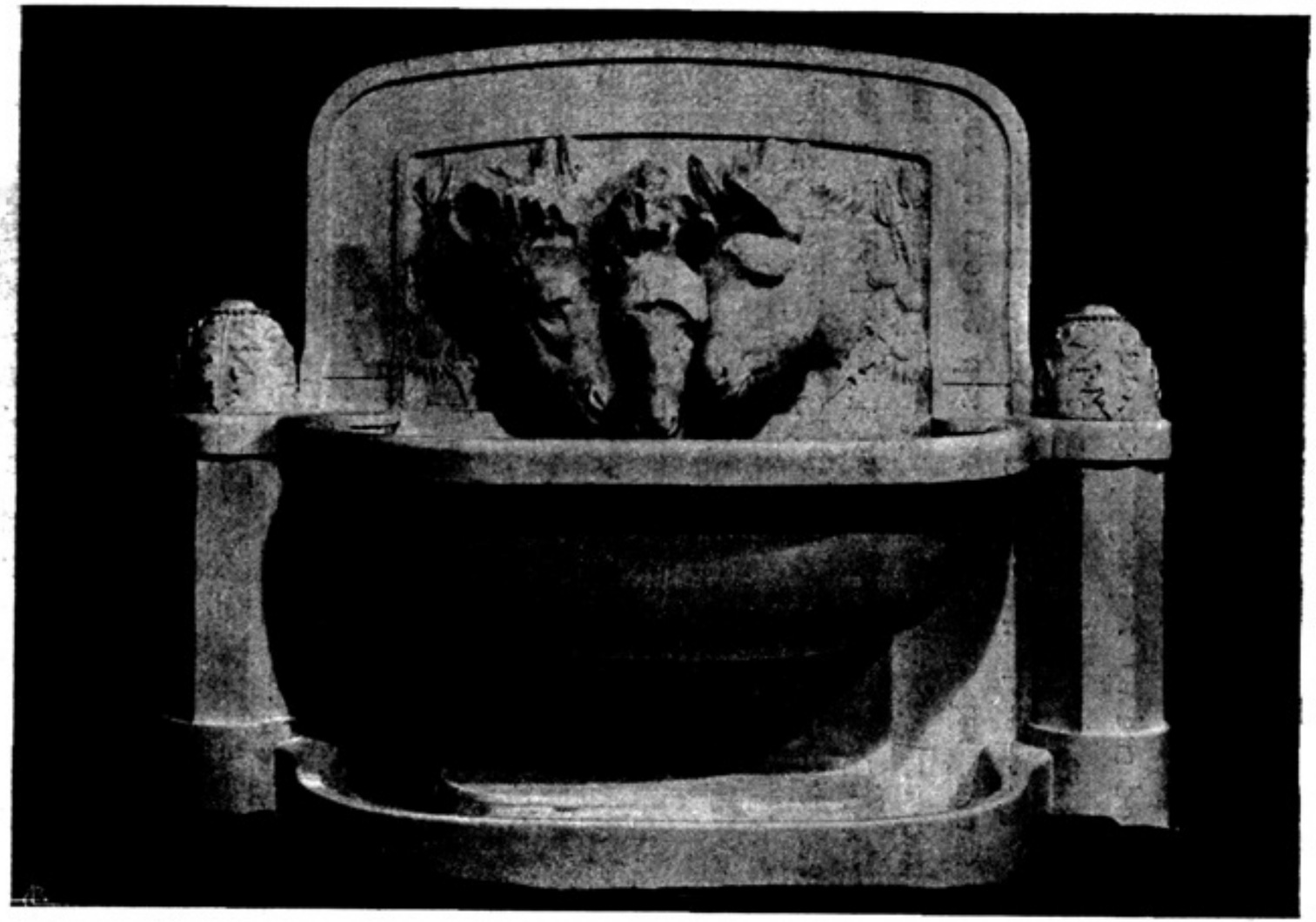
M. Sandoz n'a pas cru devoir aborder l'étude des animaux sans connaître à fond la géologie. Son installation d'Atelier est un véritable Muséum. M. Sandoz n'a pas voulu, en effet, étudier les bêtes seulement dans les livres. Il a élevé, étudié la vie, de tous les animaux qui lui ont servi de modèles. Il les a nourris et, vivant parmi eux, a observé non seulement leurs formes, leurs attitudes familières, mais encore leurs habitudes, leurs caractères et leurs moeurs. Mais M. Sandoz a encore été plus loin. Il a voulu étudier ses pensionnaires dans leurs rapports avec l'homme, c'est-à-dire surtout dans l'histoire de l'art. M. Sandoz est peut-être l'artiste qui a imposé le poisson dans l'art d'occident. Mais certes ne l'a-t-il pas fait sans connaître ce que l'Inde, le Japon, la Chine ont créé à cet égard. Sans doute le parti esthétique que M. Sandoz a



Plâtre. Carpe décorative (non réalisée); 140 cm.

tiré du poisson est il aux antipodes de ce qu'ont fait les artistes de l'extrême orient. Mais le fait d'avoir étudié l'oeuvre de ces derniers atteste de la haute conscience de M. Sandoz.

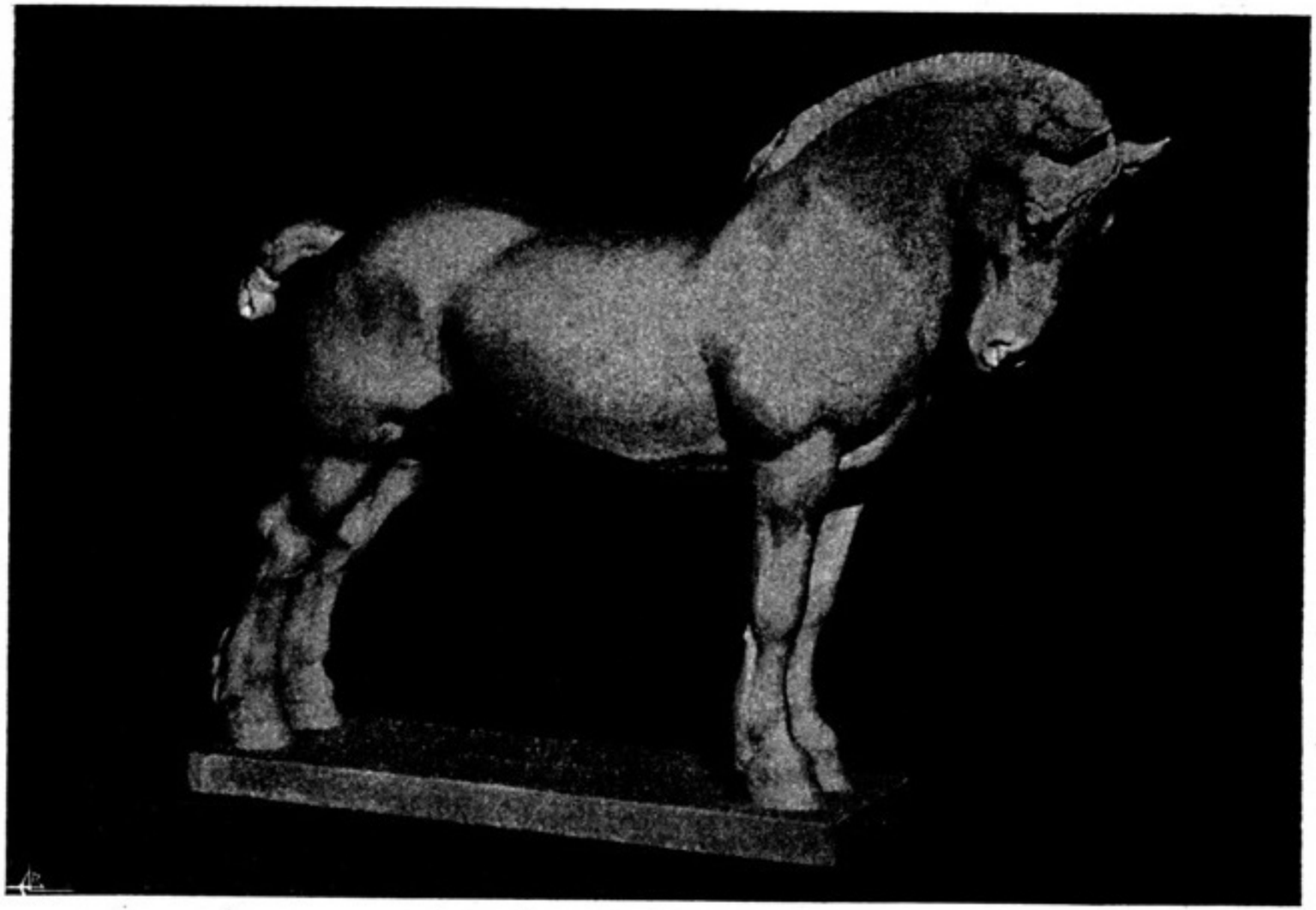
Les artistes de la Chine, de l'Inde, du Japon travaillaient pour une Société évoluée vers un raffinement sensuel et soucieuse d'embellir et d'animer sa vie quotidienne. On ne peut dire que leur art soit exclusivement décoratif. Son souci est de charmer, d'émouvoir. Il est aussi de mettre de l'étonnement, de la beauté dans tout ce qui sert à la vie normale, quotidienne. C'est pour cela qu'ils ont adopté ces formes animales stylisées, et parfois imaginaires, à celles des objets usuels. Bon occidental, M. Sandoz nous propose un autre enchantement. Il s'adresse, lui, à une société où la volupté est légitime dès qu'elle est la joie des sens qui vient éclairer l'esprit. Cette joie est noble car elle enfante l'idée. Et Saint Augustin lui-même rend la volupté légitime lorsqu'il proclame « Nihil in Spiritu quid primum in sensu fuit ». M. Sandoz n'a d'autre but que d'associer le monde des idées au monde des formes évoqué par notre Collègue M. Focillon. Il n'est pas du cadre de cette étude d'étudier comment M. Sandoz y est parvenu. Constatons simplement que M. Sandoz n'a pas pour point de départ l'imagination débordante déployée au soleil implacable de la mer de Chine par des artistes d'un génie exotique, mais un sens parfaitement scientifique de la vérité matérielle. Certes, M. Sandoz déforme. Pas plus que Michelange ou que Cellini il ne serait artiste s'il ne déformait pas. Mais M. Sandoz ne déforme point par souci décoratif, par souci d'adaptation. Il déforme par souci de style. Le chinois déforme pour faire d'un congre un vase ou d'une dourade une assiette. M. Sandoz tire parti des



Fontaine «Aux Ânes» à Ouchy — Suisse. Bronze, et pierre rose-vert.

indications de la nature pour créer un rythme personnel. Et c'est à cela que se borne le souci décoratif de ce créateur puissant. Sans doute la décoration pure est elle un art inférieur. Mais quelle école a conçu un art sans décoration? Cézanne? Rodin? Michelange? C'est à voir. Rodin n'a pas échappé à des recherches décoratives et sa porte de l'enfer en témoigne. Les fresques débordantes de la Chapelle Sixtine affirment, chez Michelange, le même souci. Cézanne, lui, déclare ne voir dans une pomme, dans une fleur, que des couleurs, de la lumière, des formes et leurs rapports. D'accord. Mais la décoration doit-elle exclure tout cela? Poser la question c'est certainement y répondre.

Mettons que dans son intention le maître animalier M. Sandoz manifeste la volonté d'animer des formes et d'en tirer des rythmes. Ce qui importe, c'est l'enchantement auquel il est parvenu, soit en modeleur qui n'ignore rien des ressources de son art et crée le frisson de la vie, soit en tailleur direct et décisif qui inflige à la matière sa dure décision avec une magie incomparable. Et c'est ici que se pose une autre question scientifique. Jusqu'aujourd'hui les tailleurs directs traitaient le bois, l'ivoire ou le marbre. S'ils leur prenait fantaisie de modeler, ce qui arrive a un sculpteur complet — et le serait-il sans cela? — ils avaient recours au bronze. Certes M. Sandoz est il un bronzier incomparable qui a innové là encore techniquement. Son procédé consiste à éclairer ou à dorer certaines parties de l'oeuvre. Pour y parvenir M. Sandoz place aux endroits voulus, dans la cire, certains éléments qui, pendant la coulée maintiennent la forme et rompent le contact direct du bronze et du moule. Mais l'attention de M. Sandoz a été attirée par les ressources qu'offrent au statuaire



Cheval « Percheron » réalisé en bronze cire perdue ; noir, crinière or et pattes d'argent.

une série de matières dures ou fragiles et dont, avant lui, selon sa technique, personne ne s'était jamais servi normalement.

Les connaissances géologiques de M. Sandoz l'ont mis en état de le faire. Il a créé une technique du cristal de roche et de l'amethyste, du marbre noir, de l'onyx, de l'amazonite, de l'aventurine, du marbre tigré, etc. Les cinq parties du monde se sont unies pour envoyer au maître les matières précieuses nécessaires. La jeune génération de sculpteurs doit à Rodin amour du *bloc,* de la matière inerte à laquelle l'artiste inflige les formes et le frisson de la vie et qu'il n'aborde qu'avec une émotion spéciale dont avant Rodin ont parlé Michelange et Pierre Puget. M. Sandoz a, lui, été plus loin. Par amour de son bloc il a d'abord voulu étudier toutes les ressources que peut offrir la matière qu'il représente. Et, de même qu'il est parvenu a éclairer par endroits le bronze en y suscitant par le jeu du mercure mis en couche sur le moule aux endroits voulus des dépots d'or, d'argent et de nickel, de même il s'est aperçu que le marbre noir selon qu'il fut poli, ou a l'état brut, peut fournir des tons différents dont il a tiré des contrastes magnifiques. En outre, sa matière, M. Sandoz l'a voulue rare, précieuse. Madagascar lui envoie ses immenses cristaux de quartz, ses améthystes; la Guyane lui expédie l'amazonite, l'Indochine l'aventurine, etc. Enfin, à cause du caractère précieux de la matière elle-même, M. Sandoz est enclin à la menager, à la respecter. D'autres artistes, d'ailleurs, ont eu le souci de respecter les formes naturelles de leur matière. Les énormes cailloux du Rhône, à peine caressés en certains endroits par James Vibert, conservent leur préstige et sont célèbres. Une statue de silex au Pavillon espagnol de



« Grand-Duc » — Marbre blanc et noir veiné ; griffes, bec, yeux, polis.

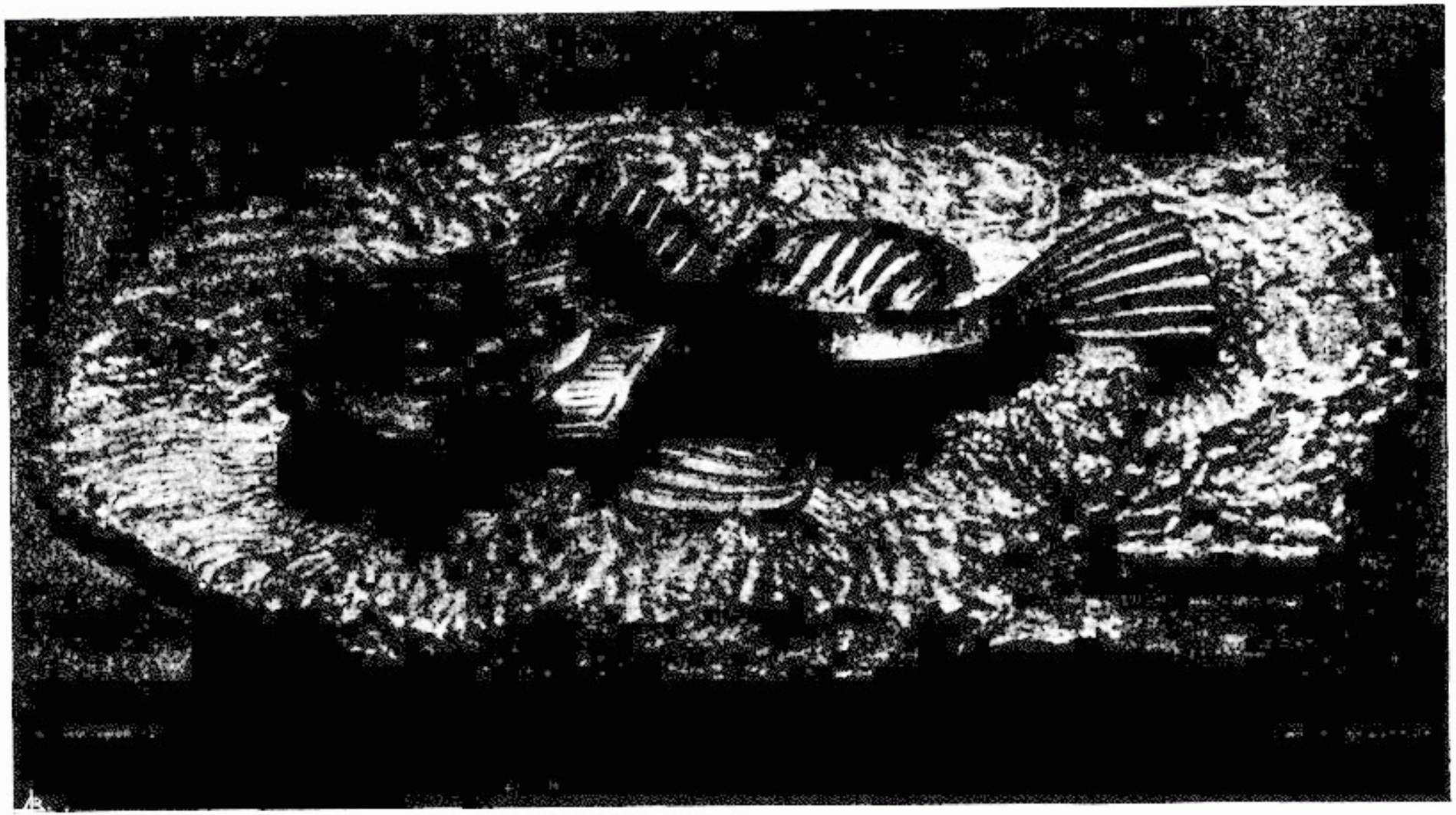
l'Exposition 1937 à Paris, par valeur sculpturale de la forme pure, de la bille de billard, de l'oeuf, du galet a attiré beaucoup d'artistes. Mais il s'agit ici, comme ils disent, de la forme nue et sans accident. Or, en l'occurrence, M. Sandoz, lui, les dépasse une fois encore. Et, s'il les dépasse c'est qu'il recherche l'accident. Il recherche l'accident afin d'en tirer parti.

IV. INNOVATIONS TECHNIQUES DICTÉES PAR LA MATIÈRE

Devant son bloc, par exemple un cristal de roche, M. Sandoz s'inspire. Il en remarque les formes, les plans, les arêtes, et il y trouve les éléments de sa composition. Mais ici il se pose une question. Le plan de la cristallisation permet il de traiter ce sujet. Et, si la cristallisation verticale l'oblige à le faire d'une autre manière qu'il l'avait conçue tout de suite, M. Sandoz est obligé de changer sa conception. Donc, tout compte dans le bloc. Ce dépot de sels ferrugineux du plus beau rouge desespérerait l'artiste épris de matière pure. Pour M. Sandoz il offre l'unique occasion de plonger un cyprin dans l'eau, voir une rascasse. Ainsi l'oeuvre sort naturellement du bloc éclairé par le génie de l'artiste. Il y a collaboration entre l'esprit et la matière. Et cette collaboration continue. Le Quartz est une matière dure mais friable. Quelle que soit la sureté de main de M. Sandoz, un faux éclat peut se produire, un effort à revers peut creuser la matière davantage que le maître ne l'eut désiré. Alors se produit un nouvel accident, celui-là artificiel.

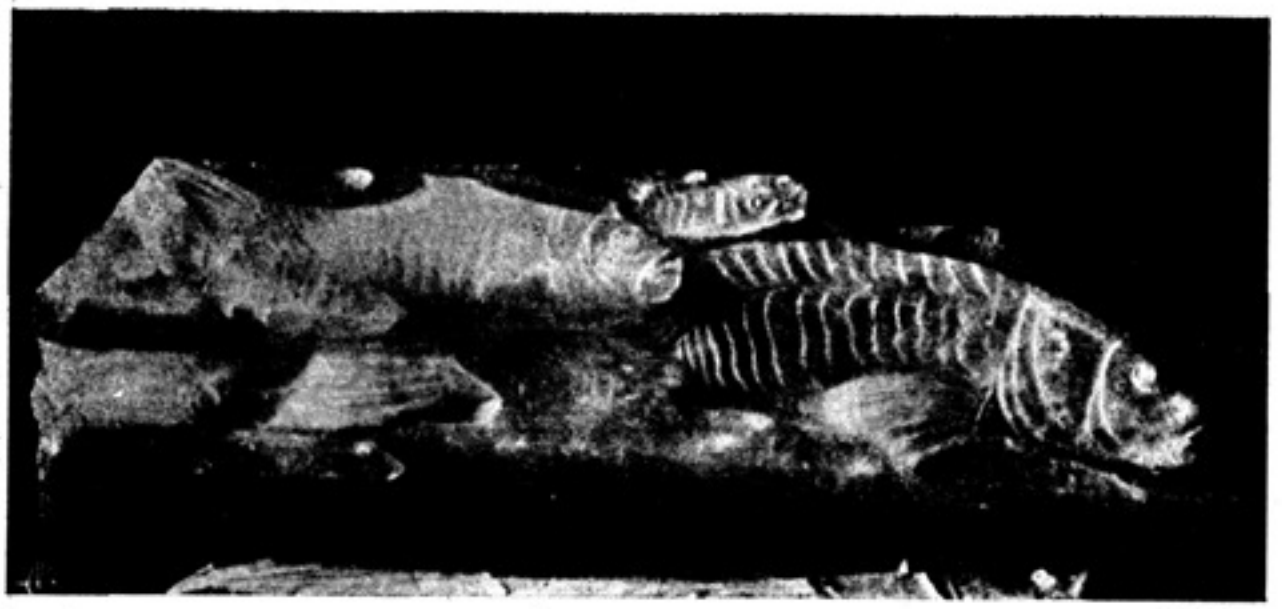
Le travail est il gâché? Nullement.

Le génie créateur de M. Sandoz tire aussi facilement parti du nouvel accident que des autres, de l'imprévu, de



Etude de « Rascasse » en Serpentine du Valais — Suisse.

l'artificiel, comme du naturel. L'esprit conduit la main, assure Michelange. Mais parfois, comme on voit, la main peut conduire l'esprit. Amour de la matière : M. Sandoz exposait à l'Exposition de 1937 un groupe de poissons sculptés dans un énorme et diaphane cristal de roche dont

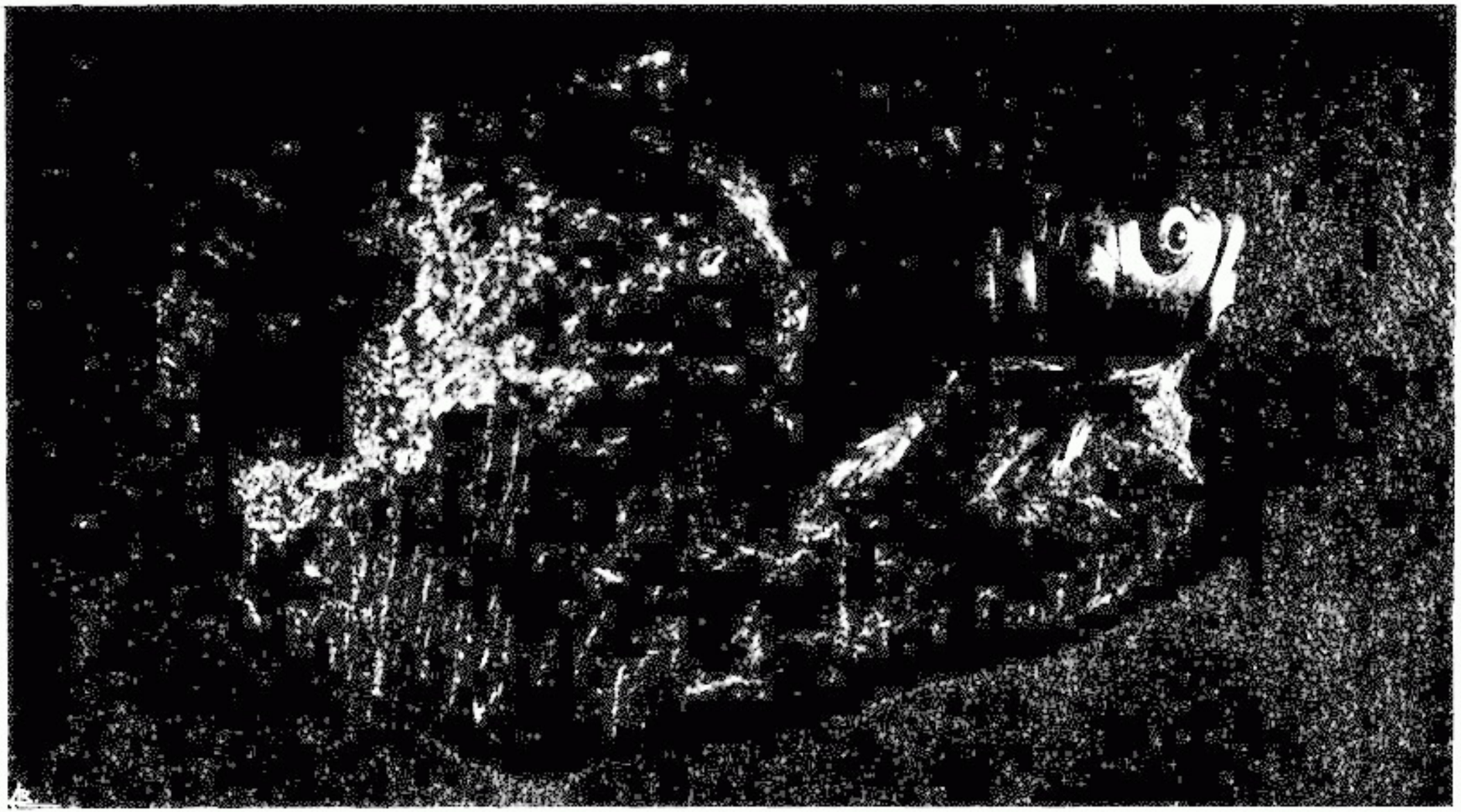


Groupe de poissons — (Un cristal de Roche long de 120 cm.)
— Perdu dans le « Paris » allant à l'Exposition de New-York de 1939 —

la translucidité était d'un effet troublant (1). La matière n'était travaillée que dans les parties par lesquelles elle avait été détachée de la montagne quartzeuse. Et le cristal demeurait intact. L'amazonite se recueille en République Argentine, et dans la Guyane. C'est une matière de toute beauté, cristallisée en fines lames, cassantes comme le verre de Venise. M. Sandoz la travaille admirablement, par l'usure.

---

(1) Le superbe bloc (le plus grand cristal de roche du monde, qu'il avait fait venir du Madagascar) est, à présent, au fond de la mer, avec le « Paris », ayant coulé à son départ pour New-York, où cette oeuvre devait représenter Sandoz à l'Exposition Internationale. Elle a fait l'admiration de tout le monde à Paris, à l'Exposition de 1937; puisqu'on va faire sauter le navire, la magnifique pièce sera malheureusement perdue pour toujours!



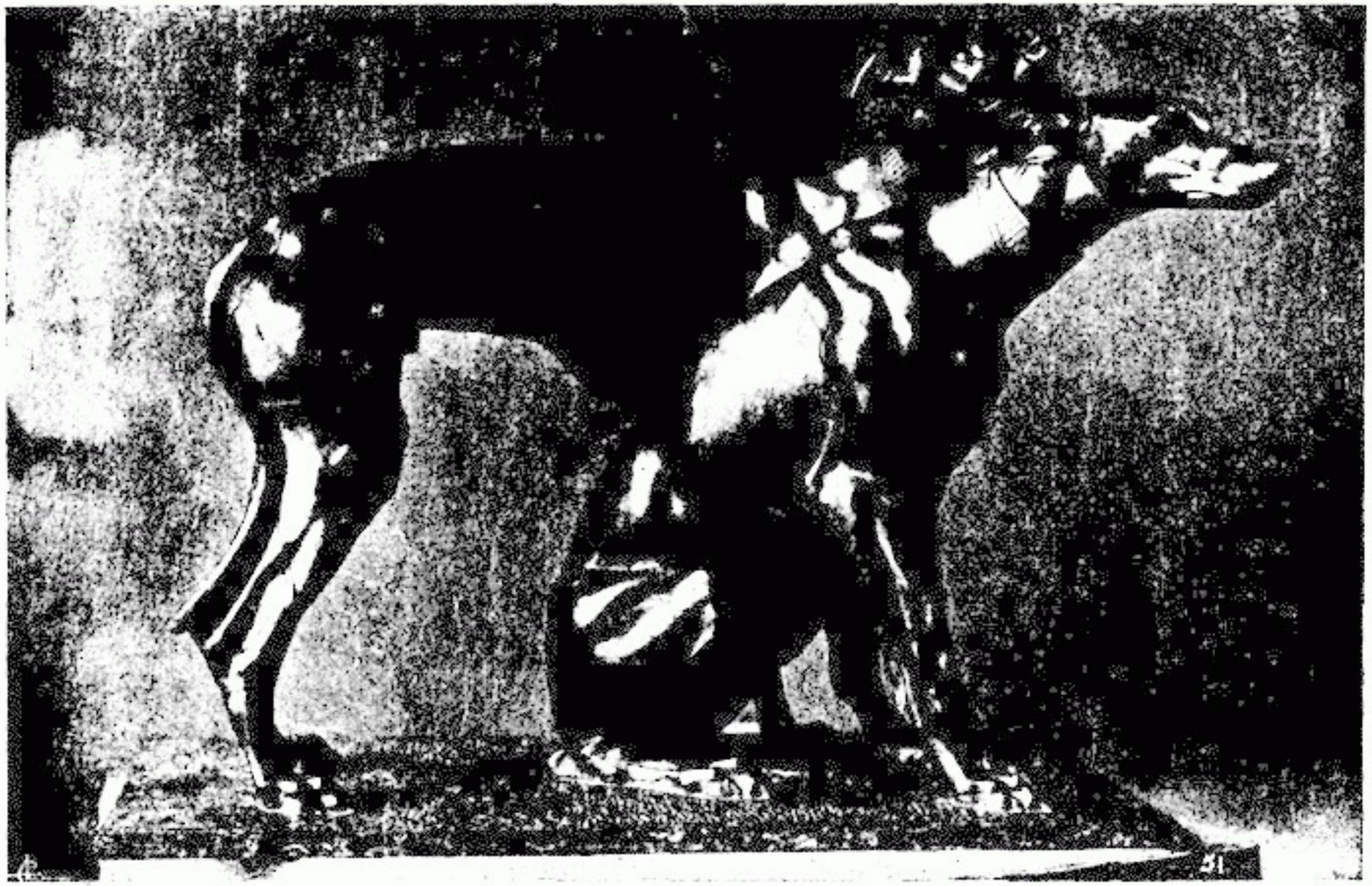
Poisson pris dans un bloc d'Aventurine.

La méduse est un animal répugnant échoué sur le sable des plages, mais, flottant à vau-l'eau, d'un magnifique éclat. M. Sandoz restitue cette splendeur à la méduse en la tirant d'une immense masse de cristal opalescent. L'aventurine nous vient de Chine, matière dont les princesses de légende construisaient leurs palais

> Dans un palais d'Aventurine
> Où se mourait le jour
> As tu connu Boudroul Boudour
> Princesse de la Chine.

Matière admirable mais de cristallisation capricieuse, parfois sous face de clivages. M. Sandoz en tire en cas de cristallisation verticale un énorme poisson a demi submergé par les flots translucides, la vague mousseuse étend la matière brute; ou un impressionnant perroquet, perché sur une roche. Si l'aventurine vient de la Chine, l'Onyx vert arrive de Ceylan. C'est l'une des matières les plus dures qui existent. On ne peut la travailler qu'à la meule. Et c'est selon cette méthode que M. Sandoz, toujours magicien, nous en sort une admirable grenouille qui se dresse à peine plus verte que l'eau dont elle sort.

Ces tours de force sont exécutés de façon aussi méthodique que troublante. M. Sandoz a, à cet usage, conçu jusqu'à ses propres outils et souvent il les forge lui-même et comme ils s'usent vite, et se brisent parfois pendant le travail, le maître est obligé de les renouveler souvent. Telle est la labeur de M. Sandoz, sculpteur direct. Mais il ne faudrait pas déduire de ce bref exposé qu'il synthétisât tout le travail sculptural de M. Sandoz. Celui-ci, bronzier, mériterait une étude à part, de même d'ailleurs que marbrier. Mais ces deux chapitres nouveaux nous



Groupe de «lecriers», en bronze brun à collier or.

obligeraient à de nombreuses répétitions et nous conduisent vers le modeleur. Nous avons déjà dit ce qu'il faut penser de M. Sandoz modeleur. Ses groupes de levriers, si troublants, si frémissants, si humains, témoignent, comme son célèbre percheron, d'un talent inégalé. Et si nous cessions de parler de l'animalier pour en arriver au sculpteur de nus, de bustes, notre émerveillement continuerait sans fin. Un artiste qui a beaucoup influencé M. Sandoz dans le culte de la précision de l'achèvement technique, fut son compagnon d'études João da Silva, l'illustre statuaire-médailliste portugais.

CONCLUSION

Notre but précis, ici, fut de traiter de M. Sandoz et spécialement de sa technique de sculpteur direct et de montrer combien celle-ci a une valeur absolue devant les désideratas de la critique de la statuaire moderne.

Posons en fait

1. Que M. Sandoz s'est fait, techniquement, lui-même.

2. Qu'il n'a rien systematisé, et qu'il a accepté toutes les ressources techniques de la statuaire quitte dans l'opportunité à savoir les utiliser.

3. Qu'il a apporté dans la sculpture directe des méthodes techniques nouvelles qui ont enrichi considérablement l'art moderne et lui ont offert de nouvelles possibilités.

Émile Schaub-Koch

A TERRA E O CONCELHO DE SENHORIM

A) A TERRA DE SENHORIM

Terminada, na península hispânica, pela invasão dos bárbaros em 409, a dominação romana, que durara séculos, os alanos assenhoriaram-se da Lusitânia, porção de território compreendido entre Douro e Tejo. E dominados estes pelos suevos, que se haviam fixado na Galiza, ou com êles fundidos, e fundindo-se logo a seguir com os visigodos, que por seu turno invadiram a península pelos Pirineus em 414, assim se chegou até à dominação muçulmana, iniciada ao sul da península em 711, e estendendo-se já em 716 a Lisboa, Coimbra, Viseu, Pôrto, Braga, etc.

Se o domínio árabe ao norte do Douro teve duração efémera, outro tanto não sucedeu na região compreendida entre o Douro e o Mondego, prolongando-se até depois do meado do século XI. Já do reinado de Afonso V de Leão (999-1028) ficaram vestígios de tentativas para reconquistar a Beira aos sarracenos, sucumbindo êste rei no cêrco de Viseu; como prosseguiram no reinado seguinte, de Bermudo III, tentativas no mesmo sentido. Mas só Fernando Magno (1037-1065) logrou repelir o inimigo para o sul do Mondego, estabelecendo êste rio como fronteira meridional do seu reino (1).

---

(1) A. Herculano, *História de Portugal,* tomo III, pág. 193 e 194; J. Leite de Vasconcelos, *Etnografia Portuguesa,* vol. II, pág. 219.

« No último quartel do século x — escreve Herculano — não só estavam habitadas as duas províncias modernas do Minho e Trás-os-Montes, mas também a Beira Alta subministrava aos condes, que a regiam, fôrças avultadas para ousarem opôr-se, em rebelião manifesta às tropas leonesas capitaneadas pessoalmente por Sancho I, vencedor da Galiza... Os territórios entre Minho e Douro e entre Douro e Mondego estavam cobertos de igrejas, vilares e casais ».

Anteriormente à segunda reconquista de Coimbra, geralmente situada entre 1058 e 1064, mas mais seguidamente neste último ano (1), feita por Fernando Magno, já numerosos documentos dão a área reconquistada, que depois foi sucessivamente condado portugalense e reino de Portugal, como distribuída em terras ou *territórios* (2).

---

(1) Uma primeira reconquista da região entre Douro e Mondego parece ter sido levada a efeito por Afonso III das Astúrias (866-910), não sendo concordes os vélhos cronicões quanto à data, que se pretende fixar em 866 e 878 para a tomada da vélha *Eminium* (Coimbra), tomada que não havia de ser ainda definitiva porque pela invasão de Almançor, no fim do século x, tôda a região coimbrã regressou ao domínio ismaelita (Rui de Azevedo, *O mosteiro de Lorvão na reconquista cristã* — Lisboa, 1933, pág. 20 e 26).

Quanto à segunda reconquista, as discórdias são ainda maiores sôbre a fixação da data, embora sôbre a conquista e circunstâncias em que se deu haja quási conformidade (J. P. Ribeiro, *Dissertações* cit., tomo 1, pág. 1; Alfredo Pimenta, *A conquista de Coimbra por Fernando Magno,* in *O Instituto,* vol. 90.°, pág. 254; e A. Botelho da Costa Veiga, *Questões Históricas,* Lisboa, 1937, vol. 1, pág. 119).

(2) « As circunscrições em que se dividia a região peninsular onde veio a constituir-se a monarquia portuguesa eram nos séculos x e xi:

Assim se referem muitos deles ao território de Coimbra, que aparece limitado a nascente pelo território de Viseu; e aos territórios de Alafões e lamecense, que parecem limitá-lo ao norte. A fronteira poente seria naturalmente delimitada pelo mar; e a do sul, flutuante sempre, à mercê dos fluxos e refluxos das ofensivas desencadeadas sôbre os muçulmanos e do retôrno dêstes.

Com os elementos documentais à vista, pode supor-se que a fronteira nascente do território de Coimbra não ultrapassaria o ângulo formado por uma linha passando de norte a sul por Santa Comba Dão e Vila Cova e de nascente a poente por uma linha seguindo de Viseu a Recardães até ao mar, sem se terem em conta as sinuosidades dessas linhas, num período todo incertezas e sinuosidades.

Mas, feita a segunda reconquista de Coimbra, Fernando Magno deu ao cônsul ou alvazir D. Sisnando, não só o govêrno da cidade, mas o domínio de tôda a região (1). Na

---

Território — terra menos vezes que *território,* mas foi a que prevaleceu depois do século XI.

Urbs ou *civitas* — muito excepcionalmente.

Comitatus é raro, posto que *comes* seja freqüente.

Entre *território* e *terra* não se fazia diferença. Um mesmo território se chama assim em uns documentos, e *terra* noutros »... (Gama Barros, in *Boletim de Etnografia,* n.º 5 (1937), pág. 72).

(1) Ao têrmo *alvazir,* na variedade das suas modalidades (alvazil, alvacir e alvacil) segundo se infere dos monumentos escritos, tem de atribuir-se o significado de governador de uma ou mais cidades, presidente ou chefe de uma província ou território (Santa Rosa de Viterbo, *Elucidário* cit., vbo *alvazil).* E assim é que em vários documentos aparece D. Sisnando designado de *alvazir, imperator, governador, dux* e *consul,* tôdas estas palavras se usando como sinónimas. A tôdas parece que prevalecia, no entanto, a de *alvazir,* que se encontra freqüentemente a acompanhar alguma das outras.

concessão de um terreno em 1088 (1) declara D. Sisnando que Fernando Magno lhe dera o govêrno de Coimbra e de tôdas as cidades e castelos em circuito, desde Lamego, seguindo pelo rio Douro até o mar, prolongando-se a sul até o limite sempre variável dos estados cristãos; e que do rei recebera poderes para restaurar e povoar todo êsse território e ordenar tôdas as coisas como lhe parecesse mais acertado (2).

Por quanto tempo se manteve esta extensão do território de Coimbra, será difícil determiná-lo com precisão, pois com o andar dos anos se foi fraccionando, pela formação de territórios com o restabelecimento de todos ou alguns dos antigos e a criação de outros novos.

No ano de 1102 já se fala das vilas de Santa Comba e Treixêdo, situadas no território visiense; e em 1116 novamente de Treixêdo e ainda de Nagosela, Oliveira de Currelos, Sabugosa e outras terras, tôdas do mesmo território (3).

---

(1) *Portvgaliae Monvmenta Historica* — Leges et Consuetudines, Doc. 699.

(2) Êste facto é parcialmente confirmado por uma carta de doação do ano de 1101 (Rui de Avevedo, ob. cit., doc. VI) em que se declara que o doador e seus descendentes tiveram de ***presuria*** a igreja e terra de Molelos no tempo do rei Afonso, sendo alvazir D. Sisnando « imperatore nostro ». E ainda noutro documento de 1128 se dá a vila de Fráguas, também do moderno concelho de Tondela, como compreendida no território de Coimbra — *Villa Fravegas subtus mons Alcoba, territorio Colimbrie, inter ribulos Inia et Sabugosa (Livro Preto* da Sé de Coimbra, cópia do Arquivo da Universidade, fl. 47).

(3) Rui de Azevedo, ob. cit., docs. VIII e XVI. A vila de Santa Comba, considerada naquele doc. de 1102 do território visiense, já noutro doc. de 1192-1200 se dá como situada « in terra de Balesteiros » (ibid., doc. XXI).

Gama Barros dá conta de vinte e nove terras ou territórios, entre os quais os de *Seniorin,* bem como o *Visense* e o de *Sena* (1).

Sendo antiga a divisão em *territórios,* estes não passariam ao tempo da reconquista e no período que se lhe seguiu de designações geográficas sem uniformidade e por ventura sem qualquer reflexo na vida administrativa.

A falta de conformidade já notada nos escritores quanto à reconquista de Coimbra, verifica-se também em relação à das terras que mediata ou imediatamente a precederam, e que são Viseu, Lamêgo, Seia e outras, descrevendo-a o *Chronicon Mundi,* nesta parte um dos mais explícitos, nos têrmos que, usando a versão castelhana de Júlio Puyol (2) seguidamente se reproduzem:

«Pues en el año XVI de su Reyno... vino en Portugal... el castillo de Sena con los castillos do enderredor acometio... y pues vençido el castillo de Sena avia allegado a combatir la çibdad de Viseo... vino à la çibdad de Lameco... e tomó tambien el castillo», etc...

Sabido que o reinado de Fernando Magno teve seu início em 1037, o décimo sexto ano cairia em 1053, o que antecipa a conquista de alguns anos, contra a opinião de vários historiadores. Seja como fôr, em época que anda à roda de 1064, Viseu, Seia e castelos de redor, tudo caíu sob o poder de Fernando Magno que, com interposição de

---

(1) *In Boletim de Etnografia,* n.º 5 (1937), pág. 81. Naquele número de quarenta e nove territórios se vê incluída a *terra de Balesteiros,* registada na nota anterior.

(2) Transcrito por Alfredo Pimenta, loc. cit., pág. 260. Alguns dos cronicões descrevem êsses sucessos em duas ou três linhas apenas.

tempo ou sem ela, tudo confiou ao alcaide de Coimbra D. Sisnando (1).

Pouco depois dêstes factos, e por conseqüência mal terminado o domínio muçulmano, *o território de Senhorim* era já uma realidade. Pedro Dias e sua mulher Gontina Pelaiz já no ano 1100 da era cristã (correspondente ao ano 1138 da era de César) fizeram em testamento, com a aprovação de seus filhos, dois casais que tinham em Vilar Sêco, *território de Senhorim,* ao mosteiro de Pedroso. (2)

« In christi nomine. Hec est carta testamenti quam iussimus facere Ego Petrus diaz et uxor Gontina pelaiz de hereditate nostra propria quam habemus in uilla que uocitant *uilar siccu.* Testamus duo casalia pernominatum ubi habitat gundisaluus pelagii et alium ubi morabatur gundisallus fernandi. Damus et concedimus ipsi duo casalia ad reliquiis sanctorum apostolorum petri et pauli et sancte Marie semper uirginis quorum reliquie nouimus esse in monasterio petroso subtus mons candoosa discurrente riuulo beneagamus *territorio seniorim.* Damus et confor-

---

(1) Depois dos estudos últimamente realizados por A. Botelho da Costa Veiga (*Questões Históricas* cit.), e designadamente do publicado na revista *Broteria* (vol. xxvi — 1938 — pág. 557), o problema cronológico da segunda reconquista cristã de Coimbra deve considerar-se solucionado, localizando-se a tomada da cidade aos muçulmanos em 9 de Julho de 1064.

(2) *Port. Mon. Hist. — Dipl. et Ch.,* vol. 1, pág. 552. Êste documento confirma o que ensina Gama Barros, quanto à indiferença no emprêgo dos vocábulos *terra* e *território,* no sentido de circunscrição.

mamus supradictam hereditatem per suis locis terminos nouissimos et antiquos per ubi illam potueritis inuenire cum quantum in se obtinet et aprestitum hominis est pro remedio animarum nostrarum ut inde habeant adiutorium qui ibi habitauerint monachis frates et peregrinos. Et non damus ibi licentiam nullius generis homo nisi habitatoribus monasterium qui boni fuerint et uitam sanctam perseuerauerunt. Et si aliquis homo uenerit tam de propinquis quam de extraneis qui hunc factum nostrum infringere quesierit In primis sit maledictus et excomunicatus et separatus a fide catolica segregatus de ecclesia... et cum iuda traditore habeat participium in eterna dampnatione et pariat ipsum testamentum duplatum a parte ipsius monasterii. Facta carta testamenti notum kalendas maii. Era M^{a}...xxx^{a} VIII^{a}. Ego petrus didaci et uxor mea gontina pelaiz et filiis nostris Martinus petri et Alfonsus petri et petrus Orraca petri Maria petri in hoc testamentum manus proprias robor++ ++++++++++amus. Qui presentes fuerunt Iohannes martini test. Garsia test. Nunus test. Pelagius notuit. »

Até onde usou D. Sisnando dos poderes que lhe foram atribuídos ou até onde permitiu a distância e a dificuldade de comunicações que as apropriações subrepticias ou violentas se consumassem, não deixam os documentos conhecidos estabelecê-lo, relativamente a esta região, sabendo-se contudo, por um testamento de 17 de Agôsto de 1110 (era de 1148), que as igrejas de Senhorim e de Moreira pertenciam a um P.^{e} Mendo, que as deixara ao bispo de Coimbra D. Gonçalo e ao cabido, acrescentando que fôra êle quem povoou a igreja (entenda-se o *território* por ela dominado) no tempo do Conde D. Henrique e que a tinha de *presúria,* e que era situada no *território de*

Senhorim onde corre o Mondego e de outra parte o rio Dão (1).

« In nomine Sanctae et Individuae Trinitatis Patris, et Fillii et Spiritus Sancti. Haec est Carta testamenti, quam ego Menendus Presbyter Sana mente et propria voluntate feci ecclesiae Sanctae Mariae Episcopalis Sedis Collimbriae et ejusdem loci Episcopo Domno Gundissalvo Sive Clericis ibidem Commorantibus de Ecclesia mea propria quam populavi in diebus Domini Comitis Hanrici et habeo illa de appraesuria, praedicta ecclesia mea est sita in territorio Seniorim discurrente flumen Mondeci et aliae parte ribulo Adon, et est in partibus Visensis concedo illam Ecclesiam cum suis testamentis, et Suis passalibus, et adicis illam Ecclesiam de Moreira cum suis adjutionibus, et testamentis, et illud testamentum de Adulfo cui sit beata requies. Iterum concedo illam apraesuria de Calafas Scilicet de Ecclesiastico, et libros et vestimenta mobile vel immobile quae ibi fuerint tunc post obitum meum ad integro concedo praedictae Sedi universa quae in hoc testamento Sunt Scripta maneant mihi in vita mea fructuario usu possidenda jussu vestro, et post obitum meum ad praenominatam Ecclesiam revertantur obtinenda Episcopo et Clericis in eodem loco habitantibus pro remissione peccatorum meorum in mei memoriam, ut eorum orationibus, atque Sanctorum precibus, quorum ibi reliquiae, et nomina continentur adjuti, quod meo merito neques valeam adpisci; hoc denique per contentationem Omnipotentissimae Deitatis

---

(1) *Livro Preto da Sé de Coimbra* — ms. do Arquivo Nacional da Tôrre do Tombo, fl. 125; e cópia ms. do Arquivo da Universidade de Coimbra, fl. 231.

dico, quod hum meo fato non ero contrarius, quod si forte, quod absit contigerit liceat Ecclesiae Rectoribus coercire ego Severissime legali censura Semoto omni blandimento: Si autem alius quilibet vir aut faemina, sive de propinquis nostris, sive de Extraneis inde aliquid evertere, vel auferre temptaverit, non sit et licitum, sed pro Sola temeritate de suis facultatibus restituat quadruplum eidem Ecclesiae, quandiu in hac pertinacia manserit Sit excomunicatus, et cum Juda traditore Domini in inferno lugeat paenam, et hoc meum testamentum perpetuum obtineat vigorem. Facta est carta testamenti decimo Septimo Kalendas Augusti. Era millesima Centesima quadragesima Octava. Ego Supradictus Menendus Presbyter hec quod prono animo fieri decrevi Super altare Sanctae Mariae coram idoneis testibus ponens propria manu roboravi + Martinus Presbyter Prior confirmo — Salamon Presbyter confirmo = Daniel Presbyter confirmo = Sesnandus Presbyter confirmo — Pelagius Presbyter confirmo — Petrus Diaconus confirmo = Joannes Diaconus confirmo — Nunus Diaconus confirmo = Petrus Subdiaconus testis = Joannes Subdiaconus testis. »

Embora êste diploma se intitule carta de testamento, é pelo seu teor antes uma carta de doação, porque expressamente se transferiu a posse do território do possuidor para os contemplados, reservando-se o doador apenas o usufruto vitalício, e ainda assim por mandado dos donatários. Mas na linguagem antiga a palavra *testamento* tinha uma significação mais lata do que hoje, abrangendo também as doações.

Por morte do povoador, que recebera o território sem mais mediações em conseqüência da reconquista, por ven-

tura como recompensa de serviços prestados, já que êle mesmo informa que o obtivera de *presúria,* o território teria passado para a posse da Sé de Coimbra (1). Nem cause embaraço que a doação se fizesse ao bispo de Coimbra, e não ao de Viseu, porque, como atrás fica dito, a cidade de Viseu, assolada e arruinada, se conservou sob o govêrno dos bispos de Coimbra desde 1102 a 1144.

Mas o dominio da igreja conimbricense no território de Senhorim não foi duradoiro. Sabido que Senhorim teve seu foral, outorgado por D. Afonso Henriques, como se lê no preâmbulo do foral novo de 1514 e sabido que D. Afonso Henriques não viveu além de 1185, mesmo com desconhecimento da data em que faleceu o doador e da data em que o foral foi outorgado, que até agora me não foi possível encontrar, pode supor-se que o domínio eclesiástico da Sé de Coimbra não teria ido além de umas poucas dezenas de anos. É sabido que o foral de Seia é datado de 1136 (2), não seria grande temeridade supor que o de Senhorim lhe fôsse contemporâneo, senão anterior. O Padre Carvalho da Costa afirma que Senhorim teve foral de D. Afonso Henriques, e Pinho Leal faz a mesma afirmação, datando-o de 1140, mal se compreendendo que êste escri-

---

(1) Por *presúria* se entendia geralmente a conquista ou revindicação à mão armada de terrenos em poder dos muçulmanos e de que êles houvessem despojado os cristãos. Mas significava também a posse que deles se tomava, quer por autoridade própria, quando ermos e sem possuídor, quer por virtude de mercê do soberano ou de quem neles tinha domínio, e, quando já reconquistados, alguém se prontificava a povoá-los e cuidar da sua cultura.

(2) *Port. Mon. Hist.* — Leges et Consuetudines — pág. 372; e *Memória Histórica sôbre a vila de Cea,* in *Historia e Memórias da Academia das Ciências de Lisboa,* tomo VIII, parte II.

tor lhe tivesse assinado a data sem a ter lido algures, pois que no proémio do foral manuelino de-certo se não lê (1).

Porque Seia era a êsse tempo um couto, inseriu-se no foral que, se algum homem de Seia tivesse de ter contenda judicial com pessoas de qualquer outra terra, viessem ao pôrto (2) de Senhorim.

« Si aliquo homo de sena judicium habuerit habere cum homines quale terra fuerit que veniant ad portum seniorin ».

Equivale certamente a dizer que, como a justiça de Seia, privativa do couto e dependente do respectivo senhor, não podia intervir em pleito em que fôssem partes pessoas estranhas ao couto, estas questões seriam tratadas pela justiça de Senhorim, talvez por mais próxima ou com melhores condições de comunicação do que qualquer outra terra da coroa. E esta referência se me afigura de pêso para estabelecer que o foral de Senhorim deveria ser anterior, visto que ali havia justiça organizada para a qual se remetiam os litigantes de *Além Mondego,* ou que pelo menos constituía já um concelho da coroa regendo-se pela sua lei costumária, pois que de contrário se não compreenderia que lhe fôsse atribuída uma competência jurisdicional transcendendo os seus limites territoriais (3).

---

(1) *Corographia,* cit., tomo II, pág. 131; e *Portugal Antigo e Moderno,* tomo 9.°, pág. 144.

(2) Pela palavra pôrto se entendia noutros tempos entrada, porta, garganta do monte ou passagem, quer do mar ou de rio para terra, quer de uma terra para outra atravessando alguma eminência ou cêrro *(Elucidário* cit., vbo *porto).*

(3) A prática de assinalar lugar para o julgamento dos pleitos era corrente *(Elucidário* cit., vbo *cabo* II). E até neste mesmo foral de Seia se encontra, relativamente às pessoas de Coimbra, que teriam o seu juízo em Carapinha, hoje do concelho de Táboa.

Sôbre os limites do território de Senhorim nada mais se sabe do que aquilo que se lê no testamento do presbítero Mendo: ia do Mondego até o Dão. E como êsses rios ainda hoje correm em leitos fundos, galgando no tempo de enchentes por entre fragas e massas de granito boleadas



A terra de Senhorim no século XIII

por atritos multisseculares, há bem a certeza de que os limites norte e sul eram rigorosamente os mesmos que ainda agora se contemplam. Dos limites poente e nascente, daquele nada se sabe e dêste sabe-se que variou. Mais adiante se descreverá o território de forma mais minuciosa.

No parecer de Pedro Augusto Ferreira (1), no baixo latim, *senior* e *seniora* (senhor e senhora) teriam dado os

(1) *Tentativa Etimológico-toponimica,* 1917, pág. 298 e 365.

diminuitivos *seniorinus* e *seniorina,* e daí Senhorim, nome de terra, e Senhorinha, nome de pessoa.

Numa série de artigos que, *ludendo,* escreveu anònimamente o operoso historiador Fortunato de Almeida, ilustre filho da *terra de Senhorim,* sôbre as velharias da Beira, abordou um dia a origem de Senhorim, escrevendo as linhas que seguem (1):

« Senhorim é nome de homem. Em documentos do século XI aparece Seniorim, Senhorim e Seniorino; a forma feminina Seniorina (Senhorinha pelo menos desde o século XV); Senhoria e Senorina no século XIII; e também no século XI as formas patronímicas Senioriniz e Senioriz ».

Em Santa Rosa de Viterbo fala-se de D. Senhorinho, figurando num documento do ano de 842 (2).

Explicada a etimologia da palavra, fica ainda o problema da razão por que se aplicou nêste caso ou seja a averiguação de quem seria o Seniorino de quem a terra tomou o nome. Mas a decifração etimológica servirá ao menos para convencer de que, tratando-se de um território que se denominava já Senhorim em pleno domínio sarraceno, a sua povoação deve remontar a período anterior à dominação árabe, tornada aqui efectiva no primeiro quartel do século VIII, e que largamente se reflete na onomástica e na toponimia da região.

Tratando-se todavia de nome que entronca no latim bárbaro, a sua origem não será grande temeridade remon-

---

(1) In *O Comércio de Viseu* n.º 3.563, de 21 de Setembro de 1922.

(2) *Elucidário,* vbo *presúria,* nota.

tá-la a época anterior à dominação bárbara, e referi-la pelo menos ao período de dominação romana, finda, como se disse, nos primeiros anos do século v.

Do corpo assim formado da *terra de Senhorim,* tal como atrás ficou descrito, se destacaram em períodos posteriores fragmentos com que se constituíram sucessivamente os concelhos de Canas, Folhadal e Àguieira, subsistindo a-pesar disso o de Senhorim.

B) O CONCELHO DE SENHORIM

Constituído o concelho de Senhorim presumivelmente pelo foral afonsino de 1140, dêle se destacaram, como oportunamente se justificará, em 1186 Canas de Senhorim, em 1283 o Folhadal e em data incerta, possivelmente posterior a esta, Àguieira.

Ao concelho de Senhorim ficou sempre pertencendo através os séculos a parte mais grada da antiga *terra de Senhorim,* ou seja, mais ou menos a representada pelas actuais freguesias de Senhorim, Nelas, Vilar Sêco e Santar. Na ordem administrativo-judicial Senhorim era um concelho ou julgado da coroa, com sua jurisdição cível e crime e com o seu juiz ordinário, vereadores e procurador, e isto sem interrupção até aos acontecimentos ocorridos em 1370 e 1372, de que mais adiante se dará notícia.

Vejamos como se comporta esta parte do território no largo transcurso dos anos: primeiramente até à reforma do foral; e seguidamente do comêço do século xvi até que no meado do século xix, com a criação do concelho de Nelas, se restitui o antigo território à sua primitiva área, pela reintegração das parcelas antes destacadas, perdidas apenas

pelo caminho as povoações de Vila Nova e Gondufe, que hoje pertencem ao concelho de Mangualde (1).

Depois dos monumentos escritos já conhecidos, respeitantes à terra de Senhorim, e de outros concernentes aos concelhos de Canas e Folhadal, o mais antigo documento concernente ao concelho de Senhorim, na fase agora estudada, seria o acôrdo de 1213, pactuado entre o bispo visiense D. Fernando Raimundo e o seu cabido, e de que resultou ficarem pertencendo ao bispo o padroado das igrejas de Santar, Senhorim e outras mais, e ao cabido a de Canas de Senhorim (2).

Prosseguindo na notação cronológica dos documentos, viria agora o chamado foral de Nelas, do ano de 1253, outorgado por D. Afonso III, se êste documento pudesse considerar-se como referido realmente a Nelas.

Segue o seu texto (3).

« Em nome de Deus. Eu, Afonso, por graça de Deus, Rei de Portugal e Conde de Bolonha dou e concedo a vós

---

(1) Não sendo fácil determinar rigorosamente por quanto tempo ficaram as povoações de Vila Nova e Gondufe compreendidas na comunidade da terra de Senhorim ou no concelho do mesmo nome, pode dizer-se que quando das inquirições de 1258 assim eram consideradas, como tais se mantinham ainda quando do censo joanino de 1527 e que nas memórias paroquiais de 1758 figuravam ainda entre os doze lugares de que então se compunha o concelho de Senhorim.

(2) Maximiano de Aragão, *Viseu* cit., tomo II, pág. 45.

(3) Arquivo Nacional da Torre do Tombo, *Livro 2.º das Doações de D. Afonso III,* fl. 65. Escrito em latim como quási todos os documentos da mesma época, a tradução agora reproduzida foi feita pelo falecido historiador Fortunato de Almeida.

povoadores de Nelas (1) Fernando Gonçalves e tua mulher Mór Joanes e Miguel Gonçalves e tua mulher Maria Rodrigues a minha herdade de Nelas, cujos limites são tais que a dividem pelo Cabeço do Castanheiro, pela pedra do Gato, pelo alto da Roçada e pelo cimo da vila de Nelas (2) e confronta com os Vilares. Por ela me dareis anualmente a mim e a todos os meus sucessores seis *teigas* pela medida de Constantim, e dareis o mesmo pão em Moreira desde o dia de Santa Maria de Agôsto até ao São Miguel de Setembro: e se o meu mordomo não quiser receber o dito pão, tomareis homens bons por testemunhas e não respondereis por isso. Caçareis e apascentareis por tôda a parte. Por homicídio pagareis vinte e dois *morabitinos,* e pelo rapto ou violência contra a mulher quatro *morabitinos;* por furto fareis composição; e não pagareis outras multas; e estas que deveis pagar sejam inquiridas pelos homens bons das três vilas. E nem o nosso mordomo nem o porteiro que cobrar a portagem tenham a ousadia de entrar na nossa vila para proïbir ou estabelecer proïbição alguma; e se quizer lá entrar para êste fim, dar-lhe-eis e pagareis por isso um púcaro cheio de água. Sòmente comigo ireis ao fossado. Se matardes caça no monte, dareis do urso as mãos; do cervo um lombo; do porco montês uma espádua e do corço uma perna. Vós e tôda a vossa posteridade tereis a dita herdade com os seus limites e por ela me dareis a mim e a todos os meus sucessores o dito fôro e

---

(1) O texto latino é neste passo o seguinte: « ... *do et concedo uobis populatoribus de Asnelina* ... ».

(2) O texto latino fala agora não de *Asnelina,* como no passo acima transcrito, mas de « *uille asine* », designação que o tradutor inadvertidamente tomou como equivalente.

não mais; e fareis da dita herdade o que quizerdes; mas nunca o podereis legar à Igreja nem vender nem dar de penhor, nem doar senão a vilãos que por ela me paguem o dito fôro a mim e a todos os meus sucessores. Em testemunho do que vos dou esta minha carta aberta selada com o meu sêlo. Dada em Lamas de Orelhão no dia dois de Maio por D. E. Martins, mordomo da côrte; e pelo chanceler; e por V. Didaci, e por R. Péres, sôbrejuizes e por Julião Gonçalves juiz de Panoias; que fixou o dito fôro com todos os sobreditos. — Era (de César) de mil duzentos e noventa e um ».

Esta carta de aforamento, como resulta do seu contexto, semelha-se um tanto às que anos depois haviam de ser dadas a Algiraz e ao Folhadal. Mas diverge bastante em pontos fundamentais. Em primeiro lugar, os diplomas respeitantes a Algiraz e Folhadal são verdadeiras cartas de povoação, como aforamentos colectivos feitos, um a dezanove e outro a vinte e seis moradores, enquanto o de 1253 beneficia apenas dois moradores, e não impõe aos beneficiados qualquer encargo de povoação, o que faz presumir, se não dá a certeza, de que o respectivo território se encontrava já então povoado. Em segundo lugar, ao passo que naqueles se regulam direitos e obrigações, quási sem abandonar o plano do direito privado, já neste se introduzem disposições de direito público, como a fixação de penalidades por crimes e formalidades na sua averiguação, etc.

Embora nele se não fale de jurisdição, e se não possa considerar como constituindo um concelho, mesmo rudimentar, nem por isso deixa de ser um diploma pertencente à terceira das categorias enunciadas por A. Herculano. Se em relação a Algiraz e a Folhadal se podem estabelecer

dúvidas quanto a tratar-se de forais ou de simples cartas de aforamento e povoação, relativamente a êste diploma de 1253 parece não oferecer dúvidas que se trata de um verdadeiro foral. A evolução que tiveram os três territórios foi diferente, só um deles, — o de Folhadal — se tendo constituído em concelho. Mas isso não impediria de se considerar a carta de 1253 como foral, não obstante, o concelho de Nelas só se haver formado justamente seiscentos anos mais tarde.

Mas o peor de tudo é que só por um lamentável mal entendido se tem atribuído a Nelas a carta de aforamento de 1253. E uma vez cometido um êrro por pessoa presumidamente autorizada, não é difícil vê-lo ganhar foros de cidade e correr livremente à margem da crítica e ao abrigo de impugnações.

Ao Dr. Joaquim da Silveira se fica devendo a terminação de um equívoco que ameaçava cobrir de ridículo as mais sinceras intenções (1).

Aquêle ilustre etimologista escrevera a meu pedido umas *notas sôbre a etimologia do concelho de Nelas,* em que se absteve de citar o documento de 1253, e portanto de aproveitar os elementos que nele se continham, o que determinou da minha parte o envio de alguns apontamentos em relação a êsse e outros pontos para que fôssem tomados em conta na medida em que o merecessem.

---

(1) Documento traduzido com grande liberdade por F. de Almeida, num tempo em que se havia já escrito sôbre a etimologia de Nelas o suficiente para o elucidar sôbre a verdadeira atribuição do documento traduzido, dada a autoridade do tradutor, ninguém curou de estudar êsse documento e a comissão de turismo local imprimiu-o em papeis de côr que distribuia como rèclamo da antiguidade da terra.

Em resposta sustentou o erudito antiquário que tal documento se não referia a Nelas, mas à herdade de Asnelinha, perto da povoação de Asnela, do actual concelho de Murça.

Ainda que êsse documento não atribuísse a Nelas maior antiguidade que a constante de outros monumentos escritos, e não houvesse grandes razões para quebrar lanças pela versão corrente, formulei ainda algumas objecções que fiz acompanhar do texto latino.

Mas a tréplica foi decisiva. Não há mais que respeitá-la e agradecê-la. E aqui lhe dou o registo que merece.

« Sôbre *Asnelinha (Asnelina),* o texto da carta de aforamento que me enviou veio, conforme eu já suspeitava, confirmar-me na opinião de que essa herdade devia ficar *perto de Asnela, na freguesia de Vilares, do actual concelho de Murça* (ou *Murça de Panoias,* como se dizia antigamente), isto é, no extremo do norte da vélha e grande *terra ou julgado de Panoias.*

« D. Afonso III passou essa carta estando em Trás-os--Montes, em Lamas de Orelhão *(in Lamis de Orelam);* e no dia anterior, em 1 de Maio (*Kalendas Maii* da era de 1291) tinha passado outra carta de aforamento da herdade da *Várzena,* no *termo de Jales* (que confinava com o território da citada freguesia de Vilares) (1).

« Mas o decisivo é isto: Tanto *Asnelinha* era na *terra ou julgado de Panoias,* que foi o juiz dessa terra quem, em nome do rei, ajustou com os colonos foreiros o fôro que estes ficavam a pagar, pois na subscrição da carta lê-se:

« Julianus Gonçalvis *judicem de Pannoiis qui supradi-*

---

(1) Cfr. J. Pedro Ribeiro, *Dissert. Chronol. e Crit.,* 2.ª ed., t. v, pág. 347 e 348.

ctum forum posuit cum hominibus supradictis ». E mais ainda: as teigas do foro de pão da herdade de Asnelinha eram pagas « pela medida da feira de *Constantim* », isto é, de *Constantim de Panoias,* povoação do actual concelho de Vila Real, que foi a capital civil da *terra de Panoias,* antes da fundação de Vila Real por D. Diniz.

« As medidas dessa feira de Constantim eram o padrão comum de tôda a dita *terra,* como pode vêr-se em numerosas passagens de outros forais transmontanos, não se lhe encontrando referências, que eu saiba, fora daí (1).

« Assente a minha identificação, ou antes ubiquação, tudo o mais bate certo. Já disse que os *Vilares* da costa eram a povoação dêste nome, no concelho de Murça, onde existe ainda uma *Asuela,* de que aquela *Asnelinha* é diminutivo toponímico. A povoação de *Moreyra,* onde os colonos deviam pôr o foro de pão, era a antiquíssima *Moreira,* na actual freguesia de Alfarela de Jales, a três quilómetros de *Vilares* e a três e meio quilómetros daquela *Asuela* (2).

« A « sumitatem ville Asine », — sumidade da vila ou herdade de Asna, — deviam ser os cumes da actual *Serra de Asuela,* sobranceira à povoação dêste nome, que tem na carta de 1 por 100.000 a elevada cota de 953m.

« O nome de *Roceyxada,* constante também da carta de aforamento, entendo equivaler a *Rokeixada* ou *Roqueixada,*

---

(1) *Foralia,* pág. 501, 565, 594, 605, 638, 644, 700, 710, 716, 719, etc. Veja-se também sôbre isto o que diz o *Elucidário* de Viterbo, verbis *feira* II e *vieiro,* e *Portugal Antigo e Moderno,* t. XI, pág. 961 e 962 e 1002 e 1003; — e sôbre a extensão da *terra de Panoias* o esbôço V do atlas apenso aos *Estudos de História Militar* do tenente-coronel Costa Veiga.

(2) Veja-se sôbre ela *Portugal Antigo e Moderno,* vbo Moreira (a 2.ª).

toponímico bastante vulgar, pois nas grafias dos séculos XIII e XIV muitas vezes se encontra *c* antes de *e* ou *i* com o valor de *k* ou *qu*, v. g. *cebrado, peceno*, por «quebrado», «pequeno», no *Elucidário* Viterbo.

«A supracitada *Asna* é interessante porque nos documenta o primeiro têrmo da série toponímica de que *Asnelinha* é o último, isto é, *Asna-Asnela-Asnelinha*, semelhantemente a *Tonda-Tondela-Tondelinha* e *Covas-Covelas-Covelinhas*, etc.

«E finalmente, para terminar estas notas que já enfadarão: Asnelinha nunca poderá corresponder a Nelas porque na mesma época da carta de aforamento esta última povoação se chamava já *Asnelas* (repetidamente nas *Inquisitiones*) e não é crível que ao mesmo lugar fôssem dados, ao mesmo tempo, êsses dois nomes. Nem é aceitável ver em *Asnelinha* um diminuitivo toponímico da nossa *Asnelas*, designando alguma herdade próxima, porque, em tal caso, devia o diminuitivo estar no plural como o nome diminuído, isto é, devia ser *Asnelinhas*. É a regra invariável. Cf. *Covelas* e *Covelinhas, Coselas* e *Coselinhas, Portelas* e *Portelinhas, Pardelhas* e *Pardelhinhas, Molelos* e *Molelinhos, Barcelos* e *Barcelinhos, Ribolhos* e *Ribolhinhos, Gondifelos* e *Gondifelinhos*, e muitos outros».

Seguem-se depois na ordem de antiguidade as inquirições de 1258 que largamente se referem a Senhorim, Nelas, Vilar Seco, Casal Sancho, Algiraz, Vila Ruiva, Santar, Gondufe, etc. (1).

E da sua leitura se colhem algumas informações, como estas:

---

(1) *Port. Mon. Hist.* — *Inquis.*, vol. I, parte II, pág. 811 a 814 e 846.

— que na igreja de Santar, têrmo de Senhorim, sempre o direito de apresentação pertenceu aos paroquianos, e que na de Santa Maria de Senhorim a apresentação era feita por Bufim e pelos paroquianos;

— que as propriedades da terra de Senhorim, tanto de militares, como de senhores, como das ordens e ainda de clérigos, eram foreiras ao rei, sendo assim um concelho da coroa;

— que, não obstante isso, os cónegos de Viseu tinham, por testamento e compra, seis casais em Casal Sancho, sem pagarem fôro nenhum ao rei, nem sequer ousando entrar ali o mordomo da terra;

— que Pedro Soares era ao tempo juíz de Senhorim (judex de Seniorim);

— que a vila de Algiraz era tôda regalenga, excepto um casal comprado por D. Dórdia e outro pertencente à Ordem do Hospital, pagando o reguengo a sexta parte do pão, vinho, linho e legumes;

— que homens de Vila Ruiva vieram ao *concilium* a Vilar Seco, e de Vila Ruiva foi conduzido um homem prêso por indemnização que devia (1);

— que os de Vila Ruiva, Gondufe e Vila Nova também pagavam; que os de Vila Ruiva foram à anúduva à Guarda;

— que os mosteiros de Pedroso e Santa Cruz e Moreira tinham casais em Vilar Sêco; e

— que Lourenço Joanes, arcediago de Viseu, comprou a Benedito, homem do rei D. Afonso II, e morador em Coimbra, um casal em Santar.

---

(1) ... « et addit quod vidit homines de Villa Rubea venire ad concilium ad Vilar Sico et vidit Menendum Anaya ducere de Villa Rubea hominem captum pro sua calumpnia ».

Nestas inquirições aparecem entre as testemunhas *domnus Sebastianus,* de *Asnelas,* e *domnus Dominicus,* de *Moreira,* cujos nomes bem podem traduzir-se por D. Sebastião, de Nelas, e D. Domingos, de Moreira.

Mas não se deve tomar êste dom como significando nobreza, porque no meado do século XIII era ainda corrente dar-se tal título (como ainda actualmente em Espanha) a quem não era nobre (1).

Do que fica extratado se conclui que tôda a *terra de Senhorim* era regalenga; que para leste compreendia ainda Gondufe e Vila Nova, que posteriormente passaram para o concelho de Mangualde; e fica em suspenso um problema de difícil solução, como seja o da sede do concelho.

Senhorim não é pròpriamente uma povoação, pois que a freguesia com êsse nome ainda hoje se compõe de povoações com nomes distintos (Portela, Vila, Igreja, etc.).

Se bem que o concelho se designasse sempre de Senhorim, é positivo que em determinada época a sua séde foi em Vilar Sêco, como adiante se dirá.

E a referência atrás extractada, que dá os homens de Vila Ruiva a virem ao *concilium* a Vilar Sêco, e conduzir, certamente também para ali, um homem prêso, dá a quási certeza de que já nesta época a sede seria em Vilar Sêco, e se encontravam aí os orgãos da administração municipal, com a respectiva casa da Câmara, cadeia e pelourinho. Embora Pedro Soares apareça designado por juiz de Senhorim, isso não obstaria a que a cabeça

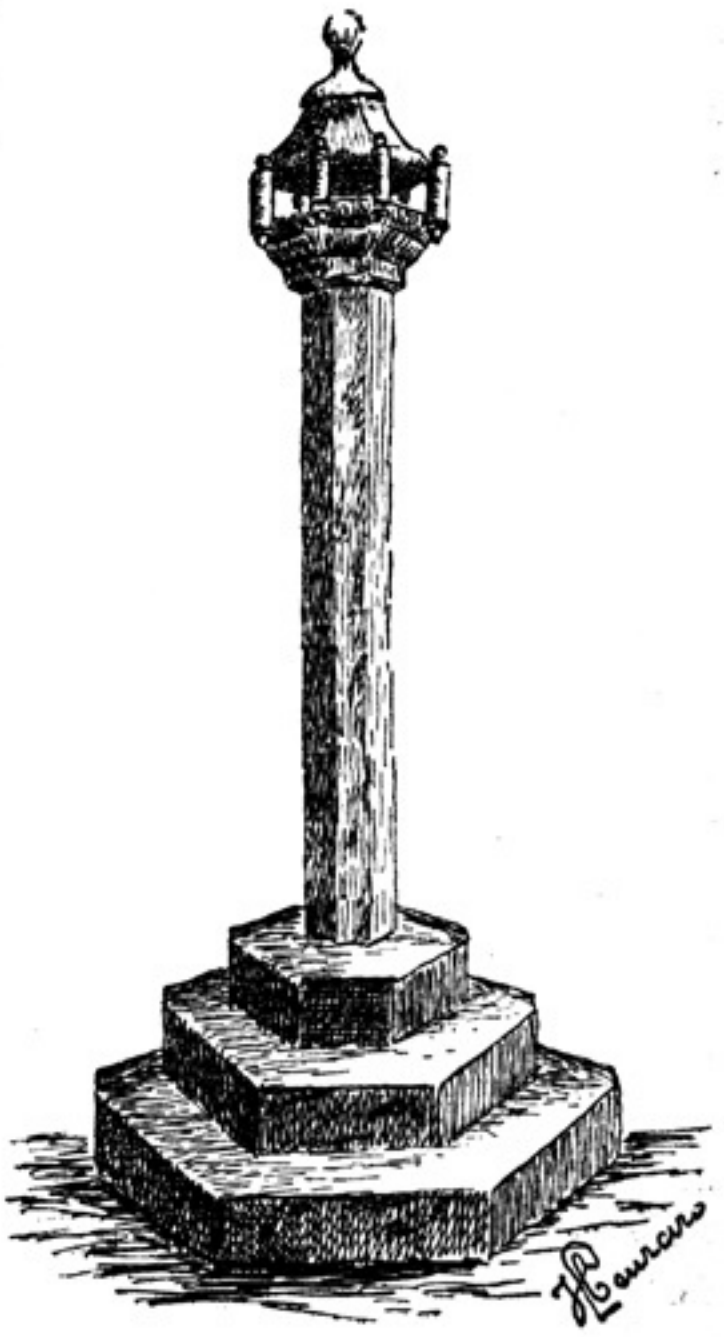
---

(1) Gama Barros, *História da Administração Pública* cit., tomo III, pág. 430, citando ainda na nota 2 Alberto Sampaio, *As Vilas do norte de Portugal,* 1903, pág. 125.

da sua jurisdição fôsse em Vilar Sêco, e que aí tivesse a sua residência, fazendo-se ali alusão à *terra* e não à localidade.

Da circunstância de no censo da população de 1527 se dizer « o lugar de vilar sequo que he a cabeça do dito concelho » se pode inferir, à falta de documentos em contrário, que nunca a sede do concelho de Senhorim teria deixado de ser em Vilar Sêco, desde que como tal a inculcam as inquirições de 1258. E lá se encontrava o pelourinho agora reproduzido, demolido há anos, para dar passagem à estrada de Nelas a Viseu.

Em antiguidade vem a seguir a carta de doação de reguengo de Algiraz, de 22 de Maio de 1275, cujo texto vai em seguida (²).



Antigo pelourinho
do concelho de Senhorim

Desenho de Henrique
A. de Loureiro.

(²) Arquivo Nacional da Tôrre do Tombo, *Livro I do Sr. Rei D. Afonso III,* fl. 132, v., col. 1.ª. Devo a leitura dêste documento à gentileza do fecundo investigador e meu prezado amigo A. G. da Rocha Madaíl.

« CARTA DE FORO REGALÈGI DE ALGIRAZ.

Nouerint vniuersi presentem cartam inspecturi *quod* ego. A. dei gratia Rex Portugalie *et* Algarbij dono *et* concedo vobis Johani Gonsalvi dicto graino *et* vxori uestre Lucie petri et Dominico gonsalvi dicto torpilo *et* uxori uestre Eluire roderici *et* Dominico iohanis de Temaldiõ *et* uxori uestre Sancie martinj . *et* Geraldo iohanis . *et* Vxori uestre Marie martinj *et* Petro pelagij de Moreyra . *et* vxori uestre Ousende symeonis *et* Martino pelagij de Moreyra . *et* vxori uestre Orrace fernandj *et* Stephano martinj de Algiraz . *et* vxori uestre Marie iohanis *et* Petro dominici de Lapa de lupo . *et* vxori uestre Tarasie suerij . *et* Petro dominici de Santar . *et* vxori uestre Marie martinj *et* Aparitio martinj de Canas *et* vxori uestre Dominice petri . *et* Aparitio petri de Moreyra . *et* vxori uestre Marie dominicj . // *et* Johani dominici de Algiraz *et* vxori uestre Orrace petri *et* Laurencio petris de Carualal redondo . *et* vxori uestre Maiori pelagij . *et* Petro gũsaluj de vilar sicco . *et* vxori uestre Marie iulianj *et* ffernando iohanis de vilar sicco . *et* vxori uestre. Orrace dominici . *et* Dominico gonsaluj de vilar sicco . *et* vxori uestre Marie iohanis . *et* Roderico martinj de Algiraz *et* vxori uestre Tode iohanis . *et* Johanj garsie de Moreyra . *et* vxori uestre Marie pelagij *et* Martino iohanis de Monasterio *et* vxori uestre Melor fernandi . *et* omnibus uestris successoribus ad forũ pro ad semper . illud meum regalengũ quod uocatur de Algiraz . tali pacto quod nos populetis ipsum Regalengum . *et* detis inde mihi *et* omnibus meis successoribus annuatĩ . de pane et de vino . et de quãto laboraueritis . septimam partem. Et ex quando posueritis pedem de uuis per tres uices . debet inde se tollere Maiordomus. Et debetis mihi dare in Area singulos sestarios de centeno . *et* singulos sestarios de Milio, pro Eyradiga . *et* unã teeygam de tritico . quilibet uestrum pro fogacia per mensuram directam de Senhorĩ . *et* pro festo sancti Michelis debet dare quilibet uestrum . duos capones . *et* decem oua . de quolibet casali. Et pro festo Natalis domini . singulos corazijs de vno palmo in amplo in fundo . *et* de uno conto ĩ cima. Et si porcos nõ habueritis . debet dare quilibet uestrum tres . soldos . pro corazir . *et* nõ plus. Et quilibet uestrum debet esse in quolibet año per uives Maiordomus . *et* iurare ĩ manibus iudicis aut Tabellionis de terra quod

directe *et* fideli*ter* aparuet . *et* saq*ue*t am*nis* meos directos ibi in ipso loco. Et uos non debetis uendere nec donare nec cambiare . nec atestare nec elemosinare nec emplazare . nec aliquo modo alienare ip*su*m Regalengũ. Ordini nec milite . nec cl*er*ico . nec p*re*lato . nec d*omi*ne generose . nec scutif*er*o nec alicui p*er*sonc religiose. S*ed* si illud u*el* parte illi*us* uendere u*el* donare uolu*er*itis uendatis illud tali-b*us* hom*in*ib*us* qui faciant m*ih*i *et* om*n*lb*us* meis successorib*us* an*n*ua-tim supradi*ctu*m forum cõplete. Et mando *et* dcffendo q*uod* Riq*us* homo nec prestamari*us* . *nec* Maiordom*us* nõ pauset . u*obis* ibi nec filiet u*obis* cõdoytum . *et* q*uod* Caballarij de ipsa terra nec de foris nec alij ho*mi*nes nõ faciant uobis forciam nec malum. Jn cui*us* reỹ testimoniũ do u*obis* istam meã cartam. Dat*a* vlixbon*e* . *vicesima secunda* . die Madij . Rege mandãte Jacob*us* iohanis not*uit* , *Era* , *Milesima tricentesima . decima tertia* ».

Por esta carta, o rei D. Afonso III deu de emprazamento a dezanove casais, cinco de origem indeterminada, quatro de Moreira, três de Vilar Sêco, três de Algiraz e os restantes quatro de Santar, Canas, Carvalhal Redondo e Lapa do Lobo, a êles e a todos os seus sucessores, o reguengo de Algiraz. Os mesmos casais povoariam o território e ficariam pagando anualmente ao soberano e a todos os seus sucessores a sétima parte do pão, do vinho e de tudo que produzissem e além disso, de *eiradega,* um cesto de centeio e outro de trigo, e cada um dos casais, de fogaça, uma teiga de trigo da medida de Senhorim e pela festa do S. Miguel, também cada um, dois capões e dez ovos. Pelo Natal daria, também cada um, um *corazil,* e, se não tivessem porcos, pagariam três soldos pelo corazil. Não deveriam vender, dar, nem trocar, nem por qualquer forma alienar o reguengo a qualquer entidade privilegiada (ordens religiosas ou militares, prelados, clérigos, etc.), podendo contudo aliená-lo a favor de pessoas que pagassem o fôro pactuado. E garantiu os mesmos moradores contra as

aposentadorias que rico homem ou prestameiro pudessem exigir, bem como contra as violências e malefícios que os poderosos lhes pudessem infligir. Cada um dos moradores seria mordomo em seu ano, prestando juramento nas mãos do juiz ou tabelião da terra.

Mete-se de permeio a outorga da carta de aforamento de Folhadal (1286) de que noutro lugar se falará e levanta-se a questão das encensórias à igreja de Santar.

« Em 1324 — escreve Gama Barros — com o fundamento de que faziam « encençorias » à igreja de *S. Pedro de Santar,* de uma propriedade da coroa no julgado de Senhorim, negavam em juizo os colonos dessa propriedade a obrigação, que constava do aforamento e já estava reconhecida por sentença, de pagarem de cada junta de bois um moio de pão. Replicava o procurador da coroa que a lei proibia a fidalgos, Ordens, clérigos, mosteiros ou igrejas que tivessem ou adquirissem por testamento, compra ou qualquer outra maneira, alguma coisa nos herdamentos do rei, reguengos ou foreiros, e não deviam portanto os colonos dar as encensórias à dita igreja.

Foi julgado que pagassem o moio de pão, e que a igreja não houvesse as encensórias. (Carta de sent. de 14 de Setembro de 1324 na *Chancelaria de D. Diniz,* liv. III, fol. 195, v.º) » (1).

---

(1) *História da Administração Pública* cit., t. III, pág. 851. As incensórias consistiam em prestações em dinheiro ou em serviços que os foreiros e colonos se prontificavam a pagar a um nobre, a uma Ordem ou a qualquer privilegiado, para abusivamente se estenderem a terras do que pagava, as imunidades das terras do que recebia, processo corrente de desfalcar os rendimentos da coroa.

E surge anos depois como nota importante a carta régia de 5 de Setembro de 1370, pela qual foram dados por têrmo à cidade de Viseu os «julgados de Zurara e de Senhorim e os coutos de Rio dasnos e de Sabugosa com aldea de fereyros e o julgado de coto», mandando que daí em diante não pudesse haver neles outros juízes, vereadores, procurador do concelho, meirinhos, tabeliães ou quaisquer oficiais senão os de Viseu ou os que ali fôssem postos pelos juízes, vereadores e concelho da cidade (1).

Pouco depois, todavia, por carta de doação de 21 de Fevereiro de 1372 o rei D. Fernando fazia graça e mercê a Afonso Gomes da Silva, vassalo do Infante D. João, «doando-lhe a êle e a todos os seus sucessores a terra de Senhorim com seu têrmo e tôdas as suas jurisdições, «mero e mixto império», ressalvando apenas as apelações crimes e a correição (2). O caso tinha a aparência de resultar de um equívoco ou de revelar propósitos de anu-

---

(1) Arquivo Nacional da Torre do Tombo — *Chancelaria de D. Fernando,* liv. 1, fl. 49 v., cit. por Gama Barros, *História da Administração Pública,* cit., t. III, pág. 539, nota, e publicado por Fortunato de Almeida in *O Comércio de Viseu,* n.º 3.563, de 21 de Setembro de 1922.

(2) Arquivo Nacional da Torre do Tombo — *Chancelaria de D. Fernando,* liv. 1, fl. 99 v., 2.ª col. O donatário Afonso Gomes da Silva, dos Silvas de Elvas, foi alcaide mór do castelo de Coimbra (carta régia de 8 de Março de 1367, in *Chancelaria de D. Fernando* cit., liv. 1, fl. 4 v.) e em 1369, no comêço da guerra com Castela, foi nomeado fronteiro em Cidad Rodrigo (A. Braamcamp Freire, *Livro segundo dos Brasões da Sala de Sintra,* Coimbra, Imp. da Univ., 1927, pág. 13 e 374), sendo-lhe doada a terra do Barreiro, do almoxarifado de Lamego, por carta de 23 de Fevereiro de 1372 (*Chancelaria de D. Fernando,* liv. 1, fl. 100).

lar, em relação a Senhorim, a anexação feita no mês anterior, a não se explicar como produto da urgente necessidade de recompensar serviços prestados na guerra com Castela.

Segue o texto da carta de doação:

« Dom Fernando pella graça de Deus Rey de Portugal e do Algarue / a quantos esta carta virem fazemos saber que nos querendo fazer graça e merçee a Afonso Gomes da Silva vassalo do Jffante Dom Joham por sẽrujços que del rrecebemos e entendemos de rreceber ao diante / E querendo lhe nos rremunerar e conhecer com merçees como cada hum Rey he theudo de nossa liure vontade fazemos lhe doaçam pura entre os viuos e a todos seus herdeiros e sucessores que depos elle vierem e lhe damos por jus derdade a terra de Senhorim com seu termo e com suas entradas e saidas e com todas suas jurdições altas e baixas mero e misto jmperio / Saluo que rresaluamos pera nos as apellações do crime e a correiçam (1) E mandamos que faça no dito lugar e termo como de sua propria autoridade tome e possa tomar a posse do dicto lugar e termo e perteenças del / a qual doaçam por nos e por nossos sucesores pormetemos dauer por firme e estauel pera todo sempre daquj em diante / E se algumas pessoas qujserem hir contra esta doaçam mandamos que lhe nom possam empecer e a nos queremos e outorgamos que esta doaçam que assy fazemos ao dicto Afonso Gomes do dito lugar e termo e a seus succesores seja valiosa pera sempre / nom embargando quaesquer leis e direitos custumes glosas constitujções openjões façanhas. E outras quaesquer cousas que seiam per que se esta doaçam possa embargar ou contradizer / as quaes nos aquj auemos por expresas e repetidas E mandamos que nom ajam logo esta doaçam nem lhe pos-

---

(1) Esta ressalva, ou seja o direito de visita e emenda por parte do corregedor da comarca, e o de recurso das decisões da justiça dos donatários para os tribunais do rei, caracterizava a propriedade senhorial, bem distinta do regimen feudal que vigorou por essa Europa fóra e aqui nunca pôde aclimatar-se, com direitos de declarar e fazer a guerra, cunhar moeda, e administrar justiça com inteira independência dos tribunais do rei.

sam empecer ca nos de nossa certa scientia e poder absoluto queremos e outorgamos que esta doaçam seia valliosa sem nenhum falimento pera todo sempre e auemol lo por jusimeada / E em testemunho desto mandamos dar esta nossa carta ao dicto Afonso Gomes assinada per nossa maão e sellada do nosso seello do chumbo / dante em Cojmbra xxj (21) dias de feuereiro / el rrey o mandou / Afonso Pires a fez era de mjl iiij e dez anos. / »

Fôsse como fôsse, em relação ao julgado de Senhorim, a violência teve curta duração, porque aquela carta foi expressamente revogada pela de 5 de Setembro de 1372, que outorgou a Senhorim a mercê de julgado, tal como era antes da sua anexação a Viseu (1).

« ...outorgamos que seia julgado per si pella guisa que o era ante que o desemos por termo aa cidade de Viseu nam tolhendo por esta a afonso Gomes da Silva a jurdiçam do civel que lhe per nos he dada no dito E mandamos que ajam seus usos e custumes e jurdiçam crime pela guisa que a aviam ante que assy fossem dados por termo ao dito logo de Viseu ».

Poucos anos volvidos sobreveio a crise dinástica por morte de D. Fernando, resultante de ser a herdeira do trono casada com o rei de Castela, e de nem todos os portugueses estarem dispostos a consentir que aos destinos do país presidisse um príncipe estrangeiro.

O donatário do julgado de Senhorim, Afonso Gomes

---

(1) *Chancelaria de D. Fernando,* liv. 1.º, fl. 112 v., citado por A. Braamcamp Freire, *Livro Segundo dos Brasões da Sala de Sintra,* Coimbra, Imp. da Univ., 1927, pág. 287, nota (7); e Gama Barros, *História da Administração Pública,* cit., t. III, pág. 539, nota; e publicado por Fortunato de Almeida, in *O Comércio de Viseu,* n.º 3.564, de 24 de Setembro de 1922.

da Silva, grande apaniguado da côrte, porque seguiu o partido da raínha viuva, não tardou a caír em desgraça e a ser privado dos benefícios com que antes fôra contemplado. E outro donatário surgiria, a quem se pagassem sacrifícios e dedicações numa hora grave para a independência nacional, ajudando a elevar ao trono um príncipe bem português e que havia de ser o tronco da mais brilhante geração de todos os tempos.

Assim é que, logo em 2 de Novembro de 1384, o mestre de Aviz, ainda então sòmente regedor e defensor do reino, olhando ao muito serviço que recebera e ao que esperava receber de Fernão Gonçalves, mandou passar carta de doação perpétua «da terra de ssenhorim a quall tijnha afomsso gomez da silua del Rey dom fernamdo nosso jirmaão a que deus perdoe porque o dito afomsso gomez esta em nosso desseruiço e destes Regnos / E damos lhe comprido poder que ele por virtude desta nossa carta possa tomar e cobrar a posse corporal da dita terra e auer para ssy os direitos e fruytos e nouos della pella guissa e condiçam que auia o dito afomsso gomez».

A doação era já anterior, mas feita verbalmente. E como «palavras leva-as o vento», também Fernão Gonçalves correu risco de o vento lhe levar a terra de Senhorim, pois que a certa altura apareceu um novo donatário — Lopo Fernandes Pacheco, filho de Diogo Lopes, munido da respectiva carta de doação a pedir que o investissem na sua posse.

Mas Fernão Gonçalves, natural de Santar, filho do antigo bispo de Viseu D. Gonçalo, tinha, como era natural, grande ascendente sôbre as autoridades locais, que por isso mesmo se recusaram a dar a posse a Lopo Fernandes Pacheco. Mas como em tempo de guerra uma desobediên-

cia poderia custar os haveres e a vida, logo se apressaram a pôr os bens doados em sequestro até que o defensor do reino determinasse o que tivesse por conveniente.

Foi então que Fernão Gonçalves se apressou a obter a referida carta de doação de 2 de Novembro de 1384, e a conseguir a carta de 29 de Dezembro do mesmo ano, dirigida aos juízes de Senhorim, em que se declarava que a doação a Fernão Gonçalves era anterior à de Lopo Fernandes Pacheco, e mandava que se levantasse imediatamente o sequestro, e fôsse inteiramente guardada a primeira carta de doação. E acrescentou ainda: « E mandamos outrossy que elle dito fernam gomçallvez huse e possa hussar de toda jurdiçam e possa poer juizes em a dita terra de Senhorim ».

Mas, como quer que Fernão Gonçalves entrasse em dúvidas sôbre se lhe continuariam a cumprir aquela carta de doação feita pelo regedor do reino, uma vez o mestre de Aviz aclamado rei em Coimbra em 5 de Abril de 1385, apressou-se a pedir-lhe que a confirmasse, ao que o rei acedeu, confirmando-a por carta passada em Coimbra, a 14 dos mesmos mês e ano.

Em 1387, o rei fêz ainda doação ao mesmo Fernão Gonçalves, para sempre e para êle e seus descendentes, da terra do Barreiro com seus têrmos e pertenças e com tôda a jurisdição cível e crime, mero e mixto império. E logo no ano seguinte, em 1388, fêz-lhe doação, nos mesmos amplos moldes, da terra de Óvoa.

Em 1389, privilegiou os moradores de Santar e do Barreiro, e ainda os moradores de outras terras que êle possuísse na comarca da Beira, isentando-os a todos de irem prestar serviço na Guarda ou noutro qualquer lugar da fronteira.

Em 1393, doou-lhe igualmente a aldeia de Algiraz «assy como foy Repartida em cassaaes com todos seus direitos e foros e pertenças» e diversas propriedades na terra do Barreiro; e por outra carta do mesmo ano doou-lhe os «cassaes lugares e quintaas e erdades que em tempo del Rey dom fernando e nos tempos dos outros Rex que amte elle foram cobradas e avidas per seus almoxarifes na terra de Senhorim por demandas ou ssentemças ou emquiricoões as quaes foram do moesteiro de samta cruz de cojmbra e do moesteiro de maceiradaão e de Ruy vaasquez pereira e de vaasqueannes e de todallas outras pessoas ou moesteiros ou hordeens ou fidalguos as quaaes foram tomadas per os ditos ssenhores Rex seus amteçessores por que forom compradas e pessuydas per as sobreditas pessoas na dita terra de senhorym que era seu Reguemgo comtra as lex e hordenaçoões», — dando-lhe ainda poderes para, em seu nome, «podesse tirar as herdades que os moesteiros e jgrejas e pessoas poderossas ouuessem na dita terra de ssenhorim e na terra do barreiro e na terra douoa fazendo para ello seu procurador suficiente e depois que as tirasse ou lhe julgadas fossem que as ouuessem pera sy per a guissa que avia as outras e sob aquelas mesmas condições».

Em 1395, coutou ao mesmo Fernão Gonçalves «hum monte que he a par da dita terra de samtar que vay do caminho de visseu pera a dita terra de samtar e como sse vay de moreira pera sirgueiros», bem como «hum Ryo que vay açerqua do dito monte des o porto que chamam de visseu ataa comtra o porto que chamam de sirgueira», proibindo, sob pena de multa que alguém a não ser Fernão Gonçalves matasse porcos naquela terra ou pescasse no rio.

Todos estes benefícios, em que transparece muita gra-

tidão e alguma hostilidade aos donatários particulares anteriores e aos mosteiros de Santa Cruz, de Coimbra, e de Maceira Dão, foram tornados extensivos a Diogo Soares de Albergaria, por cártas de confirmação dos reis D. Duarte e D. Afonso V, respectivamente de 1434 e 1449 (1).

Dando-se na carta de doação de 1385 o donatário Fernão Gonçalves, de Santar, como «filho que foy do bispo dom Gomçallo que foy bispo de Visseu», importa saber se êste bispo seria o D. Gonçalo que figura no Catálogo do P.e Col em 36.º lugar, como tendo exercido o episcopado desde 1323 e falecido em 21 de Maio de 1328, ou se seria D. Gonçalo de Figueiredo, que no mesmo catálogo figura entre os bispos duvidosos. Diz-se na *Monarchia Lusitana* (t. VI, fl. 230) que os dois são uma e a mesma pessoa; outros seguem a opinião contrária, sustentando que D. Gonçalo de Figueiredo foi bispo muitos anos depois de D. Gonçalo, havendo aquele ascendido ao episcopado depois de viuvo, tendo-lhe ficado quatro filhos do casamento.

Posto que o documento em questão não traga uma solução para o problema, fornece em todo o caso elementos úteis que alguém possivelmente aproveitará e que são os seguintes: 1.º — houve um D. Gonçalo bispo de Viseu,

---

(1) Cartas de 2 de Novembro e 29 de Dezembro de 1384, e 14 de Abril de 1385, confirmadas por carta de D. Duarte, de 21 de Abril de 1434, e de D. Afonso V, de 25 de Julho de 1449; cartas de 12 de Agosto de 1387, 4 de Agosto de 1388, 29 e 31 de Março de 1393, confirmadas por cartas de D. Duarte, de 2 de Fevereiro de 1434, e de D. Afonso V, de 24 de Julho de 1449; e cartas de 7 de Outubro de 1389 e 23 de Junho de 1395, confirmadas por cartas de D. Duarte de 17 de Abril de 1434 e de D. Afonso V, de 15 de Julho de 1449 (Arquivo Nacional da Torre do Tombo — *Livro 1 da Beira,* fl. 81, 178 e 180).

que deixou um filho de nome Fernão Gonçalves, a quem sucedeu seu filho Diogo Soares de Albergaria, de quem adiante muito se falará a propósito do Mosteiro de Santar; 2.º — êsse bispo era já falecido em 14 de Abril de 1385; e teria talvez falecido antes de 1383, pois que falando o mestre de Aviz dos serviços que lhe prestou Fernão Gonçalves, nenhuma alusão fêz a serviços do pai.

Nas rectificações feitas àquele catálogo por João Pedro Ribeiro (1) figura D. Gonçalo, referido num documento do convento da Pendurada, do ano de 1373. A razão deve estar do lado dos que sustentam a dualidade de bispos homónimos do século XIV.

Tempo depois, prosseguindo, fêz-se uma escritura de escambo entre D. Afonso V e Diogo Soares de Albergaria, em razão de êste pretender fazer uma doação de bens à ordem de S. Jerónimo, para a fundação de um mosteiro em Santar, pela qual a terra de Senhorim ficaria a êste, e o monarca receberia os bens «que elle tinha em desuairadas partes de nossos Regnos». Mas os parentes lesados com as liberalidades de Diogo Soares moveram quantidade considerável de pleitos, e êsse escambo foi anulado judicialmente. E tendo o donatário falecido sem descendência, em virtude da lei mental, ficou a terra de Senhorim livre para o rei, que em 1475 a doou juntamente com o Barreiro e Óvoa, a seu filho o principe D. João, que pouco depois lhe sucedia, desta sorte voltando Senhorim a ser terra da corôa.

Mas esta meada de escambo, da fundação do mosteiro e da chusma de pleitos, bem merece ser desfiada, e encontrará por isso, o desenvolvimento que merece, mais adiante, no lugar próprio.

---

(1) *Dissertações Chronologicas* cit., t. v, pág. 202.

*

No reinado de D. Manuel, reconhecendo-se que os antigos forais não correspondiam já às necessidades da época, providenciou-se, como é sabido, sôbre a sua reforma, incumbindo a Fernão de Pina essa tarefa, que lhe custou anos de esfôrço.

A Senhorim tocou a vez, logo a 30 de Março de 1514, de ter o seu foral novo, cujo original se conserva no Arquivo Municipal de Nelas, e cujo texto agora se reproduz.

In-fólio encadernado, com pregaria de cobre, na parte superior de fl. 1, onde começa o texto do foral, tem o escudo coroado das armas do reino à esquerda, metido dentro de um « D » de fantasia e as palavras « om Manuel » à direita, sendo aqueles escudo e letra em vermelho, azul, verde e amarelo.

O texto da primeira fôlha, assim sobrepujado, é enquadrado nos três lados restantes, por uma tarja de flôres coloridas de azul, vermelho, vêrde e amarelo. As letras iniciais dos capítulos têm vários ornatos e são também coloridas, alternadamente de azul e amarelo.

Escrito em doze folhas de pergaminho numeradas, com numeração romana em vermelho, precedidas de duas inumeradas, a primeira de guarda e a segunda com a *tauoada* e alguns vistos em correição, o mais antigo dos quais de 1696, é seguido de três fôlhas também de pergaminho, as duas primeiras com numerosos vistos em correição, o mais antigo de 1697 e o mais moderno de 1829, e a última de guarda.

A encadernação é de coiro revestindo pasta de madeira.

TAUOADA DE SENHORIM

Taballiaaes ff
vemtò ff iiij
pena darma ff
portaJem ff v
Cousas de que se nõ paga portaJẽ ff
Casa mouida ff v
pasagem
Dos fruitos pera fora ff
Cousas dadas em pagamento ff
Gado ff
bestas ff
Escrauos ff
panos ff
Coirama ff
Vacarijs ff
Azeite cera ff
fforros ff bij
Marçaria . especiaria ff
Metaaes ff
fferro ff viij
Cousas que se cõpram sem portaJẽ ff
ffruita seca castanhas ff
Malega ff
Obra de paao ff
Esparto ff
Emtrada per terra ff viij
descaminhado ff
Sayda per terra ff
priuilligiados da portaJem ff ix
pena do forall ff xj

Dom manuel *per* graça de *deus* Rey de purtugall e dos alguarues daquem e dallem mar em africa Senhor de guinee e da comquista e nauegaçam e comercio detiopia arabia persia e da Imdia A quamtos esta nosa carta de forall dado a terra e comçelho de Senhorim pera sempre virem fazemos saber que per bem das semtenças determinações Jeraaes e especiaaes que foram dadas e feitas por nos e com os do nosso conselho e leterados acerca dos foraaes de nossos Regnos e dos *direitos* rreaaes e trebutos que se per elles deuiam darrecadar e pagar E assy pollas Imquiriçoões que primcipalmente mandamos tirar e fazer em todos llos lugares de nossos Regnos e Senhorios

iustificadas primeiro com as pessoas que os ditos d*irei*tos rreaaes tinham achamos visto o foral dado per el Rey dom afom*so* amrriquez achamos que as rremdas e d*irei*tos rreaaes se deuem hy darrecadar e pagar na forma seguimte.

Mostrase pollo dito foral a dita terra seer dada a foro de jugada . ſ . a cada jugo de boys huu moyo de pam terçado . ſ . trigo çenteo milho E de huũ boy dous quarteiros do dito pam E do uinho o dizimo no lagar E do linho o dizimo no agro De quaaes foros se am de ussar desta maneira segumdo foy julgado em nossa rrolaçam e per outras leyx jeraaes e espeçiaaes nossas açerca dos pagamentos dos semelhantes foros . ſ . o moyo de que se ouuer de pagar a dita jugada sera de uimte alqueires assy terçados desta medida ora corrente E posto que huu laurador laure com mais jumtas que huũa de que houuer de pagar a dita jugada jmteira nam pagara mais sendo de bois seus e o pam lauramdo pera sy sem maliçia . ¶ E a mea jugada que se mandou pagar pollo dito foral de huu boy se emtedera quamdo o boy com que laurar de parçaria amda em outro semgell de que se paga per outra parte jugada porque se huũ homẽ que com huũ soo boy laurar se aparçar com outro semgello que nom pague em outro cabo jugada pagaram ambos jugada emteira tamto huũ como ho outro . ¶ E o seareiro que com boys alheos laurar pam emterpetou o custume nesta terra pagarem de dez huũ do pam que colherem E nos decrarando o dito costume mandamos que ysso se ẽtemda atee tamta conthia camta se paga do meo jugadeiro que sam dez alqueires e mais nam posto que terra mais laure de que pollo dito R... (1) mais se podese montar . ¶ E as jugadas sobreditas se pagaram assy quamdo laurarem com boys como com vacas ou com quaaesquer outras alimarias que seiam E os caualleiros nam pagaram jugada segumdo forma do dito foral e segumdo nosas hordenaçoões açerca dos ditos caualleiros E o pam da dita jugada pagaram do que colherem e ouuerem segumdo pagam delle o dizimo a d*eu*s sem serem obrigados de o alimparem aa joeira nem per outra maneira sem embargo de serem atee ora pera ysso rrequeridos a qual jugada os foreiros nella seram obrigados de a leuarem a santar aas tulhas do senhorio pollo antigo

---

(1) Tem à margem escrita por letra diversa, mas já antiga, a palavra *respeito*.

costume em que sempre disso esteueram e sera desde santa maria de setembro atee natall . ¶ E seram avisados os mordomos ou rrendeiros das ditas jugadas que tenham prestes o dito celeiro pera as rreceber quamdo lhas leuarem sem lhes leuarem diso nehuũ denheiro pollos conheçimentos porq̃ nam lho rreçebemdo o dia que forem com as ditas jugadas do pam que em çima temos decrarado as pessoas que a leuarem a tornarã pera suas casas sem ficarem mais obrigados de as la leuarem outra uez se nam quiserem e pagalaam despois em suas casas quãdo lha forem rrequerer la ou a pagaram a dinheiro segundo geralmente valia ao tempo que a dita jugada leuauam e nam lha rreçeberam quall mais amte quiserem ¶ E pagaram na dita terra todallas pessoas que colherem linho o dizimo delle no temdall segumdo forma do dito forall ¶ E pagasse mais do uinho o dizimo aa bica o quall vinho vemdimaram nos t*em*pos acostumados na terra no dia que elles quiserem e nam no dia que o senhorio lhe assynar ou mandar porem os que ouuerem de vimdimar o notificaram p*ri*meiro dous dias ao senhorio ou seu mordomo ¶ E os juizes da dita terra nam pagaram os duzentos e sasenta Reaaes ao senhorio a que chamauam caualaria porquamto nam se amostrou titollo nem scpritura nem tall posse homde auia forall pera se poder leuar . ¶ E decraramos não se deuer dar pousemtaria na dita terra ao senhorio della saluo quamdo for aa terra cada anno huũa vez e nam mais lhe daram camas e pousadas por vimte dias soomente nem pagaram os moradores de santar os trinta e quatro alqueires de pã por rrezam dosprital visto como se nam mostrou pera ysso nenhuũa autoridade E assy nam se pagara ao senhorio coimas da coutada no quall podera leuar as estimas somente do dano que lhe nella fezerem segumdo as posturas do comçelho e nam doutra maneira . ¶ E os almotaçees e officiaees da terra lhe daram galinhas e os outros mantimentos que ouuer mester pagamdoos a dinheiro pollo estillo e preço comuũ da terra E asy palha lenha e as outras cousas as quaaes o nõ mandara tomar per sy E mandouse pagar mais pollo dito forall aos moradores da terra duas costas de porco as quaaes pagara toda pessoa posto q̃ nom mate porco e pagaram por cada huũa dellas doze rr*eis* se amte quizerem. E emtemdasse a costa des do embigo atee o lombo de dedo em amcho E este foro de carne se nam paga em casall samcho nem nos outros caseiros da terra de senhorim que sam emcabeçados E pollo coelho que sam

obrigados de pagar pollo dito foral cada morador o pagaram ou quatro rreaaes por elle quall mais quiserem . ¶ E nom se pagara vemdagem em toda a dita terra assy da jugadeira como foreira . ¶ E pagase mais na dita terra aallem dos ditos d*ire*itos estes outros foros . *ſ* . em algiraz com todo seu limite se paga de sete huũ de pam vinho e linho tiramdo o casal de fernamde anes de sete huũ E paga mais cada huũ caseiro deste lugar deiradega tres alqueires de centeo e tres de milho e huũ meo de trigo desta medida corremte. E mais cada huũ seu gouraçil e dous capoões E pagase mais na dita terra no lugar do uilla Ruiua e senhorim e villa noua de seis huũ na maneira sobredita E estes casaaes sobreditos e outros que stam na dita terra sam proprios nossos e as pessoas que os direitos hy de nos teuerem os podem tirar e dar a quem quiserem e pollo preço que poderẽ como cousa nossa propria guardamdo alguũas particulares escprituras alguũas pessoas se as teuerem segumdo per direito se deue fazer . ¶ E os montados e maninhos da dita terra sam dos morados della que liuremente poderam pastar com seus gados os maninhos e montados do dito comçelho e assy os laurar e aproueitar E os senhorios os nom poderam aforar nem arremdar E posto que alguũs delles os da dita terra laurem nom pagaram por ysso mais jugada nem outro direito do que pagarem per outras terras que laurarem por quamto os ditos manjnhos sam pera pasto dos comçelhos E os gados de fora do dito comçelho pagaram ao comçelho ou se comçertarã per suas auemças e posturas. O gado do uemto sera do senhorio quamdo se perder segumdo a hordenaçam com decraraçam que a pessoa a cujo poder for teer ho uenha scpreuer a dez dias primeiros seguimtes sob pena de lhe seer demandado de furto . ¶ E a pemsam dos tabaliaaes jsso mesmo segumdo sempre pagaram.

vemto

Tabaliaes Da penna darma se leuaram duzemtos rreaaes e as armar perdidas pera o senhorio as quaaes seram dos julzes se as tomarem nos arroydos somente ou do meirinho da terra ou da quomarca de quem prymeiro lamçar mão com estas decraraçoõs . *ſ* . que as ditas pennas se nam leuaram quãdo apunharam espada ou quallquer outra arma sem atirar nem os que sem preposito em reixa noua tomarem paao ou pedra posto que com ellas façam mall nem a pagara moço de quinze annos e dhy pera baixo nem molher de quallquer

ydade nem os q̃ castigamdo sua molher e filhos ou scrauos tirarem sangue nem os que com bofetada ou punhada tirarem sangue nem quem em defemdimento de seu corpo ou apartar e estremar outros em arroydo tirarem armas posto que com ellas tirem sangue nem escravo de quallquer jdade que sem ferro tirar sangue ¶ E as forças se leuaram pello senhorio quamdo forem julgadas judicialmente pello juiz competente e os forçados forem metidos em posse pello merinho ao custo do forçador e nam doutra maneira das quaaes se leuaram cemto e oyto reaaes.

portage Decraramos primeiramente que a portagem que se ouuer de pagar na dita terra ha de seer per homeẽs de fora della que hy trouxerem cousas de fora a vemder ou as comprarem hy e tirarem pera fora do lugar e termo a quaal portagem se pagara desta maneira . ſ . De to*do* trigo . cemteo . ceuada . milho . paimço . e de farinha de cada huũ delles E assy de cal ou de sal ou de uinho ou uinagre e linhaça e de quallq̃r fruita verde emtrando meloões e ortaliça E assy de pescadọ ou marisco se pagara por carga mayor . ſ . cauallar ou muar de cada huũa das ditas cousas huũ rreall de seis çeptis o rreal E por carga menor que he dasno meo rreall E por costall que huũ homẽ pode trazer aas costas dous çeptis e dhy pera baixo em q*ua*llquer cantidade em que se vemderem se pagara huũ çeptill E outro tamto se pagara quamdo se tirar pera fora porem quem das ditas cousas ou de cada huũa dellas comprar e tirar pera fora pera seu vsso e nam pera vemder cousa que nom chegue a meo rreall de portagem segumdo os sobreditos preços desa tall nam pagara portagem nem fara saber . ¶ E posto que mais se nom decrare adiante neste foral a carga mayor nem menor decraramos que sempre a primeira adiçam e asemto de cada huũa das ditas cousas he de besta mayor sem mais se decrarar . ſ pollo preço que nessa primeira sera posto s*e* emtenda logo sem se hy mais decrarar que o meo preço desa carga sera de besta menor E o quarto do dito preço per comseguimte sera do dito costal E quamdo as ditas cousas ou outras vierem ou forẽ em carros ou carretas pagarsea por cada huũa dellas duas carregas nayo-segumdo o preço de que forem E quamdo cada huũa das cargas deste foral se nom vemderem todas começando-se a uemder pagarsea dellas soldo a liura segumdo vemderem e nom do que ficou por uemder.

Cousas de q̃ nõ paga portagem A quall portagem se nam pagara de todo pam cozido queixadas biscoito farellos nem douos . nem de leite . nem de cousa delle que sejam sem sal nem de prata laurada nem de uides . nem de camas . nem de carqueixa tojo palha vasouras nem de pedra nem de barro . nem de lenha nem de herua nem das cousas que se comprarem do lugar pera o termo nem do termo pera o lugar posto que sejam pera vemder assy uizinhos como estrangeiros nem das cosas que se trouxerem ou leuarem pera alguũa armada nossa ou feita per nosso mandado, nem dos mantimentos que os caminhantes comprarem e leuarẽ pera sy e pera suas bestas . nem dos gados que vierem pastar a alguũs lugares pasãdo nẽ estamdo saluo daquelles que hy somente vẽderem dos quaaes emtam pagaram pellas leix e preços deste forall E decraramos que das ditas cousas de que assy mandamos que se nom pague portajem se nam ha de fazer saber.

Casa mouida A qual portajem jsso mesmo se nom pagara de casa mouida assy himdo como vimdo nem outro nehuũ dereito per quallquer nome que o posam chamar saluo se com a dita casa mouida leuarem cousas pera vemder porque das taaes cousas pagaram portagem homde somente as ouuerem de uemder segumdo as cõthias neste foral vam decraradas e nam doutra maneira.

pasagem Nem se pagara de nenhuũas mercadorias que ao dito lugar vierem ou forem de pasajem pera outra parte assy de noyte como de dia e a quaaesquer oras nem seram obrigados de o fazerem saber nem emcorreram por ysso em nenhuũa penna posto que hy descarreguem e pousẽ E se hy mais ouuerem destar que outro dia todo por alguũa cousa emtam o faram a saber ahy por diamte posto que nam ajam de uemder.

Dos fruitos pera fora Nem pagaram a dita portajem os que leuarem os fruitos de seus beẽs moueẽs ou de raiz ou leuarem as rrendas e fruitos de quaaesquer outros beẽs trouxerem darremdamento ou de rremda ¶ Nem das cousas que alguuas pesoas forem dadas em pagamento de suas temças casamentos merçees ou mantimentos posto que as leuẽ para vemder.

Gado E pagarsea mais de cada cabeça de gado vacuũ assy gramde como pequeno huũ rreall E de porco meo rreal e de **bestas** carneiro e de todo outro gado meudo dous çeptis E de besta cauallar ou muar dous Reaaes E de besta asnal huũ rreal **Escrauos** ¶ E do escrauo ou escraua ajmda que seja parida seis rreaaes E se se forrar dara o dizimo da ualia de sua alforria por que se resgatou ou forrou.

E pagarsea mais de carga mayor de to*do*llos panos de laã linho seda **panos** e algodam de quallquer sorte que sejam assy delgados como grosos E assy da carga de laã ou linho fiados oyto rrs E se a laã ou linho forem em cabello pagaram quatro rrs por carga . ¶ **coirama** E os ditos oyto Reaaes se pagara de toda coirama cortida. E assy do calçado e de todallas obras delle E outro tamto da **vacarijs** carga dos coiros vacarijs cortidos e por cortir E por quallquer coiro da dita coirama dous çeptis que se nam comtar **Azeite çera** em carga ¶ E outros oyto rrs por carga mayor dazeite . cera . mel seuo . vmto . queijos secos manteiga salgada . pez . rezina . breu . sabam . alcatram . ¶ E outro tamto por pelles de **forros** coelhos ou cordeiras ou de quallquer outra pelitaria e forros . ¶ E da dita maneira de oyto rreaaes aa carga mayor se **Marçaria** leuara e pagara por todallas marçarias **especiaria** especiarias boticarias e timtorias E assy por todallas suas semelhantes ¶ E outro tamto se pa*gara* por toda carga daço estanho **metaaes** e por todollos outros metaaes e obras de cada **ferro** huũ delles de quallquer sorte que sejam . ¶ E do ferro em barra ou maçuquo e de quallq̃r obra delle grosa se pagara quatro rreaaes por carga mayor E se for limada estanhada ou emuernizada pagara oyto Reaaes com as outras dos metaaes de cima.

Cousas E quem das ditas cousas ou de cada huũa dellas **q̃ se cõpram** comprar e leuar pera seu vsso e nam pera vemder **sem portagem** nom pagara portagem nam pasamdo de costall de que as ajam de pagar dous rrs de portagẽ q̃ ade *ser* de duas arrouas e m.ª leuãdo a carga mayor deste foral ẽ dez arrouas e a menor ẽ v, e o costal pesse respeito das ditas duas arrouas.

fruita seca E pagarsea mais por car*ga* mayor destas outras
castanhas cousas a tres Reaaes por carga mayor de toda fruita seca . ſ . castanha nozes verdes e secas e dameixeas pasadas amendoas pinhoões por britar auelaãs boletas mostarda lemtilhas e de todollos legumes secos E das outras cargas a esse rrespeito E assy de çebollas secas e alhos porque os verdes pagaram com a fruita
Çumagre verde huũ rreall . ¶ E a casca e çumagre pagaram os tres rrs como estoutros de çima . ¶ E por carga mayor de
Telha quallquer telha ou tijollo e outra obra e louça de
Malega barro ajmda que seja vidrada e do Regno e de fora delle se pagaram os ditos tres rrs.

E outros tres rr*eae*s por carga de todallas arcas e de toda louça e obra de paao laurada e por laurar ¶ E outro tamto por todallas cousas feitas desparto palma ou jumco assy grosas como delgadas E assy de tabua ou fumcho.

E de outras cousas contheudas no dito foral sam escusadas aquy porq̃ dalgũas dellas nam ha memoria que se vssem nem leuem E as
Emtrada outras sam sopridas por leix e hordenaçooes de
per terra nosos rregnos . ¶ E os que trouxerem mercadorias pera vemder se no propio lugar homde q̃serem vemder ouuerem rremdeiro da portagem ou official della fazerlhoam saber ou as leuaram aa praça ou açougue do dito lugar ou nos rresios e saydas delle quall mais quiserem sem nenhuũa penna E se hy nom ouuer rremdeiro nem praça descarregaram liuremente homde quiserem sem nenhuũa penna comtanto que nom vemdã sem o notificar ao rrequeredor se o hy ouuer ou ao juiz ou vimtaneiro se hy se poder achar E se hy nenhuũs delles houuer nẽ se poder emtam achar notifiquẽno a duas testemunhas ou a huũa se hy mais nom ouuer E a cada huũ delles pagaram o dito direito da portajem que per este foral mandamos pagar sem nenhuũa mais cautella nem penna.

Descaminhado E nom o fazemdo assy descaminharam e perderam as mercadorias somente de que assy nom pagarem o dito dereito da portajem e nam outras nehũas nem as bestas nem carros nem as

outras cousas em que as leuarem ou acharem E posto que hy aja rremdeiro no tal lugar ou praça se chegarem porem despois de sol posto nam faram saber mais descarregaram homde quiserem comtanto que ao outro dia atee meo dia o notifiquem aos officiaaes da dita portajem primeiro que vemdam sob a dita penna E se nom ouuerem de uemder e forem de caminho nam seram obrigados a nehuũa das ditas rrecadaçoões segumdo que no titollo da pasajem fica decrarado.

Sayda per terra E os que comprarem cousas pera tirar pera fora de que se deua de pagar portagem podellasham comprar liuremente sem nehuũa obrigaçam nem deligençia E somente ante que as tirem pera fora do tal lugar e termo arrecadaram com os officiaaes a que pertemçer sob a dita penna de descaminhado . ¶ E os priuilligiados da dita portajem posto que a nom ajam de pagar nom seram escussos destas diligencias destes dous capitollos atras das emtradas e saydas como dito he sob a dita penna.

privilligiados da portagem E as pessoas eclesiasticas de todollos moesteiros assy de homẽs como de molheres que fazem voto de profissam E os clerigos de hordẽs sacras E assy de beneficiados dordẽs menores posto que as nom tenham que uiuem como clerigos e por taaes forem auidos todollos sobreditos sam jssemtos e priuilligiados de pagarem nehuũa portajem vssagem nem costumagem per quallquer nome que a posam chamar assy das cousas que vemderem de seus beẽs e beneficios como dos que cõprarem trouxerem ou leuarem pera seus vssos ou de seus beneficios e casas e familiares de quallquer calidade que sẽjam assy per mar como per terra.

E Assy o seram as çidades villas e lugares de nossos Regnos que tem priuillegio de a nam pagarem . ſ . A çidade de lixboa ¶ E a gaya do porto . ¶ pouoa de uarzim . ¶ Guimaraaes ¶ Bragaa . ¶ Barcelos . ¶ Prado . ¶ Pomte de lima . ¶ Viana de lima . ¶ Caminha . ¶ Villa noua de çerueira . ¶ Valemça . ¶ Monçam . ¶ Crasto leboreiro . ¶ Miranda ¶ Bragamça . ¶ Freixo . ¶ Dazinhoso . ¶ Mogadouro . ¶ Amçiaaes . ¶ Chaues . ¶ Monforte de rrioliure . ¶ Montealegre . ¶ Crasto vicemte . ¶ A çidade da guarda , ¶ Jarmello . ¶ Pinhel . ¶ Castel rrodrigo . ¶ Almeida . ¶ Castel mendo . ¶ Villar mayor . ¶

Sabugal . ¶ Sortelha . ¶ Couilhaã ¶ Monsanto . ¶ Portalegre . ¶ Maruam . ¶ Arromches . ¶ Campo mayor ¶ Fronteira . ¶ Monforte . ¶ Villa vicosa . ¶ Eluas . ¶ Oliuença . ¶ A çidade deuora . ¶ Monte moor o nouo ¶ Monsaraz . ¶ Beja . ¶ Moura . ¶ Noudal ¶ Almodouuar ¶ Odemira . ¶ E assy seram priuilligiados quaaesquer pessoas outras ou lugares que nossos priuillejos teuerem e os mostrarem ou o trellado delles em pruuica forma aallem dos açima contheudos ¶ E assy o seram os vizinhos do dito lugar e termo escussos da dita portajẽ nẽ a farão saber de jda nẽ de uinda no mesmo lugar ¶ E As pessoas dos ditos lugares priuilligiados nom tiraram mais o trellado de seu priuillegio nem o trazeram somente traram certidam feita pollo escpriuam da camara e com o sello do comçelho como sam vizinhos daquelle lugar E posto que aja duujda nas ditas certidooẽs se sam verdadeiras ou daquelles que as apresentam poderlhes ham sobre ysso dar juramento sem os mais deterem posto que se diga que nam sam verdadeiras E se despois se prouar que eram falsas perdera o escpriuam que o fez ho officio e sera degradado dous annos pera çepta E a parte perdera em dobro as cousas de que assy emganou e sobnegou aa portajem a metade pera nossa camara e a outra pera a dita portajem dos quaaes priuillegios vssaram as pessoas nellas contheudas pollas ditas certidoões posto que nam vãao com suas mercadorias nem mandem suas procuraçoões comtanto que aquellas pessoas que as leuarem jurem que a dita certidam he verdadeira E que as taaes mercadorias sam daquelles cuja he a çertidam que apresentarẽ.

Pena do forall E quallquer pessoa que for comtra este nosso foral leuamdo mais d*irei*tos dos aquy nomeados ou leuamdo destes moyores conthias das aquy decraradas ho auemos por degradado por huũ anno fora do lugar e termo e mais pagara da cadea trimta Reaaes por huũ de todo o que assy mais leuar pera a parte a que os leuou E se a nom quiser leuar seja a metade pera os catiuos e a outra pera quem ho acusar E damos poder a quallquer justiça homde acomteçer assy juizes como vimtaneiros ou quadrilheiros que sem mais proceso nem hordem de juizo sumariamente sabida a uerdade comdenem os culpados no dito caso de degredo e assy do dinheiro atee conthia de dous mjll Rs sem apellaçam nem agrauo e sem disso poder conheçer almox*arife* nem comtador nem outro offiiciall nosso nem de

nossa fazemda em caso que o hy aja E se o senhorio dos ditos d*irei*tos o dito foral quebrantar per sy ou per outros seja logo sospemsso delles e da Jurdiçam do dito lugar se a teuer emquamto nossa merçe for E mais as pessoas que em seu nome ou por elle o fezerem emcorreram nas ditas pennas E os almoxarifes scpriuaaes e offiçiaaes dos ditos d*irei*tos que o assy nom cumprirem perderam logo os ditos offiçios e nam aueram mais outros E portamto mandamos que todallas cousas contheudas neste foral que nos poemos por ley se cumpram pera sempre do theor do quall mandamos fazer tres huũ delles pera a camara da dita terra e conçelho de senhorim E outro pera o senhorio dos ditos d*irei*tos E outro pera a nossa torre do tombo pera em todo tempo se poder tirar quallquer duuida que sobre ysso possa sobreuyr dada na nossa mui nobre e sempre leal cidade de lixboa a xxx dias de março de mill e quinhentos e quatorze annos. E eu fernam de pyna o fiz faz*er* per mandado special de su*a* alteza soescp*re*uy e comcertey em omze folhas e estas dez Regras.

el Rey »

*

Mas a reforma dos forais pouco mais representou que uma defeza dos rendimentos da coroa, consistindo essencialmente na redução a escrito e por forma clara dos encargos dos concelhos, e sobretudo na definição dos direitos dos donatários.

J. Pinto Loureiro

Ô LIVRO GRANDE DE SAMPAYO (1) OU LIVRO DOS VEDORES DE CEUTA

(1505-1670)

Treslado de huã prouisão sobre a crecenca e quebras do tr.º que esta Registada no lº de jorge seco as fs. 26

Contador e oficiais da cidade de cepta Nos el Rej uos enuiamos muito saudar bastiaõ alueres noso feitor em malegua nos escreueo ora como nos nauios de triguo que enuiou a esa cidade e aos oùtros luguares de africa ouuera en algũs deles quebra e outros crecenca do trº e da que ora lhe mandaraõ os almox.ᶜᵉˢ certidoes e das crecencas naõ de que se lhe os mestres agrauaraõ que pois do que mingoaua eraõ obrigados a pagar que do que crese lhe deuiaõ daqui en diante de pagar seu frete pelo que uos mandamos que daqui en diante do todo o crescim.ᵗº do tr.º que o dito bastiaõ alueres la enuiar se caregue en Receitas sobre o dito almo.ˣᵉ desa cidade e lhe paseis Certidaõ

---

(1) Cont. do n.º 5, vol. 93, pág. 432.

en forma asi como o do outro que uos ele escreuer quê uos enuia escrita en euora a outo de feu.º manoel de moura o fes ano de mil quinhentos e uinte e quatro e este fareis Registar no Lº dos contos desa cidade = liuro piqueno fs. 94.

Treslado de hũa prouisaõ sobre o medir do tr.º e pesar do biscouto que esta Registada no lº de jorge seco as fs 26 volta

Eu el Rej faso saber a uos capitaõ contador e officiais da minha cidade de cepta que eu tenho mandado por algus Respeitos que me a iso mouem e por milhor ordem de minha fasenda que todas as cousas que meu feitor da andalusia e tez.ro mor da casa de cepta enuiarem aos meus luguares de africa para prouim.to deles ao S.re conhecim.tos Rasos dos mestres dos nauios ou pesoas que enuiarem o dito prouim.to o hei feitto nos los que para iso mandej que ouuese e outro feito numa folha de papel para que se posa enuiar aos oficiais dos ditos luguares pelos ditos mestres para se neles uerem as cousas que leuaõ e se lhe tomar contas das que deixarem de entregar e para nas contas dos ditos e Rasos se pasarem os en forma a qualquer dos ditos oficiais que enuiarem as ditas cousas os quais liuros seraõ tanbem asinados pelo dito contador pelo que ei por bem que daqui en diante se naõ pasen nesa cidade C.os en forma de nenhua cousa que o dito tz.ro mor ou feitor a ela enuiarem saluo nas costas dos ditos e Rasos e achando se nesa cidade alguma crecenca en qualquer mantim.to fara de ela rasaõ diso e declararaõ no asento da Receita que se ouuer de faser sobre os almo.xes da dita cidade e

nos l^os^ e en forma que se das ditas Receitas das ditas cou-sas fes sob pena que o almo.^xe^ ou feitor que naõ pasar os ditos c.^as^ en forma nas costas dos Rasos en que mando que se pasen encorre por iso en predim.^to^ de seu oficio para eu dele faser merce a quen me aprouer e disendo algũs dos ditos mestres ou p.^as^ que leuaren o dito prouim.^to^ que naõ leuam conhecim.^tos^ Rasos do que lhe foj entregue Rece-bera lhe o que leuar e carregar ce á en Receita sobre os almo.^xes^ e naõ se pasara diso c.^to^ em forma sem meu espe-cial mandado posto que leue cartas de guias dos ditos oficiais en que se declare o que leuaõ e porẽ achando se pela dita carta que algũs dos ditos mestres ou pesoas por que se enuiarem as ditas cousas naõ entregaõ tudo o que for declarado nas ditas cartas Ej por bem que farais loguo neles execuçaõ en suas pesoas fasendas pela vualia das cousas que asi deixarem de entregar saluo alegando ele por si Rezois taõ ividentes con proua de ttal dinas de fee que uos pareca que posaõ ter niso alguma justica por que en tal caso fareis faser niso qualquer diligencia que cunprir asi com os mestres e mareantes dos nauios como com os pasageiros que com eles forem e todo me enuiareis por autos publicos serrados e selados a minha fasenda para se nela ueren e se prouer no caso como for justica E este se Registara no l^o^ dos contos desa cidade e nos l^os^ das Recei-tas e desp^as^ dos almox^es^ dela para se saber como asi o tenho mandado e asi no l^o^ das lenbrancas dos lugares dalem que anda nos meus contos do Reino. —

E perque saõ emformado que se deixa algumas ueses de mandar o tr^o^ e pesar o biscouto que se leua para o dito prouim.^to^ para os almo.^xes^ despois de o terem no seleiro antes de se acabaren de medir e pesar de todo se darem

por satisfeitos das somas do trº e biscouto que nas cartas de gia dis que se lhe enuia o que naõ ej por meu seruico por Resaõ dos Cresimºs que ha no dito paõ por este defendo e mando aos ditos almox.es que naõ Recebaõ nem fornesã trº algun nem pese biscouto do que lhe for enuiado para o dito prouim.to saluo perante o escriuaõ do seu oficio e tamben mando que este tambem presente e que faca medir perante si todo o trº que se leuar ate a derradr.a medida que nele ouuer e pela dita man.ra se fara no peso do biscouto e que todo o que se achar e carregue en Receita dos almo.xes com a declaracaõ se ouue niso alguma crecenca e quanta a qual declaraçaõ mando tambem que se faca nos cos en forma que se pasaren feitos nas costas dos Rasos como atras he declarado —

E asi mando ao dito contador que logo (?) que asine nos ditos C.os e en forma se imforme se se medio e pesou todo o trº ou biscouto de que se o tal Cos en forma ouuer de pasar de manra o modo de que se neste mando que se pesa e mesa e achando que se naõ fes asi fara diso auto que enuiara serrado e selado a dita fasenda na qual declarara a soma do trº biscouto ou qualquer outra cousa que seia de peso ou medida e o nome do oficial a que pretencer o dito C.os en forma e o do mestre ou pesoa que a tal cousa entregar para se proceder no caso contra o dito almo.xe e escriuaõ como for justica naõ deixando por iso de asinar os ditos c.os en forma constando lhe como ficaõ en Receita e paõ ou cousas de que se pasar os ditos C.os o que eles e o dito contador asi conpriraõ sb. pena de sospencaõ de seus oficios ate minha merce pela p.ra ues que se os ditos mantimentos naõ medirem e pesarem como neste meu aluara he declarado e pela segunda de perderem os ditos

oficios o qual quero que valha e tenha forsa e uigor como se fose carta feita en meu nome e por mi asinada e pasada pela minha chlr[a] posto que por ela naõ pase sem enbarguo da ordenacaõ do 2º l[o] en contr[o] mateus pir o fes en lx[a] a coatro de outr[o] de mil quinhenttos sincoenta e sinco Ruj gomes a fes escreuer —

Treslado de hũa prouisaõ sobre as medidas do tr[o] e pasar dos c[os] en forma que esta Registada no l[o] de Jorge seco a fs 28 —

Eu el Rej faso saber a uos don a[o] de nor.[na] meu amado sobr[o] do meu cons[o] capitaõ e g.[or] da cidade de cepta que uendo eu como en meus contos auia antigam[te] deferencas sobre as quebras que os almo.[xes] dos luguares de africa pediaõ en suas contas de tr[o] que lhe era entregue que Recebiaõ dos meus feitores de andalusia para mantim.[tos] dos mo.[res] e front.[ros] dos ditos lugares para diserem as medidas dos lugares de castela donde lhe o dito tr[o] era enuiado serẽ diferentes e naõ Responderem aos caffizes a sincoenta e dous alqueires cada hũ da medida de lx[a] que he a dos ditos lugares como estaua en custume se lhe carregarem suas contas ao tenpo que as vinhão dar e asi por alegarẽ que os mestres dos nauios que lhe o dito tr[o] leuauaõ falcificavaõ as medidas que pelos feitores lhe eraõ dadas pera com elas entregarem o dito tr[o] aos ditos alm.[xes] e tamben para auer a mesma deferenca de medidas com os ditos feitores ao dar das suas contas e com outros meus oficiais a que o tr[o] Dandalusia era entregue o qual he em grande precisaõ de minha fasenda, e querendo dar orden com que verdadrem.[te] posa saber os alqueires de cada cafiz dos lugares da andalusia donde o dito tr[o] se enuia

Rende mandej a fernao camelo fidalguo de minha casa que dos ditos lugares enuiase a cada hũ deses lugares de africa hua mea fangua de antiqueira, xeres, uila martin, delporte, cales, maruila, afiladas e marcadas pelos oficiais para iso ordenados e ferradas en todos os cantos e no meo do luguar escritto em cada medida para se por ela dahi en diante faser estiba do trº que pelos ditos feitores for enuiado aos ditos alm.xes como ao diante he declarado e porque as ditas medidas dos ditos lugares dandalusia nos foraõ entregues segundo ui por uosa sertidaõ e dos oficiais uos mando que na entrega e medida do trº tenhais a man.ra seguinte daqui en diante.

Ej por bem que as ditas medidas se ponhão en hũa arca que para iso se fara de tres fechaduras de que o contador tenha hũa e outra o almo.xe ou feitor e outra o escriuaõ do seu carguo.

quando uos for enuiado algũ trº ou paõ pelos feitores dandalusia para prouim.to desa cidade se tiraraõ as ditas medidas da dita arca aquelas que forem do luguar donde a carta que o feitor enuiar diser que he o dito trº ou o mestre e pesoa que o leuar se a carta naõ for do feitor E perante o contador almo.xe feitor e escriuaõ se medira a fangua ou mea fanga que o mestre leuar com as outras que la estaõ e achando que a medida he toda hũa e serta se medira o dito trº pela medida que trouxer o mestre ou pesoa que o dito trº leuar, E as outras medidas se guar.ao e seruiraõ som.te de se uereficar a medida que uier por elas.

O que se asi achar de cafiz de trº que se medir pelas medidas e uerificadas e auidas por sertas como dito he e

se caregara en Receita ao almo.xe ou feitor que o Receber con declaracaõ que Recebeo de fuaõ feitor dandalusia tantos cafizes de tro de tal lugar medidos pela fanga ou ou mea fanga do dito luguar que foj concertada com a mea fanga de tal lugar —

E se a medida que o mestre ou pesoa que leuar o dito tro a achar mais piquena que a medida que mandej a esa cidade do luguar dandalusia donde o dito tro for medir se á o tro pela medida que mandej e os cafizes que por ela acharem se caregaraõ en Receita sobre o almo.xe e deles som.te pasaraõ cos em forma ao feitor e a medida mais piquena se tronara ao m.r que a trouxer metida na canhamaso en que uier cosida e selada con o selo dos conttos para com ela o dito m.tre poder requerer sua justica contra quem entender que a ten. —

Naõ se fara daqui en diante estiba alguma nesa cidade do que Respondem as fangas dos lugares dandalusia a fanga do selr.o dela porquanto mandej faser a dita estiba en minha fasenda pelos pradoes que das ditas fangas trouxe fernaõ camelo e esta asentado nela o que Responde o cafiz de cada hũ dos ditos lugares e alqueires por onde se ha daqui in diante de carregar aos ditos almo.xes —

E porque os mestres que leuaõ o tal tr.o saõ obrigados a entregar pelas medidas que leuaõ e lhe foraõ dadas e por elas am de responder e ao feitor far se ha estiba das medidas que leuarem e as medidas porque se medio o dito tr.o naquela parte dele que parecer que baste para se bem poder faser conta da diferencas de hũas a outras a toda a soma o que se fara perante o contador e oficiais e os ditos m.es de que se fara autto asinado por todos pelo

escriuaõ do almox.do e ficara em seu poder e do que se asi se achar se fara declaracaõ no c.tos em forma para conta e obrigacaõ dos dittos mestres com o feitor e con este uos sera dado hũa menuta da forma em que se pasaraõ os ditos c.os asinada por don ao de Portugal meu mo amado sobro do meu conso ueador de minha fasenda —

Ej por bem que esta orden se tenha daqui en diante no medir e Receber do dito tr.o e paõ que for enuiado pelos ditos feitores dos lugares dandalusia e se cunpra intra.mte encomendo uos e mando uos que diso tenhais especial cudado como de uos confio e este Regim.to se tresladara no lo dos contos desa cidada para a todo tenpo se saber como asi tenho mandado e se cunprir por uos e pelos capitais e oficias que pelo tempo forem a que mando que cunpraõ e guarden intra.mte e os oficiais que asi o naõ cunprirem encorraõ poriso em predim.to de seus oficios e este propio se metera na arca do cartorio dos ditos contos e o treslado dele mandej Registar nos los de minha feitoria de andalusia para os feitores dela que ao diante forem saberem que o tenho asi mandado. Esteuao gil o fes en euora a vinte de outo de quinhentos corenta e sinco Cosmo Roiz o fes escreuer —

Treslado da Menuta do cto em forma que se ha de pasar comforme ao conteudo na prouisaõ atras que está Registada no lo Jorge seco a fs. 39

Conheço e confesou joaõ almoxe de cpta Receber de joaõ feittor que ora he em andalusia pelo mestre joaõ tant-tos cafizes de tro de tal lugar medidos pela medida dele

que el Rej noso s.or lhe enuiou a esta cidade para por ela Receber o pão que do dito luguar os feitores enuiarem e lhe por mi joaõ escriuaõ deste almox.do ficaõ caregados en Receita e pela estiba que se fes pelo contador e oficiais da medida que o dito mestre trouxe a medida uereficada que nesta cidade cepta a comforme ao Regim.to que o dito s.r dela enuiou se achou Responder menos a medida que o dito m.trc apresentou tanto por cafiz de que se fes auto asinado por todos que en meu poder e o dito m.trc lhe foj dada a dita medida que trouxe e cosida en hũ canhamaso E selada nas costuras dele com o selo deste contos e se lhe pasou neste ctos em forma esta declaracaõ para com iso Requerer sua justica contra quem entender que ate A tantos dia mos lerá.

Treslado de hũa prouisaõ sobre aualiacaõ das Couracas que se derem aos m.res naõ he senaõ carta que esta Registada no l.º de jorge seco a fls. 30 volta —

Pedro afonco daguiar prouedor dos almasẽs e armadas del Rej nosos.r eu faso saber aos que esta Certidaõ e o conhecim.to dela perttencer que o dito s.r me mandou diser por sua carta que joão gomes armeiro lhe fisera hũa peticaõ em que pedia licenca para mandar aos lugares de africa certos corpos de couracas deles de laminas de aco e deles de ferro para os la vender aos m.res a troco de soldos pedindo mais hũa prouisaõ para lhe pasarem certidois de soldos das pesoas que lhe as ditas armas comprarem para qua na fasenda ser paguo mandando me sua A. que eu fisesse sobre iso hũ eixame com os oficiais e couraceiros e lhe fisese marquar quatro corpos de couracas daveiro e quatro de laminas de ferro e que me enformase pelos

ditos oficiais o que podiaõ valer as ditas couracas postas em africa sendo de bondade das ditas mostras o que tudo fis e mandej chamar couraceiros que me avaliaraõ as ditas couracas perante mim ajuramentados aos santos evangelhos diseraõ que as daveiro valem sinco mil seicentos e sincoenta reis cada corpo e as de ferro a tres mil setecentos e sincoenta reis postas em africa e de todo acabadas e guarnecidas en cordoarias pretas con seus tecidos e crauacao dourada comforme as outras que vaõ marcadas de quinas e vaõ as daveiro com duas marcas e as de ferro con hũa marca nas diantr^{as} dando as de todo acabadas e pelas medidas das pesoas que as em africa conuierem de comprar o qual preso lhes asi puseraõ auendo Respeito ao custo e dispesa que pode faser hũ oficial que com as ditas couracas ouuer de ir para as concertar e de tudo enuiej Reposta a sua A. e ora me pedio o dito joao gomes diso esta certidao por diser que lhe naõ hia o preso no aluara que ele ouue de sua A. pera Africa por se perder na fenda outra minha Reposta e por asi pasar na uerdade lha mandej dar por mi asinada feita por Roque uieira escriuao do almasen do Reino a vinte noue de dez^{o} de mil quinhentos trinta e tres —

Treslado de hũa prouisaõ das armas e art^{a} que sua A. manda que aja nesta cidade de cepta que esta Registada no l^{o} de jorge seco a fs. 31 —

Capittaõ contador e oficiais da cidade de cpta Eu El Rej uos enuio muito saudar Ej por bem que esa cidade este prouida daqui en diante dartelharia, e armas e monicois e da cantidade de cada hua das ditas cousas que uierem per hua folha a que con esta uos sera dada asinada

pelo conde do Vimioso meu m^to^ amado sobrinho Veedor de minha fasenda pelo que uos mando que fasais Registar esta minha carta e a dita folha no l^o^ dos contos desa cidade para se en todo o tempo poder saber as cousas de que deue de estar prouida e se mandar pedir a minha fasenda as cousas que se gastarem o que for necesario para se perfaser e auer senpre na dita cidade cada hũa das ditas cousas as somas declaradas nas ditas folhas escreuer me eis con breuidade o que agora ha de cada hũa delas para mandar prouer das que faltarem, a carta que me sobre iso escreuerdes sobre as cousas que me mandareis pedir para prouim.^to^ da dita cidade seraõ feitas pelo escriuaõ dos contos e asinada pelo dito capitaõ e contador e os mais oficiais dela porque o ej asi por bem Ruj gomes o fes en Lx^a^ a vinte e sinco de junho de mil quinhentos e sincoenta —

E as ditas armas saõ as seg.^tes^ —

tres tronbetas — hũ armeiro

hũ poluarista — hũ cerralheiro

hũ ferreiro dobra groça e meuda

Armas para toda a gente da gouernanca en que entraõ as que os mercadores saõ obrigados a ter e com elas se perfaraõ os dous tercos dagente a que se daraõ cosoletes e seruillr.^as^ —

— que aja duas lancas para cada homẽ da gouernanca —

— que aja piques á Resaõ de pique por pessoa —

— que aja dous tercos de beestas —

— que prouejaõ os arcabuzeiros de poluora e chunbo tanto de hũ como de outro a rasaõ de dusentos tiros e a dita Racaõ dose brasas de pauio —

— de fio para as cordas das beestas coatrocentas Rodas —

— a cada lugar dusentas chuças e alabardas —

— que se de a cada tiro groso sincoenta pilouros —

— A artelharia que he ordenada a dita cidade que he a que vaj no cabo deste Rol —

— que se de as esperas e meas esperas a Resaõ de outenta pilouros —

— que se de aos tiros de camara a Resaõ de sem pilouros —

— que a este Respeito se lhe de a poluora —

— que a cada pesa grosa se de hũ bonbradro

— de alcarozias tres mil das custumadas

— e quinhentas de m.ª arroba cada hũa —

— de bonbas de fogo sincoenta —

— de alquitrao sem barris —

— Emgenho de poluora que pareça moinho aparelhada con todo o necesario —

— de breu para brear os repairos a Resaõ de baril por pesa grosa pera se brear duas ueses no ano e para esperas e camelos a Resaõ de duos barris por ano as pesas e os bancos dos falcois a Resaõ de baril por ano para coatro bancos.

— de foroes de dous palmos de diametro vinte con nouelos e aseite

— de sebo hũa p.ª E sincoenta alenternas

— de candeas de sebo cincoentas liuras —

— de fugareiros de cobre sinco

— de caldeiras de cobre grandes sinco —

— de colheres para faser pilouros a resaõ de vinte arcabuzes hũa —

— de cabreas aparelhadas duas hũa grande e outra piquena —

— de uigas dusentas e de trasadas dusentas

— de taboado de cuberta de náo vinte dusias —

— de paos de hu fio dusentos —

— de padiolas serradas cento —

— de escadas = trinta = quinse de pontois de dois en carro E as quinse de pontois de coatro en carro —

— pregadura a que parecer necesaria feita a conta conforme a madr[a] e taboado pontois e pontas que tiuer o lugar de que se fara conta con os faliois —

— de ferram.[ta] parese que se deue prouer por esta man.[a] —

— tanttas enxadas como a metade da gente da gouernanca E outras tantas E a treca parte de pas ferradas

— de picois cento de lancas grandes des de marrois quatro de uinhas de cauoqueiro des de palmetas cento de foices

— Rosadouras des de machados vinte de ferro sincoenta quintais de aço sinco quintais —

— de alcofas de esparto a Resao de sinco alcofas para cada homẽ de gouernanca —

— de guimdazes as dose, e de cordas desparto de preso de sem reis cincoenta —

— de polés para elas sincoenta e de cordas comũs hũa grosa —

E sinco sinos hũ grande para Repique e quatro piquenos para as uelas —

— de sacos para descarga quinhentos e de sal sincoenta moios —

— de cravao mil sacos E duas ancoras con suas cadeas E cabreas de peso de vinte quintais para sima cada hũa —

Artr.[ia] que se asentou que ouuese na cidade de cepta nos lugares seguintes —

Albacar

Na casamata do dito albacar da banda do mar no cabo piqueno dous camelos e dois falcois —

Na casamata da dita estancia que tera para a terra se pora hũ pedr° e hũ falcaõ —

Na estancia de sima se poraõ dous liois de trinta e seis liuras de pelouro cada hũ —

Baluarte grande da bamda do
Albacar

Na casamata da parte da porta se pora hũ pedr° e hũ falcaõ —

Na casa mata da banda da torre se poraõ dous camelos e dous falcois —

No caualeiro do dito baluarte se poraõ quatro pesas grosas e duas agias e hua serpe e hũ liao

E no traves de sima do andar da prasa do dito baluarte que tira ao mar se poraõ dous liois e dous camelos no traues que defende o pano do muro para o baluarte de tetuaõ.

Baluarte de tetuaõ

Na casamata dos traveses debaxo se poraõ tres camelos dous no traues da caua e hũ no traues que tira ao mar —

E na porta dita do dito baluarte se porao quatro pesas dous camelos no traues que Responde a outro baluarte e duas agias que tirem para o mar —

Torre do alcaide

Na dita torre se poraõ dous liois —

Couraca de santa ana da banda de tetuaõ

Na casamata da dita couraca se poraõ dous camelos e dous faliois —

E na dita couraca no traues que tira ao longo do baluarte se pora hũ pedr° digo que se pora na praça alta da dita coraca, e asi se pora mais na dita praça duas agias —

Almina

Na porta dalmina nos lugares que parecer ao capitaõ se poraõ quatro camelos e duas agias ou liois —

Panos do muro

Nos ditos panos se deuem de por vinte pesas e parece que deuem de ser esperas.

A arttr^a declarada neste rol atras he a que el Rej noso s.^r tem ordenado que aia na cidade de cepta e que se ponha nos lugares declaradas neste rol que se a de Registar no l° dos contos da dita cidade conforme a carta que sobre iso escreueo pera en todo tenpo se saber que o tem asi mandado a vinte e sete de julho de mil quinhentos e sincoenta l° piqueno fs 108 —

Treslado de hũa prouisaõ porque sua A. manda que se proueja esta cidade das armas declaradas na folha atras que esta Registada no l° de jorge seco a fs. 34

Capitão Contador e oficiais da cidade de cepta eu el Rej uos enuio muito saudar Eu tenho mandado que da casa de cepta e de andalusia se enuie a esa cidade a artr^a, armas E monicois que por hũa folha que enuiastes a minha

fasenda se uio que faltauaõ para comprimt.º das que el Rej meo senhor e avoo que santa gloria aja asentou que ouuese nesa cidade para auer de estar prouida como conuem para qualquer necesidade que sobreuiese porque o fundam.to principal com que se mandou prouer da dita man.ra tam larga e bastada.mte e con tan grande despesa foj por Resgoardo do mar ou de terra, en cousas de tanto apreto que naõ pudese ser prouida con breuidade que conuen a lugar de tanta inportancia cunpre m.to a meu seruico que se ponhaõ todas as armas e monicois e mais cousas asi aquelas que estaõ nos meus almasens como as que uos ande ser euiadas da dita casa de cepta e de andalusia en lugares conuenientes e naquela guarda e Recado que conuen para que esten goardadas e linpas en tal modo e man.ra que se não mascabem nem danefiquem nen se fasa delas despa alguma saluo oferecendo se tal necesidade en que senaõ posa al faser e quando se oferecer e se despender algumas das ditas cousas mo fareis logo a saber com a Rasaõ e causa que ouue para se fazer a dita despesa para o uer e mandar prouer niso como me bem parecer E asi ej por bem que o almasen e casas en que as ditas cousas poserem tenhaõ tres chaues e que o capitaõ tenha hũa e o almox.e e escriuaõ do seu carguo cada hua sua e que delas se naõ tire cousa algũa, sem mandado do capitaõ que sera cuando ouuer tal necesidade que se naõ posa al faser como dito he e tirando se pela dita man.ra se fara diso asento em Lº apartado por si no lº da despa do dito almox.e que sera asinado pelo capitaõ declarando no dito asento a Rasaõ por que mandou faser o dito asentto —

E asi ej por bem que os asenttos que se fiserem das Receitas das ditas cousas seiaõ tanbem asinadas pelo dito

capitaõ E encomendo uos e mando uos que asi o cunprais perque facendo o contr.º que naõ espero mandarej prouer no caso como conuier per necesario e o almox.ᵉ do dito almasen que despender algumas das ditas cousas em outra man.ra perdera por iso seu oficio e asi o escriuaõ que lhas lancar en despesa e alen diso seraõ degradados para o brasil por sinco anos porquanto pela desordem con que saõ enformado que se as ditas cousas trataõ e despendem e pelo muito que custaõ a minha fasenda o ej asi por bem e este se Registara nos l.os dos contos desa cidade para a todos ser notorio e saberem que o tenho asi mandado e enuiareis a minha fasenda certidaõ asinada por todos porque como uos esta foj dada e como fica Registada de uerbo a uerbo nos ditos l.os franc.º roiz a fes en lxª a desaseis de agosto de quinhentos sincoenta e outo Ruy gomes a fes escreuer p. 110 do L.º piqueno —

Treslado de hũa prouisaõ para que se de sinco reis a cada pª que trouxer pilouro ao almasem do canpo que esta Registada no L.º de Jorge seco as fs 35 volta —

Eu el Rej faso saber a uos capitaõ contador e oficiais da cidade de Ceita que eu ej por bem e me apras que se de daqui em diante a uista da minha fasenda, pelos pilouros de ferro coado da artrª que se acharen no canpo desa cidade e o trouxerem ao almasem dela a Resaõ de sinco reis per cada hũ pelo que uos mando que fasais dar as p.as que trouxerem os ditos pilouros e os entregarem ao almox.ᵉ do dito almazem os ditos sinco reis per cada hũ como dito he e pelo treslado deste que se Registará nos l.os dos cont-

tos da dita cidade e c.os das ditas pesoas e leueraõ en conta ao dito almox.e o que si pagar pelos ditos pilouros e este quero que valha como se fose carta feita en meu nome por mi asinada e pasada por minha chr.a posto que por ela naõ pase sem enbargo das ordenacois do 2.o l.o en contr.o andre uidal o fes em lx.a a vinte e hũ de maio de quinhentos sincoenta e noue Ruy gomes a fes escreuer —

E posto que diga que se leuaraõ en conta ao almox.e o que der por cada pilouro por l.o das partes se lhe leuara en conta per asento do escriuaõ dos encargo a dita Resaõ de sinco reis por pilouro —

Treslado de hũa prouisaõ a p.a que seruir de poluarista aja seis mil reis de tensa cada ano que esta Registada en jorge seco as fs. 36 —

Eu el Rej faco saber a uos capitaõ contador he oficiais da cidade de ceita que eu ej por bem e me pras que a p.a que me nela seruir daqui en diante de poluarista aja cada ano seis mil reis de tensa encoanto seruir o dito carguo se eu naõ mandar o contr.o e sesenta reis por dia todos os dias que trabalhar e for ocupado no almazem desa cidade no Refinar da poluora que tiuer nesa cidade de ser Refinada os quais dias lhe seraõ apontados por hũ dos apontadores das obras dela pelo que uos mando que a p.a que uos mostrar prouisaõ minha ou dos ueadores de minha fasenda para auer dela seu pagam.to segundo ordenanca e pelo treslado da prouisaõ que a dita pesoa tiuer para seruir o dito carguo se leuaraõ en conta aos almox.es o que pela dita man.ra pagaren con certidaõ uosa de como serue e este

quero que ualha como se fose carta feita en meo nome e por mi asinada e pasada por minha chr.ª posto que por ela naõ pase sen embargo das ordenacois do 2 L.º en contr.º andre uidal o fes en lx.ª a seis de abril de quinhentos sincoenta e noue Ruj gomes a fes escreuer —

Treslado de hũ capitolo do Regim.to de Iopo de Sousa Coutinho saber a gente da caualo que a de auer nesta cidade que esta Registado no l.º de Jorge seco a fs 36 volta —

Ej por meu seruiço que nos ditos lugares fique som.tes asentada en soldo e Racaõ de caualo a gente que lhes he ordenada en tangere cento e sincoenta de caualo E en cepta outenta e a gente de pe que ficar asentada naõ sera mais que aquela que por franc.º de bairros ficou asentada en cada lugar e porque eu tenho pasadas prouisois algumas p.as por que mandej que fosem asintadas nos ditos lugares posto que o numero fose cheo tereis lenbranca de deixar estes tais que tiueren minhas prouisois asentadas no numero que asi ordeno que aia en cada lugar tendo as tais pecoas caualo e armas fasendo ordenanca E os cento sincoenta de caualo que am de ficar en tang.re asentados en soldos e Racaõ seraõ alem dos que tiueren prouisois minhas fora da gouernanca o qual capitolo foj aqui tresladado do dito Regim.to e consertado com o propio en ceita a quatro de nou.ro de quinhentos sincoenta e noue —

Treslado de outro capitolo de lopo de sousa de seu Regim.to que aia nesta cidade outenta de caualo da gouernanca alen dos alu^as de fora que esta Registado no l^o de jorge seco a fs 36 volta

Sendo caso que acheis que a gente de caualo que estiuer asentada no numero da gouernanca de cada hũ dos ditos lugares conforme o que tenho ordenado por minhas prouisois he toda para seruir e estar asentada segundo Regim.to ej por bem que as mais p.as que por minhas prouiṣois estiuerem asentadas fora da dita gouernanca ate vagar lugar fiquem asentadas como estaõ ate vagarem posto que atras diga que os metais no numero dela o qual capitolo era feito no cabo do Regim.to trinta e a capitolos avante do capitolo asima escrito en ceeta a quatro de nouº de quinhentos sincoenta e noue —

Treslado de hũ capitolo que os l^os das obras e soldados estem na casa dos conttos fechados en arcas de tres fechaduras que esta Registado no l^o de jorge seco a fs 37 —

Ej por meu seruico por algũs Respeitos que me a iso mouem que os los da Receita e despª dos almo.xes dos mantimentos e almazens asi dos ueadores das obras dos ditos lugares e os Rois do pagam.to do trº e drº esten na casa dos contos em arcas fechadas que tenha cada hũa tres fechaduras de que o contador tera hũa chave e o almo.xe outra e o escriuaõ de seu cargo outra ordenareis que se fasa asi e fareis tresladar este capitolo nos los dos

contos de quada hũ dos ditos lugares para se saber en todo tenpo o que se fas por meu mandado e saber se se se cunpre asim a vinte de majo de quinhentos sincoenta e seis.

Treslado de hũa prouisaõ para que as molheres das escutas vencaõ mea fanga de trº que esta Registada no lº de jorge seco a fs 37 volta —

Capitaõ contador he oficiais da cidade de cpta ej por ben por faser merce as molheres dos dose escutas que estaõ na serca e castelo a que Riscaraõ hũa fanga de trº que as asenteis en mea fanga sem embargo do Regimto en contrario notifico uo lo asi e mando que asenteis a cada hũa a dita mea fanga de trº sem a iso lhe pores duuida nen enbarguo algũ porque asi he de minha merce manoel de ponte o fes en euora a trinta e hũ do mes de agosto de quinhentos e trinta e seis e este se cunprira sem enbarguo de naõ pasar pela chra a qual mea fanga de trº se dara cada mes e a uencerao da mana que dantes venciaõ hua fanga que se lhe per meu mandado aleuantou e este ej por bem por faser merce a don nunalves pa meu muito amado Srº que mo mandou Requerer fernaõ dalueres o fes escreuer —

Treslado de hũa prouisaõ porque sua A a por bem que se de a quatro bargantis outo mil reis de tença a cada hũ por ano que esta Registada no lº de Jorge seco a fs 38 —

Eu el Rej faso saber a uos capitaõ contador e oficiais da cidade de cpta que eu ej por bem e me pras por algus Respeitos que me a iso mouem que daqui en diante naõ

aia nesa cidade p^{a} algua que este asentada en soldo de homẽ darmas que he cento outenta e noue reis por mes he que as pessoas que estavaõ assentadas no dito soldo fiquem asentadas no soldo da gente de pe que he ordenada a dita cidade querendo estar no dito soldo e asi ej por bem que os trinta e dois mil reis que se montauaõ no soldo que mais leuauaõ os sincoenta e quatro homẽs darmas do soldo dos homẽs de pé en que mando que fiquem se despendaõ en quatro tensas de outo mil reis cada hũa que ej por bem que se Repartaõ por ordenanca do dito capitaõ como lhe bem e meu seruico parecer por p.^{as} que nesa cidade tiuerem bragantis aparelhados consertados que naõ seiaõ de menos de des bancos cada hũ para seruirem com eles quando cunprir a meu seruico he isto soldo a liuera segundo a parte que cada p.^{a} tiuer nos ditos bragantis pelo que uos mando que Risqueis as ditas sincoenta e coatro p.^{as} que nesa cidade estaõ asentadas no dito soldo de homẽs darmas e os asentis no soldo da gouernanca de homẽs de pe e os ditos trinta dois mil reis que aora menos an dauer fiquen para os ditos bragantis das tencas e se asenten no l^{o} dos contos desa cidade para sairen a Rol com as mais tensas que nela ha para pesoas que tiueren os ditos bragantis auerem seu pagam.^{to} pelos ditos Rois segundo ordenanca declarando en cada hũ dos asentos das ditas tensas as propias contias que cada hũ deles ouuer de auer e como estaõ obrigados a ter os ditos quatro bragantis aparelhados e consertados para cada ues que cunprir a meu seruico a qual obrigacaõ se fara assento nos l^{os} dos ditos conttos que se tresladaraõ os asinados per quen o capitaõ Repartir as ditas tensas e por este mando ao almox.^{e} que ora he e ao diante for que facaõ pagam.^{to} as ditas p.^{as} do que vencerem das ditas tensas pelos ditos

Rois e pelo treslado deste com os ditos Rois e conhecim.to das pessoas lhe sera leuado en conta o que lhes pela dita maneira pagaren con sertidaõ do dito capitaõ e oficiais de como as pesoas a quen fiseren os ditos pagam.tos tiuer os ditos quatro bergantis aparelhados e consertados para poderem seruir na manr.a asima declarada este valera como se fose carta feita en meu nome e por mi asinada e pasada pela ch.ra posto que por ela naõ pase sen enbarguo das ordenacois do 2º lº en contrº e se Registara no lº dos Registos dos meus contos para se saber que o tenho asi mandado jmº esteuao o fes em Lxª a vinte e seis de junho de mil quinhentos corenta e outo Ruj gomes o fes escreuer —

Treslado de hũa prouisaõ per que sua A. ha por bem que aia mais vinte bombradeiros alem dos corenta ordenados a qual trouxe lopo de sousa que esta Registada no lº de jorge Seco as fs 38 volta —

Eu el Rej faso saber a uos capitaõ contador e oficiais da cidade de cepta que eu ej por bem para milhor guarda e defencaõ desa cidade que aqui en diante esten nela asemtados en soldo e Racaõ sesenta bonbrad.os que saõ mais vinte de que lhe eraõ ordenados e que dos dosentos que tenho mandado que aia na dita cidade se Risquem vinte e fiquen a soma deles en cento outenta pelo que uos mando que asi como se foren asentando os ditos vinte bonbrados se iraõ Riscando outros tantos soldados ate chegarem a dita copia os quais vinte bombradeiros se asentaraõ per minha prouisaõ ou do conde do uemioso meu m.to amado sobrº veador de minha fasenda e auendo agora alguma p.as nesa

cidade que seiaõ bonbradeiros enxaminados e naõ seiaõ christaõs nouos que naõ estem asentados en soldo noteficar lhe eis que venhaõ e se enuiem a minha fasenda de despacho de africa e contos tirar suas prouisois para se asentarem no dito numero por que o ej asi por bem e traraõ nosa sertidaõ de como saõ para seruir e este se Registara no lº dos contos da dita cidade para se saber que o tenho asi mandado e valera como se fose carta feita en meu nome e por mi asinada e pasada por minha chrª posto que por ela naõ pase sen embarguo das ordenacois do 2º lº encontrº andre uidal o fes en Lxª a vinte sete de maio de quinhentos sincoenta e noue Ruj gomes o fes escreuer —

Treslado de hũa prouisaõ para o adail ter apresentados dois caualos En a genetta, e outro acubertado tendo cubertas, e armas, e que sirua nelles que esta Registada em Iorge Seco a fs. 39 —

Nos el Rej fasemos saber a uos jº queimado fidalguo de nosa casa e prouedor dos nosos lugares dalem e ao contador e oficiais da nosa cidade de cepta que nos auemos por bem quanto ao que ora mandamos que se pagem meas Racois somente a cada pesoa e caualo que nesa cidade estiuerem asentados se naõ entenda nas pesoas somente nos caualos porque as ditas pªs as aiaõ digo asi as que seruem a caualo como a pe queremos que aiao e lhe seiaõ pagas suas Recois intrªs os ditos caualos aueraõ somte por agora as ditas meas Recois que despois auemos de lhe mandar pagar sera a trº ou a drº a preso que ouuermos por bem sem enbargo do que niso temos mandado outrosi auemos por bem que os criados do marques de

uila Real meu m.to amado e presado primo que na dita cidade estiuerem asentado se naõ entenda por os fronteiros que mandamos expedir.

Auemos por bem que ao adail da dita cidade lhe seiaõ asentados dous caualos nas ditas Racois posto que tenhamos mandado que se naõ asente a cada pesoa somente hũ caualo porquanto o dito adail por bem do seu oficio tem m.to trabalho E sam lhe necesarios poren uo lo notificamos asi e mandamos que o cunprais e fasais asi cunprir como por este mandamos o qual fareis Registar nos los deses contos para se saber de como asi tenho mandado feito en Lxa a· vinte dous de nouo jorge f.re ano de mil quinhentos vinte e hũ.

Treslado de hũa prouisaõ para que os bonbardr.os portugeses vencaõ mil reis por mes e hũa fanga de tr.o que esta Registada no lº de jorge seco a fs 40

Nos el Rej fasemos saber a uos Contador e almox.ce darzila e asim aos contadores e oficiais dos nosos lugares dalem que a nos pras que os nosos bonbrad.os porgueteses *(sic)* que na dita uila estaõ asentados he lugares que ora mandamos dar o soldo de dose mil reis aiaõ os desouto mil reis que dantes tinhaõ de todo o tenpo que tiuerem seruido ate o dia que lhe for publicado este noso mandado pera naõ auerem mais que os ditos dose mil reis noteficamo lo asi e mandamos que ate o dito dia lhe mandeis pagar os ditos desouto mil reis e dahi endiante naõ aueraõ mais que os dose mil he mais alem dos ditos dose mil reis auemos por bem que aiaõ cada hu hũa fanga de tr.o cada mes he mandamos aos ditos contadores

que lhe facao pagar e aos ditos almoxᵉˢ que lhe pagem por que nos auemos por bem que alen dos ditos dose mil reis aiaõ como dito he feita en torres uedras a vinte e tres de outᵒ andre péz o fes de mil quinhentos e desouto —

Treslado de hũ capitolo de hũ Regim.ᵗᵒ en que sua A. manda que aos moradores que morrer o caualo se lhe de hũ mes que esta Registada en Jorge seco a fs 40 —

E asi auemos por bem e nos pras por folgaremos de lhe faser bem e merce que quando quer que a algũ morador morrer algũ caualo não seia loguo Riscado de sua Recaõ aiao intrª.ᵐᵗᵉ do dia que lhe o dito caualo morrer hũ mes asi de sua pecoa como a do seu caualo o qual lhe mandamos dar para poder comprar outro e queremos que o aja posto que por noso Regim.ᵗᵒ ouuesse de ser loguo Riscado do qual Regim.ᵗᵒ se naõ treslado mais que este capitolo —

Treslado de hũa prouisaõ de sua Mag.ᵈᵉ para se pagar a gente do campo nalfandega desta cidade que esta Registada no lº de jorge seco a fs. 40 volta —

Eu el Rej faco saber a uos capitaõ contador e oficiais da cidade de cpta que eu ej por bem e me apras que a gente do canpo desa cidade seia paga do drº que Rendera a alfandega dela pelo que uos mando que dos quatro centos trinta e tanto mil reis que ora entregou eitor dalburquerque que foi almoxᶜ nesa cidade Anrique dias que socedeo no dito carguo facais pagar a dita gentte do canpo

o que lhe for deuido dos Redadeiros seis meses deste ano de mil quinhentos e sesenta e sete e asi daqui en diante tudo o que uencerem seruindo no canpo seus carguos e do dito dir.º se naõ fara despesa alguma senaõ no pagam.to da dita gente e mando ao dito almo.xe que ora he e os que ao diante forem que paguen o dito drº na man.ra asima dita posto que eu tenho mandado que dele senaõ fasa despeza algũa e esta se Registara no lº dos conttos desa cidade para se ahi conprir e naõ pasara pela ch.ra domingos de seixas o fes en lisboa a vinte e dous de dezº de quinhentos e sesenta e sete gaspar Rabelo o fes escreuer —

Treslado de hĩ capitolo de hũa carta que el Rej noso s.r escreueu a dioguo lopes da franca sobre os des espingardeiros a caualo que esta Registado no lº de jorge Seco as fs. 41 —

Dise me voso filho lansarote da franca que ao adail desa cidade tinha asentado hũ caualo en Recaõ de acubertado por hũa portaria ou conta do conde do uimioso e que o contador lhe duuida ate mostrar prouisaõ minha ej por ben que uos enformeis diso e achando que he asi aja o adail a Racaõ de hũ caualo acubertado seruindo com ele e isto enquanto estiuerdes nesa cidade em almeirin a vinte de maio de mil quinhentos setenta e sinco. —

quanto o que diseis que alem da gente de caualo da gouernanca desa cidade ha mais des de caualo que naõ estaõ asentados en Racaõ por não aueren lugares na gouernanca e me pedis aia por bem de os mandar asentar por espingardeiros de caualo por que saõ homẽs para iso e muitos necesarios para o seruico do canpo ej por bem que

auendo Respeito ao que sobre iso me diseis e me pedis fasais asentar os ditos des espingardeiros de caualo os quais aueraõ e uenceraõ enquanto estiuerdes nesa cidade naõ mandado eu dar p.º outra ordem nas cousas dela. —

Treslado de hũs capitolos sobre as enformacois irem ao Reino que esta Registado no l.º Jorge Seco a fs 41 vollta —

Ej por bem que daqui en diante venhao as ditas enformacois de toda a gente de caualo que nesa cidade tiuer servido pelo menos sinco anos con armas e caualo e os mais benemeritos que tenhaõ auido menos merces o qual tenpo auiaõ de ter seruido quando cada ano vinhaõ nelas vinte e sinco dos ditos m.res som.te e asi ej por bem que as ditas emformacois se tiren e enuien de tres a tres anos despois de seren conpridos e pasados e nelas naõ viraõ p.ª alguma con menos que os ditos sinco anos de seruico porque lenbrando se que os nao ten seruido pelos Registos que se tiraraõ en minha fasenda de seus despachos e merces que ten auidas se lhe naõ dara despacho algun pelas ditas enformacois e para que se posan saber os que uieren en cada hũa das ditas enformacois e os que ficaõ para uiren asentar que ao diante ouueren de uir e asi para se poder uer como ten seruido sinco anos dos que uieren nelas o dito capitaõ e oficiais faraõ faser hũ l.º de boa grandura para que posa seruir m.to tenpo o qual sera asinado e numerado pelo contador he estara na casa dos conttos no qual se asentara por seus nomes toda a dita gente de caualo que ouuer de uir en cada hũa das ditas enformacois e despois que lhe foren Recebidas suas peti-

cois e Respondido nelas pelo dito capitaõ e oficiais e o escriuaõ dos contos escreuer as ditas Respostas lhe asentar os seus nomes no dito lº e no fin dos ditos asentos se fara declaracaõ como as ditas pªs uieraõ nas enformasois en tal mes de tal ano e do nome da p.ª que as trouxer e sera asinada pelo dito capitaõ e oficiais e no tirar das ditas enformacois se guardara a ordem que sobre iso he dada por minhas prouisois he porem estando na dita cidade a p.ª que a fes uesitar por meu mandado no tenpo en que se tiraren as ditas enformacois estara nelas e naõ se tiraraõ sen ser a iso presente e naõ se consentira que nas ditas peticois delas se trate dos seruicos pasados dos ditos moradores e desculpais de que a tinhaõ auido despachos e o faraõ Riscar uindo nelas encomendo e encargo m.to ao dito capitaõ e aos oficiais que niso an de estar que tenhaõ noticias delas de consideracaõ que se deue de ter en negocios de tal calidade en que se trata de onra e mercim.tos de caualeiros e de seus seruicos que fiseraõ na guerra que posto todo particular Respeito de odio ou afeiçao os uejao e pelo que diso souberem e por uerdadeiras e sertas enformacois no que conprir que se tomem declaren en cada hũa das ditas enformacois hũ seruico das ditas pªs e suas calidades ho tenpo que seruiraõ con seu parecer da merçe que se lhe poriso deue de faser e ainda que pelas ditas Racois e por suas conueniencias a iso estẽ taõ obrigados a confianca que deixo neles a uerdade e igualdade de taõ calificado negocio os deue deobrigar a muito sã atençaõ e uerdadeira enformacaõ para que nen a acrescentẽ a escuseis onde ha falta de mercim.tos en preiuiso de suas consiencias e das onRas alheas de meu seruico e fasenda nen tanben as encubraõ.

Despois de tiradas as ditas enformacois de tres en tres

anos deles seren pasados o dito capitaõ e oficiais ordenaraõ hũ dos cavaleiros que nelas uier para que as traga serradas e as entrege em minha fasenda ao qual ej por bem que se de vinte crusados para sua desp.ª do Rendim.to da alfandega e ficar lhe ha o seu caualo se o tiuer asentado e seruindo enquanto andar no dito negocio como se seruise na dita cidade naõ pasando de quatro meses, he que lhe mandareis faser a maior M. que ouuer por bem segundo o tenpo que durar o despacho das ditas enformacois e para sua desp.ª da tronada e per asinado do capitaõ para lhe seren dados os ditos vinte cursados e conhecim.to da pecoa que os Receber e o treslado deste capitolo seraõ leuados en despeza ao almo.xe que os pagar e a dita pesoa tera cudado de Requerer con deligencia os despachos das ditas enformacois he de as leuar como se despacharẽ as quais se despacharaõ con toda a brevidade e sen dilacaõ porque asi o tenho mandado e naõ se pasando asi a ditta pesoa mo lembrara para eu prouer niso e pelo trabalho delas de cada vinte e sinco se daraõ dez mi reis aos oficiais.

Treslado de hũ capitolo de hũa carta q̃. el Rej noso s.r escreveo ao capitaõ dio.º lopes da franca sobre se faser a bandr.ª noua que esta Registada no l.º de jorge seco fs 42 —

quanto a bandr.ª que ordenej que se fisese da gente desa cidade de que me faseis a lenbranca, escreuer me eis o modo que se uos oferece que nisto se deue ter havendo eu de quanta importancia he nececidade que nos outros lugares de gerra a Vigia do muro he naõ esta som.te encomendada e encargo muito que daqui en diante ordeneis con os front.os caualeiros e moradores desa cidade se

ocupen na uegia he os Repartais por ela pera juntam.te con os soldados a facaõ sempe alguma ser escusa desta obrigacaõ con que creio que todos cunpriraõ como deuem he cargos de mais calidade daraõ nisto bon emxempro que he Rasaõ escrita en almada a uinte e noue de julho de mil quinhentos setenta e sinco este Capitolo fareis Registar no lo dos contos para a todo tempo se saber como o tenho asi mandado. —

Treslado de hũa prouisaõ de sua Mag.de per donde fas M. de hua fanga de tr.o as molheres dos escutas e atalaias que catiuaõ en seu seruico e acrescentam.to dos soldos delas que esta Registada no lo de jorge seco a fs 43

Eu el Rej faso saber a uos capitaõ contador e oficiais da cidade de cpta que por faser merces as atalajas ordenadas a dita cidade que nela seruen e que por milhor posaõ seruir os ditos cargos ej por bem que eles aiaõ quinhentos reis mais de soldo por mes alem dos mil reis que tem por tenpo de hũ ano que se comecara de outro seguinte que se apresentar esta prouisaõ en diante he isto seruindo eles ben he continos. E asi he por bem para lhe faser merce e aos atalhadores ordenados a dita cidade que sendo catiuos algus deles indo descobrir ou nos postos en que estiueren catiuos pelo que uos mando que catiuando algũs dos ditos atalaias ou atalhadores tanto que for catiuo fareis faser diso declaracaõ en seu asento e como foj catiuo descobrindo ou atalhando e fasendo seu oficio directam.te que porisso sua molher ade auer daj en diante hua fanga de tr.o comforme a esta prouisao e no rol que se fizer en que lhe ouuer de ir despachada se fara declaracaõ na disaõ

dela como no dito asento fica feita a dita declaracaõ que sera asinada por todos ditos oficiais e pelos ditos Rois e declaracois feitas na dita man.ra e treslado desta prouisaõ feito pelo escriuaõ do carguo e conhecim.to das ditas molheres seraõ leuadas en despesa as ditas fangas que se lhe ahi pagaren e este se conprira posto que naõ pasa pela ch.a sem enbargo das ordenacois en contr.o fran.co de seixas o fes em almeirim a dose de nouo de quinhentos setenta e sinco gaspar Rabo o fes escreuer —

Treslado de hũ capitolo de hũa carta que sua Mag.e escreueo ao capitaõ don Leonis p.a sobre as cubertas de sua p.a e do adail que esta Registada no l.o de jorge seco a fs 43 voltta —

quanto as cubertas que a de auer nesa cidade sobre que tanbem escreueis pela gouernanca an de ser duas som.te hũas de capitaõ he outra do adail conforme a isto a fasej ordenar porem as cubertas que diseis ten g.lo uieira a muito tempo de que se dis que foj pasada sertidaõ digo prouisaõ se lhe naõ Riscar e ficara seruindo con elas ate uerdes a dita prouisaõ e me escreuerdes a necesidade que ha de ai ele ter he terdes sobre iso minha Reposta —

Treslado de hũa carta que el Rej noso s.r a escreueo ao marques sobre se faser a bandei.a noua que esta Registada no l.o de jorge seco a fs. 44 —

HonRado marques sobro amiguo eu El Rej uos envio m.to saudar como aquele a que m.to prezo he per escreuerdes que nos parecia bem he meu seruico faserdes da gente da gouernanca desa cidade hũa comp.a de soldados

que vensen quatrocentos reis de soldo por mes e hũa fanga de trº o ej asi por bem e que seia de dusentas e onze p.as entrando niso o capitaõ e todos os mais oficiais necesarios a com.a e fareis loguo escolher de toda a gente da gouernanca a que forem mais utiles para soldados ate esta copia he que se Risquem do soldo da gouernanca que dantes tinhaõ e se asenten en soldo de quatrocentos reis por mes e hũa fanga de trº que hej por bem que aiao e escreuer me eis quantas p.as ficaõ das que estauaõ asentadas na gouernanca e per seus nomes E idade e calidade e o que cada hũ tiuer e que por prouisaõ o tem p.a nos mandar o asento da gente que a de ter esa cidade eu poruj de capitaõ desta conp.a a francº dandrade pela boa enformaçaõ que dele tenho e de algus outros oficiais dela que apresentaraõ as prouisois de seus carguos os quais he asi o capitaõ aueraõ outro tanto soldo e mantim.tº ele e os seus que poden ter asentados como por ordenanca tem o capitaõ e oficiais da outra comp.a e isto fareis ordenar de man.ra que com os ditos oficiais e de seus homẽs que podem ser asentados da gouernanca poren das dusentas e onze p.as de que ej poren que fiquem a conp.a domingos de xeixas o fes en sintra a trese de agosto de quinhentos oitenta e quatro gaspar Rabelo o fes escreuer —

(Continua)

José de Esaguy

UMA FIGURA NACIONAL

D. FRANCISCO GOMES DO AVELAR E A SUA OBRA

D. Francisco Gomes do Avelar, antigo bispo do Algarve, foi uma das figuras mais notáveis da Igreja Portuguesa da sua época e um dos maiores expoentes da vida algarvia de todos os tempos.

Tendo por berço um humilde mas risonho lugar do Ribatejo, situado na freguesia de S. Marcos de Calhandriz do têrmo da Alhandra, nasceu Francisco Gomes em 17 de Janeiro de 1739, sendo seus pais Francisco Gomes e Maria Gomes, modestos mas honrados lavradores daquela região.

Como era uso na época, ou talvez por o jóvem Francisco Gomes manifestar desde muito novo uma acentuada tendência para a vida eclesiástica, resolveram seus pais deixá-lo partir para Lisboa, onde ficou sob a direcção espiritual de um seu tio, pároco desta cidade, que o iniciou na aprendizagem das primeiras letras e depois o preparou para ingressar na Congregação do Oratório, de que seria, primeiro, aluno distinto, e, mais tarde, professor talentoso e respeitado.

Graças à protecção do Arcebispo de Tiro, Vicente Ranuzzi, então Núncio Apostólico junto da côrte da Raínha Piedosa e mais tarde cardial, foi Francisco Gomes na com-

panhia do mesmo prelado para Roma, e aqui, depois de relacionado com as personagens mais em evidência no Pontificado Romano, a principiar por Pio VI, a quem foi apresentado, ilustrou o seu espírito de uma forma tão brilhante que, decorrido apenas um ano, de regresso à Pátria, foi nomeado e sagrado bispo do Algarve, tornando-se príncipe da Igreja, que já tanto honrara com a sua esclarecida inteligência e acentuado espírito de piedade, e que mais ilustraria depois com a decidida vontade e espírito empreendedor e moderno que iria revelar na orientação que imprimiu a tôda a vida da sua diocese.

Quando D. Francisco Gomes tomou assento no sólio da sua Catedral, sem pompas e galas de espécie alguma, tão contrárias elas eram ao seu espírito desprovido de vaidade, (1), tudo, absolutamente tudo, quer na ordem espiritual, quer na ordem temporal, estava por fazer na província do Algarve.

Mercê de factores diversos, que não cabe mencionar aqui, o Algarve encontrava-se nessa época numa autêntica desordem espiritual e material: não existia clero à altura da sua importante missão apostólica — na própria Sé, parte do Cabido era desprovido de ilustração —; grande parte das igrejas e capelas estava em ruïnas; a acção das Misericórdias quási se não fazia sentir; a degradação dos costumes, tanto nas classes superiores como nas mais baixas da sociedade, continuava a exercer os seus efeitos perniciosos; o nível geral da instrução do povo, não obstante o Algarve ter sido a primeira província onde

---

(1) *Biografia de D. Francisco Gomes,* por Francisco Xavier Ataíde de Oliveira.

houve imprensa (¹) e uma das que pugnou pela criação dos Estudos Gerais em Lisboa (²) era muito baixo; não existiam vias de comunicação dignas dêste nome e as poucas existentes eram más; a agricultura e o comércio debatiam-se em precárias circunstâncias; a defesa militar, sobretudo das principais posições estratégicas da Província, não estava assegurada, a-pesar-da época ser de perigo eminente para a integridade nacional; etc., etc.

Tudo isto transformou completamente D. Francisco Gomes durante os anos do seu notabilíssimo apostolado.

Para suprir a falta dum clero ilustrado e capaz de, pelo exemplo e pela acção, contribuir para a morigeração dos costumes e cristianização do povo desorientado, fundou o Seminário de Faro, que tão grande influência viria a ter na vida intelectual da Província, pois aí se formariam

---

(¹) A difusão da imprensa em Portugal « foi de Faro, 1487, para Lisboa, onde se mostrou em 1489. Seguidamente apareceu em Leiria, 1492, em Braga, 1494, e no Pôrto, em 1497 ». Das obras impressas em Faro há memória « de um magnífico Pentateuco Hebraico (1487), sabendo-se que Samuel Gacon foi seu editor e talvez também seu compositor e impressor. Em 1494 o mesmo Samuel Gacon imprimiu em Faro um tratado do Talmud », etc.

In *História da Literatura Portuguesa,* dirigida por Forjaz de Sampaio, volume 1, págs. 254 e 255; estudo do Professor Doutor Bensabat Amzalak.

(²) Entre os reitores das igrejas que em 12 de Novembro de 1288 se dirigiram ao Papa Nicolau IV pedindo a confirmação de um Estudo Geral em Lisboa, para o que espontaneamente cediam parte das suas avultadas rendas, encontram-se os de S. Clemente de Loulé e de Santa Maria de Faro, esta última igreja nessa altura ainda pertencente ao Priorado da Ordem de Santiago; *História dos Estabelecimentos Científicos, Literários e Artísticos em Portugal,* de José Silvestre Ribeiro.

não só sacerdotes, mas também um escol de figuras marcantes até na vida nacional.

Para morigerar os costumes D. Francisco Gomes dava com a sua vida austera e irrepreensível o exemplo aos seus diocesanos e, com o seu conselho paternal, indicava o caminho a seguir por aquêles que muitas vezes se afastavam daquela norma de viver tão indispensável a um verdadeiro cristão, o que não impediu que fôsse injustamente caluniado pelos seus inimigos, — porque também os tinha —, vendo-se, por êsse facto, forçado a apresentar-se no Paço ante o Príncipe Regente D. João, para se desagravar, donde saiu de cabeça erguida, cercado dum prestígio e duma autoridade superiores.

Para desenvolver a assistência, fundou hospitais junto a algumas Misericórdias que os não possuiam, deu aos já existentes maiores possibilidades de vida e de acção e fêz-se desvelado protector dos pobres, que viam nele um amigo dilecto, pronto a auxiliá-los com o inteiro oferecimento de todo o dinheiro que possuía e se tornava desnecessário à sua vida mais que modesta, e a confortá-los com a sua palavra amiga, sendo tal o seu espírito caritativo que, quando faleceu, encontraram-lhe apenas « sete cruzados novos, resto de vinte moedas que, havia poucos dias, pedira emprestadas; tendo contudo vencido uma mezada de dezassete contos de reis que lhe deviam os rendeiros da mitra, e que o seu sucessor veio a cobrar » (1)

Para acudir à ruína das igrejas e capelas, restaurou grande parte das que o mereciam e construiu muitas outras quási desde os alicerces, nomeadamente, as de Albufeira, S. Braz do Alportel, Cacela, etc., enriquecendo ainda o

---

(1) *Corografia do Reino do Algarve,* de Baptista Lopes.

Algarve com muitos outros monumentos notáveis, como o elegante Arco da Vila, em Faro, sobrepujado por uma estátua, de mármore, de S. Tomás de Aquino, o Doutor Angélico, certamente o inspirador de tôda a sua obra.

Para suprir a falta de vias de comunicação, mandou construir estradas e viadutos, como os de Marim, de Cacela, Margil e Ludo, que ainda hoje lá existem a atestar a sua passagem pela terra algarvia.

Para remediar o atrazo em que a agricultura se encontrava, ensinou o venerando antístite directamente aos cultivadores, nas suas contínuas visitas pastorais, até às capelas mais recônditas da Província, os processos mais modernos de cultivar os campos e de tratar dos arvoredos, que talvez aprendesse em Itália, país essencialmente agrícola, introduzindo mesmo no Algarve a cultura de muitos produtos que hoje fazem a riqueza daquela região.

Era tal o seu interêsse pelo desenvolvimento económico do Algarve que, além dos novos processos da preparação do figo e de outros produtos que êle próprio ensinou em algumas das suas judiciosas pastorais, fêz publicar um folheto da sua autoria intitulado: « Instruções para a enxertia dos zambujeiros », datado de 1813, no qual o mesmo prelado esclarece que « o fim dêste folheto é ùnicamente instruir o homem do campo do mais necessário, e por isso se evitam as palavras científicas; os instruídos têm autores, que o povo não pode haver, nem ler, nem entender » (1).

Para assegurar a defeza militar da Província e com ela de algum modo a do País, nessa altura a braços com

---

(1) *Dicionário Histórico de Portugal.*

as invasões napoleónicas, dirigiu D. Francisco Gomes operações militares defensivas, mandando reconstruir as fortificações das margens do Guadiana e guarnecendo-as de ordenanças nos seus pontos principais, a-fim-de evitar qualquer surpreza das tropas francesas que, nessa altura, ocupavam a Andaluzia. Fê-lo, na qualidade de Governador interino das Armas do Algarve, que exerceu cumulativamente com o cargo de Presidente da Junta estabelecida em Faro após a revolução patriótica de 1808, dispendendo nisso víveres e transportes, e, nos trabalhos, bons contos de reis, que (dizia êle, e com verdade porque nunca mentiu) destinava para um estabelecimento de educação de meninas orfãs » (1).

Não foi, todavia, sòmente isto que D. Francisco Gomes fêz a bem do Algarve. Em todos os campos da vida algarvia há ainda hoje vestígios da sua acção notabilíssima que nos podem levar a dizer que a sua vida foi verdadeiramente a encarnação perfeita do espírito do Cristianismo e que justificam plenamente que o povo do Algarve, depois da sua morte, lhe tenha erigido um altar na alma, considerando o seu passamento como o de um santo.

D. Francisco Gomes foi bem o « Bispo Apostólico » no dizer de D. Frei Manuel do Cenáculo, essa grande figura das letras e da Igreja Portuguesa, que teve sempre pelo referido bispo do Algarve uma grande consideração e amizade, constituindo a correspondência trocada entre ambos um valioso repositório para o estudo dêsses dois grandes vultos nacionais e até para o estudo dalguns aspectos da vida portuguesa dessa época.

---

(1) *Baptista Lopes,* obra citada.

Por tudo isto não admira, pois, que o povo algarvio, que já lhe erigira um monumento na alma, lhe queira agora erigir um monumento em Faro, que ateste aos vindouros a sua acção benemerente e, ao mesmo tempo, a profunda gratidão do Algarve, que não esquece o nome daqueles que o bem serviram e honraram por igual forma.

J. Fernandes Mascarenhas

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração de *O Instituto,* os seguintes:

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano, sôbre a Natureza das Cousas, vertidos no verso sôlto português, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 1$800

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Memória histórica e critica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos biográficos sôbre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 ..... 3$00

Índices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90). Um volume de 296 págs.:

Na Administração..... 15$00

À cobrança..... 17$00

Nas livrarias..... 20$00

UM VOLUME DE 296 PÁGS.:
Na Administração. . . . . 15$00
Á cobrança. . . . . 17$00
Nas livrarias. . . . . 20$00

Indices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90)

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação do *Instituto de Coimbra,* academia científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O Instituto põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação própria, rosto e capa, serão de conta dos autores.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

PREÇÁRIO

Assinatura tomada directamente à Redacção:

Cada série de cinco números	25$00
Por intermédio das livrarias	35$00
Número avulso	10$00
Volume avulso.....	35$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a Redacção de *O Instituto,* Bairro de Sousa Pinto (Edifício de S. Bento) — Coimbra — Portugal.

Composto e impresso na tipografia da GRÁFICA DE COIMBRA
Largo da Feira — COIMBRA

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

REDACÇÃO E ADMINISTRAÇÃO
BAIRRO DE SOUSA PINTO (Edifício de S. Bento) — COIMBRA

VOLUME 94.º



NÚMERO 5

COIMBRA
1939

COMISSÃO DE REDACÇÃO

MEMBROS EFECTIVOS

Presidente, Prof. F. M. da Costa Lôbo, da U. C., D. O. A. — *Vice-Presidente,* Prof. Anselmo F. de Carvalho, da U. C., D. I. G. — *Vogais,* Prof. Amadeu F. de Carvalho, da E. I. C. B. — Dr. António Baião, D. A. N. T. T.—Prof. J. G. de Barros e Cunha, da U. C.—Prof. Beleza dos Santos, da U. C. — Prof. Elísio de Moura, da U. C. — Prof. Eugénio de Castro, da U. C. — Prof. Ferrugento Gonçalves, D. I. S. T. — Prof. Fezas Vital, da U. C. — Almirante C. V. Gago Coutinho. — Prof. Mendes Corrêa, da U. P. — Prof. D. Pacheco de Amorim, da U. C. — Prof. Pedro J. da Cunha, da U. L. — Prof. J. J. Pereira Dias, da U. C. — Prof. J. M. de Queiroz Veloso, da U. L. — Prof. Ricardo Jorge, da U. L. — Prof. M. de Sousa da Câmara, do I. S. A. — Prof. H. Teixeira Bastos, da U. C. — *Secretário Geral* — A. G. da Rocha Madahil, do A. U. C.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

SUMÁRIO

Coque metalúrgico — Possibilidades do seu fabrico em Portugal, por Manuel Gaspar de Barros 411

Allocution prononcée le 5 Juin 1939 dans la séance de la société d'economie politique, à Paris, par le Président de l'Institut de Coimbra, F. M. da Costa Lôbo 471

El alma musulmana, por Salomão Marrache 475

Le feu Saint-Antoine et les Antonins, por Jules Guiart 484

Il momento in Italia, por Mário Missiroli. 493

Boletim do Instituto 499

COQUE METALÚRGICO

POSSIBILIDADES DO SEU FABRICO EM PORTUGAL

INTRODUÇÃO

Se compulsarmos a nossa estatística de exportação, fácil nos será verificar que nela faltam produtos a que bem poderíamos dedicar a nossa actividade.

O magnésio, por exemplo, metal levíssimo, hoje tão procurado pelas aeronáuticas estranjeiras para as suas construções e que, num valor enorme, restituímos ao mar, depois de o termos tido quási à nossa mercê nas águas-mãis das salinas, ilustraria fortemente êste grupo de produtos.

E outros, tais comò os resinosos, as cortiças, as conservas etc. seriam bem susceptíveis de avolumar o nosso quantitativo de exportação.

Contudo, tôda a exportação depende em muito das contingências dos mercados externos. A colocação dos produtos é muitas vezes problema grave e difícil.

Para conseguir desenvolver a nossa exportação, é preciso conjugar complexa série de esforços de ordem técnica, de ordem económica e até de ordem diplomática.

Mas o resultado de tais esforços não seria apenas benéfico e vantajoso para o equilíbrio da nossa balança

comercial, porque, implicando um aumento de produção, a criação duma maior riqueza, elevaria, afinal, directa e indirectamente o nível geral de vida da gente portuguesa.

Se, porém, o aumento da exportação se averigua ser tarefa difícil, o mesmo não sucede com a importação onde é incomparàvelmente mais fácil actuar.

Ao percorrer a nossa longa estatística de importação, deparam-se-nos imediatamente dois grandes grupos de produtos: — uns, susceptíveis de ser fabricados no País por não existir impedimento de ordem técnica que obste a que os façamos derivar de matérias primas inteiramente nacionais; e são dêste género os azotados, os derivados da celulose, os ferros e aços, os carburantes sintéticos etc.; — e outros, mais numerosos, embora de menor importância, redutíveis por diversos meios; e ao grupo dêstes pertence o coque metalúrgico, de que nos vamos ocupar neste pequeno estudo.

A situação actual é a seguinte:

Portugal importa anualmente cerca de 40.000 toneladas de coque destinado à metalurgia, no valor de sete mil contos aproximadamente, com tendência para mais.

Antes de 1936, a Estatística Comercial, Comércio Externo, não descrimina ou separa o coque do carvão importado:

1936 . . . . 35.652 toneladas no valor de 6.022 contos.
1937 . . . . 39.722 » » » » 7.544 contos.

Por outro lado, as fábricas de gás do Pôrto e de Lisboa produzem cêrca de 30.000 toneladas de coque de gás que se destina, em grande parte, ao aquecimento dos fogões de cosinha.

Se o país possuísse uma boa série de hulhas nas suas minas de carvão, o caso seria fácil de resolver pelos pro-

cessos clássicos. Escolher-se-ia uma hulha própria para o fabrico do coque metalúrgico e montar-se-ia (se houvesse capitalistas) uma fábrica de coque metalúrgico para a capacidade de 40 a 50 mil toneladas.

É claro que, se estas hulhas existissem, a indústria do ferro poder-se-ia instalar imediatamente e as nossas necessidades de coque metalúrgico de-certo cresceriam proporcionalmente.

Mas, como o país é pobre em combustíveis minerais sólidos, para fabricar o coque metalúrgico, não há talvez, por ora, outro caminho que não seja o de importar a hulha estrangeira.

Mas valeria a pena, em lugar de importar o coque metalúrgico, importar a matéria prima para o seu fabrico? É bastante duvidoso, a-pesar-da nacionalização de trabalho que assim se determinaria.

É nesta altura que se põe a questão seguinte:

Se o país importa 40.000 toneladas de coque metalúrgico e produz nas suas fábricas de gás 30.000 toneladas de coque de gás, não seria possível que as fábricas de gás fornecessem, em lugar dum coque de gás impróprio para as fundições, um coque bom para a metalurgia?

O facto do coque de gás ser actualmente utilizado pelo aquecimento doméstico dos fogões de cosinha não é uma razão inibitória, porque:

1.º há no mercado outras espécies de combustíveis para os fogões de cosinha, com a vantagem de serem combustíveis nacionais;

2.º as fábricas de gás teem em geral dificuldades em colocar todo o seu coque de gás nas cidades que abastecem de gás.

A lógica da economia parece mandar que os coques

cedam o seu lugar nos fogões domésticos aos outros combustíveis mais apropriados e que eles, convenientemente fabricados, se destinem à metalurgia.

Posta desta forma a questão — e é assim que parece que o deve ser — o problema da redução da nossa importação de coque metalúrgico resume-se num problema de ordem técnica.

Esse problema de ordem técnica consiste em conseguir que as fábricas do gás de Lisboa e Pôrto forneçam, sem maior prejuizo do gás — que é para elas o produto principal — um coque com características próprias para os fins metalúrgicos.

É êste um objectivo patriótico que de-certo merecerá a atenção das instâncias oficiais competentes. E, por sua vez, estas encontrarão, também de-certo, junto das fábricas produtoras de gás, a boa vontade necessária e indispensável.

NOTA EXPLICATIVA

Quando no texto nos referimos a carvões fazemo-lo como a sinónimo de hulhas.

Obedecemos ao critério cientifico que considera os carvões minerais brutos, extraídos das minas, como substâncias complexas que na natureza se encontram sob a forma de turfa, de linhite, de hulha ou de antracite.

A distilação dos carvões brutos, linhites e hulhas, tem principalmente por objectivo a obtenção dos derivados fluidos; por isso se reserva a palavra carbonização à transformação pelo calor, das hulhas ou carvões brutos tipo hulha, nos fornos de coque.

Os graus de temperatura são sempre da escala centígrada.

As formações de palavras fizeram-se, quando não existiam no vucabulário português, derivando-as ou do francês ou do alemão, como por exemplo no caso da fusite, etc.

CAPÍTULO I

CARBONIZAÇÃO DA HULHA E FABRICAÇÃO DO COQUE

Um trabalho científico e técnico sôbre combustíveis é assunto sempre muito interessante. Há uma tal variedade de combustíveis e as formas de os utilizar, desde a simples carbonização até à fabricação dos mais complexos produtos químicos, quer sejam produtos farmaceuticos, quer materiais còrantes, são tão extensas que o seu estudo devidamente conduzido é sempre um prazer.

No caso especial do fabrico dos coques o assunto redobra, se é possível, de interêsse.

A ciência moderna quási não conhece problemas insolúveis de natureza técnica. Por um lado ou por outro, o investigador especializado descobre sempre o seu caminho. Foi o que nos últimos vinte anos sucedeu em relação ao coque.

A indústria do coque, como tantas outras, nasceu e prosperou baseando-se no mais completo empirismo. Sòmente sob a pressão das necessidades, por um lado, e do desenvolvimento das ciências químicas e físicas, por outro, foi possível ir levantando um pouco do veu que ainda cobre tudo o que diz respeito ao carvão e à sua racional utilização.

A indústria do coque é muito antiga e parece ter tido início na dificuldade em abastecer os mercados metalúrgi-

cos de carvão de madeira. Mais tarde, a indústria do gás de iluminação veiu lançar no mercado um coque que, por ser diferente do primeiro, se ficou a designar pelo nome de coque de gás.

Fundamentalmente a indústria do gás de iluminação tem como produto principal o gás e como sub-produtos o coque, o alcatrão, o benzol, o amoníaco, etc. Emquanto que na indústrla do coque metalúrgico êste é o produto principal e o gás passa à categoria de sub-produto.

Desta diferente finalidade resultaram inicialmente duas indústrias bastante diferentes. Adiante veremos que hoje a tendência é para a sua unificação.

A indústria do gás consome normalmente hulha que, na antiga classificação do Gruener, se chama *hulha gorda de chama longa.* Em Inglaterra êste tipo de hulha é conhecido pelo nome de *Cherry-Coal* ou Newcastle. São hulhas negras, de fractura lamelosa, de densidade 1,3. Distilando estas hulhas obtem-se um coque bem aglomerado mas poroso e um gás dotado dum grande poder iluminante. As matérias volateis oscillam entre 32 a 40 % e o coque entre 60 a 68 %. A relação $\frac{O+N}{H}$, que caracteriza as hulhas sob o ponto de vista distilação, oscila nestas entre 3 e 4.

A indústria do coque metalúrgico utiliza as *hulhas gordas de chama curta,* conhecidas em Inglaterra pelo nome de *Steam-coal* ou Cardiff. São menos brilhantes que as de chama longa, mais friaveis, de densidade 1,3 a 1,35. Amolecem muito na distilação e dão um coque compacto e bem aglomerado. As matérias voláteis oscilam de 18 a 26 % e o coque entre 74 e 82 %. A relação $\frac{O+N}{H}$ vai de 1 a 2.

Estes são os dados clássicos, típicos, destas duas indústrias, que se criaram e desenvolveram, por assim dizer, no século XIX, na era da hulha e da Inglaterra livre-cambista.

Sob o domínio das circunstâncias, porém, outros, antes de nós, tiveram de pôr a questão de fabricar coque metalúrgico com outros carvões e com outros fornos que não fôssem os explendidos Cardiff e os clássicos fornos Carvès.

Duma maneira geral o consumo do coque metalúrgico aumenta sempre porque a indústria metalúrgica, nos seus múltiplos aspectos, cresce proporcionalmente aos progressos científicos. O mesmo não acontece com o coque de gás que tem por principal destino os fogões de cosinha, já porque 60 % da hulha destilada se transforma em coque de gás, já porque o coque de gás é principalmente desapossado pelo próprio gás, isto é, o gás faz concorrência ao coque. Na verdade o conforto moderno dota as casas de habitação com esquentadores de banho e fogões de cosinha aquecidos a gás. O sub-produto coque de gás tem, pois, crescentes dificuldades de colocação nas próprias cidades onde existem as fábricas de gás. Na província não há também possibilidade de colocar o coque de gás para aquecimento dos fogões de cosinha porque aí a lenha é mais barata.

Êste fenómeno, da dificuldade da colocação do coque de gás, não é de resto ûnico em Portugal.

Há anos a indústria do gás inglêsa teve dificuldades em colocar o seu coque. Ou tinha de o vender com prejuizo ou de transformá-lo em gás de água. Na fábrica de gás de Halifax foi então montada uma importante instalação que permitia gaseificar a hulha duma maneira completa. Essa instalação era composta de quatro gasogénios *Tully* que forneciam 56.000 metros cúbicos de gás, a 3.400 calorias, por 24 horas. Nos gasogénios *Tully* uma tonelada de carvão produz 1.500 m^3 de gás (?).

Na Alemanha sucedeu, num dado momento, o mesmo.

Em 1925 havia no Ruhr fortes excedentes de coque de gás que deram lugar a três espécies de medidas. Primeiro, aumento das possibilidades de utilização do coque de gás por combustão sob as caldeiras e por redução a pó. Segundo, produção de espécies de coques fàcilmente utilizáveis. Terceiro, gaseificação do coque.

Em França, a seguir à Grande Guerra, a questão pôs-se duma forma diferente. A maioria dos fornos de coque foram destruídos por a zona de batalha se ter situado na região hulheira. Havia, consequentemente, falta de coque metalúrgico. O *Comité des Cokes* iniciou então ensaios de fabrico de coque metalúrgico nas fábricas de gás. Reconheceu-se que os fornos de câmara e as retortas verticais podiam, por misturas de carvões convenientemente doseadas, produzir um coque, que se aproximava, como qualidade, do dos fornos de coque.

Designou-se sob o nome de « coque metalúrgico B ».

A fabricação foi assegurada pela « Société du Gas de Paris » e pela « Société d'Éclairage, Chauffage, & Force Motrice ». As fábricas de gás de Versailles, Nancy, Cannes e Beziers fizeram o mesmo. Outros ensaios foram feitos nas fábricas de gás de Lyon, Besançon, Clermont-Ferrand, Angers, Angoulême e Montpellier, onde os fornos eram de retortas horizontais. Aí foi possível fabricar um « coque especial » de qualidade semi-dura.

Mas o problema era demasiadamente importante para que se ficasse por aqui. Em todos os países os especialistas de distilação de carvão dedicaram-se sempre ao estudo científico da produção do coque, que é um fenómeno assás complexo, com o objectivo de poderem estabelecer regras simples que permitissem obter coque carbonizando hulhas até então consideradas impróprias

para êsse efeito. A-par-dêste esfôrço de investigação, de que adiante veremos os resultados, vários fabricantes tentaram estabelecer, para cada caso, regras empíricas que, por vezes, deram excelente resultado. Muitos dêstes esforços foram efectuados pelos fabricantes de coque metalúrgico que utilizavam os fornos de coque metalúrgico e que apenas pretendiam fazer variar a natureza do carvão utilizado, isto é, fabricar bom coque sem empregar a clássica hulha gorda de chama curta.

O coque de gás não é igual ao coque metalúrgico. Êste é mais denso, mais compacto do que aquele.

Emquanto o carvão peza, em média, 800 quilogramas por metro cúbico, o coque metalúrgico peza, em média, 500 kg/m^3, e o coque de gás 300 a 400 kg/m^3.

Da maior ou menor solidez do coque resulta naturalmente o seu grau de resistência ao esmagamento. Um coque destinado à fundição deve possuír, como mínimo, uma resistência ao esmagamento de 100 kg/cm^2.

As características dos coques são, de resto, as seguintes:

1.ª — Grossura dos pedaços.
2.ª — Percentagem das cinzas.
3.ª — Grau de cozedura.
4.ª — Resistência ao esmagamento.
5.ª — Fragilidade.
6.ª — Permeabilidade.
7.ª — Porosidade.
8.ª — Combustibilidade.
9.ª — Resistência ao ataque pelo CO^2.
10.ª — Côr.
11.ª — Aspecto.
12.ª — Sonoridade.

Por exemplo, o coque destinado aos altos fornos da fabricação do ferro obedece às características seguintes:

Grossura determinada por escolha entre dois peneiros: 30 mm para o mais apertado e 120 mm para o maior. O teor de cinzas inferior a 10 %. O enxofre não ultrapassar 1 %. A água oscilar entre 3 e 5 %. O desenvolvimento gasoso ser abundante, entre 700 e 750°. A porosidade deve ser de 50 % ao máximo. A resistência ao esmagamento de 100 kg/cm² no mínimo.

O coque de fundição tem características semelhantes ao anterior. O teor das cinzas não deve ultrapassar 8 % e a porosidade não exceder 40 %.

Tanto um como outro não devem deixar um resíduo de pó superior a 6 % quando do descarregamento.

Onde estes dois coques diferem é na combustibilidade. O coque de fundição deve ser dificilmente combustível. Nos cadinhos, uma acção redutora não é desejável e a presença do óxido de carbono nos gases que saem significa perda. Ao contrário, nos altos fornos é preciso um coque fàcilmente combustível.

Um coque denso tem uma temperatura de combustão mais elevada que convém para as fundições. Um coque menos denso, por causa da sua porosidade, tem um poder redutor superior que convém aos altos fornos.

Para o metalurgista, as cinzas do coque teem importância porque reduzem o teor do carbono fixo, exigem um emprego complementar de combustível, abaixam a dureza e a resistência do coque e, portanto, reduzem o rendimento termico da fundição e, finalmente, diminuem a combustibilidade do coque.

A resistência ao ataque pelo CO^2 tem muita importância. Também se pode chamar reactividade e significa

a maior ou menor facilidade com que se produz, em condições bem determinadas, a reacção: $CO^2 + C \rightarrow 2\ CO$.

Mede-se pela proporção de CO^2 que passa sôbre o coque e que é transformado em CO.

Um coque de grande reactividade para com o CO^2 é-o também para o vapor de água na fabricação do gás de água e inflama-se fàcilmente. Conforme a natureza dos coques, a 950° as reactividades podem variar entre 15 e 70 %. É possível, por exemplo, obter uma forte reactividade fabricando um coque em retorta vertical contínua e sendo o carvão, submetido à operação, constituído por uma mistura de bom carvão de coque de Durham e por um carvão não coqueficável do South Yorkshire.

A análise química elementar dos diversos coques não apresenta grandes divergências.

Vejamos alguns exemplos:

ANÁLISES DE COQUES

.	C	H	O	N	S	H^2O	Cinzas
Coque do Ruhr para alto forno	83,23	0,65	2,52	1,08	1,02	4,69	10,50
Coque do Ruhr para fundição. .	88,89	0,56	1,30	0,85	0,86	0,14	7,40
Coque do Ruhr de gás	85,20	0,70	2,70	1,40	0,90	1,80	7,30
Coque de gás das fábricas de:							
Zurich	81,37	1,28	2,41		1,00	2,23	11,35
Hamburgo	82,10	0,73	1,79		0,71	0,71	13,96
Coque metalúrgico do Sarre:							
Fundição.	89,35	0,29	0,50	0,81	1,30	0,18	7,7
Alto forno.	80,53	0,54	1,35		0,85	2,49	14,24
Coque de gás de Heinitz.	88,1	0,8	1,8	1,0	0,8	1,0	6,5
Coque de fundição de Lens. . .	91,01	0,71	0,4	1,3	0,49	0,34	7,19
Coque americano Pensilvania. .	91,63				0,81	0,23	6,95
Coque de fundição inglês	90,86				0,94	0,33	8,22

Dêste quadro é fácil concluir que a análise química elementar não fornece elementos concludentes para a clas-sifisação dos diversos coques. Com as análises elementares das hulhas sucede o mesmo. Era natural que assim acontecesse. As hulhas são substâncias muito complexas. Mas há mais: é que hulhas isómeras e que conteem a mesma proporção de matérias voláteis dão por vezes coques completamente diferentes. Em regra geral, só a especificação relativa à qualidade física dá lugar a dificuldades, mas estas são de ordem fundamental.

A resistência ao esmagamento ou solidez provém da estrutura. Ora, segundo Audibert, que é hoje um dos investigadores mais considerados sôbre esta matéria, os factores essenciais da estrutura do coque parecem ser as cavidades que existem no coque, devidas à formação de gás no seio da hulha. Durante o tempo que esta, amolecida pelo calor, se conserva fluída, as bolhas que se formam nela escapam-se sem perturbar a sua homogeneidade. Mas a viscosidade aumenta com o aquecimento e chega um momento em que os gases não podem deslocar-se livremente. Os poros do carvão vão-se então dilatando até que rebentam para dar passagem aos gases. As passagens obtidas através da massa fluida não se conservam, naturalmente, imutáveis. Emquanto a massa da hulha conserva alguma plasticidade, as concavidades modificam-se de maneira a harmonizar a resistência, que as suas paredes oferecem à deformação, com a pressão que depende da relação existente entre o débito do gás a evacuar e as facilidades que apresenta o seu escoamento. Audibert conclui que a estrutura do coque parece depender das relações que existem, em função do tempo, entre a produção de matérias voláteis e a variação da viscosidade da hulha.

Não dando a análise elementar conhecimento suficiente sôbre a constituição íntima dos carvões, procurou-se conseguir o seu fraccionamento por distilação a baixa temperatura até 500°. Os resultados conseguidos não são decisivos e, para a coquefacção, teem pouca importância.

Já se não pode dizer o mesmo do fraccionamento pelos solventes que resultou bastante fecundo.

Pelos trabalhos de Wheeler e Illingworth, que utilizaram inicialmente a piridina como solvente, na hulha existem duas fracções principais:

a) uma solúvel na piridina e que corresponde às ceras e resinas;

b) outra insolúvel na piridina e que provém da linhina e da celulose.

Completando o fraccionamento com o clorofórmio, podem-se distinguir os seguintes elementos constitutivos dos combustíveis sólidos:

1.° *Compostos úlmicos,* que se separam do carvão por uma lixívia de potassa cáustica;

2.° *Compostos* α, que são os elementos da hulha que resistem à acção dos líquidos tais como o fenol, a piridina ou a anilina;

3.° *Compostos* β, que são as fracções da hulha solúveis no fenol, na piridina ou na anilina e insolúveis no clorofórmio, na benzina e nos solventes neutros;

4.° *Compostos* γ, que são as fracções da hulha, solúveis no fenol, na piridina ou na anilina e também no clorofórmio, na benzina e nos solventes neutros.

Os compostos α constituem o esqueleto do coque.

Os compostos β transformam-se, por carbonização, em compostos fenólicos, em óxido de carbono e em vapor de água.

Os compostos γ são fusíveis. Segundo Illingworth, são susceptíveis de fundir ou de amolecer antes de serem destruídos pela pirogenação. São os que, durante a carbonização, determinam a aglutinação do coque. Por decomposição pirogenada transformam-se em hidrocarbonetos.

Os compostos α e β derivam da celulose e os compostos γ das resinas.

Os compostos β, que se decompõem e desprendem as suas matérias voláteis à temperatura de fusão dos compostos γ, são a causa da intumescência do combustível durante a fusão.

Illingworth aplicou estas verificações à criação dum processo destinado a fabricar um semi-coque aglomerado em pedaços duma grossura suficiente. Para evitar a intumescência é preciso eliminar, pelo menos parcialmente, os constituintes β. Consegue-se isso por um aquecimento preliminar a cêrca de 300° durante uma hora. Illingworth conseguiu assim eliminar metade dos constituintes β o que, além de evitar a intumescência e a porosidade excessiva, tem a vantagem de provocar um retraimento da massa suficiente para facilitar a saída do semi-coque do forno.

O prè-aquecimento pode ser dispensável se se conseguir uma mistura de carvões de fraco teor em constituintes β e com um teor de 5 a 10 % de constituintes γ.

Êste processo de Illingworth, aplicado aos combustíveis a baixa temperatura, é a genese dos processos actuais aplicados à distilação a alta temperatura.

O célebre químico alemão Franz Fischer, que se imortalizou pela sua obra no *Kaiser Wilhelm Institut fuer Kohlen-Forschung* de que resultaram entre outros a sintese da gazolina, adotou a benzina como solvente, à pressão de 55 atmosferas e à temperatura de ebulição, e obteve da

hulha um betume. Êste betume, tratado pelo éter de petróleo, separa-se em dois:

a) um betume sólido, a que Fischer chamou *Festbitumen,* e que tem por base oxi-hidrocarbonetos, e,

b) um betume oleoso, a que éle chamou *Oelbitumen,* e que tem por base hidrocarbonetos.

O betume total corresponde, no máximo, a 8 % das hulhas, e o *Oelbitumen* varia de 30 a 70 % do betume total, conforme o carvão é uma linhite ou uma hulha gorda.

Na pirogenação da hulha é o *Oelbitumen* que confere ao coque o seu grau de aglutinação.

A porosidade e a intumescência do coque são proporcionais ao teor relativo do *Festbitumen* e o coque será tanto mais empolado quanto a temperatura de amolecimento da hulha fôr mais visinha da temperatura de decomposição do *Festbitumen.*

Sob o ponto de vista da coquefacção o que tem importância são as relações:

$$O + F \qquad \frac{F}{O+F} \qquad \frac{O}{O+F}$$

O = Oelbitumen

F = Festbitumen

Tem também importância a temperatura de decomposição do betume sólido.

Um aumento de $\frac{O}{O+F}$ corresponde a uma maior aptidão à fusão durante a coquefacção.

Nas hulhas antigas o carvão apresenta uma fraca fusibilidade, mas não intumesce, porque a decomposição do betume sólido é ainda notòriamente inferior à temperatura do ponto de amolecimento da hulha.

Se as duas temperaturas são vizinhas, forma-se coque compacto mas muito poroso. Pelo contrário, quando a

temperatura de decomposição do *Festbitumen* se torna superior ao ponto de amolecimento da hulha, já não há intumescência porque os gases saídos da decomposição do *Festbitumen* não podem actuar sôbre a massa endurecida.

Portanto, tôdas as vezes que se tiver determinado a quantidade mínima de *Oelbitumen* e a quantidade máxima de *Festbitumen,* sendo esta última em função da temperatura de decomposição, poder-se-ão realizar as misturas homogeneas de hulhas de diversas proveniências, a fim de produzir, em qualquer caso, coque metalúrgico.

Sob o ponto de vista microscópico os carvões possuem quatro elementos de aspecto físico diferente:

1.º — Fusite
2.º — Durite
3.º — Clarite
4.º — Vitrite

Tanto a microscopia como a radioscopia do carvão permitem reconhecer nestes elementos uma certa textura.

A *fusite* é madeira fossilizada e só entra num teor de 3 % no carvão. É, de todos quatro, a de menor solubilidade na piridina, e é dotada dum poder coqueficante negativo. Possue muita cal e as suas cinzas são constituídas por carbonato de ferro e por carbonato de cálcio.

A *durite* é dura, sem brilho, de contornos irregulares. É constituída por resíduo de folhas mergulhado num cimento homogeneo. O teor na hulha é variável. Contém silica e as cinzas são de argila: 6 a 7 %. É regularmente solúvel na piridina. Não favorece a coquefacção.

A *clarite* é menos dura do que a durite. É de côr embaciada à superfície, mas de fractura brilhante. Parece

ser constituída por esporos de criptogâmicas mergulhados num cimento análogo ao da durite. É o mais abundante dêstes quatro constituintes e atinge, nalguns carvões, 90 %. Tem um elevado poder aglutinante no fabrico do coque. A solubilidade na piridina aumenta neste constituinte.

A *vitrite* é brilhante, de fractura conchoidal e parece ser constituída por uma massa coloidal homogenea. É o mais solúvel de todos na piridina. Tem elevado poder aglutinante.

Os constituintes do carvão que teem maior poder de coquefacção são, portanto, a clarite e a vitrite, que usualmente não teem mais de 2 % de cinzas e que constituem em média 70 a 80 % das boas hulhas.

Os constituintes não coqueficantes são a durite que contém 6 a 7 % de cinzas e a fusite que corresponde à parte mais friável do carvão.

Examinemos agora a marcha da carbonização das hulhas nos fornos de coque e nos fornos de gás.

Segundo Boernstein, a produção dos elementos voláteis faz-se da forma seguinte:

	Carvões de Gás	Carvões de Coque
	Temperaturas	
Primeiro desprendimento de água	200°	200°
Abundante desprendimento de água	290-350°	290-400°
O primeiro distilado oleoso aparece a ...	200-290°	150-250°
A distilação principal começa a	360-400°	400-434°
O primeiro gás combustível aparece a ...	355-410°	400-430°
O início do desprendimento abundante de gás tem lugar a	360-420°	410-435°

Segundo vários experimentadores, entre os quais White, Part e Dunkley, os vários gases que se vão produzindo durante a carbonização desprendem-se às temperaturas seguintes:

	300-350°	350-500°	400-450°	450-500°
CO^2	12-40 %	3-8 %	1-12 %	1-12 %
$C^2 H^{2n+2}$	3-8	2-7	0-2	0
CO	6-7	3-6	1-7	6-8
H^2	6-12	14-15	21-25	24-40
CH^4, $C^2 H^2$	5-27	38-48	43-61	51-52

Segundo Ludvig, que nos fornece estes interessantes elementos de estudo, aqueles três técnicos acharam que os carvões que se aglutinam bem não possuem já a faculdade de conglomeração quando, depois de aquecidos a 450°, se pulverizam e se aquecem de novo. Isto prova que o elemento que, pela sua desagregação, conduz à formação do coque, é o betume que se decompõe entre 450 e 500°.

A resistência que a camada de carvão oferece às correntes de gás atinge o seu máximo, segundo Forwell, entre 380 e 420° que é exactamente a temperatura a que começa a distilação principal.

Como em geral os fornos são aquecidos pelos pés-direitos, pelo lado exterior, o núcleo central da carga, formado de hulha crua, está a mais baixa temperatura: cêrca de 100°. Uma zona compacta, constituída por uma mistura de hulha e de alcatrão, chamada por Hilgenstock zona plástica ou « costura de coquefacção », cujas camadas

mais quentes estão a uma temperatura de 300 a 400°, é continuada por uma série de zonas concêntricas constituídas por hulha parcialmente carbonizada, cuja temperatura varia. As camadas da periferia são sólidas emquanto as outras, compreendidas entre estas e a zona plástica, são formadas duma pasta quási fluida.

As diferenças de densidade, correspondentes a estas diferenças de estado físico, dão lugar a tensões internas que provocam fendas mais ou menos pronunciadas na massa. A progressão centrípeta da zona plástica, que caminha destruindo-se pela face externa e reconstituindo-se pela face interna, conduz a temperatura do núcleo central a 1.000°. É sôbre o lado carvão da zona plástica que se escapa o vapor de água e os alcatrões fàcilmente condensáveis. Sôbre o lado quente da zona plástica escapam-se os vapores de alcatrão e os gases. A zona plástica é a parte do carvão que se carboniza sob a forma fundida e viscosa e é esta viscosidade que determina a estrutura do coque. No interior da zona plástica, o grau de amolecimento varia com a temperatura. De acôrdo com os trabalhos de Illingworth e Fischer, a temperatura de distilação e de desagregação do betume tem extraordinária importância. Compreende-se desde já que cada elemento de hulha é conduzido à sua temperatura final segundo uma lei que varia com a sua distância à parede, mas que comporta, pelo menos a partir de 100°, uma velocidade de aquecimento constantemente decrescente.

O coque formado a 450° é leve e friável, mas possui já a sua estrutura definitiva. Os gases que o atravessam são desagregados em conseqüência da temperatura se elevar. Os hidrocarbonetos produzidos não são estáveis e decompõem-se. A metana, mais estável, começa a

decompor-se a 700° moderadamente, mas a 1.100° fá-lo ràpidamente. O resultado da decomposição da etana, da etilena e da metana é o depósito de carbono nos poros do coque e o desprendimento de hidrogénio. O carbono da etana é fuligem, o da etilena é gordo e amorfo e o da metana é duro e prateado.

Nesta zona de temperaturas, de 700 a 1.100°, as paredes dos poros do coque engrossam e desprendem matérias voláteis. Êstes dois fenómenos concorrem para o endurecimento do coque.

Nas retortas horizontais ou inclinadas dos tipos antigos, nas camadas superiores de carbonização, os gases de grande valor calorífico conseguem escapar-se pelos vazios entre os pedaços de carvão. É o caso do coque de gás, que, em conseqüência duma cimentação defeituosa, é mais poroso e menos sólido.

Conclui-se do exposto, simultâneamente, que para a produção do gás e para o endurecimento do coque, a duração da acção das temperaturas elevadas é da maior importância.

Para a produção do gás, além da qualidade do carvão, teem importância a temperatura da produção do gás, o calibre dos carvões empregados e o tipo do forno.

Se pusermos de parte a qualidade do carvão, verifica-se que a produção do gás aumenta com a temperatura por uma forma linear. O limite é só atingido a cêrca dos 1.400-1.500°. Nessa altura, cada tonelada de carvão terá produzido 400 a 450 m^3 de gás. Por fim, os gases são constituídos apenas por hidrogénio e óxido de carbono.

As fábricas de gás esforçam-se por obter temperaturas elevadas de produção de gás por forma a obter da hulha um elevado valor calorífico.

A produção do gás, multiplicada pelo valor calorífico, dá um número conhecido pelo nome simples de « número de valores ». A marcha da curva dêste número é a duma trajectória em que o ponto culminante se situa entre 1.200 e 1.300°.

Nas câmaras de carbonização das fábricas de gás, apenas a zona de carvão, a partir do exterior, atinge 400 a 450°, o betume da hulha começa a amolecer, as partículas de carvão aglutinam-se e forma-se a zona plástica que, à medida que a intumescência aumenta, se enche de bôlhas de gás característico do empolamento.

A grossura do grão do carvão tem importância para a formação do coque. É preferível, para êste fim, que o carvão seja de grão fino.

Um forte teor de água deminue também a faculdade de boa aglomeração do coque e, portanto, atinge a sua solidez.

O tempo necessário para a produção do gás depende da espessura da camada de hulha, da espessura e do estado de temperatura das paredes do forno e da temperatura do gás de aquecimento. E depende naturalmente também da natureza da hulha.

Quanto às dimensões dos fornos, verificou-se que as câmaras estreitas são mais económicas. Sob o ponto de vista da indústria do gás, a tendência seria ùnicamente para estreitar os fornos.

Nas câmaras de 50^{cm} de largura a extracção do gás, numa hora, atinge uma altura de camada de hulha de 2^{cm},29, emquanto nas câmaras de 34^{cm}, no mesmo tempo, a extracção do gás atinge uma camada de 3^{cm},23 de hulha.

Nas câmaras estreitas a coquefacção é mais rápida e a formação do gás é mais viva, mas, como os gases saem mais rapidamente, o coque torna-se mais leve e mais

poroso. O endurecimento ulterior do coque pela decomposição da metana dura também menos tempo. A combustibilidade do coque aumenta, assim como a sua regularidade.

Nas câmaras largas a saída do gás faz-se mais devagar, e a lenta formação de coque que lhe corresponde torna êste mais duro, menos poroso e mais dificilmente combustível.

CAPÍTULO II

FABRICO DO COQUE METALÚRGICO COM DIVERSAS HULHAS

O método da escolha dos carvões dá excelente resultado para obter um bom coque utilizando carvões de natureza diversa.

Como sempre, êste método começou a ser usado por uma forma empírica e só recentemente se lhe introduziram directivas racionais.

Para obter, por êste método, coque de fundição de boa qualidade, basta misturar, em certas proporções, carvão de forte teor em matérias voláteis com outros que só conteem poucas. A mistura assim preparada, de preferência com carvão miúdo, deve conter no máximo, em média, 25 % de matérias voláteis. Além disso, a carbonização da mistura deve ser conduzida muito lentamente, de maneira que se obtenham pedaços de coque de grossas dimensões.

Em certos casos êste método não deu resultado. Mesmo com uma adição de hulha muito aglomerante, na proporção de 50 %, uma hulha bastante magra não forneceu coque compacto. Tornejou-se a dificuldade adicionando à hulha magra 25 a 30 % de derivados de breu

dotados de alto poder de fusão. Se estes derivados forem dissolvidos, basta um teor de 8 a 9%.

Ao mesmo género pertence o método que consiste em produzir um coque de qualidade superior, utilizando carvões magros, por meio duma adição preliminar de hidrocarbonetos ao carvão a distilar. Estes hidrocarbonetos proveem da primeira fase da pirogenação da hulha e são constituídos por alcatrão primário e fenóis.

Se o carvão é muito rico em matérias voláteis, que é o caso das fábricas de gás, procede-se de outra maneira.

No Japão, por exemplo, só há carvões betuminosos com 38 a 40% de matérias voláteis. Para os utilizar, para o fabrico do coque metalúrgico, carbonizam-se à temperatura de 300 a 600°, de maneira a reduzir o teor de matérias voláteis a 15-25%. O produto obtido é o semi-coque. Adiciona-se, então, uma parte dêste semi-coque a três partes dêste carvão betuminoso e mistura-se bem. Êste conjunto é, em seguida, carbonizado a alta temperatura num forno de coque de tipo normal. Como se vê, é o método de Illingworth.

Evertz, na Alemanha, para utilizar uma hulha com muitas matérias voláteis, começou por moê-la finamente e, depois, sem lavagem preliminar, misturou-a, por meio dum dispositivo de rega, com uma lixívia de cloreto de magnésio a 30° Baumé. Esta mistura fica durante dez a doze horas num reservatório, a fim de obter uma boa ligação. Em seguida é comprimida, moldada e enfornada. A percentagem da lixívia de cloreto de magnésio a adicionar depende do teor de matérias voláteis da hulha usada. Em média, vinte e dois quilogramas de lixívia para uma tonelada de carvão fornecem um bom coque.

Evidentemente a boa qualidade do coque depende, em grande parte, da natureza do carvão, mas outros factores influem também nisso; e êsses factores são:

a) a temperatura da coquefacção;
b) o aquecimento correcto;
c) a velocidade de aquecimento;
d) a forma do forno e suas dimensões.

Quando se dispõe dum mau carvão para coque é necessário modificar ou o forno ou o modo da carbonização.

Uma vantagem dos fornos estreitos e muito quentes é a possibilidade de carbonizar hulha magra. Para obter, com estes, bom coque, é preciso que a temperatura da massa seja levada ràpidamente a 750°. Mas sucede o mesmo quando se trata de carvões contendo 33 a 36 % de matérias voláteis. Naturalmente o que é também necessário é que os elementos aglutinantes, sem serem excessivos, sejam suficientes. Por isso se recorre simultâneamente à mistura dos carvões gordos com os magros ou com o semi-coque, que também foi processo de que se lançou mão no Sarre.

Os fornos Koppers e Roberts foram modificados nesse sentido e o fabricante dêstes últimos indica que os melhores resultados se obteem quando o aquecimento se faz ràpidamente e por forma a atravessar depressa tôda a massa. Quanto às substâncias a adicionar, indica o semi-coque, os *schlamms* lavados, a linhite e o breu de alcatrão espesso. A mistura deve-se fazer intimamente por meio de trituradores de martelos e de mós.

No Sarre e na Alta Silésia, onde só quási se explora

hulha magra, consegue-se obter um coque suficientemente aglomerado comprimindo ou calcando a hulha antes de a carbonizar.

A carbonização da hulha nas fábricas de gás opera-se como vimos. Contudo as fábricas de gás do Sarre conseguem simultâneamente um bom coque metalúrgico por meio de uma instalação de mistura de carvões e de trituração na qual o carvão, antes da carbonização, é submetido a uma preparação especial conforme a natureza de cada tipo.

Na fábrica de gás de Buckeburg, capital do antigo principado de Schaumburg Lippe, na Alemanha, as retortas horizontais foram substituídas por verticais em que a produção do gás é muito mais elevada. Todavia, o combustível usado é um carvão próprio para coque.

A tendência americana, por outro lado, consiste em aumentar até 1.400° a temperatura de combustão nos pés-direitos do forno a todo o comprimento. Não há prejuízo para os sub-produtos e melhora-se a qualidade do coque, mesmo a partir do carvão de fraco poder aglutinante e com forte percentagem de matérias voláteis.

Davidson, em Inglaterra, preconiza a instalação, nas retortas horizontais, dum tubo central para a alimentação contínua do carvão por meio dum parafuso. O carvão que entra exerce assim uma pressão contínua sôbre a camada de hulha no estado de fusão. O resultado é obter-se um coque muito denso e muito duro. Mas pode-se ainda conseguir melhor resultado empregando, na alimentação dêste forno, o carvão pulverizado.

Todos os métodos até aqui indicados são meros resultados da experiência. Na adopção deles, só duma forma escassa e precária se fizeram intervir considerações de ordem científica bem verificadas. Depois, não é uma sis-

tematização de métodos para obter bom coque metalúrgico apenas nas fábricas de gás. Antes é uma exposição dos métodos adotados ou tentativas feitas para obter bom coque utilizando carvões menos próprios. Todavia, esta série de processos é bastante elucidativa e vai-nos permitir aprofundar gradualmente a questão.

Um esfôrço de racionalização encontra-se já na « American Coke and Chemical Company ».

Esta companhia considera haver duas espécies de carvões destinadas à carbonização:

1.º o carvão de natureza betuminosa, impróprio para o fabrico do coque metalúrgico;

2.º o carvão de natureza semi-betuminosa, bom para o fabrico do coque metalúrgico.

Para utilizar os primeiros, que são carvões próprios para o fabrico do gás, no fabrico do coque metalúrgico, aquela firma procede da forma seguinte:

1.º aquece a massa de carvão duma maneira tão rápida que atinge a temperatura de decomposição das matérias resinosas antes que se produza uma oxidação excessiva destas últimas;

2.º eleva suficientemente depressa a temperatura da massa de carvão de maneira a evitar a distilação das suas matérias resinosas e para assegurar a sua decomposição pirogenada.

Os produtos da destruïção das resinas aglomeram as partículas de coque.

Se o tratamento térmico não tivesse em atenção a sua intensidade e duração, as matérias resinosas distilavam lentamente e, sem alteração pirogenada sensível, não se faria a aglomeração do coque.

Pelas experiências da « American Coke » resulta que

os hidrocarbonetos resinosos fundem-se e tornam-se plásticos entre 300 e 500°. Enchem então os interstícios que separam as partículas de carvão e, quando a temperatura atinge 600° e até 750°, os produtos resinosos decompõem-se e provocam a aglomeração do coque. Deve-se, pois, evitar a distilação dos produtos resinosos e a sua alteração pelo oxigénio que se desenvolve do combustível.

A tendência do oxigénio do carvão no estado livre é a de se combinar com o hidrogénio e com o carbono das substâncias resinosas.

Os engenheiros da companhia americana concluíram, então, que a relação $\frac{H}{O}$ é o índice importante da aptidão dum combustível para a produção do coque.

Normalmente, os carvões bons para o fabrico do coque metalúrgico conteem 6 a 9 % de oxigénio e os reputados não bons conteem 10 a 15 %. A percentagem de hidrogénio é de 5 % em média.

Quando a relação $\frac{H}{O}$ ultrapassa 58 %, a quantidade de hidrogénio presente basta para fixar e eliminar uma porção de oxigénio tal que o carvão pode, com uma certeza quási completa, ser transformado em coque metalúrgico pelos processos usuais.

Se a relação $\frac{H}{O}$ é inferior a 58 %, o efeito destrutivo do oxigénio sôbre as resinas pode prejudicar a produção do coque metalúrgico.

Portanto, para obter coque metalúrgico a partir dos carvões betuminosos, a « American Coke » resolveu ou provocar a destruïção pirogenada das resinas na própria retorta, ou determinar a neutralização do oxigénio livre da hulha antes que êste gás tenha podido alterar as resinas.

Como o hidrogénio é um produto da decomposição das resinas e aparece na maior parte de 600 a 700°, é êle que faz a neutralização do oxigénio.

Pouco mais ou menos afirma a mesma coisa o construtor Roberts quando pretende que, para se obter um bom coque metalúrgico, mesmo a partir de carvões betuminosos, os quais só dão habitualmente um coque esponjoso e sem coesão, é conveniente, durante a sua carbonização, levá-los ràpidamente à temperatura de 600-700°. Segundo Roberts, é a esta última temperatura que a aglutinação é mais característica, visto que ela provém dos elementos resinosos da hulha que sucessivamente se fundem, se tornam plásticos entre 300 e 500° e se infiltram entre as partículas não resinosas. Depois, entre 600-700°, estes elementos resinosos sofrem uma decomposição que libera hidrogénio e deixa um resíduo de base carbono que solda umas às outras as partículas de coque. Tôda a elevação de temperatura subseqüente provoca, por um lado, a eliminação das matérias voláteis que ficariam no coque, e, por outro lado, aumenta a sua dureza. Conclui-se que dois factores essenciais determinam a formação de coque de qualidade metalúrgica: primeiro, a proporção das resinas naturalmente contidas na hulha e, segundo, a destruïção pirogenada das resinas.

Outros experimentadores concluíram: que a primeira condição necessária para que o carvão dê bom coque é que contenha 5,5% de compostos resinosos γ; que a segunda é aquecê-lo fortemente para que os gases formados tenham uma tensão de vapor suficiente para saírem. Se ficam na massa, o coque é poroso. Pôde-se também verificar que nos carvões de coque os compostos β são mais estáveis do que nos carvões de gás, onde se

decompõem ao mesmo tempo que as resinas, tornando o coque poroso, porque se desprendem com dificuldade.

Como se vê, todos os resultados expostos estão inteiramente de acôrdo com os trabalhos de Illingworth ou com os trabalhos de Fischer.

Para determinar *a priori* a natureza dum coque, seria muito útil poder determinar o índice de aglutinação duma hulha. Nesse sentido deve-se citar os trabalhos de Coffman, que designa pelo nome de *índice diferencial de aglutinação* a relação dos acréscimos de tempo durante o período da subida de pressão

$$\frac{dp}{dt}$$

num aparelho especial.

Êste índice caracteriza uma hulha dada, e cresce, com a velocidade de aquecimento, até um certo limite.

Para que um carvão seja susceptível de fornecer um bom coque, é necessário que o seu índice seja superior ao número vinte do aparelho de Coffman, e que a energia produzida pela coquefacção, que pode ser representada pelo integral da curva índice-tempo, se desenvolva num tempo curto.

Damm, não achando suficientes os dados de Fischer e de Illingworth, acrescentou outro factor: a *pressão de expansão* que é exercida pelos gases que produzem a inflamação do coque quando a livre expansão não é possível. Esta pressão é medida no aparelho de Korten carregando o aparelho com pesos, de maneira a que a curva obtida seja vizinha duma linha horizontal. Fica-se, assim, a conhecer a pressão suportada pelo carvão e exercida pelos gases quando do amolecimento. Para um

determinado poder aglomerante do carvão, esta pressão deve ter um certo valor.

Damm verificou também que a reactividade é tanto mais fraca quanto a hulha mostra uma mais forte pressão de expansão assim como maior poder aglomerante.

Estes dados permitem perfeitamente orientar as misturas de carvões próprias para obter um bom coque.

Examinemos agora um outro factor duma importância fundamental para a coquefacção: a velocidade de aquecimento.

Os estudos sôbre êste importante assunto foram feitos por Audibert, engenheiro inspector, na estação de ensaios de Montluçon, do « Comité des Mines de Houille de France ».

Tendo procedido ao aquecimento da hulha com diversas velocidades de aquecimento, Audibert verificou que a lei da variação da fluidez, que é o inverso da viscosidade, está na dependência da lei do aquecimento. Quanto mais lento é o aquecimento, maior é a importância que toma, a uma mesma temperatura, a pirogenação e mais elevada é a proporção, na massa pastosa, dos corpos de ponto de fusão elevado.

Quando, em virtude do aumento da temperatura, a hulha começa a amolecer, a fluidez parte dum valor zero, passa por um máximo e volta de novo a anular-se. A curva que representa esta evolução depende, para uma mesma lei de aquecimento, da natureza da hulha; para uma mesma hulha, da lei segundo a qual a temperatura se eleva a partir do momento em que se iniciam as reacções de pirogenação. Quando há oxidação da hulha e, portanto, fixação de oxigénio, a curva da fluidez sofre um abaixamento.

Uma das curvas mais interessantes de Audibert é a que representa a variação da resistência ao esmagamento do coque em função da velocidade de aquecimento. Qualquer que seja a hulha tratada, a resistência ao esmagamento é muito fraca para as fracas velocidades de aquecimento, como o mostra a figura 1.

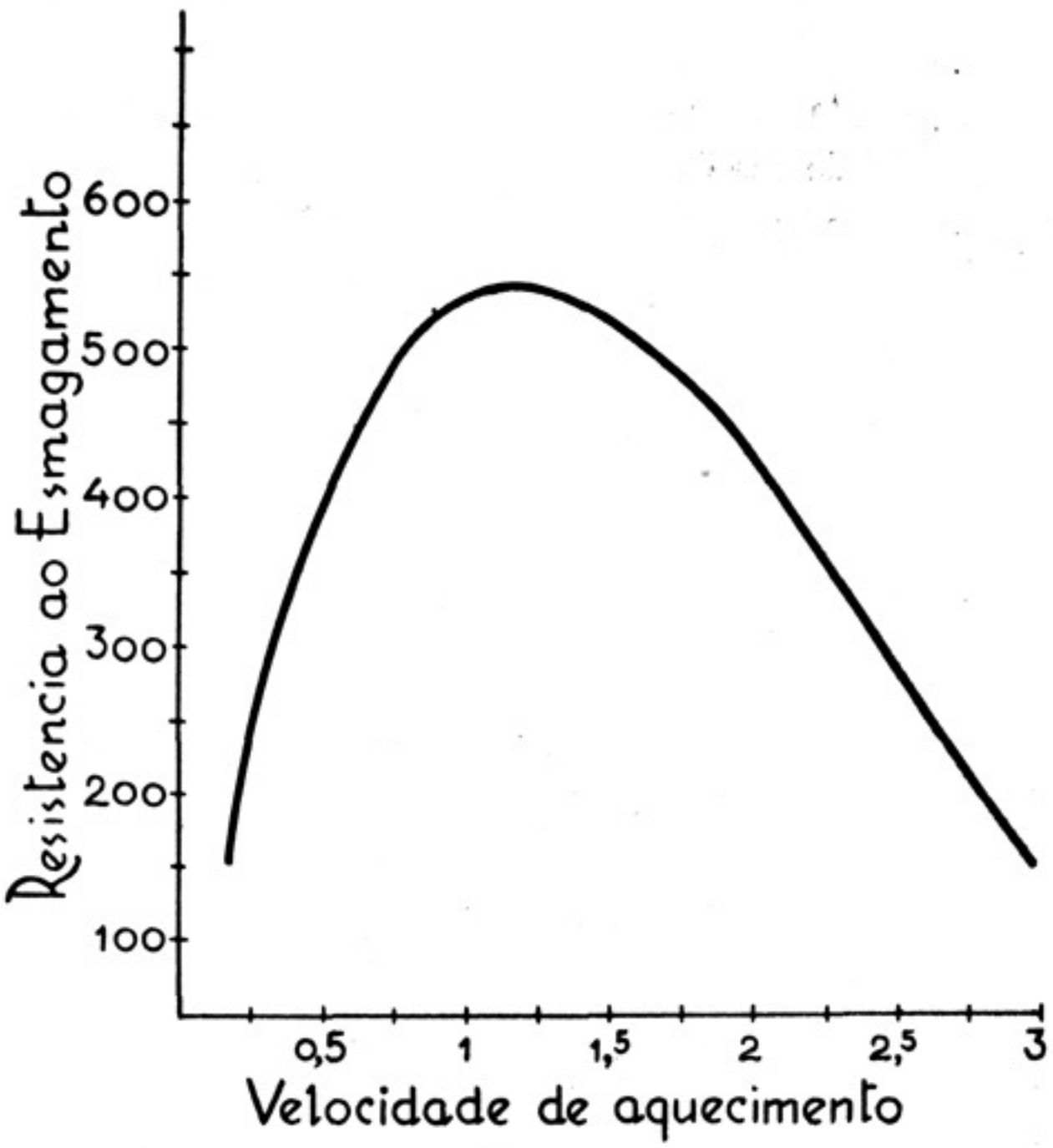


Fig. 1

A velocidade de aquecimento começa a interessar só, portanto, a partir do ponto em que se iniciam as reacções de pirogenação, e êste ponto situa-se cêrca dos 300° e continua-se apenas até 500°.

Designemos por T_o e por T_1 estas duas temperaturas extremas.

Audibert pôde verificar que a maneira como a temperatura passa de T_o a T_1 condiciona a estrutura do coque, factor essencial da solidez. Todavia, o aquecimento além de T_1 influe ainda na solidez do coque, sendo a resistência ao esmagamento uma função crescente da temperatura final.

Os valores que toma, nos diferentes pontos do forno, a velocidade média v do aquecimento no intervalo T_o e T_1 dependem:

a) da natureza da hulha;
b) do teor de água;
c) do teor de encalcamento;
d) da largura do forno;
e) da temperatura dos pés-direitos.

Não tendo podido examinar de per si cada um dêstes factores, Audibert concluiu, por métodos indirectos, que: a velocidade é sempre superior a meio minuto e só poderá atingir os dois minutos na vizinhança imediata dos pés-direitos. A velocidade é expressa em graus centígrados por minuto. Quando se diz — a velocidade de meio minuto, entende-se que o aquecimento aumenta à razão de um grau em meio minuto.

No intuito de precisar os valores exactos de v, o mesmo investigador estabelece a seguinte norma de cálculo:

Seja um forno de largura L, cujos pés-direitos se manteem à temperatura θ invariável. O comprimento e a altura dos pés direitos ficam também invariáveis.

O valor da temperatura T, à distância x dos pés-direitos, no instante t, é o integral da equação de derivadas parciais:

$$\frac{\partial^2 T}{\partial x} = 2a^2 \frac{\partial T}{\partial t}$$

que satisfaz às condições:

$T = 0$ para $t = 0$, qualquer que seja x

$T = \theta$ para $x = 0$ e para $x = 1$ qualquer que seja t.

O valor da constante a é definida por:

$$2a^2 = \frac{\Delta q}{k}$$

entendendo-se que Δ representa a densidade aparente da carga, q o seu calor especifico e k a sua condutibilidade calorifica.

Êste integral é da série:

$$\frac{T}{\theta} = 1 - \frac{4}{\pi} \sum_{0}^{\infty} \frac{1}{2v+1} \operatorname{sen} \frac{(2v+1)\pi x}{L} e^{\frac{-(2v+1)^2 \pi^2}{2a^2 L^2} t}$$

Se k é igual a 10^{-3} C. G. S., a equação anterior permite calcular, para um forno de 50cm de largura:

$v = 0°,55$ por minuto se $\theta = 1.000°$

$v = 0°,66$ por minuto se $\theta = 1.200°$

A influência de θ não é considerável, mas a influência de L é enorme. Se, por exemplo, a temperatura se mantivesse igual a 1.000° e a largura passasse de 50 a 30cm, o valor de v passaria de 0°,55 a 1°,55.

A velocidade do aquecimento reveste, portanto, uma grande importância para esta questão da produção do coque.

Quando, por exemplo, se está em presença de uma hulha pouco fusível e que fornece um coque pulverulento, basta, para obter um bom coque, empregar entre os limites T_o e T_1, uma velocidade de aquecimento bastante grande.

Se, pelo contrário, dispomos de uma hulha muito fusível, própria para o fabrico do gás, e que fornece um coque esponjoso e empolado, para obter um bom coque sólido e com a resistência ao esmagamento necessária aos coques metalúrgicos, será preciso regular a velocidade de aquecimento por uma forma lenta, de maneira que a temperatura não se eleve entre os limites T_o e T_1 senão a uma fraca velocidade.

Com o carvão da região de Lens, muito fusível, e utilizando comprimidos de pó de carvão, foi possível obter coques com uma resistência ao esmagamento de quinhentos quilogramas por centímetro quadrado, empregando, até 900°, uma velocidade de aquecimento de 1° por minuto.

CAPÍTULO III

O FABRICO DO COQUE METALÚRGICO NAS FÁBRICAS DE GÁS

A tendência actual é para fabricar o coque metalúrgico nas fábricas de gás, ou antes, criar fábricas de coque metalúrgico e de gás num mesmo estabelecimento fabril, de maneira a conseguir-se uma exploração racional dos combustíveis minerais sólidos.

Dos trabalhos de Audibert resulta que é possível, por ensaios prévios de laboratório sôbre determinados carvões,

escolher as misturas convenientes por forma a obter-se um coque com a resistência necessária e, portanto, próprio para a metalurgia, desde que se regule a velocidade de aquecimento. Isto quere ainda dizer que, com determinadas misturas de carvões, se pode obter um bom coque sem ter de modificar a velocidade de aquecimento normal dum forno.

A tendência industrial actual é para não separar em duas instalações diferentes o fabrico do gás do fabrico do coque metalúrgico. O do gás, não servindo já principal ou exclusivamente para a iluminação, assentou em características novas de aquecimento e, nalguns países, criaram-se extensas rêdes de abastecimento de gás a longa distância. Foi na Alemanha, na região do Ruhr, que êste sistema mais se desenvolveu. Mas em França e na Bélgica encontram-se organizações similares das mais modernas e na Holanda, na Inglaterra e até na Itália existem também.

Na Bélgica existe, na região de Mons, estabelecida pela Union Chimique Belge, a fábrica de coque e de gás de Tertre, para a carbonização diária de 3.000 toneladas de hulhas. O gás obtido nesta « Cokerie Gazière » varia de 4.250 calorias a 5.100 calorias (poder calorífico superior). O gás a 4.250 calorias é obtido pelo empobrecimento do gás desbenzolado por adição de gás de gasogéneo ou por adição duma mistura de $CO+N$ retirada durante a deshidrogenação do gás dos fornos de coque. O gás produzido é fornecido em grande parte à sociedade de distribuïção « Distrigaz ». Êste gás é distribuído às províncias de Brabant e de Hainaut e à cidade de Antuérpia.

A fábrica de Tertre produz ainda coque metalúrgico e coque de fundição. Para obter bons coques, de origem de 12 minas diferentes, donde veem as 3.000 toneladas de

hulhas de qualidades diversas, desde as gordas às magras, adopta-se ali o método de Arnu a que adiante nos referiremos.

As condições especiais, que regem o aprovisionamento de um tal grupo fabril, comportando o fabrico do gás e o fabrico do coque, por um lado, e uma instalação de amoníaco sintético, por outro, obrigaram à instalação de manutenções de carvão de grande débito, de misturadores e de doseadores assim como de trituradores aperfeiçoados.

Em Itália, país sem combustíveis, existe a fábrica de San Guiseppe di Cairo, ao norte de Génova, pertencente ao grupo da Montecatini e que reúne duas sociedades em San Guiseppe: a « Cokitalia » e a « Ammonia e Derivati ».

A primeira explora principalmente o coque, carbonizando por dia 1.500 toneladas de hulha importada da Alemanha, da Inglaterra e da Polónia, em 98 fornos *compound* OTTO, verticais e jumelados de $13^{m},6$ de comprimento útil, $4^{m},15$ de altura e $0^{m},50$ de largura média.

Na Holanda existe a modernissima e aperfeiçoada fábrica de Luterade.

Isto tudo mostra que, a-pesar-do extraordinário desenvolvimento da iluminação eléctrica, a indústria do gás tem sabido progredir nos últimos anos por forma inteiramente satisfatória. Os aperfeiçoamentos dos fornos por um lado, que aumentam o rendimento, o fabrico do coque metalúrgico por outro, que valoriza um importante sub-produto, e, finalmente, as rêdes de distribuïção a distância, deram um primacial lugar a esta actividade industrial.

A capitação do consumo do gás nos principais países tem aumentado e é hoje considerada índice certo do grau de civilização. Em Inglaterra chega a atingir 200 metros cúbicos por ano. Nos países do continente é vulgar uma

média superior a 50$^{m^3}$. Em Lisboa o consumo deve regular pelo mesmo valor de 50$^{m^3}$/ano por habitante.

Como atrás se disse, « o número de valores », que é o produto do volume do gás pelo poder calorífico superior dum metro cúbico, é que mede o rendimento duma tonelada de hulha em gás.

Nas fábricas modernas êste número atinge freqüentemente 2,1 a 2,2 milhões. Obtém-se, por exemplo, êste rendimento nos fornos verticais contínuos modernos dos tipos Glover-West e Woodall-Duckham.

Nestes fornos o gás é composto por 70 % de gases da distilação da hulha e por 30 % de gás de água. Êste resultado consegue-se injectando nestes fornos, pela parte inferior, vapor de água no teor de 10 % do pêso da hulha.

O vapor é fornecido pelo *water-jacket* dos gasogéneos Marischka, que são gasogéneos envolvidos por uma dupla parede onde circula água. Estes gasogéneos, que consomem coque, da espessura de 10-25^{mm}, fornecem um gás à temperatura de 275°, do que resulta um ganho de calor.

Os fornos Woodall-Duckham são rectangulares e teem as seguintes dimensões: comprimento 1^m,80 a 2^m,80, largura 0^m,20, altura 8^m. São aquecidos por condutas em pés-direitos.

Os fornos Glover-West são de secção elíptica no topo e de secção circular na base. Dimensões: eixo maior da elipse 0^m,80, eixo menor 0,^{m}25, diâmetro da base 0^m,90 a 1^m,20, altura 8^m.

A circulação do gás de aquecimento nos fornos Woodall-Duckham é ascendente. No caso dos carvões que se dilatam, regula-se assim melhor o aquecimento, que atinge 1.350°.

Nos fornos Glover-West o aquecimento é por condutas horizontais.

Nuns e noutros pode-se introduzir ar terciário.

Usa-se também a passagem dos gases com inversor, o que permite a recuperação do calor.

O gás de água é produzido no próprio forno pela injecção do vapor que simultâneamente extingue o coque.

Com boa hulha obtém-se nestes fornos um gás com um poder calorífico de 4.300 a 4.500 cal./m^3, contendo 12 a 17 % de CO. Pode-se fazer variar a produção de mais ou menos 15 %.

Nestes fornos contínuos a alimentação de carvão faz-se por uma forma automática e a velocidade de descida do carvão no forno é de cêrca de 2^{cm} por minuto.

A produção do gás nestas condições, por metro quadrado de superfície ocupada, ultrapassa 120^{m^3}, emquanto que nos fornos horizontais era apenas de 70^{m^3}. Com a injecção de vapor atrás citada, o rendimento por tonelada de hulha é de 400 a 500^{m^3}.

Os fornos descontínuos não dão, evidentemente, tão bom rendimento. Teem, porém, a vantagem de carbonizarem mais fàcilmente as hulhas que se dilatam muito.

Os fornos Woodal-Duckham são empregados desde 1931 pela «Société d'Éclairage, Chauffage & Force Motrice», que é uma «cokerie gazière», na sua fábrica de Gennevilliers. Em regime máximo, estes fornos podem distilar 10 toneladas de hulha por dia. A temperatura é de 1.300°. A hulha deverá ser, então, do tipo que não intumesce ou dilata e descer fàcilmente durante a coquefacção.

O engenheiro Arnu, a que já nos referimos, aperfeiçoou o dilatómetro criado por Audibert e que permite medir as variações do volume das hulhas durante a carbonização.

O dilatómetro Audibert-Arnu é constituído, como mostra a Fig. 2, por um tubo de aço no qual desliza, com um

fraco atrito, um êmbolo. Na extremidade inferior o tubo é fechado. É entre esta extremidade e o êmbolo que se coloca o cilindro de hulha a ensaiar.

A outra extremidade do êmbolo possue um indicador para dar a posição. Todo o aparelho é fechado com a maior precisão e, para que os ensaios se possam comparar, é estandardizado.

O carvão a ensaiar é moído, humificado, comprimido e moldado sob a forma cilíndrica. Coloca-se, depois, no tubo e apoia-se sôbre êle o êmbolo. O aquecimento é eléctrico e feito num forno com um banho de nitratos. A medida da temperatura é feita por um pirómetro.

As fases dum ensaio são visíveis na Fig. 3.

O engenheiro Arnu distingue velocidade de aquecimento e velocidade de aquentamento.

A velocidade de aquecimento é a velocidade média dada pela temperatura gasta pela marcha do aquecimento numa certa distância.

Dilatometro Arnu

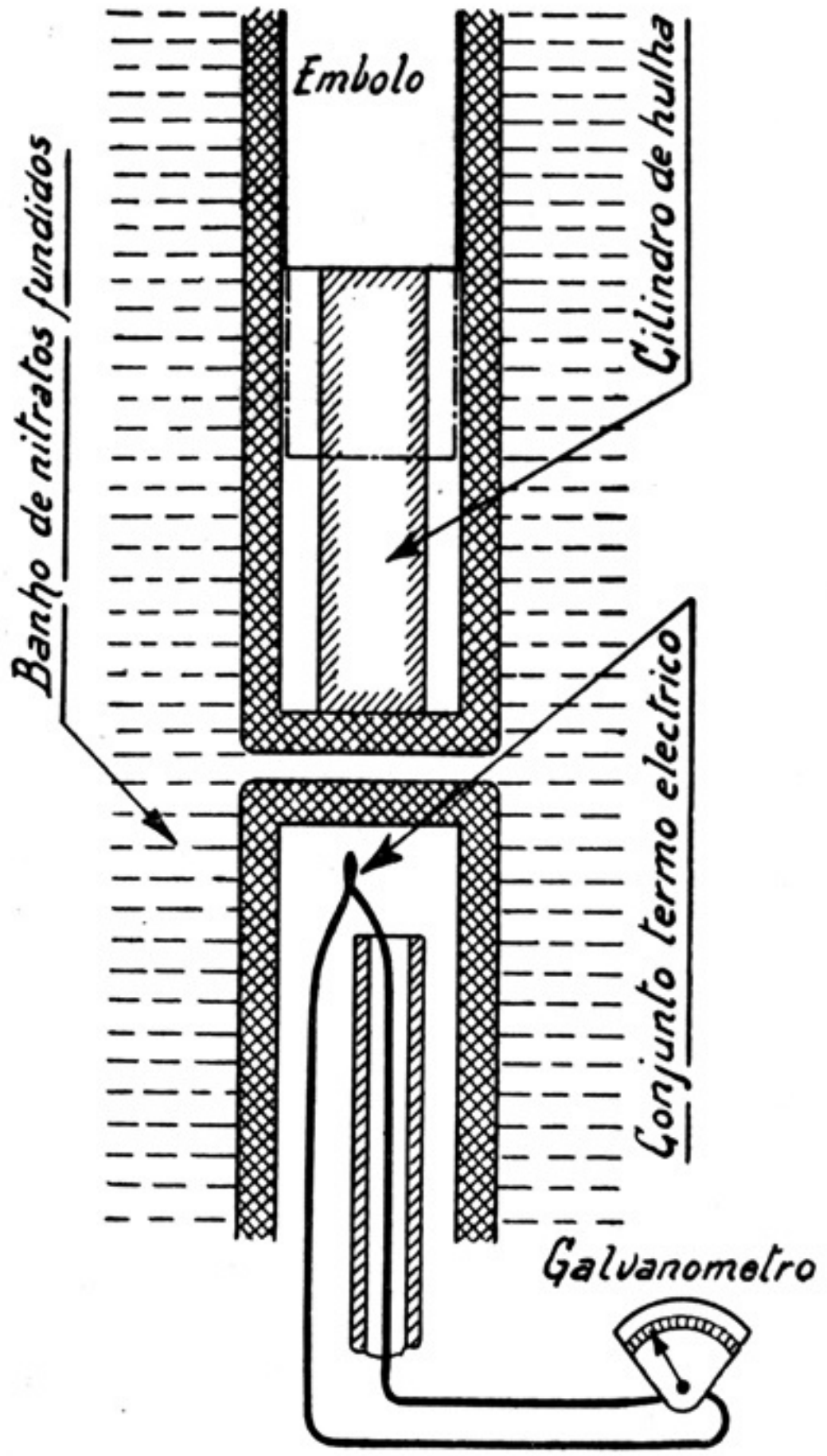
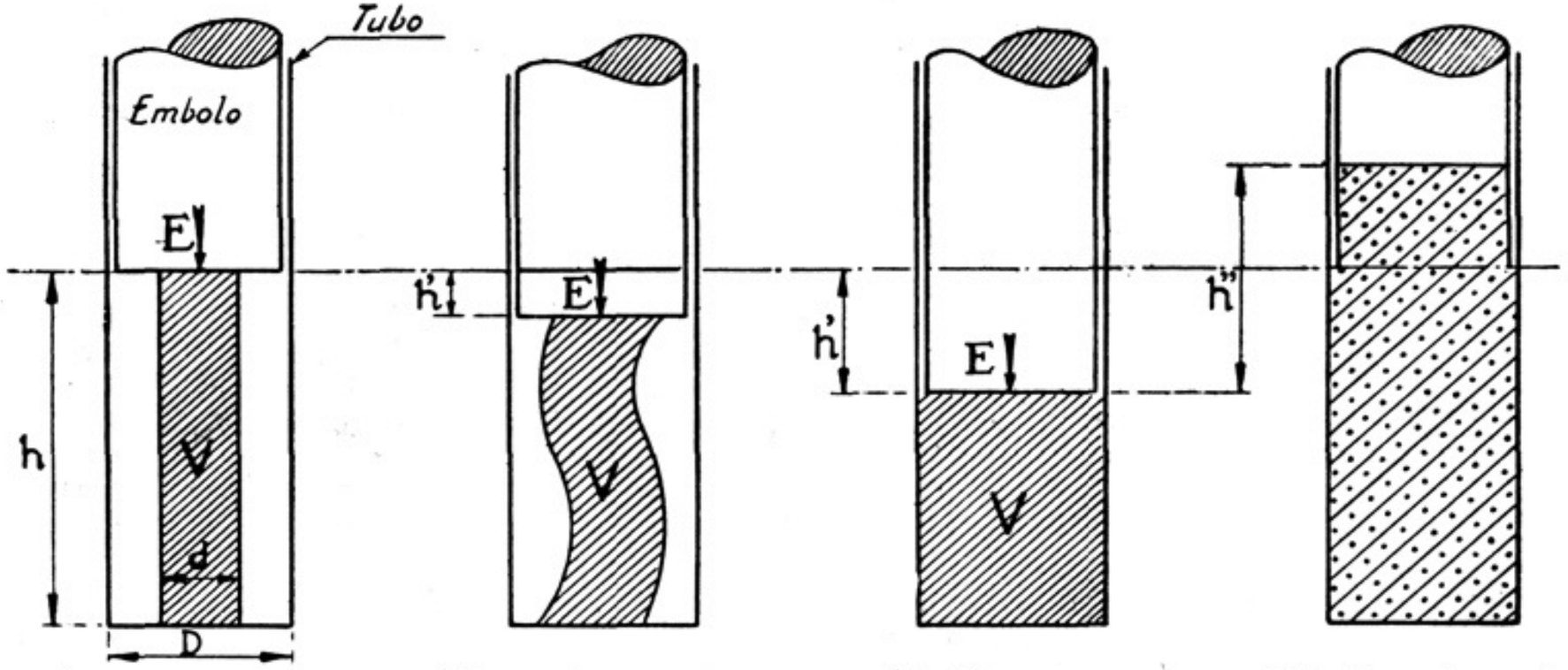


Fig. 2

Principio do funcionamento do dilatometro



I- *Inicio do ensaio*
h = 60 mm.
V = 2 cm³
d = 6,5 mm.

II- *Amolecimento*
D = 8 mm.
E = 250 g/cm²
h' (min.) = 0

III- *Fusão*

IV- *Empolamento*
h' (max.) = 0,34 h.
h' (min.) = 0
h'' (max.) = 2,5 a 3 h.

Fig. 3

A velocidade de aquentamento é o acréscimo da temperatura durante o intervalo dum minuto em cada ponto da massa de hulha.

Esta velocidade varia com os tipos de forno e com o objectivo da carbonização.

Nos fornos de coque é de 1 a 2º por minuto. Nos fornos de gás sobe a 3º e pode-se aproximar de 5 a 10º.

Com os resultados obtidos no dilatómetro tiram-se diagramas. As figuras 4 e 5 mostram dois diagramas Arnu.

Conforme a natureza da hulha, os resultados são muito diferentes.

Para uma mesma lei de aquecimento, podem variar as temperaturas do início da fusão, do início da dilatação e da solidificação. Podem ainda variar as grandezas da contracção e da dilatação. E, em terceiro lugar, as velocidades de contracção ou de dilatação.

O primeiro ensaio duma hulha faz-se à velocidade de 1.º por minuto. Seguem-se ensaios a outras velocidades.

Os ensaios do dilatómetro completam-se com o ensaio do desprendimento das matérias voláteis.

Segundo o engenheiro Arnu, a formação do coque metalúrgico, de grossura normal, por carbonização duma mistura, depende:

a) da fusão suficientemente completa e seu empolamento visível, que é a condição da dureza e da homogeneidade;

b) da aglutinação dos elementos inertes da mistura, que é a condição da não friabilidade;

c) das fendas da massa de coque no forno, que é a condição da grossura e da resistência do coque;

d) do retraïmento suficiente para tornar o desenfornamento fácil.

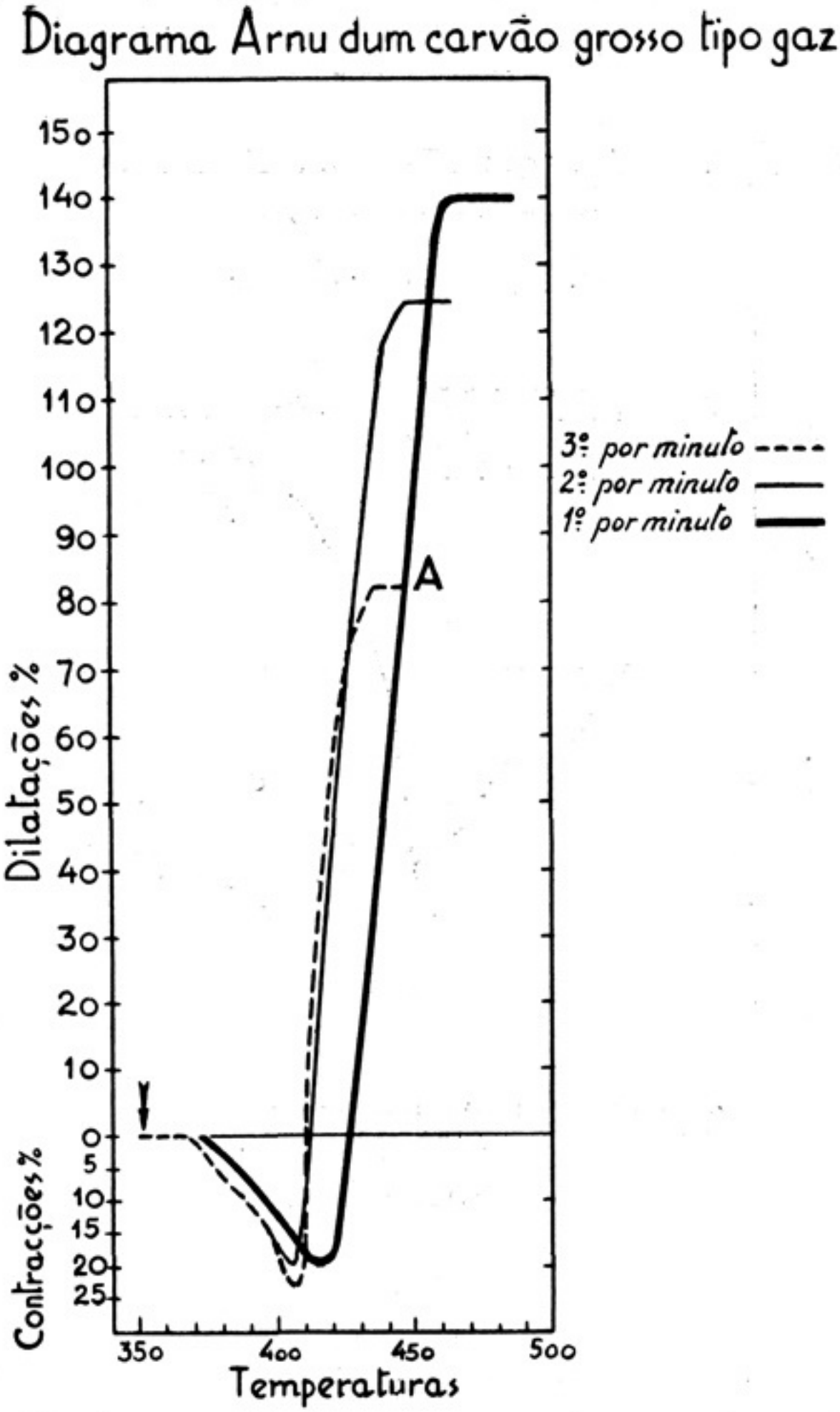

Diagrama Arnu dum carvão grosso tipo gaz
150
140
130
120
110
100
90
80
70
60
50
40
30
20
10
0
5
10
15
20
25
Dilatações %
Contracções %
A
3º por minuto
2º por minuto
1º por minuto
350
400
450
500
Temperaturas
Ensaios sem alteração a diversas velocidades de aquecimento

Fig. 4

Ora todos estes factores dependem da velocidade da elevação da temperatura.

Investigação da proporção ótima do carvão magro a adicionar ao gordo.

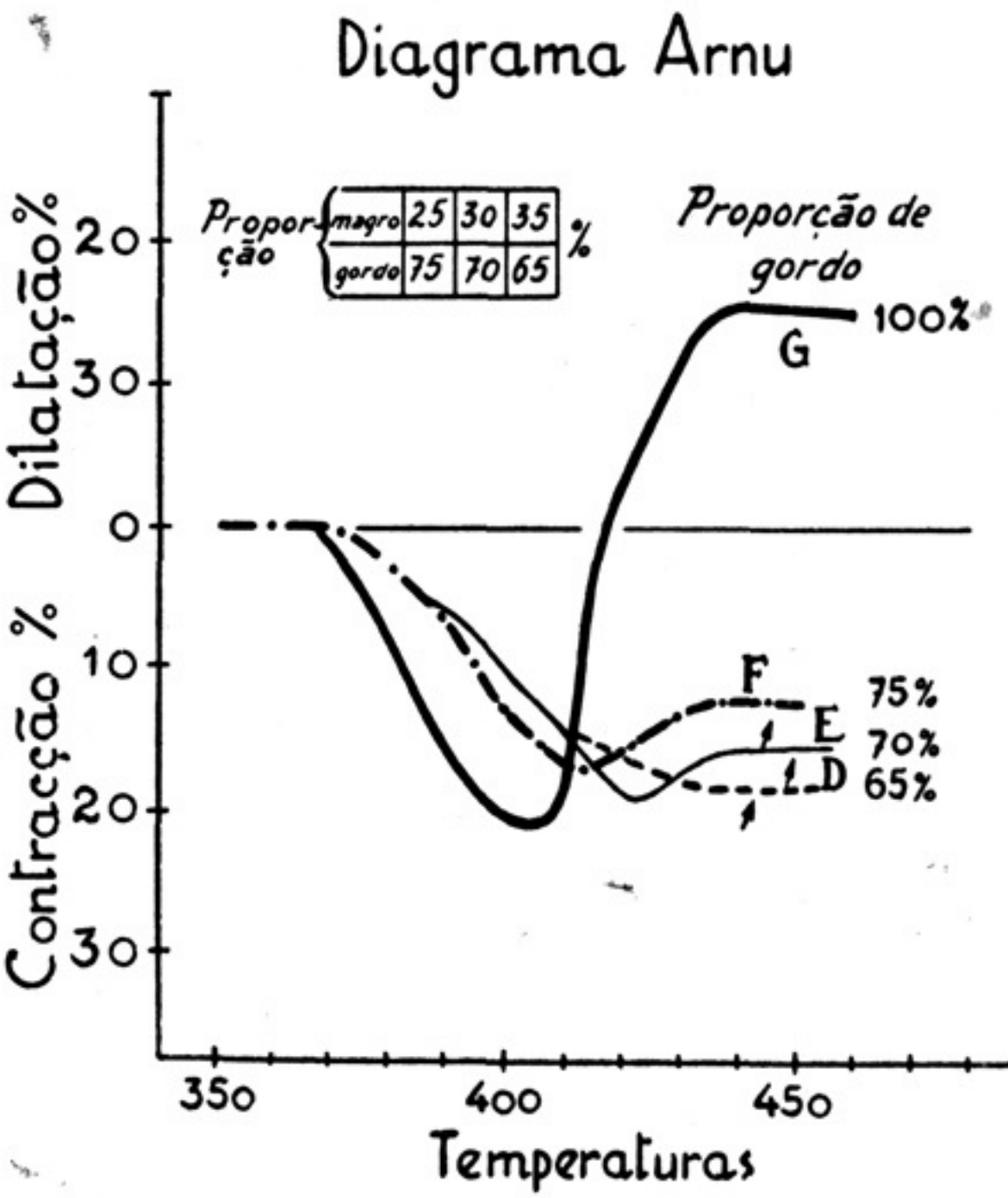


Fig. 5

Uma vez postas em evidência pelo dilatómetro as características duma hulha, é possível corrigir os defeitos que tiver para o fim da carbonização, recorrendo às misturas de hulhas.

O objectivo das misturas é, portanto:

a) melhorar as fusibilidades limites das hulhas;
b) reduzir o empolamento das hulhas muito fusíveis;
c) diminuir ou aumentar o índice de retraïmento.

Todavia, para que as qualidades das misturas, relativamente à fusão e ao empolamento, dêem resultado é necessário que:

a) a granulação seja bastante fina;
b) as misturas sejam bem homogéneas;
c) a densidade e espessura da carga sejam suficientes;
d) a velocidade de cozedura seja bastante rápida;
e) o livre empolamento seja impossível;
f) o perfil das retortas seja de maneira que evite as deformações na massa de hulha durante a solidificação.

Os dilatómetros Arnu são hoje utilizados em tôdas as fábricas de coque e de gás, a fim de determinar, em função da variação do volume, a aptidão duma hulha para o fabrico dum bom coque.

Os estudos do engenheiro Arnu, que trabalha na « Compagnie des Forges de Châtillon-Commentry », incidiram sobretudo nos carvões destinados ao fabrico do coque exclusivamente.

Nos casos dos fornos de gás e especialmente para os fornos contínuos, os estudos são dos engenheiros Bro e Cassan, êste último da « Compagnie de Construction des Fours ».

Mas, quer se trate de fábricas exclusivamente de coque, de « cokeries gazières », quer de fábricas de gás, o emprêgo

do dilatómetro de Arnu e do método das misturas de hulhas é hoje prática corrente em tôda a parte.

Não se querendo utilizar o dilatómetro, pode-se empregar o método Woodall-Duckham.

Êste método, citado por Ch. Berthelot, efectiva-se do modo seguinte:

« Emprega-se um cadinho de sílica fundida *Vitreosil CO* cuja forma e dimensões teem uma grande importância para tornar os ensaios comparativos. O carvão é triturado no peneiro n.º 45 de 324 malhas por cm^2, depois é sêco na estufa, a 105º, durante o tempo estritamente necessário para evitar a oxidação. Pesa-se um grama de carvão que se coloca no cadinho, tendo o cuidado de igualar a superfície segundo um plano horizontal. Leva-se bruscamente o cadinho à chama dum bico de « Bunsen » de 10^{mm} de diâmetro interior; o ajustamento do gás deve ter $1^{mm},5$ e a pressão do gás deve ser de 100^{mm}. O Bunsen está regulado de maneira que a chama tenha cêrca de $0^{m},25$ de altura; o seu cone azul mede então cêrca de 60^{mm}. O cadinho, colocado sôbre um suporte triangular, é posto na chama de maneira que o fundo esmague muito ligeiramente o cone azul. A duração do aquecimento é de quinze minutos exactamente. Deixa-se arrefecer um bocadinho antes de abrir. Obtém-se, assim, um coque mais ou menos grosso que se recolhe com cuidado sem o quebrar. A aferição faz-se por meio duma escala de dilatação preparada, uma vez para sempre, da maneira seguinte: toma-se um carvão extremamente dilatável, êle fornece um pedaço de coque que enche quási completamente o cadinho. Toma-se, em seguida, um carvão tão pouco dilatável quanto possível, que dá um pedaço de coque aglomerado mas pràticamente sem dilatação. O primeiro pedaço de coque terá o n.º 9 e

o pedaço que não se dilatou terá o n.º 1. Por mistura dêstes dois carvões, preparam-se pedaços de grossuras intermediárias que serão numerados de 2 a 8. Depois de algumas experiências, pode-se realizar uma escala de intervalos regulares. Colam-se os 9 pedaços numa prancha quadriculada a 3^{mm}, inscrevendo os números 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. As dilatações 7, 8 e 9 apreciam-se muito mais pela grossura aparente dos bocados que pelo seu grau cavernoso; por isso é útil colar também sôbre a prancha bocados cortados, segundo um plano mediano».

Êste método é bom e por isso pode ser seguido em todos os laboratórios de fábricas de gás. Só tem o defeito de não indicar a dilatação em função da velocidade de aquecimento. Pelo contrário os ensaios, como vimos, pelo dilatómetro indicam que a dilatação duma hulha é tanto maior quanto mais rápida é a subida da temperatura.

Para certas hulhas inglêsas de Durham, a dilatação atinge 200 % do volume inicial. Para certas hulhas da Silésia, êste valor é nulo mesmo quando há muitas matérias voláteis.

Se a velocidade de aquecimento passa de 1 a 5º por minuto, a dilatação duma hulha pode ir de 10 a 85 % do volume inicial. A velocidade normal é, todavia, de 2º por minuto.

Conjugando a mistura de carvões e a velocidade de aquecimento, nos fornos contínuos, é possível obter nos fornos Woodall-Duckham um bom coque.

Os fornos Woodall-Duckham teem, nos pés direitos, vários bicos de aquecimento. Pode-se, assim regular a temperatura de aquecimento por forma a conseguir o regime desejado.

O bico inferior pode-se regular a 1.350º e o superior a 1.250º ou inversamente.

Os engenheiros Queret e Silvestre de Sacy indicaram as regras seguidas para o aquecimento dos fornos Woodall--Duckham, segundo a dilatação da hulha, na fábrica de gás de Clichy. As fábricas de gás de Vannes, de Libourne, de Nice, de Nanterre, da «Compagnie du Gaz de Paris», de Bordeaux, etc., em França; de Turim, de Roma, de Florença, em Itália; de Fulham, em Inglaterra, etc., usam estes fornos e estes processos.

Nas fábricas de gás o rendimento ponderal de coque diminui com a injecção de vapor. Mas a diminuïção é pequena.

Para uma injecção de 10-12 % o rendimento diminue de 70,4 para 68,5 do pêso da hulha.

Os carvões usados devem ser das dimensões:

40 % de calibre superior a 20mm.

60 % de calibre de 0 a 3mm.

e misturados como nas fábricas de coque.

O retraïmento do coque deve ser estudado para cada mistura, para evitar que se prenda às paredes e dificulte a descida e o desenfornamento.

Para obter bom coque metalúrgico nos fornos contínuos verticais de gás actuando nas misturas de carvões, os engenheiros Queret e Sacy, atrás citados, organizaram uma classificação para os carvões usados em França.

As hulhas são classificadas em 3 categorias:

1.ª — Hulhas que se fundem bem, se dilatam muito e dão coque bem aglomerado. Devem-se utilizar misturando-as com as hulhas magras. Pertencem a êste grupo os carvões de Courrières, de Liévin, de Lens, de Bethune, de Bowes.

2.ª — Hulhas fundindo bem, dilatação média, coque

bem aglomerado. Carvões da Westphalia, de Horden, de Bolden, de South Hetton, de New Leversons, de Lambton (Duhram). Utilizam-se sós ou em qualquer proporção na mistura.

3.ª — Hulhas mais ou menos aglomerantes, mas dando um coque com fendas ou muito friável. Carvões de Bruay, de Marles, de Danaby, de Doncaster, de Carlton, do Sarre.

Alguns tipos de boas misturas:

I — 40 % Courrières com 40 % Marles e 20 % Durham.

II — 30 % Courrières com 30 % Marles, 20 % Westphalia e 20 % Durham.

III — 33 % Lens com 33 % Marles e 33 % Durham.

Tôdas as misturas são feitas, porém, após ensaios de laboratório nos quais se verifica como, para cada mistura, se conduz a dilatação durante a carbonização.

Há, porém, alguns limites de utilização.

Nos fornos Woodall-Duckham não dá resultado, sob o ponto de vista da qualidade do coque, utilizar carvões ou misturas de carvões que tenham uma dilatação Arnu superior a 100 %, quando a velocidade de aquecimento é de 2° por minuto. O outro limite é dado por um grau de dilatação Arnu inferior a 20 %.

Os bons limites para o coque estão compreendidos entre 30 e 100 % de dilatação Arnu.

O engenheiro Cassan, segundo Berthelot, criou um diagrama triangular para as misturas ternárias de carvão.

Estes diagramas são muito úteis porque as curvas que dizem respeito à dilatação do carvão e expressas em per-

centagem do volume inicial, indicam, conforme a proporção da mistura:

1.º a dilatação do carvão;
2.º a dureza do coque;
3.º o preço de custo da mistura;
4.º o rendimento em calorias-gás;
5.º o valor da relação $\frac{\text{rendimento-gás}}{\text{preço}}$

* * *

Para poder melhor encarar por uma forma prática este assunto do fabrico do coque metalúrgico nas fábricas de gás, sem me internar excessivamente em estudos teóricos nem sempre imediatamente realizáveis, pretendi naturalmente averiguar o que actualmente se passa em alguns países.

Pareceu-me, mesmo, conveniente, para a melhor conclusão dêste estudo, fixar um pouco a atenção na utilização dos métodos atrás citados, efectuados nas fábricas de gás de vários países.

A « Société d'Éclairage, Chauffage & Force Motrice », que é uma « cokerie gazière » e é fornecedora de gás nos arredores de Paris e que, como atrás relatamos, criou, logo depois da Grande Guerra, o « coque metalúrgico B », fabrica agora o coque metalúrgico em fornos de câmaras horizontais. O seu director, Mr. A. Bazille, informou-me de que estes fornos são do sistema Becker e de que a instalação foi executada, na fábrica de Gennevilliers, pela « Compagnie Générale de Construction de Fours », que é a emprêsa que está a fazer a instalação da nova fábrica de

gás de Lisboa, na Matinha, para as « Companhias Reünidas de Gás e Electricidade ». Sôbre os processos da valorização do coque obtido, manutenção mecânica, normalização de tipos, etc., a fábrica de Gennevilliers é modelar, e no Congresso da Association Technique de l'Industrie du Gaz, de França, Mr. Dubout fêz uma detalhada comunicação sôbre ela.

A « Société des Cokeries de la Seine », outra « cokerie gazière », sôbre o mesmo assunto informou-nos do seguinte: « Fabricamos com efeito gás de iluminação e coque metalúrgico. Empregamos, para êsse fim, misturas de carvão adaptadas à nossa produção e estas misturas são tratadas em fornos de coque do sistema Becker, muito análogos aos fornos de coque ».

Segundo Berthelot, os fornos Becker para coque são fornos de regeneração de calor. O retôrno dos gases de aquecimento produz-se transversalmente. Os gases ardem, num pé-direito, ao subir, passam por cima da câmara por condutas transversais e descem pelo pé-direito seguinte para voltar ao regenerador. Estes fornos podem trabalhar com gás rico ou com gás pobre. Os regeneradores são individuais e ocupam tôda a superfície inferior dos fornos. O pé-direito é constituído por uma série de condutas verticais que servem para a combustão do gás e para o aquecimento da câmara do forno. Cada conduta é dividida em secções e cada uma, por uma conduta transversal, está ligada ao pé-direito vizinho.

Em conseqüência do grande número de condutas transversais, a conduta horizontal é de secção reduzida. E esta redução permite maior altura às condutas verticais, o que dá maior superfície para o aquecimento por chama directa. O resultado desta vantagem é obter uma carbo-

nização uniforme, e assim todo o coque do forno fica pronto no mesmo momento e à mesma temperatura. O tempo da cozedura é reduzido. O aquecimento torna-se mais uniforme também, porque a velocidade dos gases queimados, que passam na parte superior da conduta vertical, varia entre limites mais curtos. A solidez da construção aumenta também com a diminuïção da conduta horizontal, porque se pode aumentar a espessura e a resistência das paredes.

Outra vantagem dos fornos Becker consiste em evitarem a perda dos gases combustíveis por uma forma completa.

Enfim, graças à separação completa do pé-direito e do regenerador do lado da saída do coque e do do lado da « défourneuse », obtém-se um melhor rendimento.

Na « Régie Municipale du Gaz », de Bordeus, o objectivo tem sido desenvolver particularmente o rendimento de gás e produzir um coque de qualidade suficiente para ser fàcilmente colocado no aquecimento doméstico, na alimentação de fornalhas e nos gasogéneos industriais. Não é portanto uma « cokerie gazière ». Todavia, como em Bordeus são usados os fornos verticais contínuos Woodall-Duckham e os fornos verticais descontínuos da « Compagnie Générale de Construction de Fours », é interessante conhecer os resultados, porque naquela fábrica se usam os processos mais modernos de carbonização e distilação.

O volume de gás fabricado é medido a 15° e à pressão de 760 mm de mercúrio, e reconduzido ao poder calorífico de 4.500 cal/m³ (medido a zero° e à pressão de 760 mm); além disso, efectuou-se a correcção correspondente às calorias retiradas pela desbenzolagem do gás.

Em Bordeus, em 1938, uma tonelada de carvão sêco forneceu 502 m³ de gás.

O rendimento dos fornos contínuos é bem superior ao dos fornos descontínuos. Com efeito obteve-se:

fornos contínuos	535 m³ de gás
fornos descontínuos	485 m³ de gás

Os sub-produtos são:

a) *Coque:*

Tem-se 640 kg. de coque com . . . . 10 % de água
» 110 » » « grésillon » com 12 % » »
» 82 » » pó com . . . . . 15 % » »

O aquecimento dos fornos absorve tôda a produção de « grésillon » e uma pequena parte de coque, ficando disponíveis para a venda:

580 kg. de coque
82 » » pó

b) *Alcatrão:*

Obtém-se 55 kg. de alcatrão bruto com 2 % de água.

c) *Sulfato de amónio:*

Uma tonelada de carvão sêco fornecia onze quilogramas de sulfato de amónio. Todavia, devido à quebra de preço provocada pelos azotados sintéticos, em Bordeus não se faz actualmente a sulfatificação.

O coque de Bordeus é muito friável, muito frágil e pouco compacto para ser considerado um coque metalúrgico. Isto é devido ao facto dos fornos Woodall-Duckham

verticais contínuos ali existentes não poderem ser alimentados senão por carvões pouco dilatáveis para evitar os riscos de se prenderem às paredes verticais da câmara.

Certamente um estudo adequado das misturas de carvões pelo dilatómetro Arnu permitiria utilizar estes fornos para o fabrico dum coque metalúrgico, mas como se averigua ser difícil êsse estudo e como felizmente ali existem os fornos verticais descontínuos C. G. C. F., preferiu-se recorrer a estes para o fabrico do coque metalúrgico.

Todos os carvões da fábrica de Bordeus são, preliminarmente, ensaiados no laboratório com o dilatómetro Arnu e geralmente são empregadas as misturas ternárias.

A dilatação que correntemente ali se procura realizar numa mistura de carvões, a fim de que a passagem dêstes nas câmaras dos fornos Woodall-Duckham seja fácil, sem retenção por aderência às paredes e para que o coque seja suficientemente bom para os fins e necessidades comerciais, é de 20 a 50 %.

Vejamos agora os ensaios de calibragem e de dureza dos coques da fabricação de Bordeus.

a) *Distilação contínua em fornos Woodall-Duckham:*
Vapor 1 kg,800.
Carvões distilados:

Ruhr	33,4 %
Lambton.	33,3 %
Robur	33,3 %

Calibres	Calibragem do coque depois da extinção	Ensaio de queda sôbre 45 kg. de T. V.	Ensaio de queda sôbre 45 kg. de « Refus »
« Refus »	44,90 %	34,91 %	72,94 %
N.º 1	16,50 %	12,21 %	10,78 %
N.º 0	15,10 %	20,50 %	6,41 %
« Grésillon »	10,40 %	9,02 %	2,53 %
Pó	13,10 %	23,36 %	7,34 %
	100,00 %	100,00 %	100,00 %

Pêso do hectolitro de « Tout-Venant » : 41 kg.

Coque leve, de côr negra, mate e cinzento mate, fendido e pouco homogéneo. O « Refus » resiste bem à queda. Coque frágil e friável.

Como se vê os fornos Woodall-Duckham, verticais contínuos, de Bordeus, com a mistura atrás indicada, deram sòmente 44,90 % de coque superior a 45 mm. Evidentemente com outras misturas os resultados seriam diferentes.

A calibragem da fábrica de Bordeus é a seguinte:

Pó	0 a 11 mm
« Grésillon »	11 a 23 mm
N.º 0.	23 a 34 mm
N.º 1.	34 a 45 mm
N.º 2.	45 a 80 mm
« Refus »	Superior a 80 mm.

b) *Distilação descontínua em fornos C. G. C. F.*

Distilação: em 14 horas — 4 horas de « steaming » a 2 kg.

Carvões distilados:

Ruhr . . . . . 40 %
Lambton . . . . . 40 %
Robur . . . . . 20 %

Calibres	Calibragem do coque depois da extinção	Ensaio de queda sôbre 45 kg. de T. V.	Ensaio de queda sôbre 45 kg. de « Refus »
« Refus »	80,00 %	47,15 %	51,15 %
N.º 1	6,00 %	13,87 %	18,60 %
N.º 0	6,20 %	17,06 %	15,16 %
« Grésillon »	6,60 %	10,17 %	6,91 %
Pó	1,20 %	11,75 %	8,18 %
	100,00 %	100,00 %	100,00 %

Pêso do hectolitro do « Tout-Venant »: 64 kg.

Coque negro, mate; apresentando-se depois da extinção sob a forma de grossos pedaços bastante fendidos; pouco frágil, mas bastante friável.

Como se viu, os fornos descontínuos C. G. C. F. deram 80 % de coque superior a 45 mm.

Nos dois casos, a proporção dos três carvões não era a mesma. Os resultados obtidos com o dilatómetro Arnu foram os seguintes:

Ruhr 100 % puro	Robur 100 % puro	Lambton 100 % puro
Dilatação: 175	10	96

Misturas	*Dilatações*
1.º — Ruhr: 40 % — Lambton: 40 % — Robur: 20 %	40 (utilizada nos fornos C. G. C. F.)
2.º — Ruhr: 33,4 % — Lambton: 33,3 % — Robur: 33,3 %	8 (utilizada nos fornos W. D.)

Em Bordeus reconhece-se que os fornos Woodall-Duckham verticais contínuos possuem um rendimento elevado de gás, originam uma grande economia de mão-d'obra e teem uma marcha correcta, mas que é difícil, mesmo procurando boas misturas, fabricar nêles coque metalúrgico. Preferem ali fabricar êste nos fornos descontínuos C. G. C. F.

A importante emprêsa belga « Société Générale de Fours à Coke Systèmes LECOCQ », cujas instalações de fornos de coque, de fornos de gás e de fábricas de sulfatificação de amoníaco e de benzol, são inumeráveis em todo o mundo, informou-nos especialmente de que os fornos de seu fabrico conveem muito bem para obter coque metalúrgico nas fábricas de gás. Funcionam actualmente instalações Lecocq dêste género nas cidades de Strasbourg, Montrambert e Génova. E agora mesmo aquela sociedade está procedendo a uma importante montagem dêste tipo em Inglaterra, na cidade de Hemsworth, para a « South Kirkby Featherstone & Hemsworth Collieries ». Os fornos Lecocq podem ser do tipo *compound,* do tipo a gás rico, ou horizontais para gás de iluminação.

Por sua vez o meu eminente colega Charles Berthelot, que é sem dúvida uma das personalidades mais competentes em tudo o que se relaciona com os combustíveis, que várias vezes tenho citado neste estudo e que consultei expressamente, disse-me: « *A priori,* pode-se produzir coque metalúrgico nos fornos das fábricas de gás. No entanto convém expressamente ter em conta:

1.º — A qualidade do carvão, a qual é modificável e regulável, numa certa medida, por uma mistura conveniente de diversas qualidades de hulha. Tudo isto está resolvido actualmente.

2.º — O modêlo do forno de que se dispõe. É mais

fácil obter um coque da qualidade metalúrgica nos fornos verticais descontínuos do que nos fornos verticais contínuos. É nos fornos horizontais que se produz mais fàcilmente coque metalúrgico. Em todos os casos, é preciso cuidadosamente estudar as misturas de carvão destinadas à carbonização, a fim de evitar que o carvão se prenda às paredes nos fornos verticais e a fim também de obter coque satisfazendo à alimentação dos fins a que é destinado: alto forno, cadinho de fundição, *water-jackets* para a fusão de minérios, gasogéneos, etc. »

Por sua vez o Dr. Fritz Schuster, do Deutscher Verein Von Gas-und Wasserfachmaennern E. V., de Berlim, e autor do livro « KOKS », teve a amabilidade de me informar da orientação seguida actualmente na Alemanha pelas fábricas de gás para a produção dum coque de boa qualidade metalúrgica. Segundo êle, nas grandes fábricas de gás, para produzir o coque metalúrgico, trabalha-se com fornos usuais das fábricas de coque de câmara horizontal.

Na Alemanha os fornos verticais descontínuos, de carga estável, fornecem também um coque de boa qualidade próprio para os altos fornos. Para o bom funcionamento dos fornos com estes objectivos usam-se as misturas e a preparação convenientes das hulhas.

Na Alemanha as tradicionais firmas OTTO, de Bochum, KOPPERS, de Essen, COLLIN, de Dortmund, STILL, de Recklinghausen, DIDIER KOGAG, e HINSELMANN, de Essen, aperfeiçoaram nos últimos anos os fornos de câmara horizontal, com êste objectivo.

Os métodos de preparação racional das hulhas por meio de trituração e de mistura, baseados no aumento do volume do carvão pelo aquecimento, são hoje seguidos nas mais recentes instalações alemãs.

Dentre elas destacaremos a fábrica de gás de Leipzig e a fábrica de gás de Freiburg, esta de 1936.

Entre as « cokeries gazières » alemãs, conhecidas ali pelo nome de « gaskokerei », citaremos, pela sua notável organização, a de Stuttgart, a mais recente, montada o ano passado com câmaras horizontais.

Na Suíça existe desde 1933 uma instalação dêste tipo, em Zurich. Na Basileia existe outra « cokerie gazière » de instalação muito recente, dotada duma bateria de 30 fornos horizontais com uma capacidade de $9^{T},3$ por câmara.

CONCLUSÃO

Dêste breve trabalho pode-se concluir que o estudo da distilação dos carvões e especialmente da carbonização das hulhas, a princípio completamente empírico, foi, pouco a pouco, nos últimos vinte anos, adquirindo uma feição científica e racional.

Hoje, devido, sobretudo, aos trabalhos de Audibert, de Arnu, de Ferrero, de Bro e de Cassan, é possível intervir na carbonização das hulhas por uma forma adequada aos fins que tivermos em vista.

Aplicando o método do engenheiro Arnu às misturas de hulhas, obtém-se para a indústria do gás os melhores resultados, sob os pontos de vista técnico e económico. Com efeito, pelo método Arnu, é possível fazer uma melhor selecção dos carvões, o que, com a devida orientação, conduz imediatamente a um melhor funcionamento da carbonização, regularizando a descida do carvão nos fornos de marcha contínua e dando lugar a um coque metalúrgico com qualidades físicas garantidas pelo estudo prévio das misturas de carvões, e sem prejuízo para o gás.

A resistência e a solidez do coque são hoje, de preferência, medidas pelos métodos inglêses, pela aproximação do ensaio pelo *trommel* e pelo ensaio da queda, seguidos do estudo da estrutura macroscópica e microscópica.

Não tem êste estudo a pretensão de estabelecer regras próprias e especiais para cada instalação de gás, construída ou a construir no nosso país. Isso deve competir aos respectivos engenheiros, uma vez que lhes seja determinado orientar nesse sentido a fabricação. Apenas nos limitámos, depois de estudar a carbonização da hulha, a expor os métodos hoje usados nas mais aperfeiçoadas fábricas de coque e de gás da Europa. Tivemos em vista demonstrar que é possível conseguir-se em Portugal o mesmo que nelas se consegue e que vem a ser: o fabrico do coque metalúrgico nas fábricas de gás. Isto tem por fim, por um lado, reduzir a nossa importação de coque metalúrgico, com a inerente vantagem de impedir a saída de um valor-ouro importante para o estrangeiro, e por outro, de valorizar o maior sub-produto das fábricas de gás, que, de dia para dia, encontra maior dificuldade em se colocar no mercado dos usos domésticos pela concorrência que lhe faz o próprio gás.

Entregando a maior parte do coque das fábricas de gás à metalurgia, por meio duma mais racional carbonização das hulhas empregadas, beneficiaríamos, duma maneira multiforme, a economia nacional: porque, além das atrás citadas vantagens da valorização da qualidade do coque para as fábricas de gás e da redução da importação, iríamos entregar aos combustíveis nacionais o mercado hoje ocupado pelo coque de gás fabricado com combustíveis estrangeiros.

Manuel Gaspar de Barros

ALLOCUTION PRONONCÉE LE 5 JUIN 1939 DANS LA SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ D'ECONOMIE POLITIQUE, À PARIS, PAR LE PRÉSIDENT DE L'INSTITUT DE COIMBRA, F. M. DA COSTA LÔBO.

Tout d'abord je tiens à témoigner à notre éminent Président, M. Emile Mireaux. combien je suis sensible aux paroles bienveillantes qu'il a bien voulu m'adresser, et à vous tous, très illustres collègues, que je suis profondément reconnaissant de l'honneur d'être admis au sein de cette prestigieuse institution scientifique, qu'est la Société d'Economie Politique.

Et en ce moment même je viens de constater la raison de sa renommée en écoutant le rapport que notre savant collègue, M. Edouard Bonnefous, vient de faire sur le sujet inscrit à l'ordre du jour: « Répercussions financières et économiques du réarmement intensif ».

On y trouve une précieuse documentation exposée avec une grande exactitude, et au même temps des observations et des conclusions très justes, malgré qu'elles soient de nature à nous conserver dans un état de grave préoccupation, qui n'exclue pas une complète confiance dans l'avenir, peut-être encore lointain, qui devra suivre cette malheureuse période d'inconcevables et maladroites convoitises.

Inconcevables, — oui, car les esprits éclairés devraient reconnaitre combien elles sont contraires à la prospérité de

l'Humanité, et comme elles sont nuisibles, même à ceux qui les éprouvent. Ceux-ci, en profitant des conditions où ils se trouvent, et certains d'un concours équitable, même généreux, des peuples défenseurs de la dignité humaine, se trouveraient enrichis et aimés.

Je ne veux pas, Chers Messieurs, abuser de votre aimable attention; pourtant qu'il me soit permis de faire deux considérations; une d'ordre générale, et l'autre toute particulière pour notre chère France.

Peu de temps après la signature du Traité de Versailles, j'ai publié une apréciation de la situation internationale qu'on venait de créer, sous le titre « Le Problème Mondial et l'action du Portugal », volume que j'ai eu le plaisir d'offrir à notre Société.

J'y ai émis l'avis que le traité pour la paix n'avait pas clos la période de la guerre, dont le commencement pour notre époque remonte au moins à l'année 1866, date de la bataille de Sadowa. Alors ont été mis en relief les aspirations impérialistes de la Prusse et les probabilités que ce pays avait de les réaliser, en ayant acquis la possibilité de la prépondérance sur les populations germaniques, malgré l'existence d'idéaux très divers entre les peuples qu'on considère dans ce secteur humain, lequels, par conséquent, auront des responsabilités très variées.

En effet la guerre subsiste constamment, avec des démonstrations plus ou moins aiguës mais toujours avec des conséquences regretables et ceci depuis presqu' un siècle, car nous pouvons compter déjà 75 années de troubles et de soucis.

Au moment où j'ai écrit mon travail j'avais l'impression qu'un nouveau conflit éclaterait bientôt. Heureusement, beaucoup de sagesse, même de lourds sacrifices, ont ajourné

cet épouvantable malheur, et sans doute nous tous qu'y sommes ici nous nous trouvons réunis dans le même désir que l'Humanité échappe à ce terrible cataclisme. Pourtant notre illustre collègue nous a démontré avec des chiffres frappants ce que nous coûte l'état de misère où nous sommes conduits par la constante menace d'un terrible conflit armé.

Il nous a fait connaitre les chiffres astronomiques auxquels sont arrivées déjà les dépenses des Etats en conséquence des courses aux réarmements et, d'autre part, les désastreuses conséquences économiques qui s'ensuivent.

Je me permettrai d'ajouter qu'il faut encore envisager les préjudices énormes que l'humanité a éprouvé déjà dans ces dernières 20 années à cause des craintes qui la dominent et qui imposent de pénibles sacrifices qui, non seulement font disparaitre dans un affreux abime des valeurs énormes, perdues pour toujours, mais qui provoquent aussi une incessante réduction des dépenses privées, ce qui conduit à la misère générale. Et considérant tous ces faits nous nous sentons humiliés et, en même temps, nous nous insurgeons contre l'idée qu'on puisse porter atteinte de cette manière au bonheur de l'humanité à laquelle Dieu a fourni en abondance les moyens d'avoir une vie heureuse.

Pourtant si l'on est obligé d'envisager un conflit déterminé par des idées religieuses et payennes, et je fais les voeux les plus ardents pour que tout le monde adopte la voix de la vérité, je suis sûr que le triomphe des bons sentiments est assuré.

En pensant à notre chère France, fille chérie de l'Eglise, je me bornerai à rappeler les considérations que j'ai faites à Lisbonne en rendant compte de mon intervention comme délégué de la société de Géographie de Lisbonne au Congrès qui a siégé à Paris lors de l'éxposition

internationale, dont l'objet était *La culture des peuples coloniaux.*

Nous nous trouvions dans un moment d'anxiété. De graves évènements se produisaient en France. Mais en toute sincérité, et avec la plus grande confiance, j'ai observé qu'ayant relu souvent l'histoire de France, je m'étais senti, à plusieurs reprises, inquiet du sort de ce peuple, auquel la civilisation est redevable des services inoubliables et pourtant, d'un moment à l'autre les soucis disparaissaient, et peu de temps après la France se redressait plus forte et plus prestigieuse. Et alors j'ai déclaré que dans cet instant la même confiance me dominait. Et les évènements m'ont donné, grâce à Dieu, entièrement raison.

Je ne veux pas finir sans avoir parlé de l'admiration et de l'enthousiasme qui ont accueilli, il y a peu de jours, les conférences qu'ont fait au Portugal nos savants collègues, ici présents, Mrs. Les Professeurs Baudin et Georges Blondel, celui-ci invité par l'Institut de Coimbra. Et que l'on me permette aussi d'exprimer mon regret à la pensée qu'on n'y reverra plus notre regretté et savant Collègue Monsieur le Viconte de Guichen, dont les remarquables qualités ont laissé dans mon pays un souvenir ineffaçable.

F. M. da Costa Lôbo

EL ALMA MUSULMANA

Penetrar en el alma musulmana, para ver lo que en ella hay de sentimental y de mistico, es emprender una peregrinacion, á traves de los seres, hacia un Mundo tanto mas misterioso cuanto mas profundizamos en él. Hace falta una preparacion especial para emprender su estudio, y lo esencial es haber vivido con los musulmanes, en la casa de ellos, es decir en Marruecos.

Vivir con ellos y ver lo que hacen, sin preguntarles nada, sin hacerles explicar una vida que ellos consideran como fatalmente determinada, y que debe seguir su curso desde el momento en que nacen hasta el minuto en que *Allah* se los lleva.

En los adolescentes, en aquellos que empiezan a abrir los ojos al amor, á las ilusiones es en quien interesa estudiar el sentimentalismo. El amor, lo sienten y no saben lo que es; pero tejen en torno de él un mundo de poesia pura que no lo explica pero que lo alaba, que lo canta, que lo idealiza. La vida, tampoco saben lo que es; ni tampoco saben lo que es la muerte. Viven con esa despreocupacion encantadora que es como realmente se debiera vivir. Asi son los moros: dichosos adolescentes.

Como toda civilizacion oriental, la marroquina nos seduce por lo diferente de la nuestra y por el misterio que la acompaña. Misterio en todo: en el atavio, los hombres con las « *Jilabas* » parecen iguales, sin que en ellos se pueda determinar una edad, pues la forma de la indumentaria quita toda la esbeltez al cuerpo, perjudicando a los

jovenes en favor de los mas viejos. El « Tarbuch » que no se quitan sino para dormir y la capucha que llevan encima, contribuyen tambien a « standardizarlos ». Esta igualdad de silueta llega á la perfeccion entre las mujeres. No se podria encontrar diferencia aparente entre una mora y otra mora. Ademas de las innumerables prendas que cubren su cuerpo, este va completamente envuelto en un enorme « *Haik* » blanco que debe ir colocado de acuerdo con la tradicion y que les sirve tambien para cubrise la cabeza. De esta solo se ven los ojos, pues la cara está cubierta por um pañuelo. Una mora decente no debe nunca dejar ver la boca y la nariz. ¡Que belleza la de estos ojos negros que parecen asomarse a una diminuta ventanilla! Son como una muestra de lo que debe ser el resto. Ninguna mujer como la mora sabe sacar partido de sus ojos. No cuentan sino con eso para expresarse. El cuerpo se mueve con dificultad bajo el pesado ropaje, las manos estan ocupadas en sujetar los pliegues del complicado « *Haik* », pero los ojos son tan bellos que se bastan para decir lo que quieren. El acta de nacimiento de una mora son sus ojos. Son ellos los que seducen al moro, que con un instinto muy particular reconstituyen en su imaginacion la anatomia de la que los posee. El moro y la mora pueden sostener á distancia una conversacion amorosa solo con la mirada. Con ella expresan sus sentimientos, y es la mejor manera de hacerlo. El sentimiento pierde intensidad y belleza cuando se trata de condensarlo en palabras, y el moro, esencialmente sentimental, prefiere expresarse con la mirada. El lenguaje de los ojos, es el lenguaje del alma.

La poesia mora es muy rica en poemas de amor y de pasion. El amor es cantado é idealizado maravillosamente.

El poeta invoca a las mujeres y les dice sus anhelos y sus penas pero no se dirige a ninguna mujer determinada. El marroqui carece del trato social con la mujer, y habla del amor y lo glorifica porque en el fondo de cada marroqui hay un poeta, y que no pueda haber poesia sin amor.

Misterio en sus costumbres. El mas informado de los escritores que ha tratado de las costumbres de los marroquis no ha hecho sino transcribir lo que ha visto. Pero no es todo; hay mas, y eso los marroquis lo conservan preciosamente como una cosa que el profano debe ignorar y que constituye la esencia de su tradicion.

Misterio en su religion? Quien ha podido presenciar la oracion en una Mezquita? Iglesias y Sinagogas estan abiertas a todo el que quiera entrar. El umbral de la Mezquita es sagrado é infranqueable. El marroqui reza con toda su alma. En el momento de la plegaria, cuando frente a la Meca invoca al profeta *Mahoma,* olvidase de todo cuanto lo rodea y sumese en una especie de letargo del que nada le podrá arrancar mientras no haya cumplido su deber con una religion que no le supone gasto alguno.

Misterio en el trazado de los barrios marroquis: Callejuelas estrechas, con bifurcaciones en todos sentidos, verdadero laberinto. Casas con fachadas muy pobres, las puertas cerradas o entreabiertas. A veces se vislubra un interior suntuoso que contrasta con el aspecto miserable del exterior.

Es ese misterio en todo lo que es marroqui el que exalta nuestra imaginacion que nos hace descubrir la base de sentimentalismo que hay en todo aquello.

El marroqui, en la vida corriente, no ha hecho ningun esfuerzo para adaptarse á la modernizacion de los tiempos, o el esfuerzo ha sido muy superficial. En el fondo de él

vive el mismo marroqui de hace mas de mil años, con el mismo concepto de las cosas y con las mismas costumbres. Aunque al igual del occidental, posee calendario con años, meses y dias, para él esa determinacion del tiempo no significa nada. Es un sentimental puro y la vida la divide, no en años, meses y dias, sino en acontecimientos que hayan tocado su sensibilidad bajo una forma u otra. Esa preponderancia del valor sentimental de la cosa sobre todo el resto es propia del marroqui y se extiende en todos sus actos. Conoci un gran Jefe de las tribus del Sur de Marruecos en cuyas habitaciones particulares habia, colgadas en la pared, fotografias con dedicatorias de las principales personalidades politicas del mundo entero, alternando con otras de artistas de music-hall, o de reinas de belleza, que habian formado parte, por algun tiempo, de su inmenso harem. La jerarquia no le interesaba. Cada retrato representaba un recuerdo, y poco importaba la categoria de cada cual.

Es natural que aquellos que ponen tanto sentimiento en cosas que nosotros mirariamos talvez con indiferencia, pongan con mas razon todos sus anhelos en el Todopoderoso, en Mahoma, en el padre de todos ellos que supo darles la fé y los preceptos coranicos para conducirse en la vida. Es por eso que el nombre de Mahoma va unido al acto que Dios le bendiga y le conceda la Paz. Cualquier lugar es bueno para alabarle y glorificar su nombre: igual la Mezquita que el campo. Mahoma es dueño y Señor de la vida del musulman. Es raro encontrar á un marroqui que se lamente de la muerte de un pariente. « Allah lo mandó al mundo, y Él se lo llevó. No hay sino un Dios y Mahoma es su Profeta ».

Todas estas creencias tienen su remate diario en la hora del anochecer.

El crepusculo en Marruecos no tiene su igual en ningun otro lugar del Mundo. El sol, terminada su marcha diaria, desciende lentamente dejando tras de él destellos de fuego que tiñen el cielo de un rojo muy vivo. Es cuando mayor realce cobran los vestigios aùn erguidos de la dominacion portuguesa. Por doquier que se vaya en Marruecos nuestras fortalezas, frente al mar, son lugar indicado para quien quiera gozar de esta hora sublime. Y para nosotros portugueses expatriados en estas tierras que fueron nuestras, es un orgullo contemplar, desde las alturas de nuestras fortificaciones, esta civilizacion milenaria que hemos podido dominar. Con la puesta del sol las sombras cobran mas viveza y a ellas se mezclan las que nuestra imaginacion crea, de los conquistadores portugueses que pisaron tierras marroquinas y que ahora duermen, bajo ellas, gloriosamente, su ultimo sueño.

Es la hora del Maghreb. De las innumerables torres de las mezquitas baja una banderita al mismo tiempo que sube hacia el cielo una voz muy pura, muy profunda, extraña y melancolica; la voz del « *Muezzin* ». El eco se repercute por todas partes. Parece que va de mezquita en mezquita, recobrando intensidad en cada una y prolongandose hasta el infinito para hincar de rodillas a todos los musulmanes, que quedan en extasis invocando al Dios Unico, aquel Dios con que Mahoma supo inculcarles la fé monoteista.

Tanger, Agosto de 1939.

SALOMÃO MARRACHE

La poesia arabe es el reflejo del alma de los indigenas. « Recuerdos de Infancia » de Mohamed Gharrit, insigne poeta musulmano, confirma lo que dije de que el marroquino es un dichoso adolescente. « Por la Muerte de

una Princesa » otro gran poeta musulmano nos enseña ese fatalismo, propio del pueblo marroqui.

Transcribo el original en arabe de ambas poesias para los archivos del Ilustre Instituto de Coimbra (¹).

RECUERDOS DE INFANCIA

Ojalá la lluvia de las primaveras pudiera
Rociar los tiempos dichosos de la niñez.
Su recuerdo vive en mi corazon
Aunque en aquel tiempo no tuviese aun
La facultad de pensar
Y que en mi cerebro no hubiese aun
Brotado la llama de la ciencia.....
Pero en aquellos dias era hermano de la quietud;
Estaba alejado de las luchas
Contra los dolores de la vida.
Me complacia en correr, dichoso,
En carreras que parecian luchas
De agilidad, con mis amigos.
Teniamos todos el pecho armado
Y protegido por sables sin vaina
Cañas que constituian
El mejor de los escudos.
Corriamos tambien sobre caballos
Sin estribos

(¹) Pela natural dificuldade de composição tipográfica em caracteres árabes, reproduzem-se apenas as traduções que acompanham as referidas poesias (Nota da Redacção).

Y rehusaban medirse,
— Por orgullo seguramente —
Con verdaderos corceles.
Que extraños combates los nuestros
Que reanudabamos cada dia, con mas viveza
Para acabar en paz y concordia.
El polvo que levantaban
Pareciase a un tejido viejo
Hecho pedazos por las palmas
De manos energicas.
No se encontraba eu nuestros campos de batalla
Ningun « muerto » en nuestras lineas,
Ni tampoco prisioneros destinados a ser rescatados
No deseamos la muerte a nadie
Pero si, sin embargo, la desaparicion
De un solo ser que considerabamos
Como uno entre nuestros enemigos.
Un Faqih que, a pesar de su calma,
Tosia adrede, para asustarnos,
Hacía que nuestros miembros se agitaran y tamblaran
De un temblor muy fuerte.
Pues estaba sentado en su silla
Como un Emir que los rebeldes, entre nosotros,
Temian por su terrible mal humor.
Mas, ni aun los regalos, de nuestros padres,
Conseguian de él
La mas pequeña piedad.
En aquel tiempo.....
No podia ser seducido por una amiga,
Ni sufrir de la separacion de Souad,
Corriendo por ellas por campos y montes.
.....

No tenia ninguna necesidad de fortuna
Para temer que desapareciera
O disminuyera, y para seguir
Los consejos de un hombre entendido
Que me recomendaba
Que contara y economizase.

MOHAMED GHARRIT

POR LA MUERTE DE UNA PRINCESA

Todo ser que vive vuelve á la nada
No tiene medios para quedar
En este mundo.
Mismo si la grandeza te es concedida
Para mucho tiempo, tienes que contestar
A la llamada de Dios y desaparecer.
Es verdad que la vida es una sombra,
No es mas que el tiempo de una parada,
De una siesta.....
Aprende cuando un amigo se marche
Despues de la marcha de otro (amigo)
Y preparate tambien a partir
Tu estancia es corta
En este mundo.
Y el hombre debe llenar de buenas acciones
El otro mundo, obedeciendo asi
A la decision del Muy Alto
Afin de establecer en su vida una gloria
Y preparar la suerte á la que fue destino.
Le hace falta — al hombre — resignarse, someterse
A la voluntad del Dios de los Cielos.

Es un deber ineluctable.....
Pero si apesar de todo, hay que llorar
Sobre los muertos generosos, diré:
Los llantos sobre los que fueron generosos
Son una accion meritoria,
Su desaparicion haciendo desaparecer
Demasiadas esperanzas.

.....

Han llevado el ataud de los muertos
Y todos los que lo llevaban, jovenes y viejos,
Se inclinaron, llorando, emocionados
Pues muy a menudo aquella que murió, hoy,
Pesa sobre sus espaldas, de la pesada
Carga del agradecimiento
Por sus generosos regalos.

MOHAMED SOULEIMANI

LE FEU SAINT-ANTOINE ET LES ANTONINS

Le 4 décembre 1937 notre éminent Confrère le Dr. Alvaro de Caires faisait, à Paris, devant la *Société française d'Histoire de la Médecine,* une importante communication sur le feu Saint-Antoine et l'ordre des Antonins au Portugal (1). L'Institut de Coïmbre m'ayant fait le très grand honneur de me demander un article pour ses *Annales,* j'ai résumé ici l'histoire du feu Saint-Antoine et des Antonins dans leur patrie d'origine. Ce sera la contre-partie du travail de M. Alvaro de Caires et une contribution personnelle à la collaboration scientifique franco-portugaise.

Au IX.e siècle apparut en Europe une maladie nouvelle avant une allure épidémique et à laquelle on donna tout d'abord le nom de feu sacré (2). C'était une affection singulière, qui brûlait les membres avec d'épouvantables douleurs; ceux qui n'en mouraient pas voyaient les parties mortifiées s'éliminer d'elles-mêmes en laissant d'horribles mutilations.

---

(1) Caires (Dr Alvaro de). Le feu Saint-Antoine et l'Ordre des Antonins au Portugal. *Bulletin de la Société française d'Histoire de la Médecine,* Paris, juin 1938, p. 101-112.

(2) Ce nom doit être rejeté car, sous les noms de *feu sacré* et de *mal des ardents,* qu'on confond souvent avec le feu Saint-Antoine, on a généralement décrit des épidémies de peste bubonique. D'ailleurs, en France, le mal des ardents était en relation avec le culte de Sainte Geneviève et non avec celui de Saint-Antoine.

Nous savons aujourd'hui que cette maladie n'était nullement contagieuse, mais était consécutive à des pluies interminables ayant compromis les récoltes et provoqué la famine. Les paysans affamés mangeaient alors un mauvais pain de seigle renfermant en plus ou moins grande abondance un Champignon parasite appelé vulgairement *ergot de seigle.* A la suite de cette ingestion se produisaient des symptômes d'ivresse, puis des accidents convulsifs avec crampes extrêmement douloureuses pouvant entraîner la mort. Cet *ergotisme convulsif,* encore appelé *mal de Saint-André,* aboutissait généralement très vite à une gangrène sèche des membres pouvant guérir par élimination d'escharres aboutissant à des mutilations plus ou moins graves des bras et des jambes; c'était alors *l'ergotisme gangrèneux* ou *feu de Saint Antoine.* Telle est la terrible affection qui dévasta l'Europe durant plus de 300 ans, du IX.e au XII.e siècle.

La première épidémie se serait produite en 857; puis il s'en produisit une seconde en 912. Toutefois la première bonne description de la maladie se trouve dans la Chronique de Frodoart pour l'année 945. Cette épidémie frappa surtout Paris et sa banlieue: les malades, au nombre de plus de 600, furent recueillis dans l'église mérovingienne de Notre-Dame (car la cathédrale actuelle n'était pas encore construite) et ils y furent nourris aux frais d'Hugues, comte de Paris. En 993 il y eut encore une épidémie, que nous connaissons par la Chronique de Rodolphe Glaber, ainsi que par les récits de Mézeray et du moine Adhémar.

Toutefois ce fut le XI.e siècle qui fut par excellence le siècle de l'épidémie. En 1070, au cours d'une grande épidémie qui frappa le Limousin, l'évêque de Limoges fit

exhumer en grande pompe le corps de Saint Martial, qui fut placé dans un reliquaire d'or; ces reliques accomplirent de tels miracles que, dans tout le sud-ouest, la maladie s'en appela le *feu de Saint-Martial*. La Chronique d'Hugues de Fleury, une des plus estimées de l'époque, nous fournit sur la maladie des détails intéressants: c'est une gangrène des membres s'accompagnant de douleurs tellement terribles que le malade appelle la mort à grand cris; les membres gangrénés sont complètement froids et il est impossible de les réchauffer; mais quand le malade doit guérir il se produit un travail inflammatoire se traduisant par de la chaleur et amenant l'élimination des parties mortifiées.

Dès lors la maladie va frapper surtout la Lorraine et le Dauphiné. En Lorraine on ne compte pas moins de quatre épidémies au cours du XI.e siècle et huit au XII.e siècle. La plus importante se produisit en 1089: de très loin les malades accoururent en foule à Epinal pour y invoquer les reliques de Saint Goëry, auxquelles on prêtait de nombreux miracles; l'évêque Adalbéron dut faire construire un hôpital pour y abriter les victimes.

En 1090 la maladie fit son apparition en Dauphiné, où les habitants eurent l'idée de s'adresser à des reliques existant depuis peu dans le pays, celles du cénobite Antoine le Grand.

Saint Antoine serait né dans la Haute-Egypte en 251 ap. J. C.; il appartenait à une riche famille, qui l'éleva dans la religion chrétienne. Etant devenu orphelin, il distribua ses biens aux pauvres et se retira dans la Fayoum, où il créa un monastère. Plus tard il vécut solitaire dans une caverne de la Thébaïde; c'est là que, d'après la légende, il soutint contre les démons des luttes épiques que tant de

peintres ont essayé de traduire et qui l'ont rendu célèbre dans le monde entier. Il y mourut à l'âge de 105 ans, le 17 janvier 356 dans les bras de ses disciples bien-aimés Amathas et Macaire, qui enfouirent son corps dans le désert pour qu'il ne fut pas embaumé à la manière égyptienne. On l'y retrouva deux siècles plus tard et on le transporta en grande pompe à Alexandrie, puis à Constantinople, où il fut déposé dans l'église Sainte Sophie. Mais en 1070 l'Empereur de Byzance rémit les reliques de Saint Antoine au Seigneur dauphinois Josselin, qui les rapporta dans la petite église de la Mothe-Saint-Didier, village situé dans le diocèse de Vienne, à quelques kilomètres de Saint Marcellin. C'étaient les plus insignes reliques existant dans la région, aussi dès que se produisirent les premiers cas de feu sacré, les malades se firent porter autour du tombeau de Saint Antoine. Ce fut un tel succès, les guérisons se produisirent en tel nombre, que la maladie en prit le nom de *feu Saint-Antoine* et la renommée du nouveau thaumaturge s'étendit rapidement.

En 1095, le mal ne cessant pas, quelques gentilhommes dauphinois résolurent de se dévouer au traitement des malades et, dans ce but, ils contituèrent *l'ordre hospitalier de Saint-Antoine de Viennois,* qui fut bientôt reconnu par le Pape Urbain II. Dès lors cet ordre fit des progrès rapides et ses filiales essaimèrent bientôt dans toute la France et même dans toute l'Europe. Les Antonins envoyèrent de tous côtés des frères quêteurs pour récolter l'argent nécessaire à l'édification de leurs hôpitaux et à l'entretien des malades et des infirmes. Ils furent ainsi les véritables créateurs de l'Assistance publique. Dès le début le village de la Mothe Saint Didier prit le nom de Saint-Antoine et de bonne heure les frères hospitaliers conçurent le projet

d'édifier une église monumentale sur le tombeau du Saint. Ils la commencèrent au XII.e siècle, mais ne purent la terminer qu'à la fin du XV.e siècle, en raison des travaux d'art considérables rendus nécessaires par un terrain mouvant. Il en résulte que les assises inférieures sont romanes, mais l'église, gothique dans son ensemble; la façade qui fut exécutée en dernier, appartient même au gothique flamboyant. Quand l'église fut terminée les épidémies de feu Saint-Antoine avaient pris fin depuis un siècle et demi.

Les *Antonins* se reconnaissaient à leur costume et à certains attributs. Pour se les représenter il suffit de jeter les yeux sur les images de Saint-Antoine de Viennois. Si les gravures sont abondantes, les statues au contraire sont extremement rares. Cependant comme ce saint appartient à la région lyonnaise et comme les Antonins eurent un hôpital à Lyon, j'ai eu la bonne fortune de pouvoir acquérir l'une d'elles pour le Musée historique de la Faculté. Comme toujours le saint est figuré sous les traits d'un Antonin. Il porte une longue robe blanche avec une ceinture de cuir à gros clous; sur les épaules il porte un manteau de bure marron à capuchon. La figure calme et douce, est encadrée par une longue barbe noire et par de longs cheveux bouclés. Le bâton sur lequel le religieux s'appuie est surmonté d'un Tau ou T grec voulant sans doute représenter la béquille dont se servaient les infirmes. En général ce Tau était brodé aussi sur la robe en bleu céleste et il figure dans le blason de l'ordre. Une sonnette, suspendue à la poignée du bâton, rappelle celle avec laquelle les frères quêteurs réunissaient le peuple sur les places publiques pour faire appel à sa charité en faveur des pauvres malades. Dans sa main gauche le saint tient un livre ouvert, celui sur lequel les Antonins lisaient l'invocation

salvatrice. Quant au cochon, compagnon inséparable du saint, rien dans la vie de ce dernier ne nous en donne l'explication : il est là pour rappeler que les Antonins se livraient à l'élevage de cet animal, dont la graisse leur était utile dans le traitement des malades et dont ils utilisaient naturellement la chair dans l'alimentation du couvent et de l'hôpital. Ils en possédaient d'innombrables troupeaux, qu'ils avaient le privilège de pouvoir laisser errer à travers les villes et les campagnes ; pour qu'on puisse les reconnaitre ces porcs étaient généralement marqués d'un Tau et ils portaient une clochette fixée autour du cou. Il s'agit ici d'un porc noir ayant une sorte de crinière le long du dos ; c'est un animal primitif comme il en existe encore dans le proche Orient et ce seul caractère suffirait à nous renseigner sur l'ancienneté de la statue. Enfin les flammes jaillissant aux pieds du saint sont là pour montrer que nous sommes en présence de Saint Antoine de Viennois, le guérisseur du feu sacré et c'est sans doute leur existence qui a fait qu'on invoque aussi ce saint pour se protéger des incendies et pour éviter les flammes de l'Enfer.

Je connais, dans la Meuse, une seconde statue de Saint-Antoine de Viennois ; elle se trouve dans la cour d'une ferme, qui s'appelle d'ailleurs ferme Saint-Antoine. Très différente de la précédente elle est également complète, présentant tous les attributs du saint, y compris les flammes.

Sur les gravures le saint présente bien entendu les mêmes attributs, mais en plus il est parfois accompagné de malades tendant vers lui leurs mains d'où s'échappent des flammes ; l'allusion au feu sacré est ici transparente.

Maintenant que nous connaissons les Antonins, voyons quelles étaient leurs occupations.

Dès son arrivée à l'hôpital le malade était examiné, pour voir s'il était vraiment atteint de feu Saint-Antoine et quelle forme il présentait. On le conduisait ensuite à la chapelle, où on le mettait en présence de la châsse du saint (il ne s'agissait nullement de la châsse actuelle, qui date du XVII.e siècle). Un frère lisait alors l'oraison suivante :

« Antoine, vénérable pasteur, qui rendez la santé à ceux qui sont en proie à d'horribles tourments ; qui guérissez les plus graves maladies ; qui étaignez le feu infernal ; ô père miséricordieux, priez le Seigneur pour nous.

« Et vous, Seigneur, qui accordez à la prière du bienheureux Saint-Antoine, votre serviteur, la guérison des malades du feu sacré et la résurrection de leurs membres, nous vous conjurons en même temps de nous préserver tous des flammes de l'Enfer ; puissions-nous, sains d'esprit et de corps, vous être un jour présentés au ciel. Amen. »

Puis on faisait boire au malade quelques gouttes d'un breuvage spécial, qu'on appelait le *saint-vinage ;* c'était un vin récolté par les religieux et que chaque année, au jour de l'ascension, on répandait sur les ossements du Saint ; après quoi on le conservait dans des vases de prix. Si nous en croyons Claude Champier, le vin, au contact des ossements se transformait en vinaigre.

Toutefois il semble bien que les Antonins n'aient pas été seulement des thaumaturges. Les malades simplement atteints *d'ergotisme convulsif* étaient soignés dans des hôpitaux spéciaux ou tout au moins dans des bâtiments spéciaux qu'on appelait des *contracteries.* On réunissait également les plus malades, atteint de *feu Saint Antoine* proprement dit. On les soignait les uns et les autres à

l'aide de pommades et de vinaigre et quand le membre gangrèné n'arrivait pas à s'éliminer spontanément, les religieux n'hésitaient pas à recourir à une intervention chirurgicale. Les membres détachés subissaient une sorte de momification et devenaient incorruptibles; ces membres, désséchés et noirs, étaient alors suspendus autour des portes de la chapelle, pour servir à l'édification des malades. Le démembré guéri et pauvre, pouvait alors terminer ses jours dans un hospice, où il était nourri aux frais de l'Ordre, auquel il servait de réclame vivante.

Le feu Saint-Antoine fut particulièrement violent au XII.e siècle et les épidémies frappèrent surtout le nord de la France. Avec le XIII.e siècle les épidémies deviennent rares et elles prennent fin vers le milieu du XIV.e siècle. C'est même à l'occasion de la dernière épidémie que les Parisiens construisirent le petit Saint Antoine, hôpital construit sur le modèle de celui de Saint-Antoine de Viennois; le quartier Saint-Antoine en a d'ailleurs conservé le nom.

À Lyon, ceux qui vont applaudir aux « gognandises » de Guignol et de Gnafron, ne se doutent pas, le plus souvent, que le petit théatre du quai Saint-Antoine occupe la chapelle même de l'ancienne *Contracterie de Saint-Antoine*. Lyon en effet semble avoir connu surtout l'ergotisme convulsif et cette chapelle, qui ne connait plus que le rire, retentissait autrefois des hurlements que la douleur arrachait aux malheureux atteints de mal Saint André et qui appelaient la mort à grands cris. Pénétrez dans l'allée qui porte le nº 30 du quai Saint-Antoine, entrez dans la vaste cour, sortez par la rue Mercière et revenez au quai par la rue Petit David; vous aurez fait le tour de l'ancienne chapelle des Antonins et vous pourrez encore en voir les contreforts, aussi bien du côté de la cour que dans la petite

rue. Les bâtiments furent vendus pendant la révolution comme bien national et longtemps ils servirent de magasins. En 1840 on construisit dans la chapelle un théatre de comédie, qui se transforma en théatre Guignol en 1885, après la reconstruction du théatre des Célestins.

Une dernière épidémie eut lieu en Sologne au cours du XVII.e siècle et c'est à cette occasion que Thuillier donna, pour la première fois, l'explication scientifique que nous avons exposée au début de ce travail.

JULES GUIART

IL MOMENTO IN ITALIA

Se è vero che non esiste buona politica senza una buona finanza, dobbiamo subito domandarci come si presenta, nel momento attuale, la situazione economica dell'Italia.

Non sono pochi gli osservatori stranieri, i quali non riescono a comprendere come l'Italia abbia potuto fronteggiare le spese eccezionali dovute alla messa in valore dell'Impero, agli armamenti, all'autarchia. Giornali e riviste anche autorevoli parlano di una « falla » di circa 30 miliardi, che sarebbe incolmabile. Ma la risposta è facile. Durante il 1935-36 il Tesoro italiano ha operato la conversione del Redimibile 3,50 per cento in Rendita 5 per cento, ricavandone circa otto miliardi a perpetuo termine. Nell'ottobre del 1936 si è avuto il prestito immobiliare forzoso, che ha assicurato al Tesoro sette miliardi per la durata di venticinque anni. Nell'ottobre del 1937 il prelievo del 10 per cento sull'ammontare del capitale e delle riserve delle Società per azioni ha dato otto miliardi. Dal dicembre ad oggi è in corso la conversione obbligatoria di tutti i titoli esteri pubblici e privati. Sono altri quattro miliardi che il Tesoro ha avuto in prestito da cittadini italiani per un periodo di otto anni. Circa un miliardo ha reso l'offerta dell'oro alla Patria. Si aggiunga che negli ultimi tre anni le entrate ordinarie del Tesoro sono passate da circa 20 miliardi nel 1934 a circa 25 miliardi nel 1938. Ed ecco altri quattro o cinque miliardi a disposizione dello Stato. Se si sommano questi contributi, si ha la cifra di 33 miliardi, che colmano vantaggiosamente la « falla » ritenuta scoperta.

Come si trova la bilancia commerciale? Il « deficit » commerciale è sceso, fra il '37 e il '38, da quasi sei miliardi a meno di tre. Tale diminuzione è dovuta per 2 miliardi e mezzo alla mancata importazione di cereali; per il resto all'aumento delle esportazioni.

Il risparmio nazionale si mantiene in lieve progressione: è passato da otto miliardi nel 1937 a dieci nel 1938.

Il capitale nuovo, affluito alle Società per azioni, negativo nel 1935, nel quale anno, anzi, le società per azioni versarono al mercato dei capitali 419 milioni per rimborsi; di poco positivo nel 1936; meno di un miliardo nel 1937, è salito a tre miliardi nel 1938.

Quali le ripercussioni dell'autarchia? Dal 1934 al 1937 il capitale investito nelle Società per azioni è rimasto invariato sulla cifra di 40 miliardi, mentre gli utili netti sono passati da 440 milioni con una percentuale dell'1,07 per cento, a 2583 milioni con una percentuale del 6,27 per cento. Solo nel mese di aprile si avranno i dati sicuri pel 1938 ma non v'è dubbio che i dividendi delle Società saranno superiori a quelli del 1937 perchè durante il 1937 quasi tutte le anonime procedettero ad emissioni gratuite o al valore nominale di abbondanti trancie di azioni ed è anche su queste azioni che gli azionisti riscuoteranno il relativo dividendo.

Si comprende che, in occasione del ventennale della fondazione dei Fasci di combattimento, il Fascismo abbia aumentato i salari operai dal sei al dieci per cento e gli stipendi degli impiegati statali e parastatali dal sei all'otto per cento. Va osservato che tale revisione dei salari e degli stipendi si risolve in un vero e proprio aumento del potere di acquisto di larghi strati della popolazione, dato che il costo della vita, che nel 1929 segnava (pren-

dendo per base l'anno 1928) 101,2, alla fine del 1938 segnava 99,1.

Contemporaneamente, il Duce disponeva una generale riforma di tutta la legislazione volta alla previdenza sociale. Il limite di età per le pensioni operaie veniva portato da 65 a 60 anni; per le donne a 55; veniva stabilita la riversabilità della pensione alle vedove senza condizionarla ad un qualsiasi requisito di età o di incapacità al lavoro, la qual cosa non ha riscontro in nessuna legislazione straniera; e veniva maggiorata del dieci per cento per ciascuno degli orfani di età inferiore ai 15 anni se figli di operai; ai 18 anni se figli di impiegati.

Una riforma di vasta portata, è quella che ha esteso gli assegni di natalità a tutte le mogli dei lavoratori assicurati. Il beneficio si estende a più di cinque milioni di famiglie. Sono stati aumentati gli assegni per la nuzialità, che vengono a sostituirsi ai prestiti matrimoniali.

Non sono stati dimenticati i disoccupati. I nuovi provvedimenti stabiliscono la misura delle indennità di disoccupazione da un minimo di 4 lire ad un massimo di 12 per gli impiegati e da un minimo di 2.50 ad un massimo di 7 per gli operai. L'onere che comporta tale revisione ricadrà esclusivamente sui datori di lavoro.

Nella politica interna propriamente detta, il ventennale della fondazione dei Fasci, coincide con la piena elaborazione dell'ordinamento corporativo anche sul terreno costituzionale. Si è, infatti, inaugurata la Camera dei Fasci e delle Corporazioni. Essa è formata dai componenti del Consiglio nazionale del Partito nazionale fascista e dai componenti del Consiglio nazionale delle Corporazioni. Di essa fanno parte, di diritto, il Duce del Fascismo e i membri del Gran Consiglio.

La nuova Camera eserciterà le proprie funzioni per mezzo dell'assemblea plenaria e per mezzo delle Commissioni legislative permanenti. All'assemblea plenaria saranno riservati l'esame dei disegni di legge di carattere costituzionale e l'esame dei bilanci; alle Commissioni permanenti sarà, invece, affidato l'esame di quei disegni di legge che non abbiano carattere costituzione o un'importanza di ordine generale. L'approvazione di un disegno di legge da parte delle Commissioni equivale a quella dell'assemblea plenaria. Con tale innovazione si è voluto conferire una speditezza al lavoro legislativo assicurandogli, in pari tempo, un maggiore tecnicismo.

Questa riforma corporativa nell'ordine costituzionale, pone fine al sistema elettorale. I membri della nuova Camera non saranno più chiamati « deputati », secondo la vecchia terminologia, ma « consiglieri ». La loro appartenenza alla Camera è una conseguenza della loro appartenenza al Consiglio nazionale del Partito, al Consiglio nazionale delle Corporazioni o al Gran Consiglio e cessa col venire meno di essa. In tal modo la nuova Camera è destinata a rinnovarsi col rinnovarsi delle cariche corporative e di Partito. Questo assicura ad essa l'immissione di elementi nuovi secondo le esigenze della vita del Paese ed una piena aderenza alle forze vive della nazione.

Nella politica estera l'Italia non ha per nulla modificato il suo orientamento in seguito ai recenti avvenimenti dell'Europa centrale. Una recentissima deliberazione del Gran Consiglio del Fascismo del 21 marzo suona precisamente così: « Il Gran Consiglio del Fascismo, dinanzi alla minacciata costituzione di un *fronte unico delle democrazie associate al bolcevismo* contro gli Stati autoritati — fronte unico non foriero di pace, ma di guerra — dichiara che quanto

è accaduto nell'Europa centrale trova la sua prima origine nel trattato di Versaglia e riafferma, specie in questo momento, la sua piena adesione alla politica dell'Asse Roma-Berlino. »

E' opinione universalmente condivisa che quanto è accaduto nell'Europa centrale fosse inevitabile. All'indomani di Monaco, la Cecoslovacchia avrebbe dovuto osservare il nuovo statuto federale, che assicurava piena autonomia alla Slovacchia. Viceversa il governo di Praga ritornò ai sistemi accentratori ed oppressivi di un tempo. Di qui le aspre lotte di nazionalità, che portarono alla disarticolazione dello Stato, alla richiesta di protezione formulata da cèki e da slovacchi presso il Fuehrer. Nè va dimenticato che, passata la tempesta, il governo di Praga si irrigidì nei confronti della stessa Germania dimenticando che, anche dopo le decisioni di Monaco, la Cecoslovacchia continuava ad avere, dentro i nuovi confini, una forte minoranza tedesca. Si aggiunga, a tutto questo, la complementarità delle economie, che portava necessariamente la Cecoslovacchia a gravitare nell'orbita germanica.

Gli errori commessi dal governo di Praga sono in gran parte impugnabili alla inconsulta campagna di stampa dei paesi delle così dette grandi democrazie, alle dichiarazioni di uomini responsabili, che annunziarono un riarmo colossale e perfino un nuovo accerchiamento della Germania. Di recente per tale accerchiamento si è fatto appello perfino alla Russia, la qual cosa porterebbe ad una alleanza della democrazia col bolscevismo e con la fatale prevalenza del bolscevismo.

Di fronte a questo pericolo, la solidarietà italo-germanica si riafferma come una assoluta necessità, che deve assicurare all'Europa l'ordine politico e sociale, premessa

dell'equilibrio. « Questa organica concezione dell'ordine europeo, che fu affidata al Sacro Romano Impero, oggi rivive nelle forme e nei modi suggeriti dalle necessità dei tempi nuovi. Non è senza un profondo significato che tutte le volte in cui la civiltà deve resistere alle minaccie del disordine, Italia e Germania si incontrino in un'opera solidale e comune ». Queste parole del ministro Alfieri pronunziate nel discorso inaugurale della sezione di Torino dell'Associazione di cultura italo-germanica, sono il migliore commento alla riaffermata solidarietà di Roma e di Berlino.

Nel campo della politica estera l'Italia resta fedele alla giustizia, perchè non può sussistere pace se non nella giustizia. Tutti i popoli hanno il medesimo diritto alla vita, al godimento dei beni disseminati nel mondo. Questo diritto trova il suo fondamento nella cultura, nella demografia, nella capacità di lavoro. E' anche per questo che l'Italia non può acquetarsi alle decisioni di Versailles, che la privarono di quanto le spettava in virtù di regolari trattati. La sua vertenza con la Francia non ha altra origine. Gli impegni sanciti dal Patto di Londra non sono stati mantenuti. Gli accordi italo-francesi del 1935, che miravano alla loro soddisfazione, non sono stati osservati, perchè la Francia aderì alle sanzioni, schierandosi nel campo ostile all'Italia durante la guerra di Etiopia. In cambio della promessa solidarietà, l'Italia aveva aderito a penose rinunzie specie nei riguardi della Tunisia. Ma non è chi non veda come, venuta meno quella solidarietà, trasformatasi, anzi, in aperta ostilità, le rivendicazioni italiane rivivano in tutta la loro integrità.

MARIO MISSIROLI

BOLETIM DO INSTITUTO

Assembleia Geral de 2 de Maio de 1939

A 2 de Maio de 1939 reüniu a Assembleia Geral de O Instituto de Coimbra sob a presidência do Prof. Francisco Miranda da Costa Lôbo.

Esta sessão foi convocada com o fim de se fixar o programa que deverá regular a comemoração que o Instituto de Coimbra resolvera levar a efeito a-fim-de contribuir para a comemoração dos centenários de 1139 e 1640 com publicações e sessões, facto comunicado a Sua Ex.ª o Presidente do Govêrno, que se dignou transmitir o seu aplauso na parte que se refere ao centenário da instalação da Monarquia Portuguesa em 1139.

Por unanimidade foi resolvida a execução do seguinte programa, em 14 do corrente mês:

Às 10 horas, Missa e alocução no templo de Santa Cruz por S. Ex.ª Reverendíssima o Senhor D. António Antunes, Venerando Bispo Conde de Coimbra.

Às 15 horas, sessão solene na Sala Nobre da Universidade de Coimbra.

Às 22 horas, sarau na Faculdade de Letras da Universidade de Coimbra.

Assembleia Geral de 8 de Julho de 1939

A 8 de Julho de 1939 reüuiu a Assembleia Geral de O Instituto de Coimbra sob a presidência do Prof. Francisco Miranda da Costa Lôbo.

O presidente principiou por lembrar que em virtude de instruções superiores tinha sido adiada a comemoração marcada para o dia 14 de Maio do corrente ano, do centenário da instalação da Monarquia, em 1139, para o período fixado para as comemorações oficiais dos centenários, sem prejuízo da imediata publicação do volume pelo Instituto de Coimbra destinado a esta comemoração. E acrescentou que a preparação para esta publicação está muito adiantada, havendo o maior empenho em que seja distribuída no presente ano, e que também se está tratando já da publicação destinada a comemorar a restauração de 1640.

O presidente comunicou que as direcções dos jornais *Figaro* e *Temps* muito amàvelmente tinham prometido a permuta com a revista do Instituto de Coimbra.

Foi resolvido registar na acta o ofício dirigido a S. Ex.ª o Ministro da Educação Nacional pelo Vice-Presidente Prof. Anselmo Ferraz de Carvalho, a propósito da escada de acesso à instalação concedida ao Instituto de Coimbra.

O presidente comunicou também o apoio que em Paris lhe fôra assegurado pela Sociedade Internacional de História da Ciência, dirigida por Mr. Henri Berr.

Foram apresentadas as contas pelo tesoureiro, Dr. Amadeu Ferraz de Carvalho, as quais foram aprovadas sendo resolvido lançar na acta um voto de louvor àquele consócio pelos seus zelosos serviços.

O presidente comunicou o convite de uma visita feito à Direcção do Instituto de Coimbra, pelo Califa de Marrocos, que também deseja que o Instituto ali proceda a estudos, e promete contribuir com objectos para a secção de investigações africanistas do Museu do Instituto.

O presidente demonstra a grande importância destas manifestações e lembra que esta acção se fica devendo à

iniciativa dos consócios Rocha Madahil e José de Esaguy que teem desenvolvido uma notável acção merecedora de profundo reconhecimento.

O presidente propôs um voto de louvor a estes consócios e que José de Esaguy fôsse eleito sócio honorário. Estas duas propostas foram aprovadas por unanimidade.

O Dr. Pinto Loureiro ofereceu ao Instituto as suas últimas publicações, que foram muito apreciadas.

. . . . . .

O Presidente anunciou a valiosíssima colaboração dos sábios investigadores das regiões ultramarinas, sobretudo de África, Mr. Marcel Giraule, Sub-Director do Instituto de investigações etnográficas de Paris, e Mr. Marcel Homet, distinto publicista que tem passado na África, quási constantemente, com sua esposa M.me Homet, mais de 17 anos, conseguindo importantes descobertas.

Comunicou também que o Instituto e os seus sócios dispunham presentemente de um magnífico palácio em Paris, na rua Casimir Perrier, 21, para reüniões oficiais e particulares, devido à bondade do ilustre Ministro da Finlandia, Mr. Frick Ehoströen e congratulou-se com o sucesso das conferências que os nossos sábios consócios Mr. E. Blondel, Paul Monthel e José de Esaguy vieram realizar no Instituto de Coimbra e que tiveram lugar em Coimbra e em Lisboa onde a Sociedade de Geografia muito amavelmente nos cedeu as suas salas.

Com grande sentimento foi tomado conhecimento do falecimento dos ilustres sócios do Instituto de Coimbra, Joseph Bédier, administrador do Colégio de França e do Padre Luis Rodés S. J., Director do Observatório do Ebro. Foi resolvido lançar um voto de sentimento na acta.

Procedeu-se em seguida à eleição de novos sócios que deu o seguinte resultado:

Sócios honorários

José de Esaguy.
Barão Eduard von der Heydt.
Prof. Dr. Émile Schaub-Koch.
Prof. Dr. Nicholas Roerich.

Sócios correspondentes nacionais

Ernesto Enes, publicista.
Dr. Ilidio da Silva Lopes, Prof. da Escola S. Colonial.
D. Virginia Rau.
D. Maria do Carmo da Costa Lôbo de Noronha.
José Fernandes de Mascarenhas.
Henrique Gomes da Silva, Director Geral dos Monumentos e Edifícios Públicos.
Francisco Alves de Azevedo, publicista.
Gastão Barjona de Freitas, representante diplomático de Portugal em Tanger.

Sócios correspondentes estrangeiros

Prof. Henrri Berr, Presidente do Instituto de Síntese Científica Internacional.
Emile Miraux, Senador e Presidente da Sociedade de Ciências Económicas e Políticas de Paris.
Y. Goblet, Secretário da Sociedade de Ciências Económicas e Políticas de Paris.
Marcel Griaule, Vice-Director do Museu Etnográfico de Paris.
Marcel Homet, Publicista, investigador de assuntos ultramarinos.

Prof. José Hernández Diaz, historiador e crítico de Arte.

Dr. Luiz da Câmara Cascudo, historiador brasileiro.

Raul de Azevedo, publicista brasileiro.

Conde de Ormesson, publicista.

Prof. Joseph Barthelemy.

Prof. Le Fur.

Coronel Juan Beigbeder, Alto Comissário de Espanha em Tetuão e historiador.

Coronel António de Yuste Segura.

Comandante Gonzalo Gregori Peiró.

Comandante Tomás Garcia Figueras.

D. Enrique Arques.

D. Emílio Alvarez Sanz Tubau.

D. Juan Peche y Cabeza de Vaca, diplomata e publicista.

Prof. Salomão Marrache, Consul de Portugal em Marrocos e publicista.

D. Henrique del Castillo Potous.

Prof. Dr. Herbert Read, publicista e crítico de Arte.

E de nada mais se tratou nesta sessão, da qual eu, Diogo Pacheco de Amorim, lavrei a presente acta.

aa) F. M. da Costa Lôbo

Diogo Pacheco de Amorim

ÍNDICE POR AUTORES

Pág.

Andrade (Ruy de) — Equídeos do fim do paleolítico e início do neolítico. 201

Barros (Manuel Gaspar de) — Coque metalúrgico — Possibilidades do seu fabrico em Portugal 411

Costa Lôbo (F. M. da) — Allocution prononcée le 5 Juin 1939 dans la Séance de la Société d'Economie Politique, à Paris, par le Président de l'Institut de Coimbra 471

Day (George) — Vox 74

— Pollen 291

Esaguy (José de) — O livro grande de Sampayo ou livro dos vedores de Ceuta 371

Ferreira Martins, General — O Poder militar da Gran-Bretanha e a Aliança anglo-lusa 106

Guiart (Jules) — Le feu Saint-Antoine et les Antonins 484

Marrache (Salomão) — El alma musulmana 475

Mascarenhas (J. Fernandes) — Uma figura nacional — D. Francisco Gomes do Avelar e a sua obra 404

Missiroli (Mario) — Il momento in Italia 493

Noronha (Maria do Carmo da Costa Lôbo de) — « Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël » (par la comtesse Jean de Pange) 58

Pacheco de Amorim — O poderio económico e financeiro da Inglaterra 183

Pazzini (Adalberto) — Le intuizioni scientifiche degli antichi. . 228

Perestrelo (João) — Valores de Portugal (ensaio de nacionalogia portuguesa) 76, 239

Pinto Loureiro (J.) — Evolução político-administrativa de alguns concelhos da Beira. 20

— A terra e o concelho de Senhorim 324

Roerich (Nicholas) — Le Beau (appel à la jeunesse) 5

Schaub-Koch (E.) — Pour une saine renovation de l'art religieux 292

— L'oeuvre de M. Sandoz devant la critique de la sculpture moderne 299

Tosel (Paolo) — Padova, la citá del Santo Italo-Lusitano . . . 285

INDICE POR ARTIGOS

Pág.

Allocution prononcée le 5 Juin 1939 dans la Séance de la Société d'Economie Politique, à Paris, par le Président de l'Institut de Coimbra, F. M. da Costa Lôbo 471

Alma (El) musulmana, por Salomão Marrache 475

« Auguste-Guillaume Schlegel et Madame de Staël » (par la comtesse Jean de Pange), por Maria do Carmo da Costa Lôbo de Noronha 58

Beau (Le) — Appel à la Jeunesse, por Nicholas Roerich . . . 5

Boletim do Instituto de Coimbra 92, 499

Coque metalúrgico — Possibilidades do seu fabrico em Portugal, por Manuel Gaspar de Barros 411

Equídeos do fim do paleolítico e início do neolítico, por Ruy de Andrade 201

Evolução político-administrativa de alguns concelhos da Beira, por J. Pinto Loureiro 20

Feu (Le) Saint-Antoine et les Antonins, por Jules Guiart . . . 484

Figura (Uma) nacional — D. Francisco Gomes do Avelar e a sua obra, por J. Fernandes Mascarenhas 404

Intuizioni (Le) scientifiche degli antichi, por Adalberto Pazzini . 228

Livro (O) grande de Sampayo ou livro dos vedores de Ceuta, por José de Ezaguy 371

Momento (Il) in Italia, por Mario Missiroli 493

Oeuvre (L') de M. Sandoz devant la critique de la sculpture moderne, por E. Schaub-Koch 299

Padova, la citá del Santo Italo-Lusitano, por Paolo Tosel . . . 285

Poder (O) militar da Gran-Bretanha e a Aliança anglo-lusa, pelo General Ferreira Martins 106

Poderio (O) económico e financeiro da Inglaterra, por Pacheco de Amorim 183

Pollen, por George Day. 291
Pour une saine renovation de l'art religieux, por E. Schaub-Koch 292
Terra (A) e o concelho de Senhorim, por J. Pinto Loureiro . . 324
Valores de Portugal (ensaio de nacionalogia portuguesa), por João Perestrelo 76, 239
Visita de S. Ex.ª o Embaixador de Inglaterra Sir Walford Selby ao Instituto de Coimbra 97
Vox, por George Day. 74

LIVROS À VENDA

Acham-se à venda na Administração de *O Instituto*, os seguintes:

Os seis livros de Tito Lucrécio Caro, poeta romano, sôbre a Natureza das Cousas, vertidos no verso sôlto português, por Agostinho de Mendonça Falcão. Coimbra, Imp. da Universidade, 1890... 15$00

Elogio histórico de A. Herculano, lido na sessão pública do Instituto de Coimbra, pelo Conselheiro Vicente Ferrer Neto Paiva. Coimbra, Imp. da Universidade, 1878 ..... 4$50

Memória histórica e crítica sôbre a Revolução que em 1246 tirou a coroa a D. Sancho II, por Miguel Ribeiro de Almeida e Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1856..... 4$00

Apontamentos biográficos sôbre o nosso insigne poeta Luiz de Camões, por Miguel Ribeiro de Vasconcelos. Coimbra, Imp. da Universidade, 1854 ..... 3$00

Índices ideográfico e onomástico de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90). Um volume de 296 págs.:

Na Administração..... 15$00
À cobrança..... 17$00
Nas livrarias..... 20$00

O INSTITUTO

REVISTA CIENTÍFICA E LITERÁRIA

FUNDADA EM 1852

O Instituto é uma publicação do *Instituto de Coimbra,* academia científica e literária fundada em 1852.

Cada número, com cêrca de 100 páginas, publicará artigos de autores nacionais e estrangeiros; 5 números formam um volume com frontispício, índice e capa especial.

O Instituto põe à disposição dos autores que o desejem, 8 exemplares de cada artigo.

Separatas com paginação própria, rosto e capa, serão de conta dos autores.

A revisão das provas dos artigos é de exclusiva responsabilidade dos autores.

PREÇÁRIO

Assinatura tomada directamente à Redacção:

Cada série de cinco números	25$00
Por intermédio das livrarias	35$00
Número avulso	10$00
Volume avulso.....	35$00

Só se tomam assinaturas a partir do número 1 de cada volume.

CORRESPONDÊNCIA

Tôda a correspondência deve ser dirigida para a **Redacção** de *O Instituto,* Bairro de Sousa Pinto (Edifício de S. Bento) — Coimbra — Portugal.

Composto e impresso na tipografia da GRÁFICA DE COIMBRA
Largo da Feira — COIMBRA

UM VOLUME DE 296 PÁGS.:
Na Administração. . . . . 15$00
Á cobrança. . . . . 17$00
Nas livrarias. . . . . 20$00

Indices ideográfico e onomástico
de O INSTITUTO (Volumes 1 a 90)